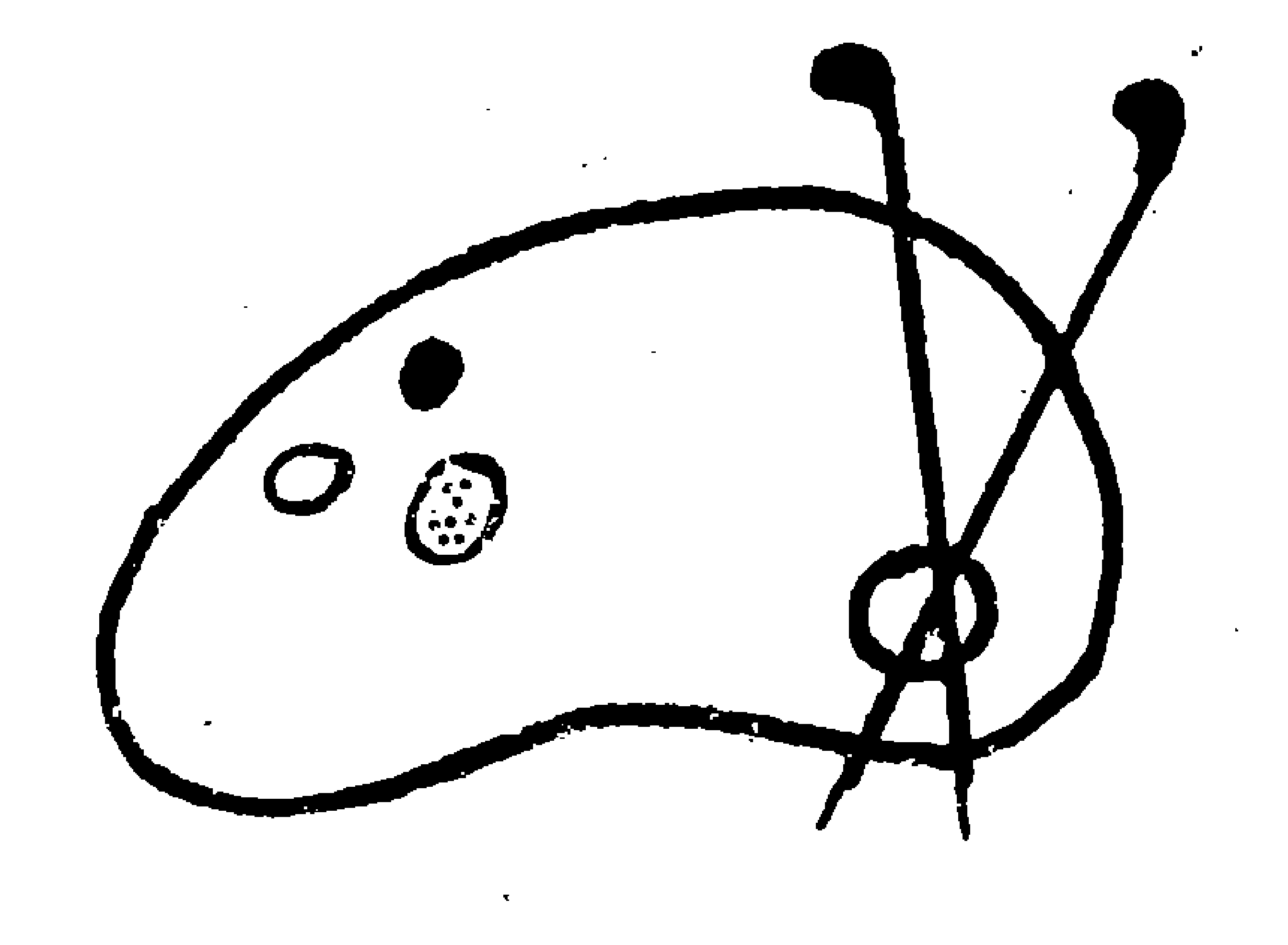


La guerre au XXe siècle. L'invasion noire / par le capitaine Danrit ; éd. ill. par Paul de Sémant

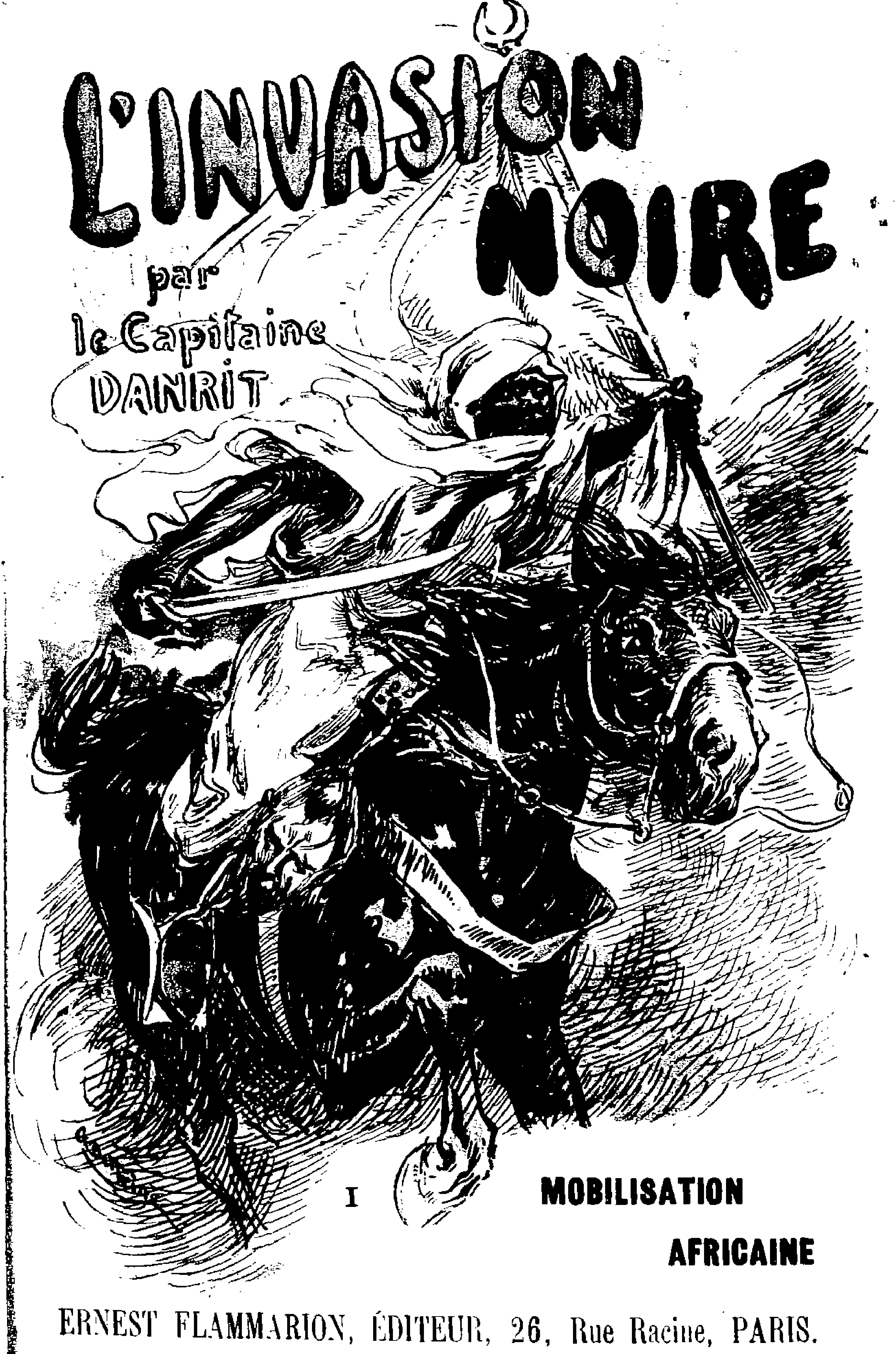




Driant, Émile-Cyprien (1855-1916). La guerre au XXe siècle. L'invasion noire / par le capitaine Danrit ; éd. ill. par Paul de Sémant. 1913.



Couvertures supérieure et inférieure
en couleur



I MOBILISATION AFRICAINE

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR, 26, Rue Racine, PARIS.

L'INVASION NOIRE

I

A LA MÊME LIBRAIRIE

PUBLICATIONS RÉCENTES

Collection de romans in-18 à 3 fr. 50 le volume.

AICARD (Jean). Maurin des Maures		1 vol.
— L'Illustre Maurin		1 vol.
BERTHAUT (Léon). Honneur et Patrie		1 vol.
BRUNEAU (Gal). Récits tragiques de la Vie africaine		1 vol.
CORRARD (Pierre). Les Chercheurs d'Idéals		1 vol.
DANRIT (Capitaine). Alerte!	Illustré.	1 vol.
— — L'Invasion jaune	Illustré.	3 vol.
— — Ordre du Tzar	Illustré.	1 vol.
— — Robinsons de l'Air	Illustré.	1 vol.
— — Robinsons Sous-Marins	Illustré.	1 vol.
— — L'Aviateur du Pacifique	Illustré.	1 vol.
— — Evasion d'Empereur	Illustré.	1 vol.
DAUDET (Lucien-Alphonse). Le Prince des Cravates		1 vol.
FISCHER (Max et Alex). Le Duel de Lolotte		1 vol.
GORON (F.). Les Chauffeurs de l'an VIII		1 vol.
GYP Le Grand Coup		1 vol.
— La Ginguette		1 vol.
— L'Amoureux de Line		1 vol.
— La Chasse de Blanche		1 vol.
— La Bassinoire		1 vol.
— L'Age du Toc		1 vol.
— Cloclo		1 vol.
— Les Froussards		1 vol.
— Un Ménage dernier cri		1 vol.
— Un Mariage chic		1 vol.
HARAUCOURT (Edmond). Dieudonat		1 vol.
HEADON HILL. Juste crime		1 vol.
LAVEDAN (Henri). Le Vieux Marcheur		1 vol.
— — Baignoire 9		1 vol.
— — Viveurs		1 vol.
— — Les Marionnettes		1 vol.
— — Le Nouveau Jeu		1 vol.
— — Catherine		1 vol.
LE GOFFIC (Charles). Ventôse		1 vol.
LETAINTURIER-FRADIN. La Camargo		1 vol.
L'HEUREUX (Marcel). La Jeunesse de Philippe Grandier		1 vol.
MAEL (Pierre). L'Enigme du Transtévère		1 vol.
— — César Borgia		1 vol.
MALOT (Mme Hector). Eve de France		1 vol.
MAUZENS (F.). Panajon, Canaille et Cie		1 vol.
— La Fille du Milliardaire		1 vol.
MEUNIER Mme Stanislas). La Princesse ennuyée		1 vol.
PELADAN. Les Amants de Pise		1 vol.
RENARD (Jules). Poil-de-Carotte	Illustré.	1 vol.
— — Histoires naturelles	Illustré.	1 vol.
SALES (Pierre). Coqueluche Ier		1 vol.
SIENKIEWICZ (Henryk). L'Eternelle victime	Illustré.	1 vol.
— — Quo Vadis	Illustré.	1 vol.
— — Suivons-Le	Illustré.	1 vol.
— — Madame Elzen	Illustré.	1 vol.
— — Bartek le vainqueur	Illustré.	1 vol.
THEURIET (André). Mon Oncle Flo		1 vol.
TOUDOUZE (Gustave). Le Reboutou	Illustré.	1 vol.
VAUDERE (Jane de la). La Sorcière d'Echatane		1 vol.
— — La Porte de Félicité	Illustré.	1 vol.
— — L'Amazone du roi de Siam		1 vol.
— — Le Mystère de Kama, roman hindou		1 vol.
VEBER (Pierre) et **WILLY**. Une Passade	Illustré.	1 vol.

7398. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 2-13.

Ouvrages du Capitaine DANRIT (Command[t] DRIANT).

LA GUERRE DE DEMAIN — Dessins et couvertures en couleurs de P. de SÉMANT
Ouvrage couronné par l'Académie française.

I. — **La Guerre de forteresse** . . . . 2 vol.
II. — **La Guerre en rase campagne** . . . . 2 vol.
III. — **La Guerre en ballon** . . . . 2 vol.

DANRIT et **de PARDIELLAN** :

IV. — **Le Journal de guerre du lieutenant Von Piefke**. . . . . 2 vol.
(Contre-partie de la **Guerre de forteresse** racontée par un officier allemand).
Collection in-18 jésus à **3 fr. 50** le vol.

LA GUERRE FATALE (**France-Angleterre**) - Illustrée par L. COUTURIER

I. — **A Bizerte.** — 1 vol. relié toile, tranches dorées. . . **8 fr.**
II. — **En Sous-Marin.** — 1 vol. relié toile, tranches dorées. . . **8 fr.**
III. — **En Angleterre.** — 1 vol. relié toile, tranches dorées. . . **8 fr.**
Les trois parties en un seul vol., relié . . . . **20 fr.**
Le même ouvrage dans la collection in-18 jésus à **3 fr. 50** le vol.

L'INVASION NOIRE — Illustrée par **P. de SÉMANT.**

I. — **Mobilisation africaine**. . . . . 1 vol.
II. — **Concentration : pèlerinage à La Mecque** . . . . 1 vol.
III. — **A travers l'Europe**. . . . . 1 vol.
IV. — **Autour de Paris** . . . . 1 vol.
Chaque partie ou vol. grand in-8° jésus, broché. **4 fr.**
Le même ouvrage (en 3 vol.) dans la collection in-18 jésus à **3 fr. 50** le vol.

L'INVASION JAUNE — Illustrée par **G. DUTRIAC.**

I. — **La Mobilisation sino-japonaise.** — 1 vol. gr. in-8°, relié. **7 fr. 50**
II. — **A travers l'Europe.** — 1 vol. grand in-8°, relié. . . . . **9 fr. 50**
Les deux parties en 1 vol. relié . . . . **15 fr. »**
Le même ouvrage en 3 vol. in-18 jésus à **3 fr. 50** le vol.
I. — **La Mobilisation sino-japonaise** . . . . 1 vol.
II. — **Haine de jaunes** . . . . 1 vol.
III. — **A travers l'Europe** . . . . 1 vol.

SÉRIE NOUVELLE DE VOLUMES D'ÉTRENNES

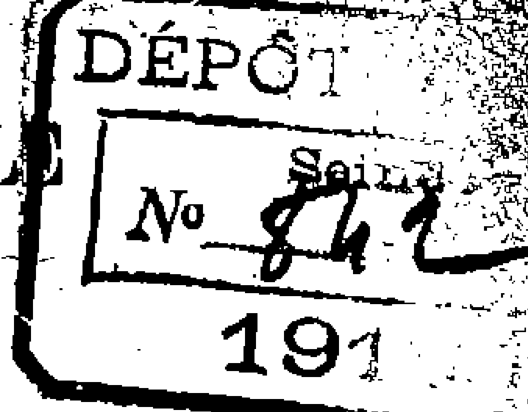
Volumes grand in-8°. — **Illustrations de G. DUTRIAC.**
Prix broché : **10 fr.** — Relié toile, plaques et tranches dorées : **12 fr.**

ROBINSONS SOUS-MARINS — *Cour. par l'Ac. franç.* . 1 vol.
ROBINSONS DE L'AIR. . . . . 1 vol.
L'AVIATEUR DU PACIFIQUE . . . . 1 vol.
ALERTE . . . . 1 vol.
Les quatre ouvrages qui précèdent ont paru également en vol. in-18 à **3 fr. 50**
AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR. . . . . 1 vol.
ROBINSONS SOUTERRAINS. . . . . 1 vol.

CETTE DERNIÈRE SÉRIE EST COMPLÉTÉE PAR :

ORDRE DU TZAR — 1 vol. in-18 . . . . **3 fr. 50**
ÉVASION D'EMPEREUR — 1 vol. in-18 . . . . **3 fr. 50**

LA GUERRE AU VINGTIÈME SIÈCLE



L'INVASION NOIRE

PAR

LE CAPITAINE DANRIT

Édition illustrée par Paul de SÉMANT

TOME PREMIER

LA MOBILISATION AFRICAINE

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

A JULES VERNE

Mon cher Maitre,

Lorsque j'étais enfant, vos merveilleux récits me transportaient; arrivé à l'âge d'homme, je les ai relus, admirant avec quel art vous vulgarisez tous les problèmes de sciences naturelles, avec quelles richesses de description vous racontez des voyages imaginaires, simplifiant les questions les plus ardues, rendant attrayante l'étude de la géographie, sachant faire jaillir les situations dramatiques et les émotions généreuses, amusant pour instruire, instruisant pour être utile.

Si bien qu'un jour, piqué de la tarentule d'écrire, j'essayai d'appliquer, aux sciences qui dérivent de la guerre, votre merveilleux procédé.

De ce modeste essai est née *La Guerre de demain.*

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que, ce roman, « vous voudriez l'avoir fait ».

C'est l'éloge qui m'a touché le plus.

Permettez-moi de vous en remercier en vous dédiant ce nouveau livre, l'*Invasion noire*, c'est-à-dire l'invasion future de l'Europe par les masses musulmanes d'Afrique fanatisées par un sultan de génie.

Il repose sur une donnée bien problématique, puisque, à l'époque où nous vivons, c'est l'inverse qui se produit, les puissances européennes découpant le Continent noir en tranches proportionnées à leur appétit et s'en partageant comme un vil bétail les populations primitives.

Mais c'est un cadre qui m'a permis de décrire au lecteur l'Afrique d'aujourd'hui encore si peu connue, de faire défiler devant lui avec leurs mœurs et leurs particularités les agglomérations principales de ses vallées et de ses déserts, de lui parler enfin des voyageurs qui l'ont parcourue.

On me pardonnera, je l'espère, certaines énumérations un peu arides mais nécessaires, en songeant que, comme vous, j'ai voulu « instruire en amusant ».

Vous avez intéressé, ému, charmé toute une génération. — Merci de tout cœur de vouloir bien mettre un nom aussi universellement sympathique que le vôtre en tête de l'*Invasion noire*.

Capitaine DANRIT.

Mon cher Capitaine,

Vous voulez bien me dédier votre nouvel ouvrage l'*Invasion noire*; cependant, après le succès de *La Guerre de demain*, personne ne peut penser qu'un parrain soit nécessaire pour présenter vos livres au public lettré. Ne se recommandent-ils pas d'eux-mêmes par leur originalité toute spéciale? Je n'accepte donc ce titre que parce qu'il me permet de vous donner un double témoignage d'estime personnelle et de confraternité littéraire.

Jules VERNE.



PREMIÈRE PARTIE

LA MOBILISATION AFRICAINE

CHAPITRE PREMIER

A la recherche des mines d'or d'Atougha. — Une Mission italienne. — Désertion des Noirs. — Surprise nocturne. — Massacre. — Le sultan Abd-ul-M'hamed. — Guerre à l'Europe. — Assemblée des Chefs africains. — Bûcher funèbre.

Au milieu d'une longue clairière taillée par la nature à l'extrémité nord de la grande forêt du Congo, un cri s'éleva, cri rauque que la peur assourdissait, que dix voix répétèrent et que renvoya aux étoiles l'écho des bois inviolés.

— Aux armes !

Ce cri était poussé en italien.

Des têtes apparurent à l'entrée des tentes, qu'un faible rayon de lune montrait pressées au milieu d'un enclos défensif d'églantiers géants et d'acacias épineux ; des hommes armés en sortirent, courant à leurs postes de combat et une voix, celle du chef de la mission, le comte Anselmo Vitali, demanda :

— Qu'y a-t-il donc, Luigi? encore une alerte comme l'autre nuit?

— Quelque rôdeur noir sans doute, répondit l'officier interpellé. Je vais voir...

Et dans la confusion d'une prise d'armes inopinée, des cris s'élevèrent et en un instant tout le camp fut sur pied.

Ils étaient là 2.600 hommes, une mission comme en avait rarement vu l'Afrique, et telle que l'Italie n'en avait jamais mis sur pied de semblable.

1.600 porteurs Somalis, 400 tirailleurs noirs recrutés dans le Tigré et le Choa, et 600 soldats italiens, l'élite de la garnison de Massouah, formaient cette petite armée.

La fraction combattante, 1.000 hommes environ, était encadrée d'officiers italiens.

Le colonel Vitali avait quitté Massouah treize mois auparavant.

Evitant le territoire de l'Abyssinie, plus rebelle que jamais au joug italien, il avait franchi le Nil Bleu, près de Sennaar, et le Nil Blanc, à Fachoda.

Puis, inclinant au sud-ouest, il avait rejoint le Bahr-el-Ghazal exploré par Schweinfurth, avait coupé l'itinéraire de Felkins et Wilson; enfin la boussole et le sextant en main, il s'était lancé dans l'inconnu, dans cette région inexplorée qui sépare le Darfour de l'Oubanghi et que les peuplades des Niam-Niam appellent le Pays des Rivières.

Depuis un mois il avait franchi la lisière de la grande forêt congolaise, dans les ténèbres de laquelle Stanley s'était débattu pendant plus de six mois, et avait reconnu ainsi qu'elle étend ses sombres profondeurs jusqu'à plus de 600 kilomètres au nord de l'Arrouimi.

Et bientôt il allait toucher au but!

Il avait franchi 900 kilomètres de désert, 1.400 kilomètres des pays arrosés par le Nil, 400 kilomètres de forêts, et dans cinq jours, cinq jours seulement, il allait parvenir au point que lui avait assigné son gouvernement, au point sur lequel l'Italie tout entière avait les yeux, aux mines d'or d'Atougha.

Car ce n'était pas à la conquête d'un nouvel empire colonial, ce n'était pas davantage à l'exploration de régions inconnues que l'Italie avait envoyé ces hardis pionniers.

C'était à la conquête de l'or, de l'or qui lui manquait, de l'or qui devait l'arracher à la banqueroute menaçante.

Dans son dernier et merveilleux voyage à travers l'Afrique, le colonel Monteil rejoignant le Tchad aux sources du Nil, avait révélé à l'Europe l'existence de mines d'or telles qu'il n'en existait plus au monde.

Une rivière, tributaire du Chari, le Bahar-Dari, roulait des paillettes innombrables du précieux métal.

Il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser des trésors.

Et comme jadis, à l'époque des découvertes californiennes, tous les peuples avaient été empoignés par une ardente convoitise.

A la lecture des récits du colonel appuyés sur des preuves irréfragables, à la vue des échantillons de pépites exposées aux vitrines du palais de l'Exposition de 1900, pépites dont quelques-unes atteignaient 25 kilogrammes, une fièvre intense s'était emparée des nations et des individus.

Comme jadis, les Portugais attirés sur la côte de Mozambique par la réputation des mines de Sofala, quatre des principaux Etats de l'Europe avaient organisé de puissantes colonnes, et du Cameroun allemand, de l'Afrique orientale anglaise, du Congo belge et de la Nouvelle-Erythrée italienne des missions étaient parties.

De toutes ces expéditions, la mieux et la plus promptement organisée était celle de l'Italie, et c'est elle que nous trouvons cette nuit d'octobre 19** à quelques jours seulement des trésors convoités.

. . . .

— Tous les noirs ont disparu ! cria, la figure bouleversée, un officier se précipitant vers la tente du colonel.

— Les porteurs ?

— Partis, laissant là leurs charges !

— Les Somalis ?

— Partis, emportant leurs armes !

Une sueur froide perla sur les tempes d'Anselmo Vitali. Si près du port, allait-il échouer ?

— Que signifie ?... dit-il.

Du fond de l'immense forêt, un bruit s'éleva semblable à celui des vagues heurtant des falaises lointaines.

C'était une rumeur immense, quelque chose de confus, mais de terrifiant.

Dès quatre coins de l'horizon elle monta, grandissant.

L'officier avait dit vrai : de cette petite armée l'élément blanc seul subsistait.

Les soldats noirs, contingent incomparable recruté à raison de 400 douros par tête dans la vallée de l'Atbara, les porteurs triés avec soin parmi les naturels du Harar et d'Ajan, s'étaient évanouis dans les profondeurs des bois.

Et cette désertion leur avait été d'autant plus facile au milieu de cette nuit obscure que, par mesure de précaution, le colonel Vitali séparait généralement leur camp du réduit central où il se cantonnait avec ses 600 Italiens.

Et ceux-ci restaient seuls exposés à ce danger encore inconnu, mais d'autant plus effrayant que cette désertion totale semblait le résultat d'un mot d'ordre rigoureusement suivi.

La rumeur s'accrut, des milliers de pas crièrent sur le tapis de phrynium et d'amomes de la vieille forêt, et firent plier les branches des figuiers nains.

Le doigt sur la détente, mais l'âme pleine d'une terreur inexpliquée, les soldats italiens attendaient, embusqués derrière leur retranchement d'épines.

Soudain, sur l'une des faces du camp, un coup de feu retentit.

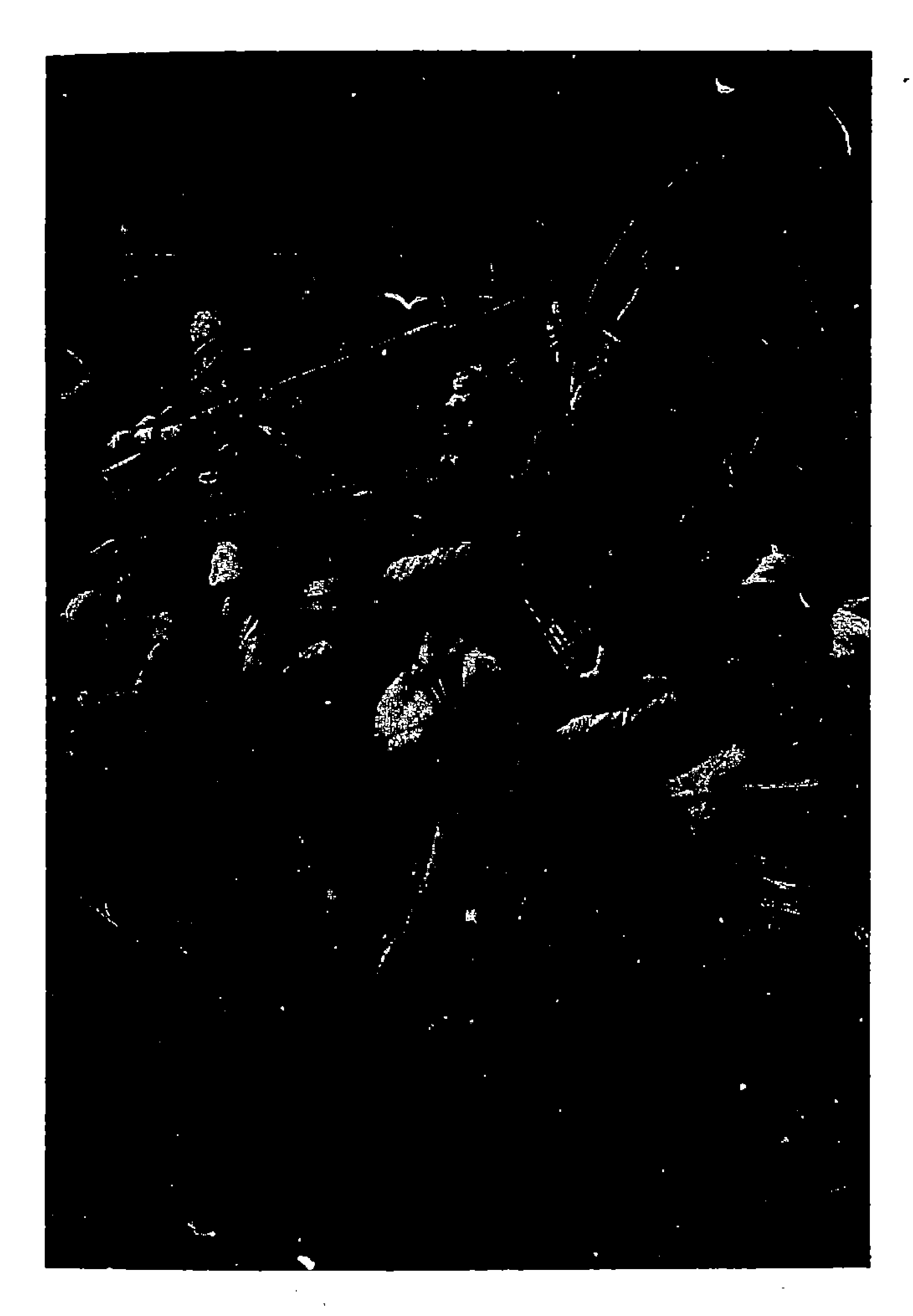
Presque en même temps toutes les armes partirent à la fois.

Une fusillade ardente crépita dans la nuit, illuminant les hautes herbes.

L'ennemi inconnu n'était pas visible encore, mais on le sentait là tout près et la gorge sèche, les yeux agrandis, le corps secoué par un frémissement, les Italiens tiraient dans le noir.

Peu à peu les hurlements de guerre s'éteignirent, et un silence relatif plana sur ce champ de massacre.

Du milieu des bois un son de trompe retentit, lugubre, prolongé; on eût dit un pleur d'hyène se fondant avec un rugissement de lion, et comme si ce signal eût été attendu, des hurlements sans nom s'élevèrent aux quatre coins de l'horizon.



... Est-ce bien le corps à corps ? — Non, c'est l'étouffement. (Page 10.)

Ce fut une immense clameur qui couvrit les détonations des armes à répétition, comme le bruit de la tempête domine l'appel du canon des navires en détresse, et soudain, de tous les côtés à la fois, des myriades de nègres apparurent, grouillant, se poussant, bondissant, tombant, rampant, accourant à toute vitesse, affreux, hideux, semblables à des légions de démons!

. . . .

En un instant la clairière en est pleine.

Ils ne tirent pas.

Ont-ils des armes seulement?

Oui, des coutelas larges d'une main qui étincellent dans la nuit.

Des centaines d'entre eux sont déjà tombés sous les balles au milieu des herbes, mais les vides ainsi produits sont instantanément comblés par la masse hurlante qui sort des bois.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, elle a atteint le rempart épineux et l'a franchi de tous les côtés à la fois.

C'est le corps à corps qui commence.

Est-ce bien le corps à corps ?

Non, c'est l'étouffement!

En quelques minutes il achève son œuvre.

Les coups de feu cessent comme par enchantement, le cercle des nègres se resserre à vue d'œil.

C'est la marée qui monte autour d'un îlot, le diminuant à chaque remous, puis le recouvrant de vagues qui se heurtent en se rejoignant.

Maintenant, c'est fini!

En moins d'un quart d'heure, la mission italienne a été anéantie jusqu'au dernier homme.

Du milieu des tentes abattues, des centaines de bras se lèvent portant des têtes coupées que la lune éclaire blafardes et qui grimacent lamentablement.

Parmi elles, celle du comte Anselmo Vitali, qui jamais n'aura réalisé le rêve doré de son pays.

. . . .

Et pour la seconde fois, vers le sud, le son de la trompe

se fit entendre, plus rapproché que tout à l'heure, et semblable à l'appel d'une sirène de vaisseau.

Soudain le paysage s'éclaira : des torches coururent à travers les arbres et débouchèrent par centaines dans la clairière.

Ceux qui les portaient étaient des noirs absolument nus, et de taille si petite qu'on eût dit une légion d'enfants.

C'étaient les Pygmées, hôtes des bois obscurs où la puissante ramure des arbres intercepte le soleil sur un espace plus vaste que la France; les Pygmées que Stanley avait rencontrés sur les rives de l'Arrouimi et de l'Itouri, et dont il avait en vain essayé de vaincre l'hostilité par des assurances pacifiques.

Ils étaient là quelques centaines, escorte d'honneur d'un cortège tel que n'en rassembla jamais aucun des conquérants de l'antiquité.

Devant eux les rangs pressés des nègres s'ouvrirent, découvrant les morts qui jonchaient le sol.

Et sur la multitude des noirs entassés dans la clairière, les burnous blancs des Arabes, les pagnes des Sénégalais, les coiffures multicolores des Congolais tranchèrent curieusement.

Il y avait là plus de soixante chefs, appartenant à toutes les régions connues et inconnues de l'Afrique.

Isolé au milieu d'eux et comme entouré d'une auréole, un grand vieillard à la barbe d'un blanc éclatant, à la tournure superbe, s'avançait majestueux et grave.

Il portait un riche costume arabe : veste brodée d'or, ceinture rouge et verte sur laquelle se détachaient deux pistolets incrustés de nacre et d'argent, large pantalon et bottes en cuir souple.

Sur ses épaules un haïk de soie d'une merveilleuse finesse ondulait en plis harmonieux, et sur la tête il portait le turban vert qui signale aux yeux des croyants le pèlerin de retour de La Mecque.

Or, cet homme était plus qu'un pèlerin.

C'était le commandeur même des croyants.

C'était Abd-ul-M'hamed, sultan détrôné de Constantinople par les intrigues anglaises, mais toujours considéré comme le chef incontesté de l'Islam, parce qu'avant tout il était

resté, pour les disciples du Prophète, le grand khalife de La Mecque, le *grand chérif!*

C'était lui le maître de l'Afrique musulmane, de l'Afrique du XXe siècle, qui venait d'ordonner ce massacre, et l'avait conduit de telle sorte, que de ces mille hommes pas un

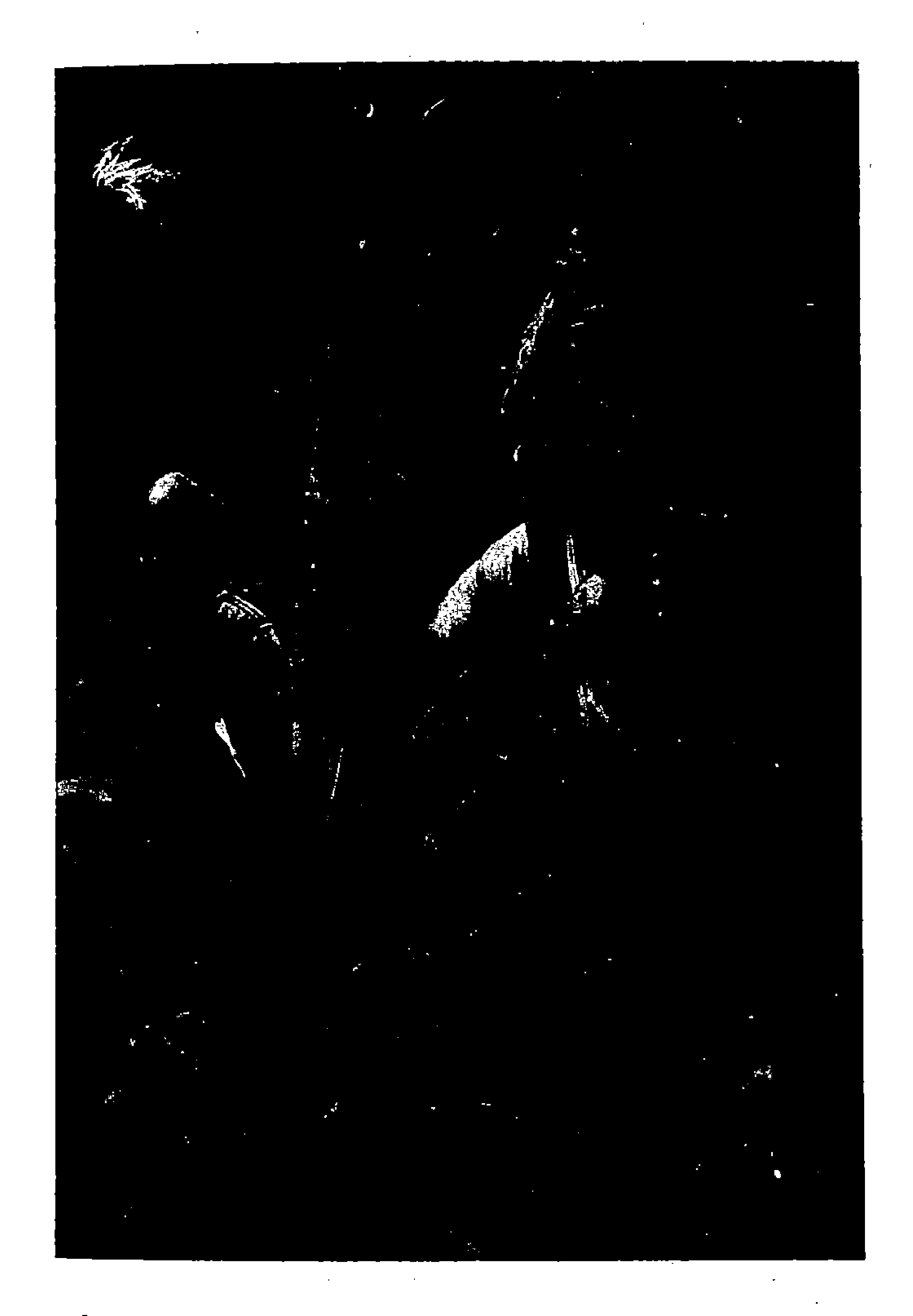


Un grand vieillard à barbe blanche... (Page 11.)

n'avait survécu, pas un n'avait pu s'échapper pour porter aux rivages civilisés la terrifiante nouvelle.

Il allait lentement, enjambant les corps étendus, et, s'arrêtant un instant, il contempla la funèbre besogne qu'achevaient silencieusement une centaine de Soudanais géants qui semblaient former sa garde particulière.

Ils venaient de former un monticule des cadavres italiens; la plupart étaient décapités, quelques-uns avaient conservé, avec leur tête, le salako blanc en usage dans les troupes coloniales : plusieurs tenaient encore leurs armes dans leurs mains crispées; tous portaient d'horribles bles-



Le sultan monta d'un pas assuré comme s'il eût gravi les marches d'un trône.
(Page 14.)

sures faites à l'aide de couteaux très épais ou de la troumbache, sorte de faucille de guerre en usage au Soudan.

Quand le tas de cadavres fut assez élevé, l'un des nègres étendit au sommet un burnous grossier, et sur cette chaire funèbre, le sultan monta d'un pas assuré comme s'il eût gravi les marches d'un trône.

A côté de lui monta un Arabe d'une trentaine d'années, un guerrier superbe à la peau bistrée, aux yeux brillants et hardis, et au sommet de la pyramide humaine, il enfonça le fer d'une longue lance à l'extrémité opposée de laquelle flottait une crinière de cheval noir surmontée d'un croissant d'or.

C'était l'étendard du Prophète.

Peu à peu les nègres avaient reflué vers les bois, et quand le sultan s'assit, un large espace vide s'était formé autour de lui et les chefs africains l'entourèrent silencieux et debout.

Il fit un signe de la main et tous s'inclinèrent. Il en fit un autre, le salut de l'Islam, en portant la main gauche à son cœur, puis à son front, et tous ayant levé leurs mains étendues au-dessus de leurs têtes s'assirent silencieux.

Alors la voix d'Abd-ul-M'hamed s'éleva au milieu du silence des bois, voix caverneuse et d'un timbre étrange, mais nette et perceptible de partout.

Il s'exprimait en arabe de l'Hedjaz, c'est-à-dire dans l'idiome primitif des premiers croyants; il était compris ainsi de la plupart des guerriers qui étaient là, de ceux du Sénégal, du Bornou, du Kordofan et des Grands Lacs.

Ceux du Sud, avec leurs interprètes derrière eux, se faisaient traduire ses paroles à voix basse dans leurs dialectes respectifs.

« — La illa illallah Mohammed rassoul Allah! » [1] commença-t-il en prononçant d'une voix grave la *chehada*, c'est-à-dire la prière fondamentale de l'Islam.

Tous répétèrent après lui la phrase consacrée.

Il continua :

« Salut è vous tous, serviteurs d'Allah (que son saint « nom soit loué). Que Dieu répande sur vous ses bénédic-

(1) Il n'y a de Dieu que Dieu et Mohammed est son prophète.

« tions et qu'il vous fasse participer aux grâces qu'il répand « sur ses Moudjehedin (1). Qu'il reçoive dans son paradis « ceux de vos enfants qui viennent de tomber sous les « balles des infidèles.

« Et ceux-là, que Dieu les maudisse ! »

Il se tut et les chefs répétèrent :

« — Que Dieu les maudisse ! »

« Je vous ai appelés, reprit-il, parce que l'heure approche.

« L'heure de la Djiahd (2) que nous attendons depuis longtemps !

« J'ai besoin de savoir si vous serez bientôt prêts.

« Vous connaissez par les émissaires que je vous ai envoyés le plan grandiose que Mohammed, notre Prophète (que son saint nom soit béni), m'a révélé depuis cinq ans déjà.

« C'est l'anéantissement de l'Europe ; c'est la domination de l'Islam sur les royaumes infidèles ! c'est la vengeance de l'Afrique opprimée !

« De l'Afrique trop longtemps morcelée et que la volonté d'Allah met à cette heure tout entière dans ma main pour l'accomplissement de ce qu'il a résolu !

« Allah ou ekbar ! Dieu est le plus grand, fit-il, d'une voix inspirée. »

« — Dieu est le plus grand ! répétèrent les Africains. »

Le sultan s'était animé ; il se leva, dressa sa haute taille et montrant le Nord de son bras amaigri d'ascète :

« — L'Europe est pourrie ! fit-il d'une voix tonnante, elle est pourrie comme ces vieux sycomores que le vent du sud abat tout d'un coup, pourrie dans ses mœurs, pourrie dans sa religion !

« *Tout peuple qui perd sa foi marche à la décadence*, a dit le livre du Prophète :

« Or, la foi est morte dans cette société trop vieille, usée par le bien-être.

« La décadence est venue.

« La mort doit suivre.

« Ses peuples sont prêts à s'entre-déchirer.

(1) Guerriers saints.
(2) Djiahd, guerre sainte.

« Pour se préparer à la guerre, ils se vautrent dans le luxe et les plaisirs coupables.

« Cet arbre n'attend plus que la hache.

« La hache, c'est à moi que Dieu l'a confiée.

« Quand l'heure aura sonné, je vous jetterai sur le sol des infidèles comme le semeur jette une poignée de grains dans un champ et « *sous vos pas tout deviendra ruine* » (1), suivant la parole du Prophète.

« Serez-vous bientôt prêts ?

« Parle, toi, Mao, enfant du Soudan impénétrable ! »

Un Arabe se leva ; il portait le costume des gens du Bornou, et se cachait le bas du visage avec un coin de son haïk.

Il était célèbre dans tout le nord de l'Afrique par le harem de quatre cents femmes qu'il entretenait à Kouka, sa capitale : car ce harem comprenait un ou plusieurs spécimens de chacune des races humaines, et il avait rassemblé ce grand nombre de femmes, disait-il, comme un antiquaire collectionne des camées et des médailles (2).

« — Maître de nos vies, dit-il après s'être incliné profondément, toi qui représentes parmi nous l'antique et noble race des Abassides, qu'Allah te comble de ses bénédictions ! j'ai quitté les bords du Tzadé (3) il y a deux lunes pour répondre à ton appel. La bonne parole a partout circulé, depuis les montagnes du Tarso, qui bordent le désert de Libye, jusqu'aux dernières collines du Baghirmi. Des marabouts parcourent maintenant le Kanem, l'Aïr et le Kasben ; quand tes messagers arriveront, j'aurai réuni tous mes peuples. Nous n'attendons que les armes que tu nous as promises en échange de nos fusils trop vieux. »

— Tu les auras bientôt, Mao ; et toi, fils de Samory ?

Karamoko se leva.

Ce n'était plus le jeune prince noir curieux et expansif qui avait visité l'Exposition française en 1889 ; ce n'était pas non plus le grotesque personnage rencontré par Binger en 1888 sur les bords du Niger, coiffé d'un casque de pompier et revêtu d'une cuirasse ancien modèle.

(1) Coran (Sourate 17).
(2) Voyages du docteur Barth.
(3) Le lac Tchad.

Le malheur l'avait rendu grave et il avait grisonné sous les fatigues de la défaite et de la fuite incessante.

Après les luttes sanglantes soutenues contre les colonnes françaises et la mort de son père décapité par ses propres Sofas, il s'était réfugié dans les solitudes habitées par les Maures nomades au sud du Maroc; depuis trois ans seulement il avait reparu dans les anciens Etats de ses pères, évitant les garnisons françaises et prêchant la révolte.


Mao.

« — Dans tout le pays du Niger, dit-il sourdement, depuis ses sources jusqu'à Ségou, dans le Fouta-Djallon, comme dans l'ancien royaume d'El-Hadj-Omar, on attend l'heure. Les postes français couvrent maintenant tout le cours du Djoliba (1) et Taimbouctou la grande capitale est tombée entre leurs mains; mais du Mossi au Fouta, la haine pour l'envahisseur est restée vivace comme la racine de la liane caoutchouc. Les jours du successeur de Tieba, ce traître que Dieu maudisse, sont comptés, et quand tu donneras le signal, Peuls, Toucouleurs, Talibés, tous me suivront. »

Le sultan avait écouté avec attention; un éclair de satisfaction brilla dans son regard.

— A ton tour de parler, Nzigué, dit-il, toi dont le rôle a été si granddans ces dix dernières années; toi à qui est dû le réveil de ces populations du Congo si pusillanimes, si lâches devant les blancs; toi qui en infusant à tous ces païens la doctrine sainte de Mohammed en as fait des hommes, des guerriers pour qui la mort ne compte plus. As-tu envoyé le mot d'ordre des bords du Grand Fleuve aux confins de la Grande Forêt?

Nzigué était debout, appuyé sur un magnifique fusil européen, un Mannlicher autrichien à répétition, qu'il avait

(1) Nom donné au Niger par les indigènes.

acheté sur les marchés du Tanganika et fait incruster d'or et de pierreries.

Il était fils de Tippo-Tib, ce fameux marchand d'esclaves qui régnait jadis, sans conteste, sur le pays de l'ivoire, et avait si efficacement aidé le capitaine Trivier dans sa traversée de l'Afrique.

Plus puissant à lui seul que tous les souverains d'Europe qui, à l'appel du cardinal Lavigerie, s'étaient coalisés pour abolir l'esclavage, il l'avait rendu impossible dans tout le centre africain.

Et le résultat obtenu était d'autant plus extraordinaire que le vieux Tippo-Tib, son père, avait vécu de la traite et du commerce du « bois d'ébène ».

Le moyen qu'il avait employé pour supprimer l'esclavage, monopole des Arabes, était radical.

Apôtre autant que commerçant, aidé par des marabouts adroits et fanatiques, il avait converti tous les nègres de ce vaste pays à la religion musulmane.

Et comme Allah a déclaré que jamais un croyant ne pourrait être esclave, la traite des nègres avait pris fin d'elle-même.

Comme Nzigué allait parler, une oscillation se produisit sur le tas de cadavres qui servait de trône au sultan; des blessés revenus d'un premier évanouissement et étouffant sous le poids des corps entassés essayaient de se dégager.

Deux Soudanais de Sokoto se levèrent tranquillement, tirèrent par les jambes deux malheureux chez qui de fébriles mouvements accusaient un reste de vie, et les décapitèrent d'un seul coup du terrible « mouss » pendu à leur ceinture de cuir.

Rien ne remua plus.

« — Prince des croyants, dit Nzigué, après les salutations d'usage, de l'Atlantique au Pacifique tu es attendu comme jamais le Mahdi ne l'a été par nos frères du Kordofan ! — C'est toi, toi que Dieu désigne clairement comme le kalife de notre religion, toi le descendant et l'élu du Prophète; avec toi doit reprendre la grande chevauchée musulmane des premiers temps de l'Hégire ! — Quand ton ordre me parviendra, un feu immense s'allumera au sommet du Rouvenzori, le géant de l'Afrique, et sur toutes les monta-

gnes du pays qui m'obéit; ce signal sera répété pour que la bonne nouvelle soit rapidement transmise au loin. Lorsqu'il apparaîtra, tous les postes belges du pays, qu'ils appellent « l'Etat libre », seront anéantis au même instant. Nous sommes tes fils, qu'Allah guide notre père! »

Et après lui, Si-Amed-ben-Snoussi, le cheik suprême de la confrérie formidable des Snoussi qui comprend trente millions d'adhérents et se recrute du Maroc à l'Egypte; Ben Snoussi parla. C'était un marabout ascétique au visage troué par la petite vérole, au regard faux, aux gestes doucereux.

Posté dans son oasis de Djerdoub en Tripolitaine, il attendait le jour du soulèvement islamique comme le voyageur attend la pluie.

Il était prêt: des milliers de Kouans (1) allaient le suivre, se préparant à la grande lutte par le recueillement et la prière.


Si-Amed-ben-Snoussi.

Puis ce fut le tour d'Abdallah-ben-Amema, le descendant du grand agitateur algérien.

Il assura que la rébellion était organisée dans les provinces françaises et en Tunisie; que l'empereur du Maroc serait renversé au premier signal, et que le nouveau chérif d'Ouazzan avait renoncé à ses relations d'amitié avec la France pour avoir les mains libres.

Après lui, un fils du Mahdi soudanais, Mahmoud, vint faire acte de soumission entre les mains du commandeur des croyants.

« — Tu es le maître de l'Islam, le khalife que Dieu conseille, dit-il, et je te suivrai. »

Pendant qu'ils parlaient, la lumière des torches que portaient les Pygmées avait pâli devant les premières clartés de l'aurore.

Là-bas, du côté du Nil, le soleil allait bientôt paraître.

Le sultan de Zanzibar, gagné à la cause africaine, avait envoyé un affidé. Détestant les Anglais, réduit par eux à

(1) Frères, disciples.

l'état de souverain nominal, il possédait encore une grande influence sur les populations de la côte orientale et promettait de l'employer pour réunir, à l'entrée de la mer Rouge, tous les bâtiments et les barques qui sillonnent le canal de Mozambique.

Puis successivement parlèrent les chefs ou les représentants des tribus noires du Transvaal et de l'Etat libre d'Orange, des peuplades du haut Zambèze, des populations de Kaolo, de Damara et de Namakoua tombées sous le joug allemand, des nègres de Benguela et de Mossamédès las des vexations portugaises, des Achantis plus acharnés que jamais contre les Anglais, de la République noire de Libéria, et de beaucoup d'autres peuplades dont les noms sont inconnus des géographes européens.

Et le soleil était levé sur le champ de carnage de la nuit, que des chefs parlaient encore et que le vieillard écoutait toujours.

Il écoutait les Almany des côtes de Guinée parlant de l'enthousiasme de leurs guerriers, les cheiks des naturels de l'Adamaoua et du Cameroun énumérant leurs troupes, et son œil brilla lorsque Da-Glé, fils de Béhanzin, du Béhanzin vaincu par le général Dodds et mort misérablement dans l'exil après sa reddition, assura que les Dahoméens restés fidèles au souvenir de son père avaient, dans l'espoir de la revanche, renoncé à leur religion sanguinaire pour embrasser l'Islam.

Les torches s'étaient éteintes, les Pygmées étaient rentrés sous le dôme obscur de leurs bois.

Un silence se fit et pendant un instant le khalife resta immobile les yeux dans le vague, roulant dans sa tête les projets qui allaient mettre en feu une moitié du monde habité.

Puis il redressa sa haute taille :

— Treize millions! dit-il, vous représentez ici d'après mes calculs plus de treize millions de combattants! quels peuples, quelles armées pourraient arrêter ce torrent!

« Que dix millions seulement arrivent en Europe et le vieux monde a vécu.

« Il a vécu! c'est écrit!

« Mektoub! répéta-t-il. »

Il se tut de nouveau, les yeux dilatés comme si dans une extase prophétique, il eût vu fondre sur l'Europe cette avalanche auprès de laquelle les invasions des Huns et des Mongols n'étaient que des jeux d'enfants.

« — Vous m'avez demandé des armes, reprit-il : je n'en ai pas pour tous, mais vous vous partagerez celles que j'ai amassées pendant ces trois dernières années. Depuis cinq ans que je prépare cette guerre sainte, des milliers d'armes m'ont été vendues dans tous les ports de l'Afrique par ceux-là mêmes qu'elles sont destinées à anéantir.

« L'Angleterre nous a fourni plus de quinze cent mille fusils dans l'espoir que nous les utiliserions contre les Français d'Algérie et du Sénégal ; l'Allemagne m'en a vendu autant, comptant qu'elles serviraient contre les Anglais et les Portugais ses voisins. D'autres marchés sont passés. La poudre ne manquera pas. Nous aurons des armes, frères, car nous avons de l'or et avec de l'or on achète tout en Europe : les armes et les consciences !

« Cet or d'Atougha, il faut le mettre à l'abri des convoitises des blancs ; veillons tous, et que les caravanes assez osées pour essayer d'en approcher disparaissent comme celle-ci !

« Que ceux qui n'auront pas de fusils préparent des poisons : vous, Batotsé, exprimez le suc du curare, et vous peuples de Mabounda, faites des provisions d'euphorbe !

« Ce qui doit dès maintenant vous occuper le plus, ce sont les vivres.

« Retournez dans vos pays : jusqu'au prochain Rhamadan vous avez encore huit lunes ; vous pouvez donc faire deux récoltes.

« Que les champs soient ensemencés, que d'autres soient défrichés ; que les femmes, les enfants, les vieillards préparent les larges télis pour emporter le grain !

« Que les chameaux, les chevaux et les éléphants soient rassemblés pour être chargés au jour du depart !

» Que le sorgho, le maïs, l'igname, le millet, l'arachide et le manioc s'entassent d'ici là dans vos greniers !

« Préparez le tokousso et exprimez l'huile de sésame, récoltez le plantin et la banane, et vous, chefs des tribus de la côte et des lacs, approvisionnez-vous de poisson séché.

« Que dans huit lunes environ, vos troupeaux soient rassemblés et prêts à suivre les combattants.

« Armez-vous enfin, et quand j'aurai parlé, mettez-vous en route sans souci pour ceux des vôtres que vous laisserez dans les villages.

« Allah pourvoira à leurs besoins!

« Dans huit lunes vous recevrez mes ordres derniers.

« Etes-vous prêts à m'obéir aveuglément? »

— Nous t'obéirons, dirent tous les chefs en se levant et en portant la main droite à hauteur du front.

— Songez qu'un signe de moi pourra faire tomber mille têtes, que vos vies m'appartiennent.

— Elles t'appartiendront.

— Que vous devez marcher sans discuter.

— Nous marcherons, Allah te guide!

— Voici mon fils Omar, dit le sultan en mettant sa main sur l'épaule de l'Arabe qui se tenait debout derrière lui; vous lui obéirez comme à moi: quoique jeune il a la sagesse. Il a surtout la science, car il a étudié dans leurs écoles; il connaît leur civilisation, leur armement, leurs points faibles...

— Nous lui obéirons comme à toi.

— C'est bien, et maintenant allez: bientôt l'Europe aura vécu!

Et lentement, gravement, comme s'ils eussent marché derrière la fatalité, cette déesse « qui ne se hâte jamais, parce qu'elle est sûre d'arriver » [1], les chefs africains se retirèrent.

Quand, à son tour, le Commandeur des croyants fut descendu de son trône improvisé, de tous les coins de la clairière les Pygmées accoururent, et pendant que derrière eux les Soudanais cherchaient les corps tombés dans les hautes herbes et mettaient à part les cadavres noirs pour leur rendre les derniers honneurs au coucher du soleil, les petits hommes amassaient autour de la pyramide humaine formée par les blancs des troncs de figuiers sauvages, des branches de tamaris, des tiges de bambous et des buissons de « doums » résineux.

(1) Proverbe arabe.

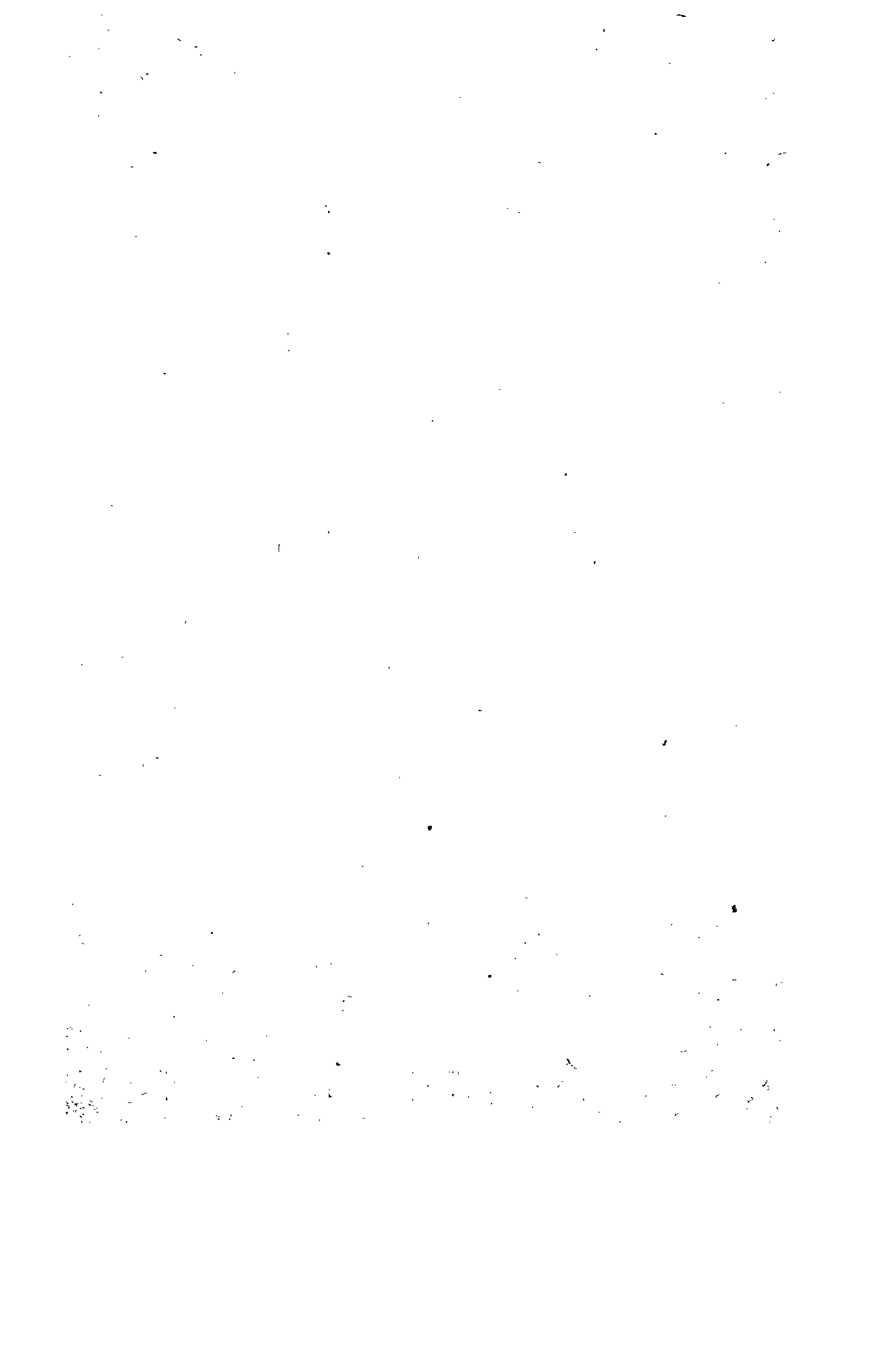
En quelques heures un bûcher haut de deux étages les recouvrait.

Une flamme jaillit, monta, se tordit, et bientôt de la superbe mission qui la veille s'était arrêtée là, de cette troupe vaillante pleine d'enthousiasme et d'espoir, il ne restait plus qu'un tas de cendres que le vent du matin allait disperser dans la broussaille.

A Rome on ne devait connaître cette issue fatale que dix mois après.

L'Invasion noire venait de frapper son premier coup, prélude des hécatombes sans précédentes qui allaient ensanglanter l'Europe.







CHAPITRE II

Aux mines d'or d'Atougha. — Le Bôma du Sultan et sa garde. — Extraction des pépites. — Le roi des Monbouttous. — Les Niam-Niam. — Un allié inattendu. — Traître à son pays. — Un nouvel explosif. — Les Musulmans de l'Inde. — Visite au Trésor. — L'argent, roi du monde moderne. — Fusils de pacotille.

C'était un merveilleux spectacle que celui des mines d'or d'Atougha, et l'Européen qui, après avoir parcouru en pleine forêt-vierge des centaines de kilomètres, fût tombé sur ce chantier en pleine activité, en eût éprouvé une surprise intraduisible.

Affluent inconnu du Chari que remonta le voyageur allemand Nachtigal et qu'atteignirent, sans pouvoir le descendre jusqu'au bout, Crampel et Dybowski, le Bahar-Dari traverse du nord-est au sud-ouest des fourrés inextricables jusqu'au 18e degré de longitude est, puis, grossi de nombreux torrents descendus des monts Mangayat, il arrive aux chutes d'Atougha.

Il franchit là une barre de rochers de 90 pieds de hauteur et s'étale dans un lit de 300 mètres de large où il dépose sur un fond de sable bleuâtre les innombrables pépites d'or qu'il a entraînées avec lui.

De torrent rapide il devient une rivière au cours tranquille et sinueux s'étalant entre deux rives éternellement verdoyantes.

C'est au pied de la grande cascade d'Atougha et jusqu'à 1.000 mètres environ en aval qu'étaient installés les chantiers nègres travaillant à l'affouillement du lit de la rivière et à l'extraction du précieux métal.

Là en effet devaient, par suite de leur propre poids, se trouver les pépites importantes que l'eau avait détachées des parois de quartz, de gypse et de mica qui resserraient son cours supérieur.

Sur la rive gauche, au sommet d'un escarpement situé à 200 mètres environ de la grande chute, et entouré de trois côtés par un des bras de la rivière, s'élevait le *bôma* du sultan.

C'était une enceinte ovale, palissadée, de 300 à 400 mètres de tour, renfermant environ cinquante cases en pisé recouvertes d'un toit conique en paille semblables à celles que Binger avait observées dans le pays de Kong; elles étaient destinées à la garde particulière du khalife, à ces Soudanais géants recrutés un peu partout, serviteurs dévoués aveuglément au sultan et capables de tout tenter sur un signe de lui.

Ils habitaient le « bôma » à raison d'une vingtaine par case; mais ils avaient à l'extérieur de l'enceinte fortifiée sur la lisière du bois d'autres demeures en paille occupées par leurs femmes et leurs enfants, et où ils pouvaient séjourner quand ils n'étaient pas de garde auprès du maître.

L'ensemble de ces habitations très pittoresques au milieu du feuillage des bananiers et des spathodea, l'un des plus imposants représentants de la flore africaine, formait un gros village où les enfants abondaient, chacun des guerriers de la garde ayant en moyenne trois ou quatre épouses.

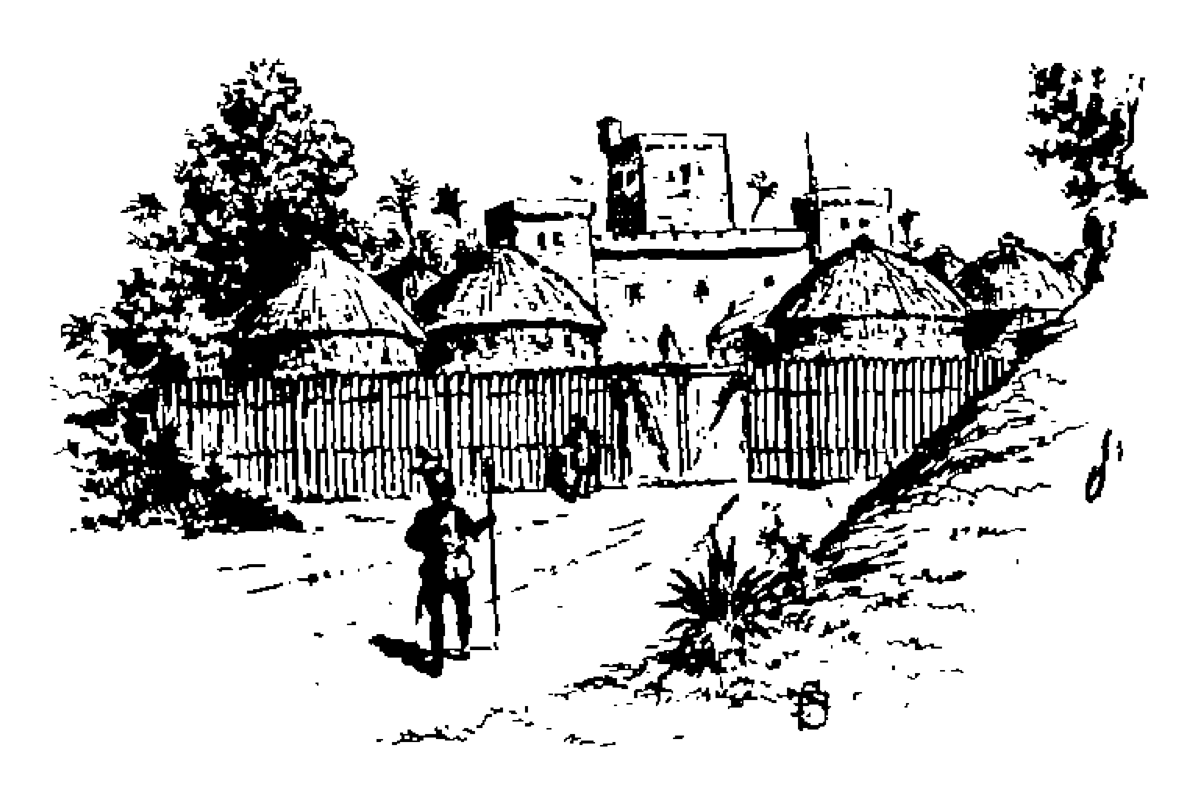
Au centre de ce village, sur une place plantée d'arbres, s'élevaient les cases de leur commandant et de leurs officiers au nombre de vingt; à l'imitation des armées européennes, le fils du sultan avait divisé ces 1.000 soldats en quatre compagnies de 250 hommes et de 5 officiers chacune. Le commandant de ce bataillon d'élite, un nègre gigantesque nommé Selim, était dévoué corps et âme au sultan. Ayant une connaissance assez complète des principaux règlements militaires français, il avait instruit et discipliné sa troupe à la façon des contingents indigènes du Sénégal, et le fana-

tisme religieux aidant, il en avait fait un corps redoutable dans lequel le mot *peur* n'avait aucune signification.

Et sa satisfaction était grande depuis le massacre de la mission italienne, car avec les armes des blancs et celles des noirs déserteurs, il avait pu munir tous ses hommes, sans exception, de fusils perfectionnés.

C'étaient des fusils Vitali, à magasin mobile, contenant dix cartouches et au calibre de $6^{mm},8$.

Au centre du « bôma » se dressait une espèce de forteresse



Bôma du Sultan.

aux murs très épais et construite en briques. Un architecte d'Europe n'en eût pas désavoué le plan et le dispositif.

Elle avait été bâtie par des nègres dirigés par le fils même du khalife, qui avait utilisé là les connaissances pratiques acquises par lui en Europe.

Elle possédait deux étages percés d'étoiles meurtrières et quatre tourelles en flanquaient les angles. Un fossé de 5 mètres de profondeur en interdisait l'approche.

Elle constituait le réduit de l'enceinte palissadée qu'elle dominait de 15 mètres, et en admettant qu'une mission européenne eût pénétré jusque-là, elle eût été arrêtée de longs jours devant cet obstacle inattendu.

L'artillerie seule eût pu en venir à bout.

Or, il eût été absolument impossible d'amener à une pareille distance des côtes une pièce, de si petit calibre qu'elle fût.

C'est dans ce château fort que s'entassaient les richesses extraites du Bahr-Dari, et du sommet de la plate-forme qui le couronnait, le sultan pouvait embrasser d'un seul coup d'œil les quinze mille travailleurs occupés à leur extraction.

Une animation de fourmilière régnait dans la vallée. Sur le fond brillant de la rivière qui, sauf en son thalweg de la rive droite n'avait qu'une très faible profondeur, les corps des noirs se détachaient nombreux et pressés, divisés en ateliers de vingt hommes sous les ordres d'un « cheik ».

Chaque noir muni d'un de ces récipients en bois que les mineurs des placers californiens appellent *batées*, ou de sébiles ovoïdes taillées sur une corne de rhinocéros, la remplissait du sable extrait du lit de la rivière ou de la terre détachée de ses rives ; puis, exécutant rapidement une série de mouvements oscillatoires à droite et à gauche, en avant et en arrière, il inclinait l'appareil. L'eau entraînait avec elle les matières légères ; d'abord celles qu'elle tenait en suspension : sables, terres ou argiles ; puis, celles un peu plus lourdes : débris de pierres, petits cailloux, grains de quartz ou de silex, morceaux de roches désagrégées ; bientôt il ne restait plus au fond du récipient que les matières les plus lourdes : oxyde de fer noir, brillant, magnétique, c'est-à-dire attirable à l'aimant, et paillettes ou pépites d'or et de platine ; les premières d'un jaune sombre, les secondes d'un blanc argentin un peu mat.

Avec un morceau d'aimant que chaque travailleur portait à sa ceinture dans une pochette de cuir, l'oxyde de fer était enlevé et rejeté.

Puis venait le triage de l'or et du platine.

Enfin, dans l'or lui-même, on extrayait les pépites, c'est-à-dire les morceaux de métal pur de la grosseur d'un pois au moins.

Elles se présentaient avec des formes bizarres et originales, à surfaces arrondies, usées par l'entraînement de l'eau. Quelquefois la sébile ramenait du premier coup une pépite énorme, et il fallait voir la joie du noir à l'aspect de cette aubaine, dont aucune part cependant ne devait lui revenir.

Ce qui restait : paillettes, plaquettes, aiguilles, poussières, portait collectivement le nom de « poudre d'or », et sert

d'ailleurs depuis longtemps de monnaie d'échange dans les nombreux Etats compris entre le Niger et la côte de Guinée.

Ce qui distinguait la mine d'or d'Atougha des mines découvertes en 1848 dans le Sacramento et les collines de Californie, c'étaient le nombre et le poids de ses pépites.

Il semblait qu'elle dût être inépuisable, et l'Italie était bien inspirée en cherchant à combler les énormes déficits de ses budgets successifs à l'aide de ce « placer » d'une richesse fantastique.

Le malheur voulut qu'il tombât entre les mains d'un homme décidé à retourner contre l'Europe cet or qui y soulevait tant de convoitises et d'appétits.

On aurait cherché en vain sur cet immense chantier les procédés employés par les peuples soi-disant civilisés pour exciter au travail leurs mercenaires ou leurs esclaves.

Les noirs savaient tous quel était le but poursuivi, quel était l'emploi de ce métal auquel jusqu'alors, comme d'ailleurs toutes les tribus du haut Nil Blanc, ils avaient préféré le cuivre, et le fanatisme chez eux activait le travail plus que les exhortations des chefs.

Convertis tout récemment à l'islamisme, ils avaient la ferveur des néophytes, et sachant gré à une religion qui avait chez eux supprimé l'esclavage, ils en observaient les pratiques avec une stricte rigidité.

Rien de plus touchant, de plus émouvant même, que leurs prières et leurs ablutions lorsque l'heure en était indiquée du sommet de la plate-forme du « bôma » par le « muezzin » (1) du sultan.

Quittant alors le lit de la rivière et regagnant les bords, ils se dirigeaient vers les marabouts descendus de la rive gauche, se prosternaient vers l'Orient, et les genoux dans le sable, répétaient les versets du Coran que récitaient à haute voix les prêtres de l'Islam.

Ils appartenaient à la tribu des Monbouttous, que les trafiquants d'ivoire de Khartoum appelaient *Gourougourous*, d'un mot arabe qui signifie « percé », qualification motivée

(1) Employé de mosquée dont la fonction consiste à appeler du haut des minarets les fidèles à la prière.

par l'habitude qu'ils avaient toujours eue de se perforer la conque de l'oreille pour y insérer un bâtonnet (1).

Ils avaient été amenés à Atougha par leur roi Mounza, homme intelligent converti par le sultan lui-même à qui il avait donné l'hospitalité, lorsque, chassé de Constantinople, puis traqué en Egypte par les Anglais, il avait dû se réfugier dans la région du Bahr-el-Ghazal.

Aussi existait-il entre le khalife et le roi des Monbouttous des relations étroites qui ne faisaient qu'accroître le dévouement de ce monarque à la cause musulmane, et comme il dominait sur une population évaluée par Schweinfurth à un million de sujets et qui en comprenait au moins le triple, comme il était de plus un des rares souverains d'Afrique entretenant une armée permanente, on comprendra pourquoi le sultan avait fait de ce peuple intelligent et belliqueux le noyau de l'armée qu'il se réservait avec son fils le soin de diriger lui-même.

Il en était de même des tribus des Niam-Niam qui bordaient au nord le royaume de Mounza.

Longtemps en Europe les nègres connus sous ce nom avaient passé pour avoir une queue comme les singes, et nombre de disciples de Darwin n'avaient pas manqué de les regarder comme des êtres transitoires tenant le milieu entre l'homme et le gorille.

Ils allaient faire rapidement justice de ces imputations en montrant aux peuples d'Europe qu'ils étaient conformés comme eux et savaient manier les fusils les plus perfectionnés, ce à quoi le singe n'arrivera jamais.

Leur roi Timbo avait été lui aussi un des premiers à écouter la lecture du Coran que lui avait faite l'iman du khalife, Si-Ahmer-ed-Din, et il avait entraîné tout son peuple dans sa conversion.

Non sans peine toutefois, car les Niam-Niam, peuple batailleur s'il en fût, avaient depuis les temps les plus reculés conservé la douce habitude de manger les prisonniers de guerre.

Le cannibalisme existait au même degré chez les Monbouttous.

(1) Schweinfurth.

Mais telle était l'influence de leurs rois sur ces deux peuples, que cette sauvage et hideuse coutume avait presque disparu de leurs Etats en moins de deux ans.

Ce soir de novembre, quelques jours après le massacre de la mission italienne, le sultan arriva à son « tomba » où le roi Mounza commandait en son absence, et comme il venait de franchir le pont-levis à l'aide duquel on pénétrait dans son réduit, deux Soudanais entrèrent accompagnant un homme enchaîné portant le costume arabe.

Mais s'il avait le costume arabe il n'en avait pas le type : au premier abord et sans s'y méprendre, malgré son teint bronzé par le soleil des tropiques, on reconnaissait en lui un Européen.

Il avait les deux pieds reliés par une chaîne qui lui laissait la liberté de marcher, et ses poignets étaient réunis par des cordes en fibres d'élaïs.

Un des serviteurs du roi Mounza le suivait, porteur d'une large épée nue.

C'était Mazimbé, le bourreau du roi des Monbouttous.

— Qu'est-ce ? fit le sultan s'adressant à lui.

— Un prisonnier que nos guerriers ont fait hier sur les bords mêmes de la rivière, au moment où il allait se mettre comme les autres au lavage de l'or.

— Pourquoi Mounza me l'envoie-t-il ?

— Le roi l'a condamné à mort, car c'est un étranger; mais avant de me le livrer, il a tenu à le faire paraître devant toi à ton arrivée parce qu'il a, paraît-il, des choses graves à te dire.

— A moi ?

— A toi-même.

— Que me veux-tu ? parle, dit le khalife s'adressant au prisonnier.

— Un homme de ma race ne parle pas avec des chaînes aux pieds et aux mains, répondit l'inconnu : fais-moi détacher et renvoie ces gens. Ce que j'ai à te dire ne doit être connu que de toi seul.

Le sultan regarda fixement l'homme qui lui parlait ainsi.

Il était de haute taille, maigre et osseux. Son teint brûlé avait dû être primitivement d'un rouge brique et sa barbe inculte était d'un roux ardent. Ses yeux d'un vert clair lui-

saient d'un éclat étrange sous des sourcils très saillants et très touffus. Toute sa personne révélait l'audace, mais il y avait dans son regard quelque chose de faux et de fuyant qui ne pouvait échapper à un observateur comme Abd-ul-M'hamed.

Ce dernier fit un signe et l'un des Soudanais trancha les liens qui serraient les poings du captif.

Le bourreau fit tomber les chaînes de fer de ses pieds en ouvrant un cadenas de cuivre, et un instant après, le prisonnier était seul avec le sultan dans une vaste pièce dont les murs étaient littéralement couverts de fusils.

C'étaient des armes de luxe sortant des premières maisons européennes : il y en avait de toutes marques et de toutes provenances, et le sultan les destinait aux chefs à qui il allait envoyer pour leurs peuples les armes promises.

L'ameublement de la pièce était des plus simples : des nattes à terre, un canapé arabe et quelques coussins en étoffe de Damas.

— Parle maintenant, et parle vite, dit le khalife ; tu es Européen : ne cherche pas à le nier.

Et comme le prisonnier allait répondre, une portière se souleva dans un des angles de la pièce et Omar parut.

Il alla s'incliner respectueusement devant son père dont il baisa l'épaule et attendit.

Et comme l'inconnu gardait le silence.

— Parle, te dis-je, reprit le sultan impatienté, mon fils Omar est un autre moi-même et peut tout savoir ici. Qui es-tu ? tu parles l'arabe de Smyrne ? d'où viens-tu et qu'es-tu venu faire ici ?

— Je suis venu pour t'aider dans tes projets.

— Tu les connais ?

— Je les connais.

— Quelle est ta nationalité ?

— Je n'en ai plus.

— Le plus malheureux des hommes a toujours un pays : quel est le tien ?

— C'est l'Angleterre ; mais...

Il ne put achever ; au seul nom du pays abhorré, le sultan avait bondi et quittant le canapé sur lequel il s'était étendu :

— Anglais ! tu es Anglais, fit-il en fixant sur son interlo-

cuteur un regard enflammé. Et tu as osé venir vers moi; mais tu ne sais donc pas?... Mais je donnerais ma vie pour faire disparaître du monde le nom de ton pays maudit!

Tu connais mes projets, dis-tu; non tu ne les connais pas, car tu saurais qu'en attaquant la race blanche, c'est l'Angleterre surtout que je veux atteindre.

Et tu veux m'aider, dis-tu; mais tous les Anglais sont des



Guerrier Monbouttou.

traîtres et des fourbes; tu viens pour me trahir comme je l'ai été une fois déjà par tes pareils. Ah! misérable insensé! tu ne connais pas le sultan Abd-ul-M'hamed : car tu n'aurais pas prononcé devant lui ce nom... qu'il exècre...

— Nul ne l'exècre plus que moi, dit le prisonnier, qui pendant cette violente sortie avait conservé le plus grand calme.

— Tu mens; tu viens ici pour m'espionner: tu vas mourir.

— Je ne mens pas; j'ai embrassé l'islamisme pour devenir

un de tes sujets, et je suis venu à toi pour me venger du pays où j'ai eu le malheur de naître.

— Tu es musulman, toi? renégat, oui; mais disciple de notre sainte religion, c'est impossible.

— Je suis musulman, te dis-je, et tu reconnaîtras plus tard que tu as eu tort de douter de mes paroles. J'ai été instruit des vérités du Coran, à Damas, où je m'étais réfugié, et il y a trois ans déjà que je suis Hadj ! [1].

Le sultan considéra de nouveau, en silence, l'homme qu'il avait devant lui : il avait d'abord eu l'idée de l'écraser comme une vipère, mais se ravisant, il poursuivit :

— Et pourquoi as-tu quitté ton pays et renié ta religion?

— Mon histoire est simple. Je suis né dans un des plus misérables quartiers de Londres; j'ai vécu de la charité publique jusqu'au jour où j'ai pu suffire à mes besoins par le travail. Mais je me sentais capable de devenir autre chose qu'un bon ouvrier forgeron. J'ai étudié; j'ai dirigé mes recherches vers la physique et la chimie; avec un de mes amis, aussi pauvre que moi, j'ai réussi à inventer une machine perfectionnée destinée au forage des canons de fusil. Je m'adressai à une grande maison anglaise, à celle qui fabrique une partie du matériel de guerre anglais, la maison Armstrong : son directeur écouta mes explications, me promit le payement de ma découverte quand il aurait vu mes plans, et après les avoir vus, me renvoya sans un sou. Six mois après, mes machines fonctionnaient dans ses usines.

On m'avait volé mon invention.

Je me remis à l'ouvrage et trouvai le secret d'une poudre plus économique et plus puissante que la poudre employée pour les canons des vaisseaux. Cette fois je m'adressai à l'amirauté. Je fus volé par le gouvernement comme je l'avais été par les particuliers. Quand on est pauvre, en Angleterre, on ne compte pas. De désespoir, je me jetai dans la politique et je prêchai l'anarchie. Ne trouvant plus de travail, je connus la misère noire et la faim, et un jour que mon estomac criait famine, je tuai un riche pour pouvoir manger. Depuis ce jour, traqué comme une bête fauve, poursuivi dans

(1) Hadj est le titre que prend tout Arabe ayant fait le pèlerinage de la Mecque.

mon pays et à l'étranger, j'ai juré une haine mortelle à une société où l'homme ne peut trouver sa place au soleil ; j'ai en horreur le monde civilisé, ses religions hypocrites, ses gouvernements durs aux misérables. Tu as rêvé son bouleversement, je puis t'aider dans ta sinistre besogne : veux-tu de moi ?

Tout cela était dit froidement, résolument.

On sentait que l'homme qui parlait ainsi disait la vérité, qu'une haine mortelle remplissait son cœur et qu'il appartiendrait à celui qui lui donnerait les moyens de l'assouvir.

Il s'était tu, et comme le sultan continuait à le fixer sans répondre.

— Tu doutes encore, reprit-il; que peut-il te coûter d'user de moi, de me mettre à l'essai tout au moins. Si je t'ai trompé, ne peux-tu me prendre la vie quand et comme tu le voudras ? C'est le seul bien qui me reste et j'y tiens si peu vraiment... Mais je voudrais tant me venger auparavant.

— Et comment te vengerais-tu, demanda Abd-ul-M'hamed.

— J'ai inventé un explosif dont les effets sont effrayants, répondit l'Anglais : celui-là je n'en ai livré le secret à personne. Je le garde pour toi si tu acceptes mes services.

— Mais pour fabriquer les substances explosibles, il faut des usines, des acides, des éléments de toutes sortes que je n'ai pas, que je ne puis traîner derrière moi.

— L'explosif que je t'offre ne nécessite aucune installation ; je puis le fabriquer par masses en plein air, et les éléments qui entrent dans sa composition se trouvent presque partout sur ta route.

— Et quels sont-ils ?

— Permets-moi de garder mon secret jusqu'au jour où tu auras confiance en moi.

— Mais comment puis-je savoir que tu le possèdes réellement ?

— En consentant à en voir les effets.

— Comment cela ?

— Ici même ; la rivière qui te fournit l'or fait, à 500 mètres d'ici, une chute de 30 mètres ; l'eau tombe en deux nappes distinctes séparées par un énorme rocher.

— Oui ! « El Kef ».

— Veux-tu que je le fasse disparaître ?

— Tu pourrais abattre cette masse plus considérable que le minaret de la mosquée du Caire.

— Oui, dans quinze jours, il se sera abîmé dans la rivière si tu l'ordonnes.

— Bien ; je te donne rendez-vous en ce point dans quinze jours.

— Il me faudra quarante nègres et des outils pour faire des forages dans la paroi du rocher.

— Tu les auras : et que veux-tu de moi si tu réussis ?

— D'abord, la permission de te suivre dans l'expédition que tu vas entreprendre. Et plus tard, quand nous serons en Europe, quand nous nous serons rapprochés de l'Angleterre, je te dirai ce que je veux encore...

— Quel est ton nom ?

— J'ai oublié celui de mon pays : mes coreligionnaires de Damas m'ont appelé Zérouk.

— L'homme aux yeux bleus ?

— Oui.

— Eh bien, Zérouk, va; pour le moment ta vie est sauve, mais je te défends de porter une arme, quelle qu'elle soit, jusqu'au jour où je serai sûr de toi : deux nègres seront attachés à tes pas et ne te quitteront ni le jour ni la nuit. Prépare ton expérience et tremble si tu as voulu me tromper.

Quand le renégat fut sorti, Omar qui ne l'avait pas quitté des yeux pendant toute cette conversation, se rapprocha de son père.

— Crois-tu, fit-il, que le concours d'un pareil homme puisse servir notre cause ?

— Allah choisit ses instruments partout, mon enfant.

— Oui, mais cet homme ne m'inspire que de la répulsion.

— Je le méprise comme toi, mais s'il possède le secret dont il parle, il peut être précieux dans la lutte que nous allons avoir à soutenir contre des peuples armés de tous les engins que fabrique la science européenne. Et s'il peut nous servir quelle que soit son indignité, l'intérêt de notre cause veut que je l'emploie.

— Que ta volonté soit faite, mon père, mais cet homme ne me dit rien qui vaille, et je le surveillerai.

— C'est cela : je te le confie.

A ce moment, Embareck, le premier khodja (secrétaire) du sultan, entra en se courbant :

— Maître, dit-il, deux frères qui viennent de loin demandent une audience de ta hautesse.

— D'où viennent-ils?

— De l'Inde.

— Introduis-les.

Deux hommes entrèrent : ils paraissaient exténués de fatigue; leurs longues robes de couleur, semblables à celles des Persans, étaient lacérées par les épines et leurs sandales en cuir jaune bâillaient lamentablement.

C'étaient les envoyés d'All-ed-Din, le dernier descendant de la dynastie musulmane des Gourides, qui, venue du pays des Turcomans, régna sur l'Inde pendant deux siècles et n'en fut chassée que par Tamerlan.

Depuis que le sultan lui avait envoyé un émissaire de confiance pour le sonder et lui demander de s'associer à sa gigantesque entreprise, All-ed-Din abhorrant les Anglais et plein du souvenir des hauts faits de ses ancêtres et de la splendeur de Delhi avant l'invasion Mongole, avait travaillé à réunir en un faisceau les forces musulmanes de l'Inde.

Et si l'on songe que cette contrée, la plus peuplée du globe, eu égard à sa superficie, puisqu'elle renferme 280 millions d'habitants, contient 70 millions de musulmans, on comprendra quelle importance le sultan attachait à ce que le mouvement panislamique l'entraînât elle aussi.

— Prince des fidèles, dit le plus vieux des messagers, mon maître est en ce moment à Bombay : nous l'avons quitté au commencement du mois de Moharem et voici les paroles qu'il nous a confiées pour toi : « J'ai parcouru, a-t-il dit, la province d'Haiderabad, de Madras et de Bombay, et j'y ai répandu la bonne parole. Tous les disciples du prophète se réjouissent et tous espèrent que des jours glorieux vont luire pour l'Islam. Dans six lunes, sous le prétexte de fêter le Ramadan, ils se réuniront en des points choisis d'avance et agiront. Tu peux compter sur eux : leur nombre augmente tous les jours. »

— Je n'attendais pas moins de ton maître, dit le sultan : le descendant de Cubt-ed-Din ne pouvait renier sa noble origine.

— Ce n'est pas tout, reprit l'envoyé, mon auguste maître a pensé que pour mener à bien une pareille œuvre, il fallait mettre provisoirement un terme aux querelles sanglantes qui éclatent trop souvent entre les disciples de Brahma et ceux de Mahomet, querelles que les Anglais étouffent dans le sang et qu'eux-mêmes provoquent pour régner plus sûrement sur les deux races rivales.

— Il a pensé en sage.

— Il a donc noué des relations avec les principaux rajahs; il a déjà amené à ses idées ceux de Tanjore, de Madoura et de Nag-pur; quand l'heure de l'action aura sonné, il aura atteint son but, et les Hindous se joindront aux musulmans pour jeter les Anglais à la mer.

— Ce jour-là sera un jour béni.

— Si, comme il l'espère, l'entente est complète, nos alliés seront assez forts à eux seuls pour anéantir cette race maudite, et mon maître, à la tête des forces qu'il aura pu réunir, pourra, par le Beloutchistan et la Perse, te rejoindre en Asie Mineure. Quel rendez-vous lui donnes-tu?

— Dis-lui que je l'attendrai à Constantinople.

Longtemps encore le sultan conversa avec les deux messagers.

Il leur demanda s'ils avaient eu des nouvelles de leurs frères de Chine.

A ceux-là aussi il avait envoyé des émissaires, car ils étaient plus de trente millions dans ce vaste empire et chaque jour le Coran y gagnait du terrain.

On pouvait même prévoir l'époque où la Chine entière deviendrait musulmane.

— Ah! l'on a parlé de notre décadence, dit le vieillard en s'animant; on a dit que nous étions une race abâtardie, finie, usée; nous allons prouver au monde que l'ère des conquêtes n'est pas close pour nous!

En décadence, la religion du prophète! poursuivit-il, mais si le christianisme nous a repris l'Espagne, la Sicile et une partie de la France et de l'Italie que nous occupions au second siècle de l'Hégire, nous avons en revanche conquis une partie de l'Inde et de la Chine, le Turkestan et les pays à l'est du Volga; sans Pierre le Grand nous tiendrions toute la Russie : nos ancêtres n'avaient converti que les régions

de l'Afrique qui bordaient la Méditerranée. On obéit aujourd'hui au Coran, de l'Atlantique à l'Océan Indien.

Nous sommes le nombre; soyons l'union, nous serons la force!

— Quand vous repartirez, dit-il aux envoyés de l'Inde, je vous donnerai un convoi et une escorte pour vous guider jusqu'au golfe d'Aden. Chacun des chameaux qui vous accompagnera portera une fortune en lingots d'or enfermés dans de vulgaires couffins. Vous direz que vous faites le commerce des dattes.

A Berbera, port de la côte Somali, vous porterez à l'un de mes cheiks fidèles l'ordre que je vous donnerai pour lui. Il vous embarquera vous et votre or pour Bombay. Remettez à votre maître les trésors que je vous confie pour faire triompher notre cause en Asie; dites-lui que quand les peuples d'Afrique se mettront en mouvement, je lui enverrai par la voie Aden-Bombay un télégramme ainsi conçu : « Dieu a parlé », et répétez-lui mon dernier mot : « A Constantinople! »

Et comme Mounza, le roi des Monbouttous, venait d'entrer :

— Conduis-nous dans les souterrains, dit-il, et montre-nous quel a été l'accroissement de nos richesses pendant mon absence.

Les messagers indiens s'inclinèrent et sortirent à reculons.

Le sultan, suivi de son fils et précédé du roi Mounza, traversa deux salles où écrivaient des scribes. Dans l'une d'elles, cabinet de travail d'Omar, des cartes allemandes et françaises tapissaient tous les murs : une table était surchargée de papiers et de livres; on se serait cru dans le bureau d'un ingénieur européen.

Soudain, Mounza disparut : une trappe dont il avait déclanché le ressort venait de basculer sous ses pieds, et il s'enfonçait rapidement dans un escalier raide et obscur.

Le sultan et son fils le suivirent en hommes familiarisés avec ce dédale, construit pour mettre à l'abri d'une surprise les richesses accumulées depuis de longs mois, et au bout de quelques instants tous trois se trouvaient réunis dans une vaste salle taillée dans le rocher et éclairée par des lampes en terre vernissée suspendues au plafond.

L'Européen qui eût pénétré à leur suite dans ce réduit n'eût pu retenir un cri de surprise indicible.

Sous toutes ses formes l'*or*, ce dieu du monde moderne, s'y étalait, s'y entassait dans un rayonnement fauve. Chacun des ateliers noirs avait fondu les pépites extraites du fleuve suivant une forme particulière : cylindres, cônes, briquettes, galettes, barres plates ou rondes s'empilaient dans un désordre apparent. L'œil était ébloui par ces richesses dont le sultan lui-même ne connaissait pas le chiffre et dans lesquelles il puisait sans compter pour acheter des armes et compléter les approvisionnements de guerre.

Mounza montra au sultan les lingots coulés pendant les derniers mois, puis ceux qui, répartis en charges de 300 kilogrammes dans des sacs en peau de buffle, attendaient un convoi pour partir à la côte.

Trois cents kilogrammes : c'était, en tenant compte du degré d'impureté du métal qui le mettait au prix de 2 fr. 70 le gramme, une somme de plus de 800.000 francs que portait chacun des chameaux envoyés en caravane.

Le sultan resta là un instant. Il regardait sans les voir ces richesses entassées, songeant au passé, scrutant l'avenir.

Il avait maintenant entre les mains, il le sentait, le levier qui soulève tout.

Alors il se reporta à l'époque où, assis sur le trône de Constantinople, il voyait chaque année se creuser le déficit des finances turques.

Il avait bien essayé, pendant ses années de règne, de réagir contre le gaspillage et la concussion qui rongeaient l'empire et le mettaient à la merci de ses créanciers européens.

Il avait entassé iradeh (1) sur iradeh, brisé des vâlis (2), dissous des medjliss (3), sans parvenir à y introduire l'honnêteté administrative et soulager son peuple.

Et pourtant la Turquie est un pays riche où les ressources matérielles sont énormes.

(1) Décret signé du sultan.
(2) Gouverneur de province.
(3) Conseils électifs placés auprès des gouverneurs pour contrôler leur administration.



L'Européen qui eût pénétré à leur suite dans ce réduit n'eût pu retenir un cri de surprise indicible. (Page 40.)

Mais pour les mettre en valeur, pour percer des routes, créer des chemins de fer, exploiter des mines, il eût fallu s'adresser aux capitaux européens.

Or, jamais Ab-ul-M'hamed n'avait voulu se plier à cette inéluctable nécessité, sentant que le jour où il appellerait

à lui des ingénieurs et des banquiers chrétiens, il ouvrirait la route de Constantinople à ceux qui voulaient en chasser l'Islam.

Et s'il était tombé du pouvoir, s'il avait été obligé de quitter précipitamment Yldiz-Kiosk sous une révolution de palais préparée par l'ambassadeur anglais, c'est parce qu'il manquait d'or.

Ah! s'il avait eu alors sous la main le centième seulement des richesses incalculables qu'Allah venait de lui envoyer, quels admirables résultats il eût obtenus!

Quelle rénovation il eût accomplie dans cette nation rendue si docile par le fatalisme! Quelle superbe armée il eût entretenue dans ce pays qui fournit les meilleurs soldats du monde!

Avec quelle satisfaction, enfin, il eût replacé l'empire turc à son rang dans les conseils de l'Europe, et l'eût arraché à ces plénipotentiaires médecins qui, sous prétexte de guérir « l'homme malade », ne songeaient qu'à se disputer son héritage.

Dans quelles inextricables difficultés il s'était débattu, portant seul le poids du pouvoir absolu au milieu de ministres insignifiants; mais quelle rage l'avait secoué maintes fois devant une impuissance qui grandissait chaque jour à mesure que se creusait le déficit.

Et voilà qu'à cette heure, devant ce trésor des *Mille et une Nuits*, il se souvenait de tout ce qu'il avait entendu dire autour de lui; des offres qui avaient été faites à son grand vizir, des tentatives de corruption pratiquées dans son propre palais par des ambassadeurs et des banquiers.

C'était donc vrai; la puissance qui dominait toutes les autres était maintenant celle de l'or.

Et la moralité était tombée si bas dans cette Europe exécrée, que justice, conscience, patriotisme même, tout était à vendre.

Eh bien! puisque tout se vendait, il avait là de quoi tout payer.

Cet or ne lui servirait pas seulement à acheter des armes et à faciliter la mise en mouvement des masses qu'il outillait pour la lutte.

Il l'emploierait encore à corrompre les conseillers des

rois, à acheter des représentants dans les parlements, à se ménager des intelligences dans les chancelleries, à entretenir les divisions et les méfiances entre les grandes puissances, à les désunir enfin pour les affaiblir.

Après quoi, il purifierait tout dans le sang et par le feu.

C'était un nouvel horizon qui s'ouvrait à lui.

Et il se disait que ce n'était pas assez d'avoir envoyé des



Mata, gardien du trésor.

émissaires auprès de tous les rois et de tous les chefs en Afrique et en Asie, qu'il ne suffisait pas d'avoir fait annoncer à ses partisans de Constantinople son retour prochain.

Il allait encore en expédier dans les grandes capitales de l'Europe pour y commencer par la désagrégation morale l'œuvre de destruction matérielle.

Le personnel ne lui manquait pas pour mener à bien ces projets multiples.

Là-bas, au milieu du Sahara, dans l'oasis d'Aghadès, sous

la protection des Touaregs rassemblés autour du Ksour, il avait appelé des quatre coins du monde musulman, tous les Arabes qu'il avait jugés capables de comprendre son nouveau rôle et de suivre sa fortune.

Imans de la Mecque, marabouts algériens et marocains, ulémas de Bagdad et de Damas formaient là un conseil dont il était l'inspirateur et le maître.

Il allait combiner avec eux l'action diplomatique avant de commencer l'action militaire.

Il avait six mois encore devant lui : c'était plus qu'il ne fallait pour permettre à la puissance de l'or d'accomplir son travail souterrain.

Maintenant qu'il jetait un long regard sur l'avenir, il ne regrettait plus le passé.

Allah avait eu ses desseins en le précipitant du pouvoir.

S'il eût continué à régner sur cette infime partie de l'ancien empire musulman, il eût dépensé en pure perte et sans moyens suffisants une activité qui promettait à cette heure d'être féconde.

Car ce n'était pas avec les Turcs qu'il était possible de réveiller le fanatisme religieux dans toutes les couches de l'islamisme.

C'était avec les Arabes.

Il savait combien est profonde, malgré la communauté de religion, la division entre les uns et les autres.

Ce n'était pas non plus le sultan de Constantinople qui pouvait se mettre à la tête du mouvement panislamique ; le sultan qui l'avait précédé, Abd-ul-Hamid, s'y était essayé avec une ténacité rare et n'avait réussi qu'à perdre plusieurs provinces en Europe sans s'imposer aux musulmans d'Afrique.

Celui qui seul pouvait réunir toutes ces forces désunies, c'était le plus haut dignitaire de la religion de Mahomet : le « khalife » de la Mecque.

Et ce titre de khalife qu'il possédait par droit de naissance, étant du sang d'Albas, oncle du Prophète, il ne l'avait révélé au monde musulman qu'en quittant le pouvoir turc.

Allah avait eu ses desseins ! Il n'avait qu'à s'incliner devant sa puissante volonté.

Sa méditation terminée, le sultan se tourna vers le Soudanais gardien du trésor qui, debout dans un angle du rocher, semblait une cariatide de bronze.

— Veille, Mata ! fit-il.

Mata était un des serviteurs de confiance du sultan : il couchait dans ce souterrain, insouciant des millions qu'il renfermait, dévoué avant tout au maître qui l'avait arraché à un négrier de Sokoto, lui et sa femme Alima, et leur avait rendu la liberté.

La liberté, Mata n'avait su qu'en faire : trop loin de son pays, il était des bords de l'Ogoué, il avait suivi comme un chien fidèle parmi les bagages de maître, suivi lui-même de la pauvre petite négresse encore meurtrie du carcan de bois qu'elle avait traîné dans le Sahara.

Et le sultan, touché de cette affection muette, lui avait donné ce poste de confiance dont il était très fier. Il se relayait pour veiller avec un Nubien, un géant comme lui, nommé M'raoui.

— Maintenant, dit le sultan à Mounza, montre-moi le dernier envoi de fusils arrivé de Cameroun.

Ils remontèrent l'escalier et en gravirent un autre qui conduisait au premier étage : car les armes devaient être placées dans un endroit sec et les deux étages de la forteresse leur étaient spécialement affectés.

Dix salles en étaient pleines : elles étaient rangées avec ordre par modèles, et des étiquettes écrites en arabe indiquaient leur système et leur provenance.

Les Martiny anglais et les Werndl autrichiens, les Remington espagnols et les Berdan russes, les Mauser allemands et les Gras français, les Comblain belges et les Vetterli italiens s'y alignaient en files pressées, et trente nègres étaient sans cesse occupés autour d'eux ; les uns, les graissant avec la moelle de l'arbre à beurre ; les autres, les empaquetant dans de grandes nattes pour les expéditions prochaines.

Dans une autre partie de la forteresse étaient empilées les caisses de cartouches qui allaient suivre les fusils.

Et comme le sultan arrivait devant une rangée d'armes qu'il voyait pour la première fois dans son arsenal :

— Quels sont ceux-ci, Mounza ? dit-il.

— Ce sont les derniers arrivés, fit le roi.

— Ceux de Cameroun?

— Oui.

— Achetés aux Allemands?

— Oui.

— Et quel nom leur donnes-tu donc?

— Ce sont des fusils LŒWE, paraît-il.

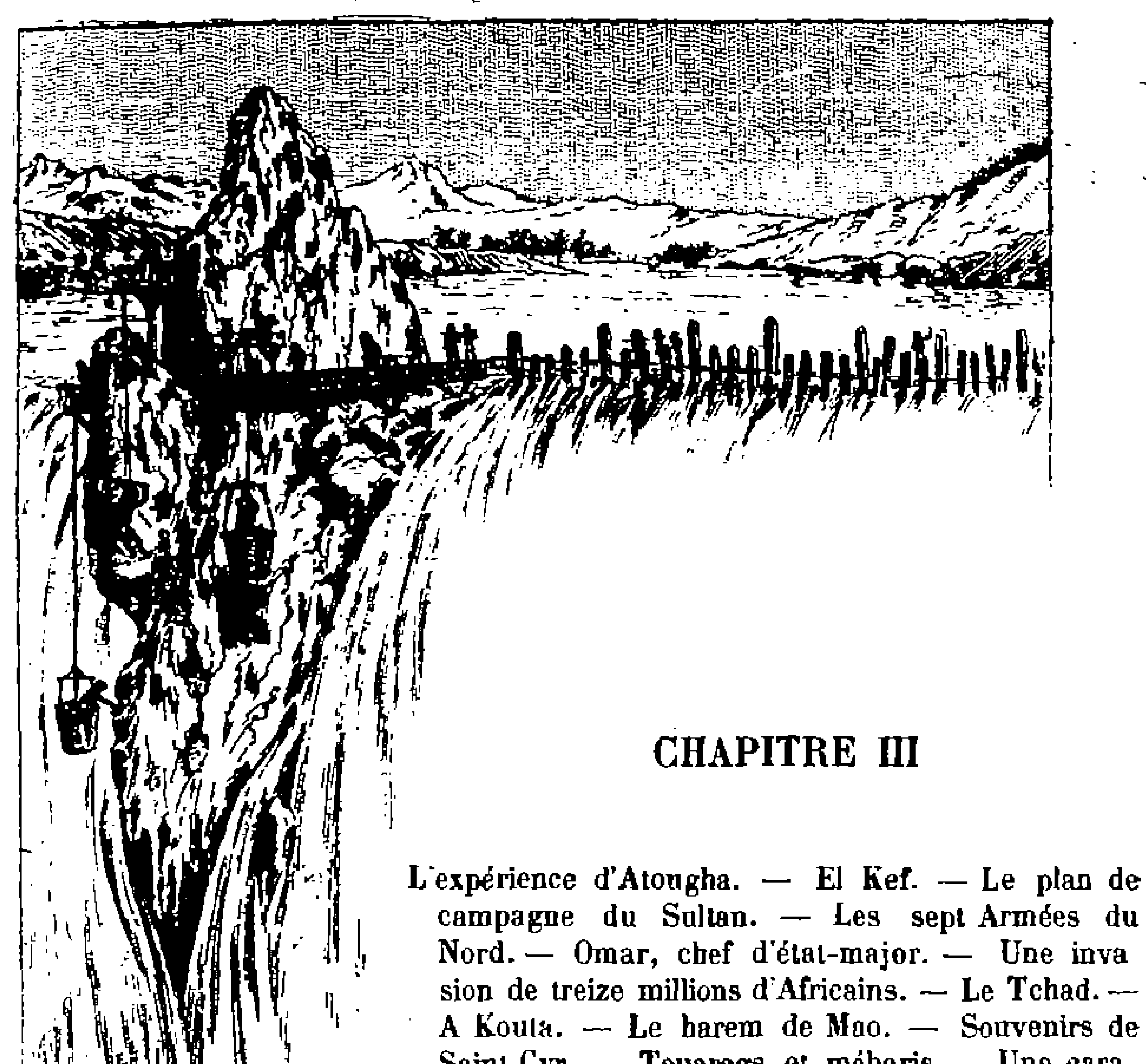
— Lœwe... dit le sultan, qui fit une grimace involontaire, et combien avons-nous payé cela?

— Deux douros pièce (10 francs).

— Eh bien! mon pauvre Mounza, reprit le sultan, nous sommes volés! ils ne valent pas deux cauris (1).

(1) Coquillage servant de monnaie dans une grande partie du Soudan.





CHAPITRE III

L'expérience d'Atougha. — El Kef. — Le plan de campagne du Sultan. — Les sept Armées du Nord. — Omar, chef d'état-major. — Une invasion de treize millions d'Africains. — Le Tchad. — A Kouta. — Le harem de Mao. — Souvenirs de Saint-Cyr. — Touaregs et méharis. — Une caravane de traitants.

Depuis le matin tous les nègres couvraient les bords de la rivière, attendant le résultat de l'explosion annoncée et préparée par Zérouk à la chute même d'Atougha.

Le bruit s'était répandu rapidement parmi eux qu'un étranger possédant un secret terrible, capable de soulever les montagnes, était venu l'offrir à leur maître et, curieux, ils attendaient l'écroulement de l'énorme rocher qui semblait indéracinable au milieu du bouillonnement des eaux.

Pendant ces quinze jours ils avaient vu ceux des leurs que le sultan avait mis à la disposition du « renégat », percer des trous de distance en distance dans la masse rocheuse.

Suspendus par des cordes solidement fixées au sommet du roc, ces travailleurs avaient creusé des cavités suffisantes pour y introduire une grosse jarre de terre remplie d'une matière inconnue d'eux et qu'ils ne maniaient qu'avec une

sainte terreur, persuadés qu'elle renfermait un morceau de la foudre.

Ces récipients introduits, ils avaient maçonné l'extrémité de chacune des cellules, de sorte que le travail terminé, El Kef était tacheté de points blancs.

Pendant ce temps Zérouk, après avoir fait une provision considérable de sel marin, denrée assez commune dans cette région où elle servait d'objet d'échange, avait fait creuser en terre un four de forme particulière intérieurement revêtu de glaise, et surmonté d'une cheminée assez élevée; et depuis le jour où il l'avait allumé, le feu n'avait cessé ni le jour ni la nuit.

Par quel procédé, avec des éléments aussi primitifs, avait-il préparé une substance explosible? Omar lui-même n'avait pu le deviner.

Il en était réduit à supposer que l'Anglais avait trouvé un procédé spécial pour séparer les deux corps qui composent le sel gemme, le chlore et le sodium, qu'il avait pu aussi, à l'aide de la chaleur et du fer, dissocier l'oxygène et l'hydrogène de l'eau, créer enfin du carbone avec le bois.

Mais comment ces éléments se réunissaient-ils pour créer une force explosive?...

Mystère!

— Es-tu prêt? demanda le sultan, lorsque Zérouk parut devant lui, noir de fumée et les yeux rougis par les veilles prolongées devant un feu ardent.

— J'attends ton ordre, répondit l'Anglais, fais-moi seulement donner un fusil chargé.

— Qu'en veux-tu faire?

— Déterminer l'explosion que je t'ai annoncée.

— Comment cela?

— Mon procédé de mise à feu n'est pas celui que tu as vu employer partout: des mèches et du fulminate de mercure je n'en ai point; l'électricité me manque: c'est par le choc d'une balle sur l'explosif lui-même que je mets le feu à l'une des mines partielles que j'ai fait creuser de distance en distance. Celle qui doit être frappée par le projectile est située au point le plus bas, au niveau de l'eau, tu dois la remarquer d'ici, elle n'est pas murée et il suffira que la balle brise la jarre de la terre.

— Et comment partiront les autres?

— Par influence: l'explosion de la première fera partir la plus voisine, celle-ci agira sur la suivante et ainsi de suite; mais ces effets, bien que successifs, seront tellement rapides qu'ils paraîtront simultanés.

— C'est merveilleux de simplicité en effet; et à quelle distance faut-il que mes gens s'éloignent pour n'avoir rien à craindre?

— Ils n'ont rien à craindre à cent mètres du point d'explosion: j'ai voulu seulement déterminer la chute du rocher et je n'ai employé que des charges strictement suffisantes; de plus, mon explosif est brisant: il pulvérise sur place, mais ne projette pas de morceaux au loin.

— Et si tu avais doublé les quantités?

— Alors l'effet eût été effrayant; tu verras plus tard...

— Tiens, Selim, dit le sultan s'adressant au commandant de sa garde, choisis ton meilleur tireur et donne-lui comme point à viser le trou noir qu'on va te montrer; tu me donneras ainsi en même temps une idée de la justesse des nouvelles armes qui ont été distribuées à tes hommes.

Le commandant de la garde était un splendide gaillard d'une quarantaine d'années: noir comme un corbeau, il appartenait à la belliqueuse population du Mossi que Binger avait visitée en 1888; il avait d'abord servi sept ans aux tirailleurs haoussas recrutés par les Français sur les bords du Niger; puis, rentré dans son pays, il était, à la suite d'une révolution, devenu le Naba-Sanom ou chef suprême de sa tribu, et c'est en constatant la manière intelligente dont il avait organisé et instruit une petite armée à Ouaghadougou, sa capitale, que le sultan lui avait confié le commandement de sa garde.

Il était imberbe et portait par-dessus son burnous rouge une peau de panthère à laquelle étaient suspendus des pitons en fer, bijoux très recherchés, et comme les Touaregs, il avait orné sa chéchia d'une bordure de gris-gris, amulette renommée dans tout le Soudan.

Il fit un signe et un nègre sortit des rangs, écouta les explications qui lui furent données, regarda le point à viser dont il était distant de deux cents mètres environ, mit un genou en terre et fit feu.

Il avait bien visé.

Une explosion sourde se produisit et un zigzag de flammes gagna en une seconde le sommet du rocher, l'entourant d'une épaisse fumée.

L'eau jaillit de tous côtés, s'épanouit en gerbes, retomba en colonne et projeta au loin une poussière brillante mêlée de débris de rochers : quand la fumée eut disparu, El Kef n'existait plus.

A sa place, la nappe d'eau d'Atougha s'étalait plus large et sans solution de continuité.

Le sultan avait suivi l'expérience avec une extrême attention.

— Il est vrai, tu possèdes une merveilleuse puissance, Zérouk, dit-il au bout d'un instant. Va, et puisses-tu en la faisant servir au triomphe de notre cause, me persuader de la sincérité de ta conversion. Tu sais que le Prophète préfère un chrétien converti à deux musulmans.

En rentrant dans le bôma, le sultan trouva Omar plongé dans ses cartes et prenant fiévreusement des notes.

— Toujours ce plan de campagne, dit-il, tu as raison de le bien étudier, car une question va primer toutes les autres dans cette marche de combattants innombrables : celle de l'alimentation.

— Évidemment, père, il ne faudrait pas que les approvisionnements emportés fussent consommés de suite ; il est indispensable qu'ils soient réservés pour la période de concentration,

— Il faut donc, dit le sultan, que toutes ces armées en marche vivent en Afrique des ressources qu'elles trouveront sur leur route.

— Et pour cela, reprit Omar, il est indispensable d'assigner à chacune d'elles des lignes de marche différentes, afin que les plus éloignées ne trouvent pas le pays dévasté par celles qui les auraient précédées. C'est ce dont je m'occupe en ce moment.

— As-tu déterminé quelles étaient les armées qui feraient face aux possessions françaises du Nord et tenteraient de gagner l'Europe par l'Espagne et la Sicile ?

— Oui, père, et leur composition me semble indiquée tout naturellement par leur position géographique.

Une première armée, composée de Marocains et d'Algériens, sous les ordres de Ben-Amema, marchera sur Alger : c'est l'armée du Touat ; d'après les calculs du cheik de Tafilet, qui connaît à fond tous les Kouans sur lesquels on peut compter, cette armée grossie de tous les Algériens délivrés du joug français pourra atteindre 800.000 combattants en arrivant à la mer. Je ne parle pas des Tunisiens, gens efféminés, complètement soumis aux chrétiens et sur lesquels il ne faut pas compter.

Derrière cette première masse marchera l'armée de Mauritanie, conduite par Hadj-Ibrahim, chérif de l'Adrar ; elle devra comprendre au moins 200.000 Maures et tu connais leur férocité. Partout où ils auront passé, rien ne restera debout.

Les Touaregs de toutes provenances formeront sans doute un corps à part, bien qu'ils ne soient pas plus de 60.000 : Ischeriden, leur chef, nous fixera lorsque nous irons à Aghadès : ils seraient l'aile droite de l'armée du Touat et nous leur abandonnerions la Tunisie.

Enfin, Karamoko, avec les tribus du Sénégal et du haut Niger, aura d'abord à jeter les Français à la mer vers l'Ouest ; cette besogne faite, il se mettra également en marche vers le Nord ; il estime à 300.000 guerriers les forces qu'il pourra réunir.

Les nègres de Libéria, de la côte d'Ivoire, de Sierra-Leone et des Achantis, commandés par Si-Mahmoud, le roi de Kong, nous débarrasseront des Anglais et des Portugais de la côte de Guinée et suivront ensuite Karamoko.

Da-Glé, ayant sous ses ordres les Dahoméens, les gens de Togo et du Bénin, c'est-à-dire une armée de 100.000 combattants aguerris, exterminera le corps d'occupation français d'Abomey, et se joignant au cheik de Tambouctou et au contingent du Niger moyen, prendra Tunis pour objectif derrière les Touaregs.

Des relais d'eau leur seront préparés pour la traversée du Sahara.

— Tel est l'ensemble des forces qui opéreront au Nord la diversion que tu as décidée.

— Quel effectif approximatif comprendront-elles ?

— Elles se composent de sept armées réunissant ensemble 16 à 1.800.000 hommes.

— Oui, mais sept armées auxquelles manque une tête unique.

— Elles peuvent s'en passer, ayant leurs objectifs parfaitement déterminés, Espagne et Sicile, et les distances mêmes qui les séparent à l'origine empêcheront toute confusion entre elles : si par suite des résistances rencontrées elles s'accumulent, d'une part à Tunis et de l'autre à Tanger sans pouvoir prendre pied en Europe, il sera temps alors d'organiser le commandement de l'ensemble.

— En un mot tu persistes, Omar, dans ton refus de prendre la direction de cette importante diversion ?

— Ce n'est pas un refus, mon père, tu me sais trop respectueux de tes ordres pour te refuser quoi que ce soit; mais je te l'ai dit : élevé en France, ayant passé deux ans à Saint-Cyr, je n'éprouve pas contre les Français la haine que je ressens contre le reste des blancs ; et puis, en Algérie, je me trouverais face à face avec des officiers français, je reverrais là l'uniforme que j'ai porté moi-même : qui sait même si je ne rencontrerais pas des camarades de la même promotion que moi, des amis, car j'en ai eu parmi eux ?

Non, vois-tu, c'est impossible ; d'ailleurs, je suis ton chef d'état-major et à ce titre je ne dois pas te quitter : comme nous entrerons en Europe par Constantinople, que nous aurons d'abord à écraser la Russie, l'Autriche et l'Allemagne avant d'arriver à Paris, je n'aurai pas de ce côté les mêmes scrupules.

— Je ne veux pas aller contre tes raisons, mon enfant, d'autant plus qu'elles me permettent de te conserver ; parlons donc maintenant de l'attaque principale : il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'elle a comme point de concentration la Mecque et l'Hedjaz.

— Oui, c'est bien là le point de rendez-vous d'une grande partie de nos forces, de celles dont le chemin naturel passe par Aden et la porte des Pleurs [1]; quant à celles dont le trajet direct conduit à Suez, telles que les Snoussis tripolitains, les Egyptiens, Nubiens et hommes du Tibbou, ils

(1) Détroit de Bab-el-Mandel, entre la mer Rouge et le golfe d'Aden.

s'écouleront par le Nil, le Sinaï et nous précéderont en Syrie, nous servant par là même d'avant-garde.

— Une avant-garde de quatre armées ?

— Oui, ce n'est pas commun, n'est-ce pas ? et quand on m'enseignait dans un cours de tactique très savant que dans les guerres modernes on n'hésiterait pas à mettre un corps d'armée tout entier en avant-garde, je ne me doutais guère



Touareg en observation.

que je serais appelé un jour à en constituer de dix fois plus fortes.

— Alors la masse principale, dit le sultan en se penchant sur la carte...

— La masse principale, fit Omar en indiquant du doigt successivement toutes les contrées du centre, de l'est et du sud de l'Afrique, ne comprend pas moins de vingt-trois armées : la répartition en a été faite après entente avec les principaux rois et en tenant compte des divisions naturelles : j'en déduis d'abord les Gallas et les gens d'Ogaden, qui nous serviront d'arrière-garde quand ils auront accompli l'œuvre qui leur aura été confiée : le sac de l'Abyssinie.

— Ainsi, reprit le sultan, les efforts de nos marabouts

ont été vains dans cette contrée et les Abyssins ont refusé d'abjurer le christianisme !

— Oui, en grande partie.

— Alors ce sont eux qui l'auront voulu, point de quartier pour ces maudits.

— Et voici, reprit Omar, toutes les nations qui vont marcher derrière nous : d'abord l'armée organisée du Mahdi de Kordofan, à laquelle se joindront celles du Darfour et de l'Ouadaï; derrière elles, celles de Sokoto, de Yola, du Bornou, du Kanem, du Baghirmi, de l'Adamaoua, les masses formées par les Pahouins et Batéké, l'armée du Congo, la plus nombreuse, puis celle de l'Ouganda, les gens de Somalis, de Tabora, de Msiri et de Kasemblé, les noirs de Mozambique qui auront tout d'abord à se débarrasser des Portugais du Zambèze, ceux de Mabounda, Batotsé, Mouta-Yamvo, de Damara et de Namaoua; enfin les petits hommes des Bushmen et tous les révoltés musulmans du Cap, de l'Orange et du Transwaal : ces derniers tiendront tête aux Anglais du Cap et ne nous rejoindront probablement jamais.

— Et avec l'armée principale que je dirigerai moi-même et que nous allons constituer à Atougha, nous arriverons bien à vingt-trois, chiffre que tu donnais tout à l'heure.

— Le total des armées qui envahiront l'Europe par Constantinople, mon père, est de vingt-neuf, et si tu y ajoutes les sept armées destinées à opérer par l'Espagne et l'Italie, c'est un ensemble de trente-six masses armées et un total de 12 à 13.000.000 de guerriers; si enfin nous y joignons nos frères d'Arabie et d'Asie Mineure, ceux que nous enverra la Perse, enfin l'armée indienne d'Alled-Din, nous arrivons à un total que je n'ose chiffrer; mais je crains bien que s'il est impossible à l'Europe de résister à ce torrent, il nous soit bien difficile à nous-mêmes de le diriger.

— Sois sans inquiétude de ce côté, dit le sultan, et ne te préoccupe pas de stratégie avec de pareilles masses; donnons-leur seulement des directions et fixons-leur les territoires de passage pour leur permettre de vivre.

Quant à notre tactique, lorsque nous aborderons les armées européennes, il n'y en a qu'une, celle que nous avons employée l'autre nuit pour écraser les Italiens : la marche en avant sans arrêt, sans souci des pertes, en terri-

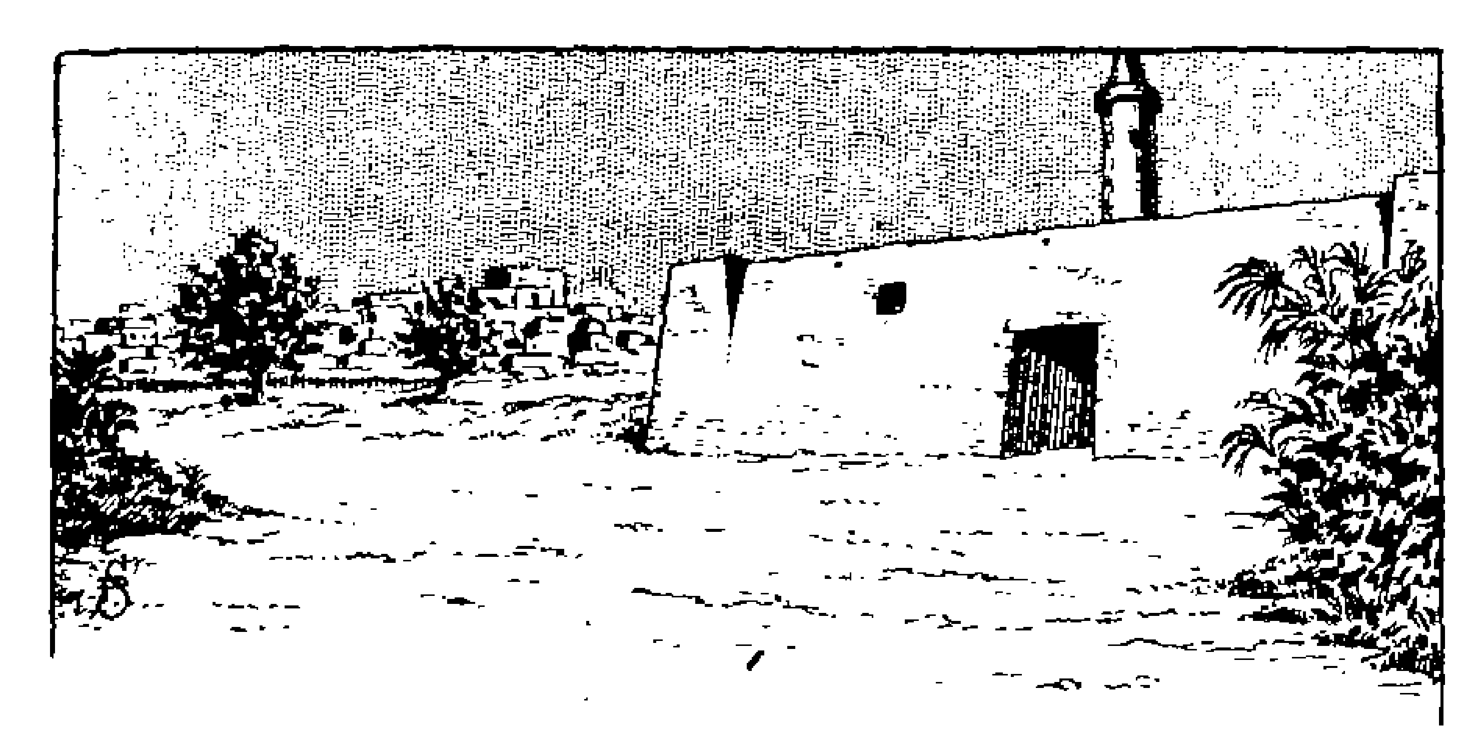
fiant l'adversaire par des cris et des hurlements dans toutes les langues. Ainsi, que nous ont-ils tué l'autre nuit?

— Quatre mille et quelques nègres.

— C'est pour rien; notre supériorité numérique nous permet cette prodigalité-là.

— Cependant, reprit Omar au bout d'un instant de réflexion, il me paraît indispensable qu'au milieu de cette foule armée se meuve un noyau parfaitement organisé, et ce sera précisément celui dont tu parlais tout à l'heure, « l'armée d'Agoutha », restant sous tes ordres directs, mais à laquelle les cadres manqueront toujours.

— Des cadres, reprit le sultan, nous en trouverons à



Vue générale de Kouka.

Constantinople; les dernières nouvelles que j'en ai reçues m'annoncent que les officiers turcs, humiliés de se voir supplantés dans leur commandement par des Anglais et des Allemands, abandonneront l'usurpateur actuel à la première alerte : c'est sur eux que je compte, et ils nous transformeront en régiments, brigades et divisions le troupeau humain que j'emmènerai d'ici.

— Un dernier mot, mon père : le travail d'organisation est prêt pour nos armées du Nord; quand comptes-tu le communiquer aux chefs ?

— Je tiens d'abord à le leur communiquer moi-même. Envoie-leur donc des courriers pour leur donner rendez-vous à Aghadès dans cinquante jours; fais préparer un

grand convoi d'or et d'armes pour eux et mets-le en route le plus tôt possible avec une puissante escorte de manière qu'il arrive en même temps que nous; enfin donne rendez-vous à Kouka où nous nous arrêterons quelques jours, aux sultans de Sokoto, de Yola, du Baghirmi et du Bornou, aux rois du Kanem et de l'Ouadaï, au cheik de l'Adamaoua et à l'émir du Tibbou; prépare les ordres les concernant eux aussi. Nous les leur remettrons et les leur expliquerons au passage; ce sera une bonne besogne accomplie, car nous n'aurons plus qu'à convoquer une dernière fois avant le ramadan les chefs des armées du Sud en même temps que le Mahdi, actuellement trop éloigné du Tchad pour être convoqué à Kouka.

— Ce sera fait, mon père; quand partons-nous pour Aghadès?

— Dans vingt jours.

— Quelle escorte nous accompagnera?

— Cinquante cavaliers seulement; nous les laisserons à Kouka où un même nombre de Touaregs viendront nous prendre pour nous suivre à Aghadès.

— Et ce Zérouk viendra avec nous?

— ..... Oui, j'aime mieux l'avoir sous les yeux que de le laisser ici... j'ai beau faire, je n'ai pas confiance.

— Moi non plus.

— Et pourtant il pourra nous servir. Sa poudre a une force vraiment extraordinaire et il se trouvera des circonstances où elle produira des effets terrifiants sur des adversaires qui ne nous supposent pas de pareils moyens.

— Je voudrais bien posséder le secret et supprimer l'homme.

— Moi aussi, mais ce secret, il le gardera, car c'est sa sauvegarde vis-à-vis de nous.

— Et puis, fit le sultan, je l'ai accueilli : il est mon hôte!... Puissé-je n'avoir jamais à le regretter...

Un mois après cet entretien, le sultan et son fils atteignaient le Tchad et entraient à Kouka, où régnait Mao, le sultan du Bornou.

Le Tchad, ou, comme l'appellent les indigènes, le Tsadé, vers lequel avaient tendu tant d'expéditions, ce lac fameux que les Anglais du Bénin, les Allemands du Cameroun et



Le Sultan et son fils rentraient à Kouka. (Page 56.)

les Français du Congo avaient essayé d'englober dans leurs « hinterland », n'était pas à proprement parler un lac comme le sont les grands réservoirs du sud-est africain : le Tanganika aux falaises rocheuses et les deux Nyanza aux mystérieuses profondeurs.

C'était plutôt un immense marais, une vaste cuvette de la

superficie du Portugal, remplie de crocodiles et de rhinocéros, se rétrécissant ou s'élargissant, suivant que le Chari, grossi du Baghirmi, lui apportait plus ou moins d'eau.

Kouka, capitale du Bornou, située à quelque distance du lac, est une des grandes agglomérations et un des principaux marchés de l'Afrique centrale (1).

Elle se compose de deux villes entourées de murailles distinctes : l'une habitée par les gens riches est bien construite et renferme, outre le palais du sultan, de vastes demeures ; l'autre est formée de ruelles étroites où s'entassent des maisons petites, sales et dont la moitié tombe en ruines. Un espace de huit cents mètres qui sépare les deux cités est traversé dans toute sa longueur par une grande voie plantée d'arbres, faisant communiquer les deux parties de la ville.

C'est là qu'avait lieu le marché aux esclaves.

De là partaient ces lugubres caravanes qui semaient, tout le long du Sahara, les femmes et les enfants trop débiles pour marcher et dispersaient leur vivante marchandise dans le Fezzan et les villes de la côte tripolitaine.

Ce fut là que le sultan reçut les chefs qu'il avait convoqués.

Chacun d'eux ayant amené avec lui une troupe armée, composée de ses plus beaux guerriers, les environs de Kouka étaient couverts des campements les plus variés et une animation extraordinaire régnait dans toute la région.

On se rappelle que le bruit de ce palabre gigantesque parvint jusqu'en Europe ; les journaux s'en occupèrent quelque temps, mais les Anglais, bien que les possessions de la « Royal Niger Company » fussent assez voisines de Kouka, ne s'en émurent guère et n'y virent que des menées dirigées contre Tambouctou, dont l'essor sous la domination française excitait leur jalousie.

C'est que le sultan eut l'habileté d'en répandre le bruit, si bien que, de cette réunion de quatre sultans et de deux émirs qui aurait dû donner l'éveil à l'Europe, il ne résulta qu'une chose : la création d'un sixième régiment de tirail-

(1) Voyage du commandant Monteil.

leurs envoyé par la France à In-Salah et dans les oasis du Touat, pour renforcer le cinquième.

Ce n'était pas d'ailleurs dans un pays de nouveaux convertis qu'opérait le sultan, il était là en plein milieu musulman : depuis la cinquième année de l'hégire, la civilisation arabe avait pénétré dans toute cette contrée et y avait même atteint un degré extraordinaire.

Les villes de Kano, Sokoto, Katchena, Yacoba, Gombé et tant d'autres y avaient compté parmi les plus florissantes de l'Afrique.

Mais les luttes intestines avaient porté un coup mortel à ce développement comparable à celui qu'avait atteint l'Asie sous les khalifes; cependant l'appel du sultan y avait été entendu et les chefs arabes s'étaient montrés d'autant plus décidés à seconder ses projets que leur principale source de bénéfices, l'esclavage, venait d'être tarie : les payens avaient complètement disparu de la région du Baghirmi et de l'Adamaoua qui fournissait jusqu'à vingt mille esclaves par an.

Ils n'avaient donc plus qu'à se rejeter sur les infidèles du Nord pour essayer de retrouver la prospérité d'autrefois.

Pendant les trois jours que durèrent les audiences données par le sultan à Kouka et les conférences secrètes qu'il eut avec les chefs, les types les plus curieux et les plus étranges se trouvèrent réunis dans cette capitale.

On pouvait y voir, s'y coudoyant : l'Arabe olivâtre, le Kanouri à la peau foncée, aux narines flottantes; le Foullane aux traits fins, à la taille souple, aux membres délicats; l'Oulad-Sliman, le voleur par excellence au profil bestial et féroce; le Mandingue à la figure aplatie; la Virago de Noupé et la jolie négresse du Haoussa, élégante et bien faite.

Mao, en maître absolu qu'il était, profita de ce rassemblement pour augmenter son harem et le doter de nouveaux types féminins.

Un soir qu'il avait obtenu d'un cheik des Zaberma une jeune négresse d'une douzaine d'années, dont la peau d'un brun rouge et le nez fortement épaté lui avaient paru absolument séduisant, il prit à part le fils du sultan.

— Crois-tu, lui demanda-t-il, toi qui as été en Europe,

que les femmes de là-bas vaudront celles que je rassemble ici avec tant de soin?

— C'est affaire de goût, répondit le jeune homme en riant: il m'est bien difficile de comparer les blanches que j'ai vues avec les femmes de ton harem, puisque je ne les connais pas.

— Veux-tu que je t'en offre une?

— Tu en as donc en double?

— Non, mais je retrouverai aisément la jolie négresse Toucouleur que je te destine.

— Grand merci, je ne te cache pas que la plus ordinaire des Parisiennes me paraît préférable à la plus séduisante de tes épouses Manghis.

— Que dis-tu? ces payennes ont un tel charme!...

— Un charme qui me les a toujours fait regretter, oui, Mao.

Et, ce disant, le jeune Arabe tomba dans une mélancolie dont ne purent le tirer aucune des lourdes plaisanteries de son interlocuteur, lequel se promettait de recruter en Europe un second harem dans lequel il n'oublierait pas de loger quelques Parisiennes bon teint.

Il n'avait jamais entendu prononcer ce nom, ne connaissant que les Français et les Anglais : il crut donc qu'il s'agissait d'une race à part et se promit d'en retenir le nom.

Cependant Omar, lancé sur la pente de ses souvenirs, remontait à une dizaine d'années en arrière.

Il se voyait, débarquant à Paris sous la conduite d'un des ministres de son père et reçu à la gare par l'attaché militaire turc.

Mais il n'avait fait qu'y passer et, de suite, on l'avait expédié sur Saint-Cyr où il avait échangé son fez contre un képi rouge et bleu.

Et les souvenirs de la vieille école lui revenaient en foule.

Au début, il est vrai, il avait eu de la peine à se faire à une vie si nouvelle pour lui : ses goûts, ses habitudes, sa religion étaient si différents de tout ce qu'il voyait autour de lui; mais combien tous ces jeunes gens avec lesquels il avait vécu deux ans s'étaient montrés bons et serviables avec lui!

Il n'avait pas eu à souffrir des petites brimades qu accueillent et accueilleront encore longtemps les nouveaux venus, brimades innocentes, mais qui l'eussent blessé dans sa dignité d'étranger.

Sa nationalité, son teint bistré, car il était né d'une sultane d'origine nubienne, sa timidité et en même temps son attitude fière et réservée, lui avaient attiré la sympathie de ces futurs officiers à la tête folle quelquefois, mais au cœur chaud et au sang généreux.

C'étaient deux bonnes années qu'il avait passées là, malgré les froids terribles qui l'avaient tant fait souffrir, lui l'amoureux du soleil.

Et il revoyait sa vie, le jour du triomphe de sa promotion, celle du Siam, un spectacle dont on ne pouvait se faire une idée dans ces pays arabes où le rire est inconnu : avait-il ri de bon cœur en voyant ceux de ses camarades qui s'étaien déguisés en odalisques et en nounous ?

Mais ce qu'il revoyait surtout, c'était la jolie fille qu'il avait un jour rencontrée et connue.

C'était à Longchamp, au retour de la revue, sur la route de Saint-Cloud; il était dans le rang comme les autres, et tout d'un coup une voix de femme avait dit assez haut pour être entendue de lui :

— « Oh! l'amour de nègre!... Quel joli garçon! »

Il avait rougi comme peut rougir un nègre et ses camarades s'étaient un peu moqués de lui; mais quelle avait été sa surprise de la trouver à la gare Montparnasse un des dimanches suivants.

Il n'avait fait que l'entrevoir à Longchamp, mais il l'avait reconnue de suite au gentil sourire qu'elle avait laissé percer en le retrouvant, et la connaissance avait été faite. Le voyant embarrassé, timide, elle l'avait emmené dans sa voiture, une voiture à elle, s'il vous plaît, et c'était un éblouissement quand il se rappelait le luxueux et coquet appartement de la Chaussée-d'Antin où elle l'avait débarqué.

C'était une toquade, disait-elle en riant, oui, mais une toquade qui avait duré dix-huit mois, et que pour son compte il avait joliment prise au sérieux, si bien même que le papa sultan, informé par l'ambassade ottomane de la conduite de son héritier, avait interrompu les études com-

mencées en France et demandé au gouvernement allemand de recevoir son fils à l'académie de guerre de Berlin.

Ah! la séparation avait été dure!

Mais le commandeur des croyants ne badinait pas.

D'autant plus dure que les Allemandes, avec leurs cheveux filasse, leurs yeux bleus à fleur de tête et leurs pieds larges comme des boucliers grecs, n'avaient pu lui faire oublier la jolie Parisienne aux attaches fines, à la chevelure soyeuse, aux yeux pétillants de gaieté.

Où était-elle à cette heure! Du moins, il savait qu'elle n'avait pu vieillir comme ces négresses du Kordofan qui, ravissantes à quatorze ans, sont d'horribles mégères à vingt-cinq.

Il était bien sûr de la reconnaître s'il la retrouvait, car il n'y avait que dix ans de cela, et dix ans pendant lesquels son image avait bien souvent passé devant ses yeux.

Mais elle, pourrait-elle jamais le reconnaître, si les hasards de la vie les remettaient en présence? Certes, elle était loin de se douter à cette heure que son « amour de nègre » était l'organisateur d'une invasion qui allait allumer en Europe une guerre effrayante et pousser jusqu'à Paris ses vagues mugissantes.

— Comme tu as l'air doux, lui disait-elle souvent.

Et il se rappelait ses réflexions : « Quand tu seras à Constantinople, quand tu auras un grand harem, beaucoup de femmes de toutes les couleurs, te souviendras-tu encore de moi? »

Il avait répondu : « Toujours. »

Et c'était vrai.

Alors, un rêve l'emporta : il se vit entrant dans Paris par l'Arc de Triomphe, ce colosse qu'il avait tant admiré jadis. Il marchait en tête de l'Armée noire, brandissant d'une main l'étendard au croissant d'or : les Champs-Elysées n'étaient pas assez larges pour laisser passage à la cohue sauvage : à mesure qu'il avançait, les incendies s'allumaient, les cadavres jonchaient le sol. Sur les boulevards, où il s'était promené jadis avec son plumet rouge et blanc, c'était la désolation et la mort partout : çà et là il voyait étendus des cadavres qu'il reconnaissait, celui d'un de ses officiers instructeurs, puis celui d'un de ses camarades de la

même compagnie, de la deuxième, il s'en souvenait. Qu'avaient-ils dû penser tous deux avant de mourir, sachant qu'il conduisait ces cohortes barbares; qu'il avait employé contre ses frères d'armes d'autrefois les connaissances puisées au milieu d'eux?... Puis, au tournant du boulevard, près du Vaudeville, c'était un corps de femme qu'il voyait



Le rêve d'Omar.

étendu; et il la reconnaissait : c'était celle à laquelle il pensait tout à l'heure.

— Suzanne! murmura-t-il, continuant son rêve.

Il ne l'avait connue que sous ce nom.

Mais le son de sa voix l'éveilla, et honteux il se secoua énergiquement.

— A quoi vais-je penser là, fit-il, des regrets, maintenant!... c'est écrit; je ne suis que l'instrument de Dieu... d'abord, nous n'allons pas à Paris de suite, et quand nous y serons... qui sait?... ce qui doit arriver, arrive!

Et pendant qu'il se livrait à ces réflexions, qu'étaient bien loin de soupçonner tous ceux qui se prosternaient devant lui, les fêtes continuaient à Kouka, d'où avaient été expulsés les négociants européens qui s'y étaient établis l'année précédente et les nombreux juifs qui les y avaient suivis.

On y célébrait d'avance le triomphe de l'Islam, on n'y parlait plus que de la « Djiah », de la guerre sainte.

Les plus étranges costumes y étaient confondus.

Les Mossis (1) tourbillonnaient dans des fantasias splendides sur leurs chevaux barbes au large tapis brodé, à la selle garnie de clochettes et d'ornements de cuivre; parmi les nombreux cavaliers venus du Niger, on les reconnaissait au bouclier de peau qu'ils portaient constamment dans le dos pour se préserver des flèches après la charge.

Les Sienès avaient une allure bizarre et fantastique et dominaient la foule de leurs casques en bois surmontés de cornes gigantesques.

Les cavaliers du sultan de Ngaoundiré (2), grande ville de l'Adamaoua, ne sortaient que revêtus d'une grande cuirasse en étoffe ouatée et matelassée, très épaisse, qui les couvrait eux et leurs chevaux.

Les gens de l'Almany de Karaga portaient de véritables armures moyen âge, avec des heaumes et des armets, des brassards et des cuissards de fer, souvenirs probables de l'ocupation de l'Espagne par leurs ancêtres.

A côté de ces tribus musulmanes dont l'état de civilisation se ressentait des splendeurs de jadis, les Chouas et les Malanis circulaient complètement nus, spécimens superbes de nègres couleur de bronze, aux formes athlétiques; les guerriers du Kanem dansaient avec leurs tabliers de cuir, leurs grands boucliers, leurs faisceaux de lances et leurs coiffures de plumes (3).

Les gens de Borkou se livraient au commerce; grands pourvoyeurs de la denrée la plus précieuse du Soudan, le sel, ils en avaient apporté de nombreuses charges; jadis une de ces charges payait deux esclaves; maintenant ils les échangeaient contre du millet et du sorgho.

Les Foullanes à la peau d'un brun foncé excellaient dans les exercices du corps et se livraient à des jeux d'adresse qui amassaient autour d'eux une foule bruyante.

Pendant plus de trois jours plus de cent vingt mille musulmans se trouvèrent réunis à Kouka, et le Sultan put

(1) Binger.
(2) Mizon.
(3) Barth.



Les officiers de la garde du Sultan apprenaient aux chefs indigènes le maniement des fusils. (Page 66.)

juger de l'enthousiasme que soulevait dans cette élite de la population soudanaise l'idée de la guerre contre les blancs.

C'était le vieux sang arabe qui, après cinq siècles d'affaissement, bouillonnait de nouveau dans les veines de ces descendants des premiers conquérants de l'Afrique.

Les officiers de la garde du sultan venus à Kouka profi-

6.

tèrent de leur séjour dans cette ville pour apprendre aux principaux chefs indigènes le maniement des fusils qui étaient destinés à leurs troupes.

Le convoi qui les avait apportés était arrivé et allait refaire la même route pour en apporter autant.

Le sultan tenait en effet à ce que les tribus du Nord et du Centre, plus habituées au maniement des armes à feu que les nègres des pays situés au-dessous de l'équateur, en fussent munis dans la plus forte proportion possible.

La plus grande économie fut prescrite au sujet des munitions qui ne devaient servir qu'en Europe.

Il s'agissait maintenant de porter les mêmes instructions aux chefs de l'armée du Nord réunis à Aghadès.

Les Touaregs qui devaient escorter le sultan étaient arrivés, non sans provoquer une vive émotion à Kouka.

Car leur réputation de pirates du désert était si bien établie, que leur vue seule inspirait la terreur.

Il fallait que la Djiah eût une bien grande puissance pour réunir dans la même pensée tous ces peuples ennemis.

Et c'était une imposante escorte que celle de ces cavaliers perchés au sommet de leurs méharis coureurs comme des seigneurs féodaux au sommet de leurs donjons.

Le visage recouvert du « litham » ou voile noir, qui ne découvre que leurs yeux petits et brillants sous d'épais sourcils, ils dirigeaient leurs méharis avec leurs jambes fines et nerveuses croisées sur le pommeau de leur selle; ils avaient aussi les deux mains libres pour combattre : au bras droit ils portaient un anneau de serpentine verte pour donner plus de force à leurs muscles quand ils assénaient un coup de sabre; ils maniaient avec une aisance extraordinaire une longue lance au fer large et tranchant, et un poignard en forme de croix était fixé par un anneau de cuir à leur poignet gauche de manière à ne les quitter jamais.

Ils n'avaient pas de fusil, l'appelant l'arme de « la traîtrise ».

Leurs mains, leurs bras et leurs jambes étaient teints en bleu avec de l'indigo, et à les voir immobiles et silencieux sur leur puissante monture, on comprenait la

domination qu'ils exerçaient sur cette étendue immense du Sahara.

La rapidité du méhari est telle qu'il parcourt de cent à cent cinquante kilomètres par jour : il supporte sept jours d'abstinence en été, même lorsqu'il marche et quand il est chargé; en hiver il peut manger sans boire pendant deux mois : il est la richesse du Targui qui boit le lait des chamelles, mange la chair des chamelons, tresse des cordes avec son poil, se fait une tente avec sa peau et se sert de sa fiente comme combustible.

Les cinquante Touaregs qui escortaient le sultan, lui amenaient de la part de leur cheik Ischriden, deux méharis admirablement dressés qui allaient en sept jours parcourir les huit cent cinquante kilomètres qui séparent Kouka d'Aghadès.

Après les plaines riantes qui avoisinent le Tchad, le cortège traversa Gourai aux triples remparts, Zinder aux rochers curieux, aux cultures de tabac et d'indigo.

Après, c'était le Damergou aux champs de mimosas, de dilou, d'euphorbe et d'asclépias géants (1).

Plus loin, la végétation s'amaigrit : c'était la transition entre le fertile Soudan et le funèbre Sahara; la girafe et l'antilope qui avaient couru jusque-là devant la rapide caravane disparurent pour faire place aux bandes d'autruches; les buissons se firent rares; les terriers de fenecs (2) et les fourmilières géantes se montrèrent sur le flanc des maigres coteaux et indiquèrent l'approche des solitudes sablonneuses.

Pendant un jour entier, la caravane marcha dans un terrain crayeux, auquel succéda un sol bouleversé de teinte rougeâtre.

Puis les dunes de sable se montrèrent seules, semblant s'étendre à l'infini en vagues immobiles et trois jours durant le sultan et sa suite en franchirent crêtes et vallées sous un soleil de feu.

Et la petite troupe venait d'arriver au bord d'un oued desséché, au fond duquel quelques pousses de laurier-rose

(1) Voyage du docteur Barth.
(2) Petit renard des sables.

indiquaient l'eau à une faible profondeur, lorsque le Targui de tête s'arrêta soudain.

Derrière un maigre buisson de lentisques un cadavre était étendu, celui d'une négresse aux côtes saillantes et dans un état de maigreur extrême : elle portait sur son dos un paquet de haillons bleus d'où émergeait un petit crâne aux yeux déjà vidés par les gypaètes, rôdeurs des airs.

— Une mère et son enfant morts de faim, dit Omar en s'approchant.

Mais le Targui qui l'avait vue le premier donna de petits coups du bois de sa lance sur les genoux de son méhari : celui-ci s'accroupit et l'homme sauta à terre; puis, soulevant la tête de la malheureuse, il montra au sultan, derrière le crâne souillé de sable et de sang figé, le trou fait par une balle.

Le sultan fronça le sourcil.

— En route, fit-il, et la caravane continua sa course à une allure plus rapide.

A quelques kilomètres de là, elle croisa sans s'arrêter deux autres cadavres, celui d'un homme et d'un enfant d'une quinzaine d'années.

— Plus vite, commanda le sultan.

Et comme ils venaient d'arriver au sommet d'une dune en suivant les empreintes nombreuses que jalonnaient ces cadavres, ils aperçurent une longue file d'hommes et de femmes attachés deux à deux : des fourches en bois emprisonnaient leur cou et une lourde chaîne réunissait le pied gauche de celui qui marchait en tête au pied droit de celui qui le suivait. Sur les flancs de cette funèbre colonne des cavaliers allaient, poussaient brutalement les retardataires.

C'était un convoi d'esclaves venant du Nord-Est, et évitant Aghadès dont le haut minaret se profilait à l'horizon sur un fond de palmiers.

— Qu'on les prenne tous, commanda le sultan d'une voix brève.

Les Touaregs s'éparpillèrent comme des vautours.

En quelques instants ils enveloppèrent le convoi.

— Es-tu musulman? demanda le sultan au premier des captifs qui lui fut amené.



Les Touaregs s'éparpillèrent comme des vautours... (Page 68.)

— Oui, répondit le nègre qui récita la « fathia ».

Le khalife n'en entendit pas davantage, et se tournant vers les marchands atterrés :

— Que l'on décapite immédiatement ces misérables qui déshonorent l'Islam en trafiquant du sang de leurs frères! commanda-t-il.

Quand la caravane repartit, quarante cadavres de traitants arabes de Mourzouk jonchaient le sol pendant que trois cents esclaves délivrés suivaient les méharis en courant et jetaient aux échos des sables les versets du Coran libérateur.





CHAPITRE IV

Sur les chantiers du Transsaharien. — Tracé de Duponchel. — Tambouctou. — Nedjma la mauresque. — La Révolte. — Le lieutenant Zahner. — Perdus dans le Sahara. — Soif de sang. — Aux mains des Touaregs. — A Aghadès. — Galette-Pacha.

La journée avait été accablante : le soir venu, le capitaine de Melval sortit de sa tente pour essayer de trouver un peu de fraîcheur au dehors ; mais du côté du Niger comme du côté du Sahara, aucun souffle d'air ne se faisait sentir : le thermomètre marquait encore 38 degrés à neuf heures du soir, et en avait marqué 49 à l'ombre dans la journée.

Il fallait que ces nègres de Tambouctou et du Tademeket fussent d'une trempe extraordinaire pour avoir travaillé par une température semblable.

Pourtant, l'officier avait remarqué ce jour-là parmi eux moins d'entrain que d'habitude. Il n'avait pas entendu les chants monotones et cadencés à l'aide desquels ils s'entraînaient les jours précédents, lorsque par six ou par huit ils apportaient au pas, à pied d'œuvre, les rails que les poseurs assujettissaient sur les traverses.

Ce qui l'étonnait surtout, c'était de ne pas les voir, comme les jours précédents, se réunir par groupes autour des con-

teurs arabes qui, chaque soir, les charmaient par leurs récits enfantins et merveilleux.

Et à cette heure, il fallait que la fatigue eût été bien forte, pour qu'ils se fussent déjà retirés dans les wagons couverts où ils s'empilaient chaque nuit pour dormir.

Du chantier désert où les piles de rails, de traverses et de coussinets alternaient avec les outils réunis chaque soir en tas, le capitaine reporta ses yeux vers son camp,

Il y avait là une compagnie de tirailleurs appartenant au 5ᵉ régiment.

Depuis un mois elle servait d'escorte à la mission d'ingénieurs chargés de l'établissement du chemin de fer qui, partant de Tambouctou, se dirigeait à travers le désert vers la côte algérienne.

C'était l'œuvre du Transsaharien qui prenait corps.

A l'autre extrémité, du côté du Nord, il était commencé depuis trois ans déjà.

On avait d'abord eu l'idée d'adopter, pour cette immense voie de 2.600 kilomètres, le tracé préconisé par Largeau, et partant de Biskra, pour suivre la vallée de l'Igharghar par Tougourt, Ouargla, El-Biodh, Amguid et Idelés.

Mais finalement on en était revenu au tracé de l'ingénieur, Duponchel, tracé qui, partant d'Alger et se dirigeant directement sur Laghouat, dessert les oasis du Mzab, passe par Ghardaya et Metlili, traverse El-Goléah et les bordj d'Inifel et d'Hassi-el-Ameur avant d'atteindre In-Salah, l'oasis principale du Touat.

De là, la voie devait franchir, presque en ligne droite, les 1.300 kilomètres qui séparent In-Salah de Tambouctou en traversant le désert crayeux de Tanezrouft et les sables mouvants d'Afélélé.

Tambouctou!

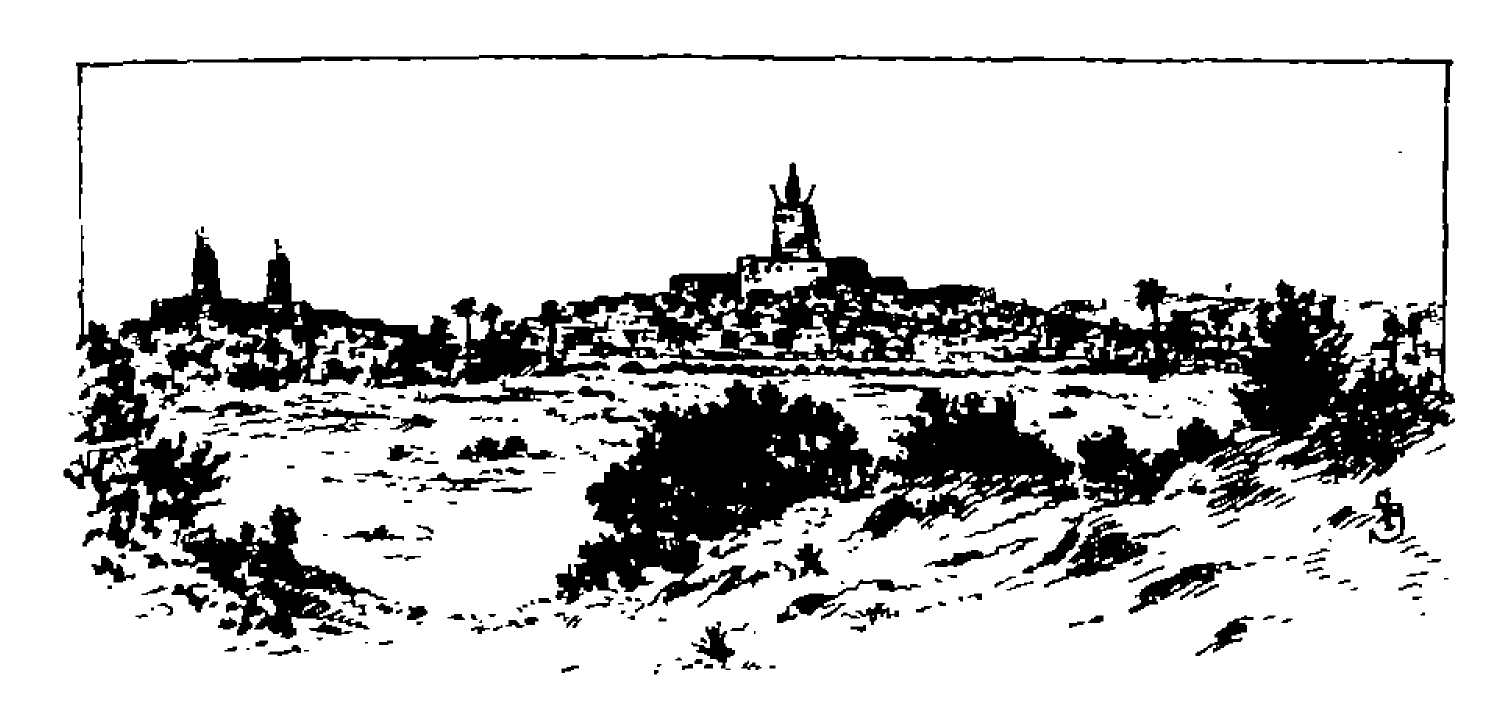
Que de curiosités et d'ambitions avait provoquées l'exploration d'abord, puis la possession de cette reine du Sahara!

Et pourtant combien elle était déchue de son ancienne splendeur, la cité qui, à l'époque de la domination des Songhaï, au XIVᵉ siècle, était devenue, grâce aux savants ramenés de la Mecque par le prince Askia, l'une des lumières de l'Afrique occidentale.

Elle comprenait alors plus de 120.000 habitants, commerçait avec les rivages de la Méditerranée et les côtes de Guinée, et avait fondé des comptoirs où elle expédiait le sel et l'or.

Sa position au coude du Niger, à la jonction de tant de coulées latérales, chemins naturels des caravanes, en avait fait le lieu d'échange le plus fréquenté entre le Sahara et le Soudan.

Appelée Toumboutou par ses habitants, Toumbutkou par les Touaregs, Tin-Bouktou ou Puits de Bouktou par les



Vue de Tambouctou.

Arabes, elle figurait déjà en 1315 sur les cartes européennes.

Mais sa richesse même l'avait désignée au pillage: une première fois, elle avait pu échapper par sa distance même aux tentatives de l'empereur du Maroc, et une armée de 20.000 hommes qu'il avait envoyée contre elle s'était perdue au milieu des sables.

Mais d'autres aventuriers avaient été plus heureux, et un Espagnol d'Almeria, Djodar, devenu général au service du chérif de Marrakech, s'était présenté devant ses murs à la tête d'une petite armée de 3.500 hommes, parmi lesquels beaucoup d'Andalous comme lui, armés d'espingoles.

Il avait aisément triomphé des Songhaï, armés de lances et de flèches, avait emporté la ville d'assaut, conquis les royaumes avoisinants, et cette petite colonie de « Roumas »

ou tireurs espagnols, bientôt coupée définitivement de la mère patrie par la distance, s'était fixée dans le pays et avait contracté des mariages avec les femmes indigènes, formant ainsi un noyau curieux d'origine européenne dans cette ville qui, pendant plusieurs centaines d'années, allait éloigner de ses murs tout ce qui portait un nom européen.

Après eux, les Mossis, « les maitres de l'arc et de l'épée », avaient emporté la vieille cité, et comme si la nature eût voulu aider à son déclin, le Niger changeant de cours s'était retiré d'elle, la laissant isolée à 14 kilomètres de ses nouvelles rives et l'obligeant à avoir un port, Kabara, sur la grande artère africaine.

Alors la décadence était venue : aux Mossis avaient succédé les Foulas, supplantés à leur tour par les Toucouleurs. et Tambouctou, renonçant à se défendre, avait laissé tomber en ruines les puissants remparts qui en avaient fait, pendant deux cents ans, l'une des premières places fortes du monde musulman.

Puis, les Touaregs avaient chassé les Toucouleurs et avaient imposé leur hautaine domination à ce peuple façonné à la servitude.

Mais ils ne s'étaient pas, comme leurs prédécesseurs, installés dans la ville conquise.

Ils ne voulaient pas, pour ces palais en ruines, renoncer à leurs tentes de peau, à leur vie libre à travers le Sahara.

Chaque année ils y entraient en maitres, y percevaient le tribut et repartaient silencieux comme ils étaient entrés.

Pendant plus d'un siècle, ils en avaient écarté les voyageurs avec une telle rudesse, qu'avant l'arrivée des Français, on citait comme des héros les explorateurs qui y étaient entrés.

Ces derniers étaient d'ailleurs assez rares pour mériter ce titre.

En 1826, Laing, le premier, avait atteint Tambouctou par la Tripolitaine et le Touat ; mais il avait été massacré au début de son voyage de retour.

Un Français, Réné Caillé, y avait séjourné en 1828, et le premier en avait rapporté une description et un plan en Europe.

Vingt-cinq ans après, Barth y était arrivé à son tour, envoyé

par le gouvernement britannique, et vingt-cinq autres années après lui, le docteur Lenz y était passé en allant du Maroc au Sénégal.

Et c'était tout.

Il était réservé aux troupes de la marine française d'y planter le drapeau tricolore et d'ouvrir ses portes toutes grandes aux chercheurs du xxe siècle.

Déjà en 1890, deux officiers, le lieutenant de vaisseau Caron et le sous-lieutenant d'infanterie de marine Lefort,



Kabara, port de Tambouctou sur le Niger.

avaient poussé audacieusement jusqu'à Kabara, mais ils n'avaient pu atteindre la grande cité.

Quatre ans après, le lieutenant de vaisseau Boiteux y entrait audacieusement, sans coup férir, à la tête d'une petite troupe de débarquement appartenant à la flottille française du Niger.

On se rappelle l'impression qu'avait produite alors cette occupation inattendue et que l'on déclarait prématurée.

A peine avait-on osé en féliciter les hardis conquérants.

Il semblait qu'ils eussent dérangé les plans adoptés, et fussent allés à l'encontre des idées reçues de pénétration lente et de colonisation pacifique.

Comme pour donner raison à ceux qui reprochaient alors à nos officiers leur excès de hardiesse, le vaillant colonel Bonnier, onze officiers et une compagnie de tirailleurs sénégalais, avaient été massacrés par les Touaregs quelques jours à peine après la prise de la ville, scellant ainsi de leur sang l'une des expéditions les plus aventureuses de la fin du siècle.

D'autres après eux avaient succombé encore, car les Touaregs n'avaient pu se décider à renoncer à leur souveraineté séculaire sur cet entrepôt central du Sahara, et les bords du Niger avaient été maintes fois ensanglantés par des massacres et des surprises nocturnes dans lesquelles les « Gens du Voile » sont passés maîtres.

C'est que, pour eux, Tambouctou représentait, avec In-Salah, Ghadamès, Idelès, Rhat et Aghadès, l'un des rares marchés auxquels ils pouvaient venir en liberté s'approvisionner des denrées premières.

De plus, quel coup était pour leur prestige la perte de cette ville qui, malgré sa déchéance et bien qu'elle fût tombée à 13.000 habitants, conservait encore aux yeux des populations musulmanes son titre de « Reine du Désert ».

Aussi, pendant quinze ans encore, ils avaient intercepté toutes les routes qui la reliaient à l'Algérie, au Maroc et à la Tripolitaine, pillant les rares caravanes qui osaient se risquer vers leur débouché naturel d'autrefois, massacrant explorateurs, géologues, ingénieurs, comme ils avaient massacré Flatters, en un mot, rendant impossible l'étude de la voie ferrée transsaharienne depuis si longtemps projetée.

Cependant, la ville même de Tambouctou, aussitôt délivrée de leur joug, s'était peu à peu relevée de ses ruines.

A leur arrivée, les Français s'étaient trouvés en présence d'une ville agonisante.

Au Nord et à l'Ouest le sol était couvert de débris de constructions, vestiges de l'ancienne splendeur de la ville. De forme triangulaire, tournant sa pointe vers le Nord, Tambouctou apparaissait de loin morne et désolée; les arbres qui l'environnaient jadis avaient été coupés par les Andalous pour construire une flottille sur le Niger : autour de ses murs, on ne voyait plus ni un buisson ni

un arbuste. Ses habitants avaient accueilli, avec joie, les soldats qui les préservaient du pillage annuel des Touaregs.

Peu à peu elle était sortie de ses ruines; une cité nouvelle s'était élevée autour de la « Grande Mosquée » qui occupait le centre de la ville à l'époque de son ancienne splendeur.

Son commerce avait repris un essor nouveau : le sel des mines de Taoudéni, le mil et la noix de kola, apportée des rivières du Sud, les étoffes et les tapis fabriqués par les riverains du Niger, le thé venu du Maroc, les ouvrages en peau fabriqués dans les villages environnants, avaient, malgré les Touaregs eux-mêmes, donné lieu à des échanges de plus en plus nombreux.

Des plantations avaient été faites autour de la ville, des canaux de drainage creusés dans la plaine basse qui la sépare du fleuve, avaient fait disparaître les mares pestilentielles qui en empoisonnaient les abords; des fermes arabes s'étaient bâties sur des « marigots » du Niger, et les nombreux troupeaux qui paissaient dans les savanes et les forêts de mimosas de l'Assouad avaient augmenté rapidement la richesse du pays.

La culture du riz, jadis importée d'Égypte par les Pharaons, d'après la légende, avait été remise en honneur et avait donné aux indigènes dans ce pays d'eau et de soleil de merveilleuses récoltes.

Enfin, les rares savants qui s'y étaient perpétués, gardiens jaloux des précieuses bibliothèques qui avaient résisté aux injures du temps et aux pillages des vainqueurs, étaient sortis de leurs mosquées et s'étaient remis à professer, attirant à leurs cours les musulmans du Bornou, du Kanem et du Mossi.

Mais ce qui manquait à la cité renaissant de ses cendres, c'était la sécurité du côté du Nord.

La colonisation ne pouvait prendre son essor, le commerce ne pouvait se développer qu'à la condition que les routes algériennes fussent libres comme l'étaient celles du Sénégal.

Comment et pourquoi une puissance telle que la France tergiversa-t-elle aussi longtemps et se décida-t-elle si tardi-

vement à rouvrir, par une action énergique, le réseau des routes algériennes?

C'est ce qu'on comprend difficilement en voyant avec quelle rapidité le résultat fut obtenu dès qu'on voulut le poursuivre.

La réputation surfaite des Touaregs, leur audace accrue par l'impunité, le souvenir de leurs cruautés avaient fini par en imposer à l'opinion française, et le projet d'une expédition contre eux était resté lettre morte pendant plusieurs années.

Un jour vint pourtant où, sans crier gare, un ministre de la guerre audacieux et peu partisan des bavardages parlementaires, envoya d'In-Salah un peloton de méharistes à la rencontre d'un autre peloton venant de Tambouctou.

Les deux troupes se rencontrèrent au jour dit après avoir, chacune de leur côté, administré de sanglantes leçons aux Touaregs, qui avaient cru pouvoir renouveler contre elles leurs essais de surprises nocturnes.

Et la légende des Touaregs invincibles et maîtres incontestés du Sahara s'évanouit.

Comme ils ne pouvaient d'ailleurs se réunir plus de deux cents à la fois à cause de la rareté des points d'eau, on espaça le long de la route qui relie l'Algérie au Niger des postes d'une compagnie, et après quelques tentatives infructueuses, les « Imohags » disparurent dans les profondeurs sahariennes orientales.

Alors seulement, le projet du Transsaharien put devenir une réalité.

En moins d'un an, les plans et devis déjà étudiés d'ailleurs par l'ingénieur Rolland, un des hommes qui ont le plus fait pour le triomphe de cette idée grandiose, furent adoptés.

Il est vrai d'ajouter que le projet complet et définitif avec plans, profils et dessins d'ouvrages d'art, ne fut pas soumis à l'approbation du Conseil supérieur des ponts et chaussées.

Mais il fallait aboutir vite, réparer le temps perdu ; on s'en passa.

Et c'est pourquoi, au moment où commence ce récit, com-

mencent aussi les travaux du Transsaharien, après un vote presque unanime des Chambres françaises, décidant la construction de la ligne par l'État et la participation à sa construction de la main-d'œuvre militaire et des troupes du régiment de chemins de fer.

Les objections pourtant n'avaient pas manqué contre ce projet.

La première et la plus grave avait été celle-ci :

— Que rapportait la ligne ?

D'après les estimations les plus modestes, elle allait coûter sept cents millions.

Retrouverait-on dans les prix de transport l'intérêt d'une pareille somme ?

C'était bien là le cri du siècle.

Quels éléments de trafic enrichiraient cette immense voie ferrée dont Tambouctou n'était pas le point terminus, puisqu'il était question de la poursuivre à l'Est sur le Tchad et à l'Ouest sur le Sénégal et Saint-Louis.

Disons-le de suite : ce n'étaient pas ces raisons terre à terre, ni la perspective des stocks d'alfa, d'ivoire, de gomme et de poudre d'or importés en Algérie, qui avaient motivé la réalisation de ce merveilleux projet.

Elles étaient d'un ordre plus élevé et faisaient honneur à une nation comme la France.

Ce n'était pas seulement une ligne commerciale qu'elle entreprenait là, c'était une route stratégique.

Grâce à cette voie de fer on pouvait, en soixante heures, envoyer des forces d'Alger sur le Niger, alors que jadis il eût fallu plus de quatre mois.

Restaient les difficultés de construction.

On avait d'abord craint les accumulations de sable, surtout dans la région de l'Erg.

Mais il avait été victorieusement démontré que l'on pouvait triompher de ce danger très réel, en abritant la voie sur un espace de 50 à 55 kilomètres, à l'aide de galeries semblables à celles qui préservent de la neige le Transcontinental américain.

Et le principe des galeries voûtées avait été adopté.

La difficulté la plus sérieuse consistait dans le manque d'eau : mais, l'ingénieur Rolland avait démontré prati-

quement l'existence d'une nappe d'eau abondante dans le Sahara algérien, et la possibilité de l'atteindre par des forages artésiens; de plus, il était très possible de faire suivre la voie ferrée d'une canalisation souterraine en fonte, destinée à alimenter les stations privées d'eau. Quant à la question du combustible, elle avait été heureusement tranchée par la découverte d'une mine d'anthracite dans le M'zab.

On avait bien songé à installer sur les locomotives l'appareil ingénieux qui fait servir la chaleur solaire à la production de la vapeur : mais Barth ayant démontré qu'il existe des régions dans le Sahara où le soleil se cache et où il pleut comme en Europe, on ne pouvait avoir recours à ce procédé économique, mais aléatoire.

Déjà le ruban de chemin de fer était arrivé à une vingtaine de kilomètres au nord de Tambouctou ; le travail était simple : il consistait à poser des traverses sur le sable durci et sans travaux de terrassement, le terrain montant insensiblement jusqu'au plateau de Mabrouk.

Jusque-là, les Touaregs n'avaient pas inquiété les travailleurs ; ils semblaient avoir disparu définitivement du côté de l'Est, dans les régions inexplorées de l'Adghagh.

Le capitaine de Melval parcourut silencieusement son camp ; il était formé en carré, les petites tentes alignées sur les quatre faces ; les faisceaux avaient été rentrés à l'intérieur pour la nuit, les fusils rapprochés les uns des autres pour éviter les vols d'armes et faciliter la surveillance des sentinelles.

Au centre se dressait la tente du capitaine commandant la compagnie, son cheval au piquet à côté d'elle.

A sa droite, la tente où couchaient les deux officiers français, et à sa gauche, celle où couchaient les deux officiers indigènes ; en arrière, les six mulets de la compagnie avec leurs bâts à côté d'eux.

En dehors du carré était le camp des chameliers, commandé par un Bach-hamar.

Le capitaine sentit que le sommeil ne viendrait pas s'il rentrait chez lui ; sa ronde finie, il se dirigea vers une petite tente voisine de la sienne, écouta un instant et murmura ces mots :

— Pauvre petite !

Et comme il allait s'éloigner, la porte s'ouvrit et une forme blanche et bleue apparut dans l'entre-bâillement de la toile.

— C'est toi, Nedjma ? tu ne dors donc pas ? demanda en arabe l'officier à voix basse.

— Non, dit-elle, je n'ai pu dormir et j'allais frapper à ta tente pour chasser le sommeil de tes yeux.

— Mais tu le vois, il ne veut pas venir.

— Tant mieux, tu vas te promener avec moi.

— Une promenade à cette heure?

— Oui, n'est-ce pas la meilleure! le soleil est loin, le sable n'est plus chaud, tes soldats dorment...

— Et où veux-tu aller ?

— Du côté du fleuve.

— Drôle d'idée, fit l'officier.

— Oh ! je t'en prie, insista-t-elle, tu ne sais pas le plaisir que j'aurais ce soir à marcher à tes côtés.

— Allons, soit, petite capricieuse, dit le capitaine, qui, ayant l'intention d'aller faire un tour à la belle étoile, n'était pas fâché d'avoir une compagne de rêverie.

Nedjma avait quatorze ans; c'était une Mauresque des bords de l'Océan, de cette tribu des Ouled-Delim à laquelle appartenait la ravissante Éliazize, qui avait charmé la dure captivité de Camille Douls, lorsque cet intrépide voyageur fit, déguisé en Arabe, l'exploration qui devait lui coûter la vie quelques années plus tard.

Elle était blanche, au teint chaud : ses grands yeux noirs étaient ceux que les Arabes appellent des yeux de gazelle ; sa beauté sauvage, la grâce de sa démarche, la noblesse de son attitude, la régularité de ses formes, la douceur de son regard, tout contribuait à en faire une créature charmante.

Comment se trouvait-elle dans ce camp français au lieu d'habiter sous les tentes de ses parents?

C'était un de ces drames si fréquents sur la terre d'Afrique qui l'avait jetée à 600 lieues de son pays.

Son père était cheik de l'une des fractions des plus importantes des Ouled-Delim ; elle vivait heureuse dans son douar, lorsqu'un jour, en revenant seule de la traite des chamelles, elle avait été saisie, enlevée par des ravisseurs à

figure voilée, montés sur de rapides méharis, et emmenée comme esclave vers le marché de Tghaza.

Elle était belle : elle s'y vendrait un bon prix.

Mais à deux jours de cette oasis, la caravane des traitants avait eu la malechance de tomber, au petit jour, sur le camp du capitaine de Melval, qui opérait avec sa compagnie des reconnaissances autour d'Arouan, et malgré la vitesse de leurs montures, les marchands de bois d'ébène avaient presque tous mordu la poussière, abattus par des feux de salve à longue portée.

De Melval avait délivré lui-même la pauvre Nedjma au moment où, enlevée par l'un des traitants, elle allait lui échapper. Grâce aux jambes de son cheval il avait pu rejoindre le méhari et tuer d'un coup de revolver le mécréant qui emportait la jeune fille.

Les esclaves délivrés avaient été envoyés à Tambouctou, où une partie des ruines et des terrains au nord de la ville leur était concédée ; mais Nedjma avait supplié l'officier français de la garder, et, depuis, elle n'avait pas voulu le quitter.

Était-ce de l'adoration, du respect ou seulement de la reconnaissance qu'elle professait pour lui ? Il était bien difficile de le deviner, car malgré son jeune âge, sa figure était sérieuse et impassible : mais quand ses yeux se fixaient sur l'officier, on y sentait le dévouement du chien pour son maître.

Lui l'avait trouvée charmante, bien supérieure à toutes ces femmes arabes qu'il avait connues pendant ses dix années d'Afrique, supérieure en beauté aux Ouled-Naïl de Biskra, et, en intelligence, aux femmes trop asservies d'Algérie et de Tunisie.

Mais il la regardait comme une enfant, bien qu'une enfant de ce pays du soleil fût déjà femme à treize ans, et en enfant il la traitait. Il lui avait fait dresser une tente à côté de la sienne, et, depuis le jour où il lui avait rendu la liberté, elle était devenue son esclave volontaire et s'était attachée à chacun de ses pas.

Et personne n'avait songé dans son bataillon à lui parler de ses amours et à le plaisanter, car ses camarades avaient déjà remarqué dans sa tente, sur sa petite table de cam-

pagne, une photographie de jeune fille qui ne ressemblait nullement à la petite Mauresque.

On savait que c'était sa fiancée, et un officier, le lieutenant Zahner, connaissait même de vue Mlle Christiane Fortier.

Zahner, lui, était un Alsacien, bon vivant, aussi expansif que de Melval était réservé et quelquefois taciturne.

Au physique, ils étaient aussi dissemblables :

Zahner était d'un blond roux, au teint coloré, taillé en hercule et laissant vagabonder sur sa poitrine une barbe fauve qui le vieillissait de dix ans.

De Melval était brun et fluet ; il avait le teint pâle, les yeux noirs et ombragés de cils très longs, qui leur donnaient une grande expression de douceur.

Quand Zahner avait appris l'histoire de la Mauresque, il avait eu une réflexion qui le peignait sur le vif :

— Est-ce que cette petite Nedjma, avait-il dit en riant, n'aurait pas mieux fait de tomber dans mon lit qu'à côté du sien ?

La jeune fille portait le vêtement des femmes de sa tribu : une longue pièce de cotonnade bleue, drapée très artistement autour de son corps et laissant voir un sein nu.

Ses cheveux très noirs ondulaient librement sur ses épaules, recouverts d'un voile blanc tombant en arrière, comme celui des femmes de l'époque biblique.

Elle était parée de quelques bijoux qui ne la quittaient jamais : deux gros anneaux massifs en argent serraient ses chevilles et se heurtaient fréquemment lorsqu'elle marchait.

Au-dessus du coude, elle portait un bracelet plat en or, et, au cou, une chaînette de corail à laquelle pendait une amulette en cuir rouge, sur laquelle était écrit un verset du Coran.

— Comme les étoiles sont brillantes ce soir, dit-elle d'une voix qui ressemblait à un gazouillement d'oiseau ; il fait bon respirer, allons loin, veux-tu ?... Lioune.

Elle prononçait ainsi son petit nom de Léon, et ce nom avait dans sa bouche un charme indéfinissable.

Elle parlait l'arabe presque pur que comprenait l'officier et non pas le dialecte témahaq, employé par la plus grande partie des tribus du Sahara.

— Allons voir l'étoile de Sankore, dit-elle ; quelque chose me dit qu'elle est éteinte.

Elle appelait ainsi le rayon du télégraphe optique qui, au sommet de la grande mosquée de ce nom, faisait communiquer Tambouctou avec le poste français d'Araouan, situé à deux cent dix kilomètres au nord du Niger.



Ses cheveux, très noirs, ondulaient librement sur ses épaules. (Page 83.)

La pureté de l'air en Afrique et surtout l'absence de vapeur d'eau, permettent la communication à des distances considérables, avec les appareils inventés récemment par le commandant Bertrand, appareils dont la portée, en France, ne dépasse pas cent vingt kilomètres.

Les postes français s'échelonnaient de Tambouctou à In-Salah, à des distances comprises entre cent et deux cents kilomètres.

L'effectif de chacun d'eux variait d'un peloton à deux compagnies.

Tous les soirs le mot d'ordre envoyé par le télégraphe optique circulait d'El-Goléah à Tambouctou, transmis d'Alger au premier de ces postes par le télégraphe aérien.



Tu vois bien, dit Melval, l'étoile de Sankore n'est pas éteinte. (Page 86.)

Tant qu'il passerait sans encombre, c'est qu'aucun anneau de la chaîne des postes ne serait brisé.

De Melval et Nedjma arrivèrent au sommet de la dune située à huit cents mètres environ du camp et d'où l'on voyait, pendant le jour, Tambouctou à l'horizon; du pre-

mier coup, l'étoile de Sankòre leur apparut très brillante avec quelques interruptions.

Les télégraphistes communiquaient.

— Que disais-tu donc, Nedjma? dit l'officier, tu vois qu'elle n'est pas éteinte !

— Elle s'éteindra quand Dieu voudra, dit la jeune fille le regardant fixement et parlant d'une voix grave qu'il ne lui connaissait pas.

— Tu es plus sérieuse encore qu'à l'ordinaire, ce soir, Nedjma, fit le capitaine.

— C'est que j'ai des raisons de l'être, Lioune, fit-elle.

— Et lesquelles, s'il te plaît, petite fille ?

Nedjma se tut : en la traitant ainsi, de Melval l'avait blessée et attristée.

Elle avait bien remarqué qu'il la regardait comme une enfant, mais elle aussi connaissait la photographie de Mlle Fortier : elle avait remarqué les regards qu'y jetait l'officier, et, depuis le jour où elle avait deviné que son cœur était loin, elle s'était renfermée dans un mutisme presque absolu.

Ils restèrent là tous deux assis dans le sable : il était encore tiède de la chaleur du jour et les autruches sont bien inspirées par leur instinct lorsqu'elles lui confient le soin de faire couver leurs œufs.

— Tu ne regrettes pas ton pays, Nedjma? fit l'officier après un long moment de silence; voudrais-tu retourner au bord de la mer, là-bas?

Et son bras montrait l'Occident.

— A quoi bon ! fit-elle, d'une voix traînante et douce, mes parents n'y sont plus, les tentes sont parties et mes brebis sont dispersées.

— Alors tu ne veux pas que je te confie à la première caravane qui passera, pour essayer de retrouver ton père et tes frères ?

— Non ; si je dois les retrouver plus tard, c'est que Dieu l'aura permis.

Ils se turent encore, et, soudain, en reportant les yeux vers Tambouctou, l'officier ne vit plus le rayon lumineux du télégraphe.

— Quelles idées bizarres tu as ce soir, ma pauvre petite !

Mais déjà Nedjma s'était retournée vers le camp, car une rumeur confuse en montait : au milieu des tentes, de petites flammes couraient semblables à des feux follets.

L'officier se redressa d'un bond :

Qu'arrivait-il à son camp ?

Des coups de feu éclatèrent, puis d'autres plus faibles, mais se suivant rapidement comme des coups de revolver.

Une querelle entre les travailleurs et les soldats ?

C'était bien improbable : depuis le commencement des travaux, de Melval avait été, au contraire, surpris de l'union qui existait entre ces indigènes appartenant à des tribus si différentes et si éloignées les unes des autres ; à l'appel des deux marabouts qui, dès le premier jour, étaient venus au chantier, tous, soldats et travailleurs, se réunissaient pour la prière et faisaient leurs ablutions en commun, se frottant avec de sable à défaut d'eau les jambes, les bras et le visage.

— Vite ! Nedjma, vite ! fit l'officier.

Déjà il descendait la colline, une sueur froide au front, un pressentiment au cœur.

Mais la jeune fille l'arrêta par le bras.

— Lioune, dit-elle en le serrant fortement, reste-là, je t'en prie, reste-là !...

Il ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Nedjma avait raison, dit la jeune fille qui avait suivi la direction de son regard, l'étoile n'y est plus.

— Tu crois pouvoir prédire le sort des étoiles parce que tu es toi-même une petite étoile (1), dit l'officier en riant, mais tranquillise-toi, elle reparaîtra tout à l'heure.

— Non, elle est morte, te dis-je, fit-elle d'une voix étrange, et les Français, tes frères, vont mourir aussi.

— Mais tu ne vois donc pas qu'il y a du remue-ménage, là-bas ? dit-il, en essayant de se dégager.

— Si, je vois, dit-elle, il y a la révolte et tu n'arriveras pas à temps !

— Ah ! tu crois cela, fit-il, eh bien, tu vas voir, et c'est à coups de bottes que je vais les calmer, moi, les révoltés.

— Tu ne les calmeras pas, Lioune, la révolte est partout.

(1) Nedjma, en arabe, signifie « étoile ».

— Allons, laisse-moi, fit-il impatienté, tu me fais perdre mon temps.

Il se dégagea et se mit à courir.

Mais elle était agile comme une jeune antilope : elle le devança, se plaça devant lui :

— Ecoute-moi, fit-elle brièvement, je te dis que c'est la révolte, la révolte de tes soldats, de tes nègres, de tous : ils te tueront, ils te cherchent.

— La révolte ! fit-il la regardant, sentant au son de sa voix qu'elle ne mentait pas : comment sais-tu ?

— Je sais, et c'est parce que je savais que je t'ai emmené loin ce soir.

— Ah cà ! je rêve ! que me dis-tu là ? fit-il, l'entraînant vers le camp.

— La vérité, et si l'étoile de Sankore a disparu, c'est que Tambouctou lui aussi se révolte.

— Se révolte ! mais contre qui ?

— Contre les Blancs, contre vous, les Français !

— Un coup monté alors... nous allons bien voir.

— La djiah !...

— La guerre sainte !

Il ne parla plus, commençant à croire ; il était encore à cinq cents mètres du camp : on ne tirait plus, mais la rumeur avait grandi, et, soudain, une flamme s'éleva.

— Vois, Lioune, fit-elle, ils ont réussi : tes camarades sont morts et toi, toi, dit-elle avec énergie, je ne veux pas que tu meures !

Elle l'entourait de ses deux bras, l'enlaçant étroitement, ses yeux dans les siens.

Il allait la bousculer, son devoir l'appelait : une sueur froide glaçait son corps.

Elle se débattit en l'appelant des noms les plus doux :

— Lioune, Lioune, n'y va pas, ils te tueront !

Dans ce rapide moment, il comprit qu'elle l'aimait ; mais il s'agissait bien de cela à cette heure.

Et sa compagnie ! et ses officiers !... ses officiers français surtout !

Soudain des pas retentirent sur le sable, et, comme il allait s'élancer, trois ombres surgirent à ses côtés.

— C'est vous, mon capitaine ?

— C'est vous, Zahner?

— Oui, moi, et rudement content de vous retrouver! Heureusement que Baba vous avait vu vous diriger par là.

— Eh bien! m'expliquerez-vous?...

— Ah! mon capitaine, vous expliquer!... filons d'abord : voici Hilarion, votre ordonnance, qui vous apporte votre burnous et votre chéchia : j'ai déjà revêtu le mien, car après tout ce que je viens de voir...

— Eh bien?

— Il ne ferait plus bon pour nous d'être pincés en uniforme dans ce maudit Sahara.

— Ah! mon capitaine, mon capitaine, en voilà une d'histoire! dit Hilarion, en jetant sur les épaules de son chef l'épais vêtement de laine blanche que tous les officiers d'Afrique portent dans le Sud pour se garer du rayonnement nocturne.

Et pendant que le lieutenant, prenant le bras du capitaine de Melval, l'entraînait suivi des deux ordonnances et de la jeune fille, voici ce que, à bâtons rompus, apprit l'officier :

Vers deux heures du matin, un grand feu avait été aperçu dans la direction de l'Ouest où, quelques jours auparavant, avait été vu un fort parti de Maures nomades.

C'était certainement un signal attendu, car, à peine avait-il paru, qu'on avait entendu la voix aiguë du marabout criant au milieu du chantier.

En un instant, tous les tirailleurs étaient sortis des « guétoun », habillés et armés; l'adjudant et le sergent-major, seuls gradés français de la compagnie, avaient été tués au sortir de leur tente par des nègres employés au chantier. Le sous-lieutenant avait dû avoir le même sort.

Zahner qui, heureusement, ne dormait pas et était sorti de sa tente au premier bruit, s'était élancé vers la tente du capitaine et n'y avait trouvé qu'Hilarion, accouru dans le même but; alors tous deux avaient traversé le camp par la face qui regardait Tambouctou; près des faisceaux ils avaient rencontré Baba, qui avait vu le capitaine de Melval et la jeune fille s'éloigner dans la direction de la ville, et qui, après un instant d'hésitation, s'était joint à eux.

Zahner n'en savait pas davantage et ce qui venait d'arriver

bouleversait tellement ses idées, qu'il ne cessait de répéter tout en courant ;

— C'est incroyable!... incroyable!

Ils firent ainsi deux kilomètres, puis, essoufflés, s'arrêtèrent pour s'orienter.

Le camp tout entier était en flammes, les wagons, les piles de traverses, tout brûlait.

Et soudain, en se retournant, un autre spectacle s'offrit à leurs regards.

A l'horizon, Tambouctou brûlait aussi ; l'incendie rougissait l'horizon et les palmiers des jardins se profilaient sur le ciel ombragé comme des décors de théâtre.

Nedjma mit la main sur l'épaule du capitaine.

— Ne va pas par-là, dit-elle ; là-bas, c'est la mort aussi.

Sa voix avait repris sa douceur habituelle et elle était aussi calme que si rien d'extraordinaire ne fût arrivé.

Elle avait raison : mais il ne fallait pas songer davantage à se diriger vers le Nord, où les postes du Transsaharien avaient évidemment subi le même sort ; ni vers l'Ouest, où les Maures étaient embusqués à courte distance.

A l'Est, c'était l'inconnu.

— Par-là ! fit le capitaine, en montrant du doigt la direction du Nord-Est.

De ce côté, en effet, on se dirigeait vers le dernier poste français d'Amguid occupé par la légion étrangère, mais on en était à quatorze cents kilomètres.

Quatorze cents kilomètres ! la distance de Paris à Rome !

A six heures du matin, la petite troupe avait fait vingt-deux kilomètres ; elle était hors de vue, et, aussi loin que le regard pouvait porter, aucun être humain n'apparaissait du côté du camp ; ils n'avaient donc pas été suivis.

Ils cherchèrent des yeux un abri contre le soleil, qui, déjà, montait brûlant au-dessus des lointaines collines de l'Adghagh.

Aucune végétation n'apparaissait sur cette mer de sable.

Ils s'assirent au pied d'une dune pour délibérer.

Et, comme après quelques phrases échangées sur l'horrible situation où ils se trouvaient, les deux officiers restaient silencieux, Baba sortit de dessous son burnous une musette remplie de provisions : pain, dattes et conserves.

— Tu avais donc fait des provisions? fit le lieutenant.

— Oui, dit le tirailleur, je savais.

Alors Zahner remarqua qu'il était armé : il était le seul qui eût songé à emporter son fusil, et, à son ceinturon, on voyait les deux cartouchières rebondies qu'il avait dû bourrer de munitions la veille.

Et en effet, Baba avait, comme ses coreligionnaires, connu le complot dont le marabout avait été depuis un mois l'agent le plus actif; mais il se serait considéré comme un maudit si, malgré le dévouement qu'il avait pour son officier, il le lui avait révélé.

Cependant, au dernier moment, son attachement avait pris le dessus et il l'avait suivi; ce fut grâce à lui que la petite troupe dut de ne pas mourir de faim, au milieu des sables, le deuxième jour.

— Avez-vous emporté votre revolver, Zahner! demanda le capitaine.

— Non, et c'est un de mes plus grands regrets.

— Moi aussi.

Et comme il reportait tristement les yeux du côté du Niger :

— Tiens, Lioune, fit la jeune mauresque, qui n'avait pas voulu manger et s'était tenue à l'écart pendant toute cette discussion :

Elle tendait au capitaine son revolver, sa bourse et son portefeuille.

— Comment as-tu cela? fit-il au comble de la surprise.

— Ne te l'ai-je pas dit? je savais ce qui allait arriver; je suis allée dans la tente pour y prendre tout.

— Tiens, ajouta-t-elle, voilà encore ta montre pour voir l'heure et l'autre pour reconnaître ton chemin.

Et elle lui donna sa boussole.

— Et qu'est-ce cela? demanda de Melval lorsqu'elle lui tendit un petit paquet entouré de toile bleue.

— C'est quelque chose à quoi tu tiens plus qu'à ton or et qu'à tes armes, je le sais, dit-elle, d'une voix mal affermie, et, comme tu aurais eu du chagrin en le croyant perdu, je te l'ai apporté.

L'officier l'ouvrit : c'était le cadre en bronze doré qui contenait la photographie de sa fiancée.

Il regarda la jeune Mauresque, se rappelant ses tendres propos de la nuit lorsqu'elle l'avait cru en danger.

Ses yeux fixaient obstinément le sable. Il lui prit la main.

— Merci, Nedjma, dit-il tout bas, très ému par cet acte accompli si simplement.

Et comme elle se détournait, il vit une larme briller dans sa paupière.

— Tu es ma petite sœur, dit-il, en serrant fortement la main qu'elle lui abandonnait.

Elle ne répondit rien.

« Si ton cœur est chaud, dit un proverbe arabe, entoure-le d'un rempart de glace ».

Sans connaitre le proverbe, Nedjma, sentant son amour isolé, le masquait sous l'impassibilité de sa race.

Ce que fut pour la petite caravane cette course à travers le désert serait trop long à raconter.

Après les plaines de sable elle aborda un plateau de grès sur lequel le quartz se mêlait au grès rouge et que coupait, en bandes parallèles, le lit de plusieurs oueds desséchés.

Puis ce fut une série d'ondulations calcaires serpentant en larges bandes parallèles comme une mer de craie blanche, et, pendant quatre jours, les malheureux, perdus dans cette immensité, se trainèrent dans la direction que fixait la boussole, les yeux brûlés par la réverbération du sol durci, la gorge sèche, les pieds ensanglantés.

Heureusement le flair de Baba et sa connaissance du Sahara les amenait toujours, vers le soir, au point d'eau qui leur rendait des forces pour le lendemain : puits saumâtre, source d'eau chaude, mare salée ou sables humides.

Pendant le jour, son fusil leur procurait les vivres, il avait successivement abattu une antilope, un onagre et un renard des sables. Mais après chacune des détonations qui se répercutaient de dune en dune, Nedjma effrayée explorait l'horizon, s'attendant toujours à voir apparaitre le pirate du désert, le maigre Targui, que trahit au loin l'éclair scintillant de sa lance barbelée.

— Ce sont les gardes de notre seigneur le sultan, dit-elle un jour qu'elle avait cru voir s'allonger au loin sur la plaine l'ombre du méhari, « vaisseau des sables ».

Et aux demandes que lui adressèrent les deux officiers sur ce « Sultan » dont elle parlait pour la première fois, la jeune Mauresque répondit par l'exposé naïf de ce qu'elle savait, de ce qu'elle avait jadis entendu sous la tente paternelle, lorsque cachée derrière une portière, avec les femmes, elle assistait à la réception des messagers « du grand Khalife ».

Bientôt, à certains détails ainsi recueillis, de Melval avait fini par reconnaître dans ce chef suprême, l'ancien sultan de Constantinople, dont la chute avait fait si grand bruit en Europe, et à laquelle il s'était intéressé particulièrement puisqu'il avait connu à Saint-Cyr son fils Omar.

Il avait alors redoublé de questions : n'avait-il pas un fils, ce sultan, dont elle ne parlait qu'avec un religieux respect?

Et quand elle avait répondu que tous les musulmans connaissaient le prince Omar et le vénéraient autant que son père pour sa science et sa bravoure, de Melval avait été complètement fixé.

Le petit Saint-Cyrien de sa promotion, ce jeune Turc à l'air timide, aux yeux profonds, avec lequel il avait été lié jadis à l'Ecole, était devenu dans le camp de l'Islam un personnage redoutable.

A son tour l'officier avait appris à Nedjma et à Baba, qui écoutaient en ouvrant de grands yeux, qu'il connaissait le fils du khalife et qu'autrefois, en France, il avait été son ami et l'avait plus souvent appelé de son sobriquet habituel que de son vrai nom.

Quel sobriquet? par exemple, il ne s'en souvenait plus. C'était si loin ; il y avait dix ou onze ans de cela.

— « Et puis, avait ajouté Zahner, ça nous fait une belle jambe : ça n'empêchera pas ses « gardes du corps » de nous couper « la cabèche », s'ils nous pincent, ce qui ne saurait tarder.

Ce fut le douzième jour de cette marche harassante que la faim leur déchira les entrailles pour la première fois.

Baba n'avait rien tué depuis trois jours, et la provision de viande qu'ils conservaient simplement séchée au soleil sur le dos d'Hilarion était épuisée.

Et ce soir-là, en arrivant au fond du cirque de dunes où Baba croyait trouver de l'eau, ils ne découvrirent en fouillant le sable qu'une plante d'un vert sombre, aux feuilles

luisantes et dures, dont la vue avait fait faire une grimace au tirailleur.

— Le falezlez! dit-il, en jetant à terre les maigres pousses.

Zahner les ramassa : il avait une légère teinte de botanique et, sous ce nom arabe, il reconnut une espèce de jusquiame qu'il avait rencontrée déjà dans les gorges du Djebel-Amour où elle constituait un poison violent.

Et comme il en portait les racines à sa bouche et les mâchait avidement, après avoir parlé de ses propriétés toxiques :

— Mais vous êtes fou! cria de Melval, qui essaya de lui arracher la plante vénéneuse.

— Non pas, répondit le lieutenant : d'ailleurs j'ai faim et c'est une expérience à faire.

— Une expérience?

— Oui, il paraît que cette plante est poison violent sur les hauts sommets, dangereuse seulement sur les terrasses inférieures, et inoffensive dans les basses plaines. Or, nous sommes ici à une cote assez faible, quelques mètres à peine au-dessus du Niger : donc pas de danger (1).

— Je vous répète que vous êtes fou!

— J'ai faim, répéta simplement l'officier : d'ailleurs l'expérience est double; je me suis laissé dire par une Ouled-Naïl que cette plante engraissait les chameaux et les chèvres, tandis qu'elle tuait le cheval, l'âne et le chien. Très curieuses ces propriétés si diverses! Que j'en réchappe ou que j'y reste, je fais faire à la science un pas en avant. Intéressante au plus haut point la solution, pour moi tout au moins.

Et, tranquillement, il s'étendit sur le sable les yeux clos.

— Le malheureux! fit de Melval; c'est le délire qui commence.

La nuit fut atroce pour la petite caravane; car à la faim commençait à se joindre une torture intolérable, celle de la soif.

— Nous ne pouvons pourtant attendre la mort ici sans

(1) H. Duveyrier. *Les Touaregs du Nord.*

rien faire, fit de Melval en se levant brusquement, après quelques heures de repos ; il faut trouver de l'eau avant le lever du jour. En route, Baba!...

La route fut reprise ; l'étoile polaire, très bas sur l'horizon, puisque les voyageurs n'étaient qu'au 20e degré de latitude, leur servait de guide.

Zahner s'était levé un peu titubant ; il semblait sortir d'un engourdissement prolongé et se passait la main sur le front, étonné de se retrouver là.

Et quand, au bout de quelques pas, il eut repris ses esprits :

— L'homme n'est qu'un « ruminant », fit-il ; l'épreuve est faite.

Lorsque le disque rouge du soleil émergea à la droite des malheureux, annonçant à leurs poitrines desséchées, à leurs langues épaissies un air plus embrasé encore que la veille, rien n'apparaissait dans l'immense étendue qui dénotàt l'approche d'un puits.

Six heures encore ils allèrent droit devant eux, s'espaçant sur un large front, malgré le danger d'une pareille marche, pour essayer de découvrir dans le sable les traces d'animaux qui avaient été, les jours précédents, leurs guides les plus sûrs vers les points d'eau.

Nulle empreinte n'apparaissait.

De Melval fit un signal et tous le rejoignirent.

— Espères-tu encore, Baba ? demanda-t-il d'une voix qu'il cherchait à affermir.

— Peut-être, derrière la grande dune que tu vois là-bas.

— Mais nous ne l'atteindrons jamais ; fit le capitaine, en regardant Zahner dont les yeux injectés de sang fixaient le vide.

— Il le faut, pourtant. De là-haut je pourrai voir ; il doit y avoir un lit d'oued de l'autre côté...

— Marchons ! dit de Melval, d'un air d'autorité.

Et il prit le bras de son lieutenant. Nedjma prit l'autre.

Depuis le départ, aucune plainte n'était sortie de la bouche de la jeune fille.

Accoutumée à ce climat de feu, elle pouvait supporter plus longtemps que ses compagnons la privation de boire, et les longs regards dont elle enveloppait de Melval mon-

traient assez que la fatigue physique ne comptait pas pour elle.

Elle avait suivi comme une « slougia » [1] fidèle celui qu'elle aimait, ayant pour lui des attentions pleines d'une tendresse silencieuse et infinie, regardant comme un coin du paradis cette aride immensité qu'elle courait avec l'élu de son cœur.

Sa figure amaigrie indiquait seule l'affaiblissement dû aux privations, mais ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

La mort près de lui ne l'effrayait pas.

Vers quatre heures du soir, les fugitifs avaient atteint le sommet de la grande dune.

Depuis trente-six heures, ils étaient sans nourriture et sans eau.

Mais, de l'autre côté, le morne paysage recommençait.

C'était « le ciel sans nuage et la terre sans ombre » [2] que dépeint l'intrépide explorateur allemand.

Baba inspecta longuement les crêtes nouvelles qui bordaient l'horizon.

Le soleil couchant leur donnait cette netteté de contours qui a valu aux crêtes des « ghourds » le nom de « sioufs » ou « sabres », tant le fil en est pur.

— Rien! fit Baba secouant la tête; je ne vois rien : c'est fini!

Et, debout, appuyé sur son fusil, il ne bougea plus.

Cependant, Zahner, après s'être étendu sur le sable, s'était relevé sur son séant.

Pour cet Alsacien corpulent, grand mangeur et grand buveur, le supplice devenait intolérable.

Des sons rauques sortaient de sa gorge desséchée; il se mit à gesticuler, les doigts crispés, le regard égaré, en proie à cette hallucination qui fait croire au voyageur perdu dans le Sahara qu'il est au fond d'un trou noir dont il gravit, sans avancer d'un pas, les pentes croulantes [3].

Puis, ce fut le tour d'Hilarion, qui se mit à gratter désespérément le sable en répétant d'une voix étranglée : A boire! à boire!

(1) Levrette arabe.
(2) NACHTIGAL. *Sahara et Soudan.*
(3) LARGEAU. *Le pays de Rirha.*

Un instant, de Melval, songeur, les regarda; puis sentant un voile s'étendre sur ses yeux, il s'allongea sur le sable.

— Baba! fit-il, dans un dernier effort; va, si tu peux encore; va, tâche de tuer une antilope, n'importe quoi,... nous boirons son sang... Oh!... boire,... boire du sang!... fit-il épuisé.

Mais l'Arabe hocha la tête; depuis le matin, il cherchait un gibier et aucun animal n'était passé à portée de sa vue.

Dans quelle partie inhospitalière du Sahara se trouvaient-ils donc pour que rien de vivant ne s'y montrât depuis quatre jours entiers qu'il n'avait pas tiré un coup de feu?

De Melval se couvrit la tête de son burnous et ne parla plus.

Près de lui Nedjma s'était agenouillée et avait pris sa main.

— Boire du sang! répéta-t-il, en proie à cette idée fixe qu'il avait puisée dans des récits arabes, songeant à ces peuplades étranges du Tibesti qui ouvrent une veine de leur méhari pour étancher leur soif, et qui, lorsque la stupeur de la faim commence à les envahir, s'attachent fortement sur le dos de leur monture, s'en remettant à son instinct pour la découverte d'un campement.

Nedjma se releva en entendant sa plainte.

Elle prit à sa ceinture le petit « mouss » (1) qui ne la quittait jamais, releva son haïk bleu et, d'un coup rapide, sans détourner la tête, se fit une profonde entaille dans le haut du bras.

Le sang jaillit, teignant de pourpre, la peau ambrée aux fermes contours.

Elle se pencha, écartant le burnous, anxieuse qu'il refusât.

Mais elle le vit, les yeux clos, la bouche entr'ouverte, haletant, respirant avec peine, et, d'un geste adorable, elle mit entre ses lèvres la blessure écarlate.

Et son cœur fut inondé d'un bonheur infini, lorsqu'il but avidement, tout à son rêve sanglant.

Mais, soudain il ouvrit les yeux, la regarda, comprit tout;

(1) Couteau.

et, secoué par une émotion inexprimable, la prit entre ses bras...

— Nedjma!... toi... Nedjma!... fit-il tout tremblant, tu as fait cela?

— Je t'aime, Lioune, fit-elle doucement.

La soif, la fatigue, il oublia tout.

Fiévreusement, il arracha un morceau de son burnous et lui en enveloppa le bras, prit le cordon qui attachait sa boussole, et, par une ligature faite au-dessus de la blessure, arrêta l'hémorragie.

Puis il mit un baiser sur son épaule nue et, la sentant tressaillir, la serra passionnément dans ses bras.

— Oh! Lioune! Lioune! fit-elle, que je suis heureuse!

Alors, de nouveau, ils s'étendirent sur le sable, attendant la fin. Elle s'était blottie contre lui, sa tête charmante sur son épaule, l'inondant des boucles folles de sa chevelure d'un noir bleu, et ils ne firent plus un mouvement.

A cet instant, il subissait cette impression étrange de l'oubli de tout. Il vivait seulement de l'heure présente, et c'était pour lui une jouissance infinie de sentir auprès de lui cette adorable créature dont tout le bonheur aurait consisté à mourir à ses côtés.

La voix intérieure qui lui avait crié à toute heure: « Christiane! Christiane! » qui avait décuplé ses forces pour le rapprocher de la bien-aimée de France, cette voix-là s'était tue soudain.

Quelle différence entre ces splendides créatures du désert aux vêtements bibliques, aux regards d'étoile, et ces poupées civilisées, au corps comprimé dans des fourreaux rigides, à la démarche étudiée, à la chevelure savamment apprêtée!

Qu'elle lui paraissait belle, à cette heure, la jeune Arabe, dans ce décor saharien où commençaient à danser, devant ses yeux troubles, les fantômes de l'hallucination!

Et, comme si la nature eût voulu s'associer à leurs fiançailles, le « chant des sables » se fit entendre au milieu du silence infini.

C'était comme une sonnerie vibrante et lointaine de clairons s'élevant et s'éteignant au Nord pour reprendre à l'Est, douce comme le chant des sirènes et le murmure de

la mer, phénomène inexpliqué, dû sans doute à l'écroulement des nappes et au froissement, les uns contre les autres, des milliards de molécules que déplace le siroco.

Les soldats français qui l'entendirent pour la première fois dans les solitudes du Souf et le désert de Ouargla, l'appelèrent le « tambour des sables ». Les guides arabes égarés croient, en entendant cette musique des dunes, qu'un « djinn » moqueur chantonne leur mort prochaine (1).

Ce soir-là, elle berça le sommeil épuisé de la petite cara-



Oh ! Lioune, Lioune, que je suis heureuse ! (Page 98.)

vane et plana au-dessus du couple charmant comme pour joindre ses harmonies lointaines au chant d'amour de leurs cœurs.

Et il était touchant ce tableau d'un Français et d'une Arabe unis soudain par le sang, étrange lien d'amour noué à leur dernière heure, sur cette terre que faisaient retentir les armées noires en marche, et à la veille d'une guerre qui allait sacrifier des torrents de sang à la haine des races.

. . . .

Quand ils sortirent de leur assoupissement, vingt Touaregs les entouraient, assis silencieux à quelques pas d'eux.

(1) Oscar Lenz. *Timbuktu.*

Ces « Gens du Voile » étaient de noble caste, car ils portaient le « litzam » noir, le blanc étant réservé aux hommes de race inférieure.

A côté d'eux, Zahner et Hilarion buvaient avidement à une peau de bouc qu'un nègre portait sur l'épaule, et Baba, debout devant l'un d'entre eux, lui montrait le capitaine de Melval.

Un Targui se détacha du groupe, une outre de cuir à la main, humecta les lèvres des deux jeunes gens ; puis, quand ils purent boire sans danger, leur offrit du lait de chamelle aigri.

Cette boisson leur parut la plus délicieuse qu'ils eussent jamais bue ; Nedjma retrouva la force de se lever pour faire boire elle-même l'officier le premier, et, après lui, porta à sa bouche, les yeux brillants de bonheur, l'orifice qu'avaient touché ses lèvres.

Puis, les Imohagh envoyèrent, par des serviteurs, des gâteaux faits de figues et de dattes et des baies de persica pilées dans du miel, et les fugitifs mangèrent sans que leurs hôtes eussent échangé un seul mot.

Et de Melval entendit seulement Baba qui, le désignant, disait à celui qui paraissait être leur chef :

— Celui-ci est l'ami du prince Omar. Vous en répondez sur votre tête.

Il comprit alors pourquoi il était encore vivant.

— Amzigh vous fait dire de vous préparer au départ, dit le fidèle ordonnance, lorsque la faim des fugitifs fut apaisée.

— Et où nous conduit-il ? demanda le capitaine.

— A Aghadès.

— A Aghadès ? dans l'Aïr ?

— Oui.

— Mais c'est au diable !

— Oui, douze jours de méhari...

— 900 kilomètres au moins ; et pourquoi à Aghadès ? pourquoi pas à Tambouctou, dont nous ne sommes qu'à 200 kilomètres à peine ?

— Parce que le sultan doit arriver à Aghadès prochainement. Si tu n'es pas l'ami de son fils, comme tu l'as dit, tu mourras dans les plus affreux supplices pour les avoir trompés.

— Son fils Omar y sera-t-il aussi ?

— Oui.

— Alors nous avons quelque chance d'en réchapper ; partons. Demande seulement à ton Amzigh qu'il ménage un peu cette enfant blessée et lui donne une monture.

— Nous avons tous des montures, à raison d'un méhari pour deux d'entre nous.

— Alors, c'est bien, je me charge d'elle. Remercie Amzigh et dis-lui que le fils du sultan lui saura gré de l'hospitalité offerte à son ami.

Ce ne fut pas douze jours, mais dix-huit, qu'employa la caravane à atteindre les premières oasis de l'Aïr.

Il fallut s'infléchir vers le Sud pour éviter le plateau tourmenté de l'Adrar dépourvu d'eau, traverser la région pierreuse des Aouellimiden, franchir le lit sablonneux du Sakerret, fleuve immense qui descend du massif du Tassili-Ouan-Ahaggar et dont le cours inconnu des Européens rejoint le Niger à Gomba.

De Melval aurait bien voulu savoir si cet oued desséché était le même que celui dont Clapperton décrit le cours dans les environs de Sokoto ; mais aux questions qu'il adressa à ses guides ou plutôt à ses gardiens, nul ne répondit.

Il n'avait d'ailleurs qu'un intérêt très indirect à résoudre cette question ; ce voyage, qu'en toute autre circonstance il eût trouvé horriblement pénible, revêtait, grâce à la présence de la jeune fille, un caractère plein de charme et de poésie.

A son tour, il l'entourait de mille soins, la soutenant de ses deux bras, assise devant lui sur le méhari, accoutumé fort heureusement aux balancements saccadés de cette monture saharienne, puisque ses tirailleurs étaient montés de même pendant leurs périodes de marches.

Le soir, elle s'étendait auprès de lui, comme elle l'avait fait pendant cette nuit qu'il avait cru la dernière, et une immense tendresse pour elle emplissait son cœur ; elle se fût donnée à lui sans une hésitation, mais l'idée ne lui venait même pas de la prendre. Il écoutait sa respiration d'enfant, mettait un baiser sur son front et s'endormait, ne voyant

plus qu'à travers un brouillard Alger, Christiane et ses serments.

Insondables mystères de l'amour, qui vous connaîtra jamais !

Le seizième jour, les premières végétations annoncèrent l'approche de l'Asben; la caravane entra dans la zone des steppes ; les herbes se montrèrent d'abord dans les creux, entre les ondulations du terrain, puis sur les renflements du sol. Les premiers arbres apparurent ; c'étaient des « toundoub » aux troncs tortueux et déchirés, aux grosses branches recourbées et pendantes [1] ; les acacias et les palmiers doums leur succédèrent, et une splendide région s'étendit sous les yeux des voyageurs.



Il la soutenait sur le méhari.
(Page 101.)

Les antilopes à longues cornes y bondissaient au milieu d'une verdure luxuriante, les lions s'y montraient par bandes, mais des lions d'une espèce particulière, dépourvue de crinière, comme les lions de l'Inde, et n'attaquant pas l'homme; des sangliers gîtaient dans des fourrés de tamaris, et des singes sautaient d'un palmier à l'autre, se balançant curieusement à cent pieds du sol.

Enfin, au sortir d'un défilé rocheux, au fond duquel coulait un maigre filet d'eau, un groupe de maisons grises apparut entre les figuiers d'un merveilleux jardin.

C'était Aghadès.

Siège, autrefois, d'un immense marché qui s'est déplacé à la fin du siècle dernier, lorsque les Touaregs s'emparèrent de Gogo, Aghadès avait vu sa population descendre de 70.000 à 8.000 habitants.

Sa position géographique la mettant d'ailleurs à une centaine de kilomètres du chemin frayé par les caravanes qui vont de Mourzouk au Damergou, route suivie par Barth en

(1) Dr Barth.

1850, la place en dehors des grandes voies commerciales du Sahara.

Cette route même est loin d'être la plus fréquentée de celles qui font communiquer Tripoli avec le Soudan central; la plus directe est celle que suivirent Oudney, Denham et Clapperton, lorsqu'en 1822 ils atteignirent le Tchad et visitèrent ce côté de l'Adamaoua.

Ce fut aussi celle que prirent, en 1865, l'Anglais Rohfls, lorsqu'il traversa l'Afrique de Tripoli à Lagos par Kouka, et, en 1870, l'Allemand Nachtigal dont le retour du Tchad par l'Ouadaï, le Darfour, le Kordofan, Khartoum et le Caire, fit l'admiration de l'Europe.

C'est celle, enfin, que prit le commandant Monteil, lorsque, ayant traversé l'Afrique en sens inverse, de Saint-Louis au Tchad par Ségou, Saï et Sokoto, il regagna Tripoli par Mourzouk avec son fidèle compagnon l'adjudant Badaire.

Cette voie de pénétration diminue de 600 kilomètres au moins le trajet de la côte au Soudan, et une compagnie anglaise songea un instant à la suivre dans le tracé d'un chemin de fer partant de Tripoli.

Mais, malgré tout le désir de l'Angleterre de nous devancer dans la construction du Transsaharien, les capitaux anglais avaient fait défection, pour la bonne raison que nos voisins n'ont pas pour habitude de dépenser leur argent dans des entreprises où ils n'ont pas un intérêt direct et immédiat.

Or, l'intérêt des Anglais n'est plus dans cette partie de l'Afrique, définitivement abandonnée par eux à l'influence française; elle avait suffisamment à s'occuper en Égypte et au Cap, dans le sud et dans l'est du continent noir.

Comme la troupe de Touaregs allait entrer dans l'oasis, un cortège en débouchait.

Précédé d'une troupe de marabouts portant des étendards verts et rouges, un cavalier monté sur un cheval richement caparaçonné et dont la haute selle arabe était couverte de broderies d'or, venait de paraître.

Les Touaregs se rangèrent et firent brutalement ranger leurs prisonniers pour lui livrer passage.

Mais déjà, de Melval avait jeté un cri de surprise.

— C'est lui ! Je ne suis pas fou ! C'est bien lui !

— Qui donc ? demanda Zahner.

— Eh parbleu ! Omar, mon camarade de promotion, celui dont parlait Nedjma l'autre jour.

— Est-ce possible !

— Si c'est possible ! mais je suis bien sûr de ne pas me tromper, je le reconnais comme si je l'avais vu hier, et, en le revoyant, je me souviens maintenant de ce sobriquet ! oui, nous l'appellions Galette-Pacha, parce qu'il avait toujours la bourse bien garnie.

— Ça me parait tellement fort, mon capitaine, que j'ai bien peur que vous n'ayez recu un coup de soleil sur la tête.

— Attendez, fit de Melval, vous allez voir.

Et, comme Omar venait de les dépasser de quelques pas :

— Ia [1] s'écria de Melval à pleine voix, ia, Galette-Pacha !

Déjà un Touareg s'élançait, la lance levée, pour punir l'insolent, le mot de « Galette » ne pouvait être qu'une injure aux yeux de ce barbare, alors qu'il évoque de si douces images chez les peuples civilisés.

Mais Omar s'était retourné, comme s'il eût reçu un fer de lance entre les deux épaules.

Et, stupéfait, il regarda, étonné au plus haut point, son cheval arrêté court sur les jarrets.

Quel être humain pouvait connaître ce surnom qui, après dix ans, dans ce coin perdu de l'Afrique, revenait lui sonner aux oreilles le clairon des doux souvenirs !

Mais de Melval, de son bras laissé libre, avait ouvert son burnous et montrait son dolman bleu de tirailleur.

— Eh bien ! et la promotion de Siam, tu ne t'en souviens donc plus ? fit-il en riant.

Le jeune prince leva le bras et la foule s'écarta.

Il poussa son cheval vers le groupe de Touaregs qu'entourait une foule manifestement hostile.

— Qui es-tu ? demanda-t-il en français, sans qu'un muscle de sa figure tressaillit.

— De Melval, ton camarade de promotion, deuxième compagnie ; toi tu étais de la quatrième, capitaine Bertal.

— Je me souviens, fit-il en français, mais, ici, cesse de

(1) *Ia.* Interjection arabe pour appeler : Eh !

rire et ne semble plus me connaître jusqu'à ce que je t'aie revu ce soir en particulier.

— A ce soir; mais recommande bien qu'on ne nous sépare pas.

— Vous êtes donc plusieurs ici?

— Nous sommes cinq.

— Bien! c'est dit; mais sois sérieux et n'ouvre plus la bouche.

— Compris; tu es un bon petit « co » (1), dit le capitaine en rendant à sa figure une expression de rigidité que démentait sa joie intérieure.

Le jeune prince donna des ordres à un Arabe de sa suite et, aussitôt, la petite caravane fut entraînée dans l'intérieur de la ville.

(1) Abréviatif de « camarade » usité à Saint-Cyr.





CHAPITRE V

Deux camarades de la promotion du Siam. — Craintes d'internement. La volonté du sultan. — Une passion subite. — Sauvée du harem. — Deux ennemis dangereux. — Les pirouettes d'Hilarion. — Ben Amema. — Conseil de guerre. — Le cheik supérieur des Touaregs et le chérif des Maures. — La situation au Maroc. — La civilisation musulmane. — Le signal.

Quelques instants après, les cinq fugitifs étaient enfermés dans une vaste salle du palais occupé par le sultan.

— Voilà une amusante rencontre, dit Zahner quand ils furent seuls, pendant que Baba et Hilarion se congratulaient dans un coin d'avoir échappé à l'étranglement.

— Je n'en reviens pas moi-même, fit de Melval; ces choses-là tiennent du roman et je ne me doutais guère, lorsque je le blaguais jadis tant à l'école, que je m'estimerais bien heureux de retrouver ici ce brave petit sultan; en avions-nous à son service des plaisanteries faciles! Je me rappelle encore que nous l'appelions Omar en boîte lorsqu'il grimpait à la salle de police, et il fallait nous entendre aspirer l'*h* de son nom dans ce médiocre calembour.

— Oui, fit Zahner, et à voir les honneurs que lui rendent tous ces moricauds, il me paraît bien établi que ce jeune crustacé est décidément l'un des chefs de la révolte qui vient de nous transformer pendant quinze jours en colis d'exportation.

En ce moment, la porte s'ouvrit et Omar parut.

Dès qu'elle se fut refermée, le mettant à l'abri des regards du nègre qui gardait les prisonniers, l'expression de la figure du jeune prince changea subitement.

De dure elle devint souriante, et s'élançant les bras tendus vers de Melval :

— Toi ici! mais comment as-tu pu y arriver sans être tué dix fois?

En quelques mots le capitaine le mit au courant.

Alors il remarqua la jeune fille qui, assise dans un coin de la pièce où elle s'était retirée discrètement, conservait l'immobilité d'une statue.

— Petite esclave ou petite maîtresse? dit-il.

— Ni l'une ni l'autre, dit l'officier.

Et il lui donna des détails sur son origine, sa tribu et le rôle qu'elle avait joué dans les événements à la suite desquels ils venaient d'échouer là, sans parler toutefois du revirement qu'elle avait subitement opéré en lui.

— Alors, dit le jeune prince, méfie-toi, car elle ne restera pas longtemps avec vous.

— Et pourquoi?

— Mais parce qu'elle est ravissante, ce qui n'est pas commun ici, et, parce qu'un beau jour, un chef viendra la demander à mon père.

— Diable!

— Cela t'ennuierait?

— Certes.

— Elle n'est pourtant pas ta maîtresse, d'après ce que tu me dis?

— Tu vois bien que c'est encore une enfant, et c'est pourquoi ça me ferait un très désagréable effet de la savoir côte à côte avec un de tes négros, fût-il de souche royale.

— Et pourtant, c'est ce qui l'attend.

— Tu n'as qu'à dire à ton père que j'y tiens.

— Mon père! ce sera déjà beaucoup d'obtenir de lui votre grâce; car je ne te l'ai pas dit, mais son ordre est formel : tout Européen doit être mis à mort.

— Sait-il que nous sommes ici?

— Oui, je le lui ai dit, et il m'a répondu qu'il réfléchirait.

— Fasse Mahomet qu'il réfléchisse bien.

— Tu invoques Mahomet, sais-tu que ce serait le vrai moyen de t'en tirer.

— Je ne comprends pas.

— Pourquoi ne te ferais-tu pas musulman ?

— Ah ! ça, non, vois-tu, le titre de renégat en matière de religion comme en matière de patriotisme, me répugne absolument.

— Je le comprends; pourtant, si tu connaissais mieux notre religion, tu verrais que...

— C'est possible, mais crois-moi, cherche autre chose.

— Dans tous les cas, il vous faut adopter, dès maintenant, la vie, les vêtements et les usages arabes.

— Qu'à cela ne tienne.

— Je ne sais encore ce que mon père décidera, mais il est évident qu'avec votre tenue actuelle mi-arabe, mi-française, vous risqueriez gros bien souvent.

— Et que diable allez-vous faire de nous?

— Mon père décidera tout à l'heure.

— Ne pourrais-tu avec un bon sauf-conduit et un guide sûr nous faire accompagner jusqu'à El-Goléa ou Touggourt.

— Pauvre ami ! tu me fais l'effet d'un homme endormi dans une maison en flammes; ignores-tu donc ce qui se passe autour de toi ?

— Je vois bien qu'une révolte assez grave vient d'interrompre, pour quelque temps, les travaux de notre chemin de fer; mais nous n'en sommes pas en France à une colonne près, et dans trois mois l'ordre sera rétabli.

— Ne conserve pas de pareilles illusions, de Melval, fit le jeune sultan d'une voix grave; ce n'est pas seulement l'Algérie qui est en feu, c'est l'Afrique entière, c'est l'Inde et l'Arabie qui vont s'enflammer à leur tour; c'est le monde musulman tout entier qui se lève contre les chrétiens.

Et avec une animation qu'il n'avait certainement pas jadis lorsqu'il passait à Saint-Cyr ses examens de fin d'année, Omar étala sous les yeux de son camarade de promotion l'œuvre de son père et la sienne.

Il lui montra ces trente armées qui allaient jaillir du sol africain au signal donné tout à l'heure et bientôt inonder l'Europe.

Les deux officiers n'en revenaient pas.

Evidemment, depuis quelque temps on s'était inquiété, en France, des progrès extraordinaires du mahométanisme; mais cette solution avait été prévue depuis longtemps déjà par nombre de gens connaissant l'Afrique fétichiste, et on n'y avait vu qu'une chose : c'est que la suppression de la traite des noirs, but autrefois rêvé par les grandes puissances, allait être atteint sans leur intervention.

On s'était préoccupé aussi des mouvements qui s'étaient produits subitement au centre de ce continent, de l'impossibilité où s'étaient trouvés, tout d'un coup, voyageurs et missions, de pénétrer à l'intérieur; enfin du nombre de massacres qui avaient marqué les dernières années, mais on était loin de supposer tous ces faits inspirés par la même tête.

C'est que les noirs savent mieux que les blancs garder un secret, que les traîtres sont rares chez les peuples musulmans et que le reportage n'a pas fait grand progrès dans cette troisième partie du monde.

— Et votre objectif est l'Europe ? demanda de Melval, que mille réflexions avaient assailli à la fois.

— Oui, répondit Omar, mais ne m'interroge plus, je ne pourrais répondre. Je t'en ai déjà trop dit et ce que tu sais suffit déjà à te fermer le chemin du retour de ton pays; je vais voir mon père afin qu'il décide au plus tôt sur votre sort, et quand nous serons fixés, nous pourrons reprendre cette conversation. Lui est le maître, le seul maître ici.

— Mais ne peux-tu préjuger de sa décision?

— Il épargnera vos vies, j'en suis sûr et je m'en porte garant; mais que fera-t-il de vous? je l'ignore; peut-être vous fixera-t-il quelque part, au centre de l'Afrique, un lieu de résidence pendant la durée de l'expédition.

— Diable ! l'internement alors?

— Oui, mais un internement qui n'aurait rien de pénible; on vous donnerait des cases, un champ, et vous mèneriez la vie de colons avec la seule restriction de ne pas chercher à vous éloigner.

— Je t'avoue que cette perspective ne me sourit pas du tout, fit le capitaine.

— Je vous ferais même donner des femmes si le cœur

vous en dit, poursuivit Omar; car après le départ de tous les hommes valides, ce n'est pas cette denrée qui manquera dans le pays : vous n'êtes mariés ni l'un ni l'autre, je suppose ?

— Non, pas du tout, fit Zahner, que cette idée d'un harem réveilla de son mauvais rêve.

— Eh bien ! alors, fit le jeune prince en riant.

— Je n'ai plus envie de plaisanter, fit de Melval; cette idée de coloniser un morceau du Sahara, pendant que tu chambarderais mes propriétés en Bourgogne, n'a rien d'attrayant.

Quelques instants après cette conversation, les prisonniers étaient introduits devant le sultan. Le commandeur des croyants était assis sur une natte à la mode arabe. Il avait quitté ses vêtements de guerre. Quelques tours d'une petite corde en poil de chameau fixait autour de sa tête un kaïk de laine fine et blanche. Il tenait dans sa main droite le petit chapelet de bois noir qui ne le quittait jamais et dont chaque grain avait été taillé dans l'olivier sacré qui pousse au milieu de la mosquée de la Mecque. Il les égrenait avec rapidité, et même en écoutant, sa bouche prononçait des sourates du Coran.

Du premier coup, le regard du capitaine de Melval croisa celui d'un Arabe, dont la physionomie le frappa au milieu de tous les indigènes à peau foncée et à barbe noire, et qui se tenait debout derrière le maître.

C'était Zérouk.

En même temps qu'il avait dévisagé l'officier français, le renégat avait porté ses regards sur Nedjma, dont l'attitude noble et le maintien gracieux imposaient l'attention.

Pendant toute la durée de l'audience il ne devait plus la quitter des yeux, mais l'impression produite par la jeune fille sur l'Anglais, n'était pas comparable à celle que manifestait le roi Mounza qui, arrivé à Aghadès la veille avec un convoi d'or et une imposante escorte, était assis sur une natte à la droite du sultan.

A la vue de la jeune fille, sa face simiesque s'était éclairée tout d'un coup. Ses petits yeux ternes injectés de sang s'étaient arrondis et une flamme lubrique s'y était allumée instantanément.

Aux demandes du sultan, le capitaine de Melval répondit simplement par le récit de ce qui lui était arrivé.

Le commandeur des croyants l'écouta avec attention.

— Tu es l'ami de mon fils, lui dit-il, plus que son hôte par conséquent, et tu es sacré pour moi ; tu n'as donc rien à craindre pour ta vie ni pour celle de tes compagnons, mais tu ne reverras pas ton pays : tu as pénétré nos projets, tu connais maintenant la tête qui exécute et il est trop tôt encore pour aller donner l'alarme en Europe.



Le roi Mounza.

— Tu es le plus fort et je suis entre tes mains, dit l'officier, fais de nous ce que tu voudras.

— Je n'ai pas de haine contre ta nation, reprit le sultan. Les Français ont toujours été les amis les plus désintéressés de la Turquie, et les relations entre les deux pays remontent à plusieurs siècles ; un de vos génies, Bonaparte, en débarquant en Egypte, proclamait que « les Français étaient les vrais musulmans ». Dieu leur inspirera le désir de le devenir et leur ouvrira la vraie voie ; ils ont ce qui manque à beaucoup d'autres peuples, la générosité, et comme les Arabes, ils ont le culte de leur parole. Ce sont des infidèles ; s'ils persistent dans l'erreur ils périront comme les autres ; mais je conserve néanmoins l'espoir qu'ils se convertiront à l'islamisme et m'épargneront les massacres ordonnés par Dieu.

— Tu te trompes, répondit l'officier en secouant la tête ; comment peux-tu espérer, connaissant leur culte pour l'honneur et la parole donnée, qu'ils renieront leur religion ? Ils ne la pratiquent plus guère, c'est vrai, mais ils lui redeviendraient attachés comme au premier jour si on voulait les obliger à en embrasser une autre ; crois-moi, tu ne les con-

vertiras point, le Français a d'instinct l'horreur des renégats.

Il y eut un silence : le sultan s'était retourné instinctivement vers Zérouk, et celui-ci avait pâli.

— Alors je les écraserai, fit-il.

— Ils se défendront.

— Peine perdue : tu en jugeras toi-même quand tu verras la terre couverte de mes soldats, car au lieu de t'enfermer dans mon « bôma », comme j'en avais l'intention, je t'autorise à me suivre.

— Te suivre ? fit joyeusement l'officier, que cette solution inattendue étonnait au plus haut point.

— Oui, tu m'accompagneras, mais tu vas me donner ta parole d'officier français que ni toi, ni ton compagnon, ni tes serviteurs, ne chercherez à fuir.

— Tu as ma parole, dit le capitaine, mais avec une réserve toutefois.

— Laquelle ?

— C'est que tu m'en délieras dès que nous aurons franchi la frontière de France.

— Pour retourner vers les tiens et me combattre ?

— Pour mourir avec mes compagnons d'armes : que t'importe un ennemi de plus, puisque tu es sûr de vaincre ?

— Ta franchise me plaît, j'y consens.

A ce moment, le roi Mounza se leva et se pencha vers le sultan : une conversation s'engagea à voix basse entre eux, et aux regards qu'ils échangèrent, il devint évident que c'était de Nedjma qu'il était question :

— Le roi des Monbouttous me demande cette fille pour son harem, dit le sultan ; il est mon ami : je la lui donne.

La foudre fût tombée aux pieds de la jeune Mauresque qu'elle n'eût pas produit un effet plus terrifiant : elle poussa un cri désespéré et s'abattit comme une masse aux pieds de l'officier.

Déjà Mounza avait fait un pas vers elle.

Mais de Melval étendit la main.

— Halte-là ! fit-il, personne ici ne touchera à cette enfant.

Le sultan fronça le sourcil..

— Ignores-tu, lui dit-il, qu'une fille de notre religion ne peut être l'esclave de personne ; d'ailleurs, elle est de sang noble, et sa place est dans un harem royal.

— Sa place est avec moi, dit de Melval d'une voix ferme.

— Et de quel droit? fit le roi des Monbouttous, dont la face bestiale et féroce était devenue hideuse.

— Du droit d'un époux; Nedjma est ma femme!... par son consentement et par le mien...

Il y eut un moment d'étonnement; la jeune fille s'était relevée, et, d'un geste qui en disait plus que de longs discours, avait entouré de ses bras le cou de l'officier.

Omar se pencha vers son père et lui dit quelques mots à voix basse.

— Laisse-les, Mounza, fit le sultan; dans quelques mois tu pourras choisir parmi les plus belles créatures d'Europe.

Et, grondant, le monarque cannibale recula pendant que la jeune fille, serrant fiévreusement la main de celui qui venait de la sauver de la plus affreuse des destinées, le suivait, l'âme nageant en plein ciel.

Sa femme!... il avait dit sa femme!

. . . .

Le roi Mounza venait de sortir de la salle où avait eu lieu l'audience du sultan; il était en proie à une rage indicible.

Dès le premier regard, il avait éprouvé pour cette fille de beauté si sévère, si différente des lourdes négresses de son harem, une attraction violente et impérieuse.

Elle appartenait à une race qu'il ne connaissait pas; les Monbouttous du haut Nil sont séparés de l'Océan par 3.500 kilomètres de désert et n'avaient jamais vu les Maures nomades qui en sillonnent les côtes.

Elle lui semblait une de ces houris que Mahomet promet à ses élus, dans les bosquets enchanteurs du Paradis.

Et c'était ce chien de roumi qui possédait cette perle de jeunesse et de beauté!

Et le sultan son maître, son ami, avait sanctionné pareille chose!

Son sang bouillonnait; l'amour bestial qui l'avait empoigné subitement pour cette vierge aux yeux si purs le tenaillait déjà comme s'il l'eût désirée depuis de longs mois.

Soudain, Zérouk se dressa devant lui, la figure mauvaise, la haine dans les yeux.

Lui aussi avait remarqué la jeune fille; mais l'insulte



Halte-là ! fit de Melval, personne ici ne touchera à cette enfant.
(Page 113.)

indirecte dont le capitaine de Melval l'avait souffleté sans le connaître avait rapidement détourné son attention et l'avait jeté hors de lui.

Le Français qui avait manifesté sa répulsion pour les renégats ne savait pas qu'il en avait un en face de lui, mais

les Arabes présents ne s'étaient pas trompés au regard du maître, et il avait senti peser sur lui leurs regards méprisants.

— Tu veux cette fille? demanda-t-il brusquement.

— Oui, dit Mounza, les yeux étincelants, je la veux!

— Laisse-moi faire.

— Que peux-tu? le sultan a parlé.

— Ne te souviens-tu pas que j'ai fait sauter le rocher d'Atougha?

— Si, je m'en souviens; tu possèdes un morceau de la foudre d'Allah. Eh bien! écrase ce Français et livre-moi cette vierge; je te donnerai vingt femmes en échange.



— Je ne veux rien pour le moment.

— Tu auras tout ce que tu me demanderas.

— Te souviendras-tu de la promesse, plus tard?

— Tiens; si je l'oublie, tu me la rappelleras en me présentant ce talisman. Grâce à lui tu passeras partout sain et sauf : car il n'est pas un musulman connaissant le roi Mounza, et ils sont nombreux, qui oserait, en le voyant, toucher à un cheveu de ta tête.

Et le cannibale ôta de son cou un morceau de gris-gris suspendu à un cordon de cuir jaune.

— Sois patient, dit Zérouk, et je déposerai cette fille dans tes bras, comme je mets cette amulette à mon cou.

— Je veux bien attendre, mais je ne pourrai attendre longtemps... Je la veux, te dis-je, vivante ou morte.

— Tu l'auras.

. . . .

— Libres! libres! nous voilà libres! s'écria Zahner en faisant une pirouette, lorsqu'il se retrouva dehors... Si je m'attendais à cette veine-là!

— Alors, c'est bien sûr maintenant, mon lieutenant, on ne nous coupera pas le cou, dit Hilarion qui n'avait rien

compris à la conversation précédente tenue en langue arabe.

— Certainement, fit le lieutenant qui, dans un besoin d'expansion, prit les deux mains du tirailleur et les lui secoua à lui briser les poignets.

— Eh bien! allons-nous-en, fit Hilarion; j'ai hâte de raconter tout ça à ma famille.

— Ta famille! tu es fou! Tu es libre, c'est vrai, mais libre



L'ancien professeur de gymnastique fit un saut périlleux suivi d'une roue magnifique. (Page 118.)

de ne pas t'en aller, car si tu fais mine de sortir d'ici, tu te feras enfiler par un de ces Touaregs comme un moineau à la brochette.

— Bah! en nous déguisant bien, mon lieutenant, je parie...

Tais-toi! le capitaine a donné sa parole pour nous tous; nous sommes prisonniers sur parole, comprends-tu?

— Diable!... s'il y a la parole du capitaine, plus moyen de penser à se carapatter.

— Évidemment; n'es-tu pas déjà satisfait de t'en tirer avec tes quatre membres?

— Si, je le suis, fit le gaillard qui n'avait pas volé son

nom; dites, mon lieutenant, que j'en suis comme une tomate.

Et, oubliant les indigènes qui les entouraient, l'ancien moniteur de gymnastique de la troisième du quatre fit un saut périlleux suivi d'une roue magnifique.

Ce fut un ébahissement des Arabes présents, et les Soudanais de la garde du sultan qui furent témoins de cet exploit clownesque eurent, dès ce jour, en haute estime le gaillard capable d'exécuter de pareilles pirouettes.

Et nul ne sait où le brave garçon se fût arrêté dans l'élan de sa joie, si un officier de la garde, envoyé par Omar, n'était venu prévenir le lieutenant que son maître les priait de venir revêtir un costume complètement arabe, en échange de leur tenue devenue trop dangereuse dans le milieu nouveau où ils allaient vivre.

. . . .

Le lendemain de ce jour, Ben-Amema, escorté d'une centaine de cavaliers, arrivait à Aghadès, venant de Rhat.

Il entra au galop dans la rue principale de la ville, suivi d'un tourbillon de poussière où bondissaient des chevaux de pure race, évoquant l'image de ces fameux Numides qui firent jadis trembler les légions romaines.

C'est de Rhat, oasis située au sud du Fezzan, sur la route de Ghadamez au Tchad, que son active propagande avait rayonné sur l'Algérie, la Tunisie et le Maroc.

De là qu'étaient partis les marabouts fanatiques que lui avait envoyés le cheik El-Senoussi pour agir d'abord sur les populations arabes échelonnées de Tambouctou au Gourara, et couper ensuite toute communication entre le Soudan et les côtes méditerranéennes.

Il avait réussi au delà de toute espérance dans cette première partie de sa tâche, tant était grande sur ces populations l'influence de cette secte des Senoussis qui avait juré l'extermination des infidèles.

Pour la première fois, on avait vu des tirailleurs algériens déserter en masse; ils n'avaient pas tué leurs officiers, mais ils les avaient abandonnés avec leurs maigres cadres français au milieu des solitudes sahariennes, et si quelques-uns, comme de Melval et Zahner, avaient pu échapper aux lances

de Touaregs par un concours extraordinaire de circonstances, la plupart avaient été massacrés avant d'avoir pu regagner Laghouat.

Laghouat était resté le dernier poste français au seuil du Sahara, parce qu'il avait une garnison de zouaves.

Partout ailleurs, de Figuig à El-Oued, et d'In-Salah au M'zab, la révolte avait chassé ou massacré les faibles garnisons françaises.

A Tuggurth, l'agha avait été étranglé par ses coreligionnaires, parce que, commandeur de la Légion d'honneur, il n'avait pas voulu verser le sang de ceux à qui il avait juré obéissance.

— Notre maître Mohammed, avait-il dit au cheik qui dirigeait la révolte, a recommandé à l'Arabe de respecter les traités.

— C'est vrai, avait répondu celui-ci, mais il n'a pas voulu parler des traités passés avec les infidèles; ceux-là sont lettre morte dès qu'on est assez fort pour les rompre.

Et, en effet, on trouve dans le Coran ces deux préceptes contraires, ce qui explique la facilité avec laquelle Abd-el-Kader trouva jadis, dans le livre saint, des arguments pour combattre à la fois fidèles et infidèles.

Ben-Amema était donc l'âme de la révolte qui venait de couper l'Algérie du Soudan; il venait de jouer le prologue du grand drame africain, et c'est à dessein que le sultan lui avait fait prendre l'avance, afin de laisser à l'Europe, le plus longtemps possible, l'illusion que la France seule était menacée dans ses possessions par ce soulèvement partiel.

Depuis trois mois déjà les émissaires envoyés par le commandeur des croyants dans les cours européennes avaient quitté Aghadès et étaient en mesure d'entretenir cette illusion chez les différentes puissances rivales.

Ben-Amema avait surveillé d'Idelès, au centre du plateau des Hoggars les premiers événements sahariens et avait donné un premier rendez-vous à ses partisans dans les oasis du Touat.

Il avait fait mettre In-Salah, Témentit, Timimoum et Adghar en état de défense pour leur permettre de résister aux colonnes françaises qui n'allaient pas manquer d'apparaître en attendant qu'il pût prendre l'offensive.

Pendant que ses partisans se réunissaient, il était venu chercher les dernières instructions du sultan, en même temps que les armes qui lui étaient destinées et dont un dépôt considérable avait été constitué à Aghadès.

Des émissaires avaient été envoyés par lui aux Arabes et surtout aux Kabyles algériens, leur recommandant d'attendre son arrivée pour se soulever, afin de mettre les garnisons françaises en présence d'une révolte intérieure, au moment même où se présenterait l'ennemi du dehors.

Telle fut la situation qu'exposa Ben-Amema, le chef des forces musulmanes, qui devait opérer sur la côte barbaresque, lorsque le sultan rassembla le soir, dans une grande djemaa [1], les chefs réunis à Aghadès.

Il y avait là, avec lui, le cheik suprême des Touaregs, le vieil Ischriden, et le chérif de l'Adrar, Hadj-Ibrahim, ce dernier commandant l'armée de Mauritanie formée par les contingents de l'immense pays qui s'étend entre le Maroc et le Sénégal.

— En résumé, dit Omar, tu as deux objectifs principaux : Alger et Tunis ; tu marcheras de ta personne contre le premier et Ben-Othman, le caïd des Ouled-Yacoub, qui concentre actuellement ses forces à Ghadamez, se dirigera contre le second.

— Tout est bien prévu ainsi, répondit Ben-Amema.

Après lui, Ischriden prit la parole. C'était un des spécimens les plus étonnants des coureurs du désert. Quoique d'un âge très avancé, âge dont il n'aurait pu donner le chiffre à dix ans près, il était encore droit, souple et vigoureux. D'une maigreur extrême, il se vantait de n'avoir jamais fait qu'un repas par jour, d'avoir vécu de grains, de dattes, de figues, de persica et d'herbe, et de n'avoir jamais touché ni oiseau ni poisson. L'insulte qu'il prodiguait le plus aux Arabes était celle de « grands mangeurs ». Pour lui, des gens préoccupés de leur ventre étaient au-dessous des animaux, car le chameau est sobre et ne mange que pour soutenir ses forces. Aussi, les Européens tenaient-ils pour lui le milieu entre la chèvre et le porc, et son mépris pour eux était souverain.

(1) Assemblée.

Les sourcils ombragés de touffes épaisses de poil blanc atténuaient la vivacité de son regard rendu étrange par le cercle blanc qui séparait la cornée de la sclérotique, signe certain de la pureté de la race. Le fond de ses yeux d'un brun rouge disait les nuits passées sur le sable et le rayonnement torride du soleil sur la surface brillante de l'Erg.

Sa réputation de sagesse et de cruauté lui valait une autorité incontestée sur toutes les tribus de la confédération.



Le vieil Ischriden, le cheik suprême des Touaregs.

— Les Imohagh (1), dit-il, que Dieu les bénisse, ont compris le besoin de s'unir et je t'apporte ici le traité d'union qui vient d'être conclu entre leurs quatre confédérations si longtemps rivales : les Adjer, supérieurs à tous les autres par leur nombre et par leurs richesses, les Hoggars dont les guerriers sont les plus redoutés, les Kel-Owi qui ont donné leur nom à l'Afrique (2), et les Aouellimiden du Sud qui jadis firent la conquête du Soudan, ne forment plus désormais qu'un seul peuple et une seule armée sous mes ordres.

A eux se sont joints les Berbères, Tagania, qui faisaient jadis commerce de leurs femmes avec les voyageurs et ont renoncé à ces pratiques indignes, défendues par notre sainte religion.

Leurs chefs se sont réunis dans le lieu le plus vénéré de tous les habitants du désert, au Msid d'Abd-el-Kerim, où ce saint iman convertit à l'islam les païens d'Haoussa.

Leurs cavaliers sont prêts et leurs provisions sont faites; ils sont moins nombreux que leurs frères de la côte, mais

(1) Nom que se donnent les Touaregs dans leur dialecte pour rappeler qu'ils ont dans les veines du sang du Prophète.

(2) On prétend que le nom de la troisième partie du monde vient de Aourigah, nom porté encore aujourd'hui par une importante fraction des Touaregs Kel-Owi.

ce sont des guerriers, et jamais le joug européen ne les a courbés.

Les Touaregs du Nord mettront sur pied cinquante mille hommes et ceux du Sud un peu plus.

— Je viens te demander où et quand ils doivent marcher?

— Attends encore trois lunes, dit le sultan, et rassemble-les, eux aussi, à In-Salah, que Ben-Amema aura certainement quitté à cette époque pour marcher vers le Nord; de là, tu te dirigeras sur Figuig, puis sur Oran. Pour tenir toute la côte africaine, il ne restera plus que Tanger à atteindre.

— Tanger, dit le chérif Hadj-Ibrahim, d'une voix décidée, Tanger est à moi.

Hadj-Ibrahim était le type le plus accompli de l'Arabe de grande tente : il était de taille élevée et d'attitude noble; son teint était mat, son front large, son nez fin, ses lèvres minces sans être pincées. Une barbe noire et soyeuse encadrait l'ovale de sa figure expressive, et un petit *ouchem* (1), entre les deux sourcils, faisait ressortir la pureté de son front.

C'était, en outre, l'homme le plus instruit de toute cette partie de l'Afrique.

— Tu sais que le chérif d'Ouazzan, le « seigneur », comme l'appellent nos frères du Maroc, n'a pas l'âme vile de son prédécesseur, qui ne recula pas devant la honte de mendier, à Alger, le titre de citoyen français (2); celui qui porte aujourd'hui avec dignité celui de fondateur de sa dynastie, Moulaï-Taieb, vient de porter un coup sensible à l'autorité de l'empereur marocain en lui refusant son hommage. Il est donc tout acquis à notre cause et voici la nouvelle qu'il m'envoie : les Imazghen (3) sont à toi. Les Riata eux-mêmes, qui ont eu jusqu'à présent pour devise : « *Ni Dieu ni sultan, mais la poudre pour maître* », attendent tes ordres, et leurs femmes préparent dans des outres la couleur dont elles barbouilleront le visage de leurs guerriers s'ils reculent pendant la guerre sainte (4).

(1) Tatouage.
(2) En 1876, sans l'obtenir d'ailleurs.
(3) Nom des Berbères du Nord.
(4) Colville. *Voyage au Maroc.*

Les marabouts ont restauré la foi dans les tribus du littoral qui portaient encore la croix et dont les femmes invoquaient encore la Vierge Marie [1]. Les Beni-Guill, ces hardis cavaliers dont les chevaux sont les plus beaux de tout le Magreb, fourbissent leurs armes.

— Toutes ces nouvelles réjouissent mon cœur, dit le sultan; continue, noble chérif.

— Les gens de Fez, poursuivit Hadj-Ibrahim, portent aux mosquées de Moulaï-Dris et de Karaouin, les plus saintes de l'Afrique du Nord, leurs plus ardentes prières pour le succès de tes desseins. Ceux de Mequinez n'ont pas oublié que leurs murailles ont été bâties par des esclaves chrétiens et que les cadavres de ces maudits ont été broyés et mélangés au mortier qui en couronne le faîte [2] : ils ont gardé au cœur la haine de l'infidèle et sauront bientôt te la prouver.

A Rbat, la clef sainte de Cordoue [3], rapportée par nos frères chassés d'Espagne, est redevenue un objet d'adoration et une confrérie s'est formée qui a juré de la reporter en Andalousie.

Tous enfin, jusqu'aux Gemt-el-Melah, ces anciens esclaves noirs que l'on achetait avec un peu de sel, te regardent comme l'envoyé de Dieu. Seul, l'empereur du Maroc est resté sourd à nos objurgations.

— L'insensé! dit le sultan.

— Comment ne se trouverait-il pas heureux de sa situation présente? fit Omar : l'Angleterre, la France, l'Espagne et jusqu'à l'Allemagne, convoitent ce dernier morceau de la puissance arabe resté debout au nord de notre continent, et l'antagonisme de ces puissances est le meilleur garant de sa tranquillité dans le pouvoir. Or, son pouvoir à lui c'est la possession [4]; tous les impôts sont à lui; il n'en

(1) De Foucault. *Au Maroc.*

(2) Colville.

(3) Élysée Reclus.

(4) Trois mots caractérisent les différences qui existent entre les peuples arabes de la Méditerranée dans la manière d'apprécier les qualités qui les séduisent le plus.

En Tunisie c'est *arfi* : le savoir, la science;

En Algérie c'est *sidi* : le pouvoir, la puissance, la force :

Au Maroc c'est *moulaï* : la propriété, la richesse.

emploie pas la moitié à l'entretien de son armée, ne donne pas un douro pour développer la prospérité de ce pays et entasse le reste dans son trésor de Mekinez, gardé par trois cents nègres, misérables esclaves voués, dans d'affreux souterrains, à la nuit éternelle. Cet homme n'est pas digne du nom de Musulman, et le Maroc est un pays à sauver et à transformer.

— Tu as raison, dit le sultan; quand nous reviendrons d'Europe, nous y importerons deux cent mille esclaves chrétiens, et une prospérité extraordinaire naitra dans ce malheureux pays; les Européens qui font actuellement tant de démarches pour être admis à y pénétrer et à le féconder, ne se doutent guère qu'ils y seront bientôt introduits comme travailleurs et que c'est sur leurs bras, en effet, que nous comptons pour en exploiter les richesses. Ainsi, chérif, tu dis que Moulaï-Taieb est prêt?



Hadj-Ibrahim.

— Oui, tu n'ignores pas qu'Ouazzan, sa principauté, est Dar-Domana, lieu d'asile que ne pourraient violer les soldats du sultan lui-même; profitant de cet avantage, il y appellera au jour dit tous ses partisans et compte rassembler une armée formidable devant laquelle l'empereur tombera sans que ses Bockaris (1) puissent le sauver.

— Tu diras au noble chérif que je veux la tête de cet empereur

— Tu la recevras. Quant à moi, poursuivit Hadj-Ibrahim, je rassemble tous mes contingents de Maures dans la fertile plaine du Sous et sur les bords de l'Ouled-Draa; de là, je marcherai sur Tanger, sur Marakech (Maroc), Rbat et la côte d'El-Arich; je veux, le premier, mettre le pied sur la terre d'Espagne, que nos frères embellirent de leurs arts et baignèrent de leur sang, lorsque le croissant flottait sur trois parties du monde.

— C'est là, dit le sultan, que tu te heurteras aux plus grandes difficultés. Comment comptes-tu passer la mer devant cette formidable position de Gibraltar?

(1) Gardes du corps du sultan du Maroc.

— J'ai visité ce pays, dit Ibrahim; nous laisserons Gibraltar et ses canons et nous passerons le détroit en face de Tarifa, au point où il est le moins large [1].

— Mais les vaisseaux anglais, que Dieu les maudisse, fermeront complètement le détroit.

— Ils n'empêcheront jamais les milliers de barques que je ferai réunir et construire au besoin, de faire le trajet pendant la nuit.

— Il n'y a plus de nuit maintenant pour eux, dit Omar, car avec leurs foyers électriques ils pourront éclairer le détroit comme en plein jour.

— Alors nous passerons ailleurs; qui sait, du reste, si nous ne pourrions utiliser ce passage sous-marin que les Espagnols ont construit récemment pour relier leur province de Tanger au continent; par la surprise, tout est possible; quoi qu'il en soit, je t'affirme, qu'en moins de deux mois, j'aurai inondé l'Espagne de noirs, dussé-je m'attaquer pour cela aux vaisseaux eux-mêmes.

— Il faut que tu passes, dit le sultan, car c'est à toi de frayer la route. Toute l'armée du Nord te suivra dès que tu auras pris pied en Espagne; je compte, d'ailleurs, sur toi pour envahir la France par les Pyrénées, au moment où j'y arriverai par l'Orient; nos efforts combinés ne seront pas de trop pour venir à bout de ce dernier peuple.

Dans ton passage à travers l'Espagne, reprit le sultan, ordonne à tes soldats d'épargner les villes remplies des souvenirs de nos ancêtres : Cordoue, Séville, Grenade : rappelle-toi que l'Alhambra doit redevenir le palais d'un nouveau khalife d'Occident.

Il se tut et reprit :

— Quel rêve ! la civilisation arabe reprenant son essor et, comme jadis, dominant le monde !

Qu'importe la disparition de cette civilisation européenne qui repose sur le matérialisme, l'athéisme et le mépris des lois de Dieu.

Et c'est celle-là que l'Europe voudrait nous imposer à coups de canon : c'est celle que Stanley, ce cruel voyageur, a promenée sur le Congo, en mitraillant des milliers de

(1) Le détroit de Gibraltar, dans ce point, n'a que quatorze kilomètres.

noirs ; celle que les Anglais inaugurent dans tous les pays dont ils s'emparent, divisant les peuples de même race et jetant les tribus les unes sur les autres ; celle des Allemands écrasant à coups de canon les populations inoffensives des Grands Lacs ; celle des Français, enfin, remplaçant les paisibles colons arabes d'Afrique par une population de faméliques et de juifs, rebut de leur métropole.

Une pareille civilisation doit disparaître.

La science ne mourra pas pour cela. Jamais elle n'a brillé d'un aussi vif éclat dans le monde qu'à l'époque des khalifes de Bagdad et de Damas ; n'est-ce pas un des nôtres qui a découvert le secret de la poudre ? N'est-ce pas à un Arabe que sont dues l'invention du papier, la construction des instruments qui mesurent le temps et l'art de se guider sur les mers avec la boussole ?

N'avons-nous pas couvert tous les pays conquis par nos armes de monuments splendides ? Voit-on encore aujourd'hui rien de plus beau que la mosquée de Cordoue, l'alcazar de Séville, la mosquée d'Omar à Jérusalem, les ruines de Bagdad, le Koutab de Delhi, le temple d'Ispahan et le mausolée d'Agra (1) ?

Ce sont nos ancêtres qui ont instruit l'Europe du moyen âge ; si elle a progressé depuis, c'est à leurs leçons qu'elle le doit. Ce fut Averroès qui fut l'autorité suprême des universités d'Europe pendant plusieurs siècles, Ibn-Jounis qui donna au monde les premiers principes d'astronomie, Avicenne qui dégagea la médecine des pratiques ignorantes du moyen âge (2).

Les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque ne sont parvenus à l'Europe qu'après être passés par la langue des disciples de Mahomet (3), et, pendant cinq cents ans, les papes

(1) Le Tadj Mahal d'Agra, mausolée construit par l'empereur Shah Jehan, en 1631, pour servir de tombeau à une femme qu'il ne pouvait se consoler d'avoir perdue, est une des merveilles du monde. Il a coûté 120 millions rien qu'en matériaux, pierres et mosaïques, et 20.000 ouvriers par jour, dont le travail ne coûtait rien, y furent, d'après Tavernier, occupés pendant vingt-deux ans.

(2) A la fin du siècle dernier on commentait encore à Montpellier les œuvres d'Avicenne.

(3) Effacez les Arabes de l'histoire, écrit M. Libri, et la renaissance des lettres sera retardée de plusieurs siècles en Europe.

nous ont tout emprunté en matière de science et d'art.

Pourquoi le flambeau arabe s'est-il éteint après avoir allumé autour de lui toutes ces civilisations ennemies? Pourquoi les maîtres sont-ils devenus les esclaves et les esclaves les maitres?

C'est que telle a été la volonté d'Allah : que son nom soit béni! Mais aujourd'hui il nous prête de nouveau l'appui de son bras: le monde musulman endormi se réveille; une ère nouvelle va s'ouvrir, et une civilisation vigoureuse, trempée dans le bain de sang que nous allons lui préparer, va rayonner pour des siècles sur trois parties du monde.

C'est ici, sur cette terre d'Afrique, qu'elle resplendira le plus, sur cette terre vierge, à peine effleurée par les peuples primitifs que les Européens croient de race inférieure.

Cette civilisation, poursuivit-il d'un air inspiré, je la pressens, je la bénis, je la vois!

Je vois tous les peuples tournés à l'heure de la prière vers la Kaâba (1) trois fois sainte.

Je vois les humains revenus aux mœurs antiques, la morale du Coran régnant sur terre, et dispensant à tous la justice qui ne s'achète pas.

Mais on n'obtient pas de pareils résultats sans secousse.

Celle que je vais donner ébranlera la moitié du globe : c'est Dieu qui me conduit.

Si je succombe à la tâche, c'est à toi, Omar, que je lègue ce sanglant, ce pesant héritage.

Je ne sais ce que la postérité dira de ma mémoire, parce que j'ignore les desseins de Dieu.

Je ne sais s'il permettra à ma race de conduire jusqu'au bout cette œuvre de salut.

Mais vous qui connaissez mes projets, répondez plus tard à ceux qui voudraient me donner le nom de *sanguinaire*, que mérita Tamerlan, répondez-leur que j'en mérite un autre, celui de *justicier*.

(1) Le Kaâba (Domus quadrata), but du pèlerinage de la Mecque, est une maison carrée dont la légende attribue la construction à Abraham et à son fils Ismaël. Elle contient la « pierre noire » vénérée de tout l'Islam et apportée par l'ange Gabriel — La deuxième partie de « l'Invasion Noire » contiendra d'ailleurs, sur le grand pèlerinage musulman et le temple de la Mecque, des descriptions puisées aux sources les plus authentiques.

— Maitre, dit le chérif de l'Adrar, Mahomet parle par ta bouche, et mon admiration pour toi n'a d'égale que mon aveugle soumission à tes grands desseins.

— Et maintenant, reprit le sultan, maintenant que le premier branle est donné, faisons briller le signal qui va mettre en mouvement la formidable armée des Noirs du Centre, du Sud et de l'Occident : qu'elle aille d'abord se retremper à la Mecque dans les eaux du Zem-Zem [1] et qu'ensuite rien n'arrête plus la marche du torrent.

Omar, demanda-t-il, les postes de signaux sont-ils tous disposés ?

— Oui, père, partout sur notre route je les ai distribués sur les sommets de distance en distance. Depuis les plateaux de l'Aïr et les terrasses du Damergou jusqu'aux montagnes bleues du Mwutan-Nzigué, les bûchers s'échelonnent et le signal franchira cet espace en moins d'une nuit. Des Grands Lacs il rayonnera sur l'Afrique entière, car tous les chefs ont été prévenus.

— Où est le premier, celui que ma main doit allumer ?

— Près d'ici, sur la dune d'Ilmiden.

— Allons-y, je veux l'allumer ce soir.

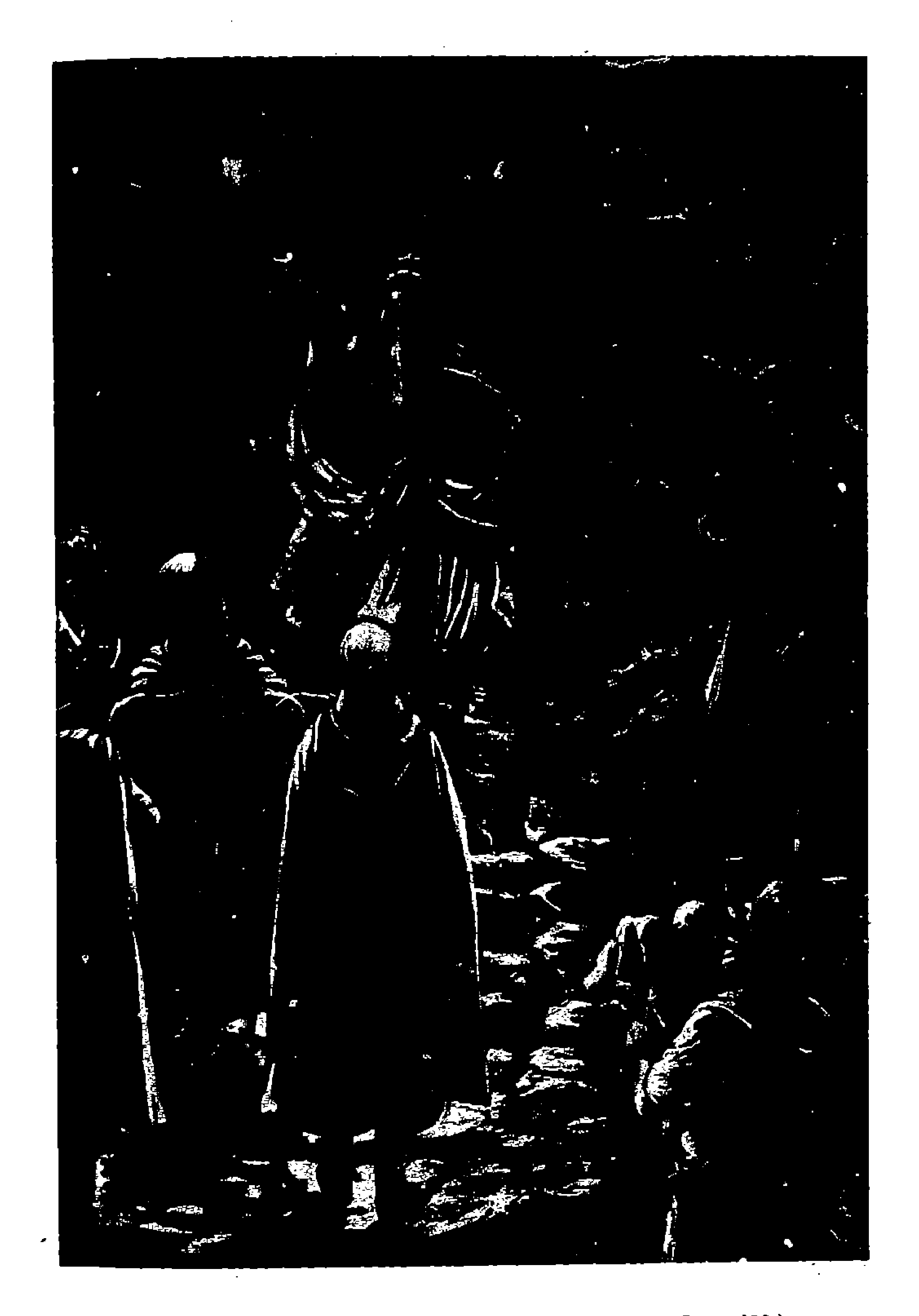
Quelques instants après, au milieu de la nuit profonde, le vieillard, suivi de son fils et des trois chefs de l'armée du Nord, gravissait la colline de sable rouge qui domine Aghadès. Derrière lui son escorte marchait silencieuse et, en le voyant passer, de nombreux Arabes suivirent comme des ombres.

Le sultan arriva au pied d'un bûcher que gardait un douar de Touaregs, campés tout autour sous leurs tentes de cuir.

L'un d'eux apporta une torche : le vieillard la prit et, se tournant vers l'Orient, récita un des premiers versets du Coran :

« Tout dépend de Dieu ! s'écria-t-il d'une voix forte, c'est lui qui a créé les peuples et les individus et qui, en les créant, a fixé un terme à leur vie ; quand ce terme est arrivé, ni la volonté, ni les conjurations des mortels ne sauraient le retarder ! »

(1) Fontaine sacrée dans la mosquée de la Mecque



Il brandit la torche qui jeta des étincelles dans la nuit. (Page 130.)

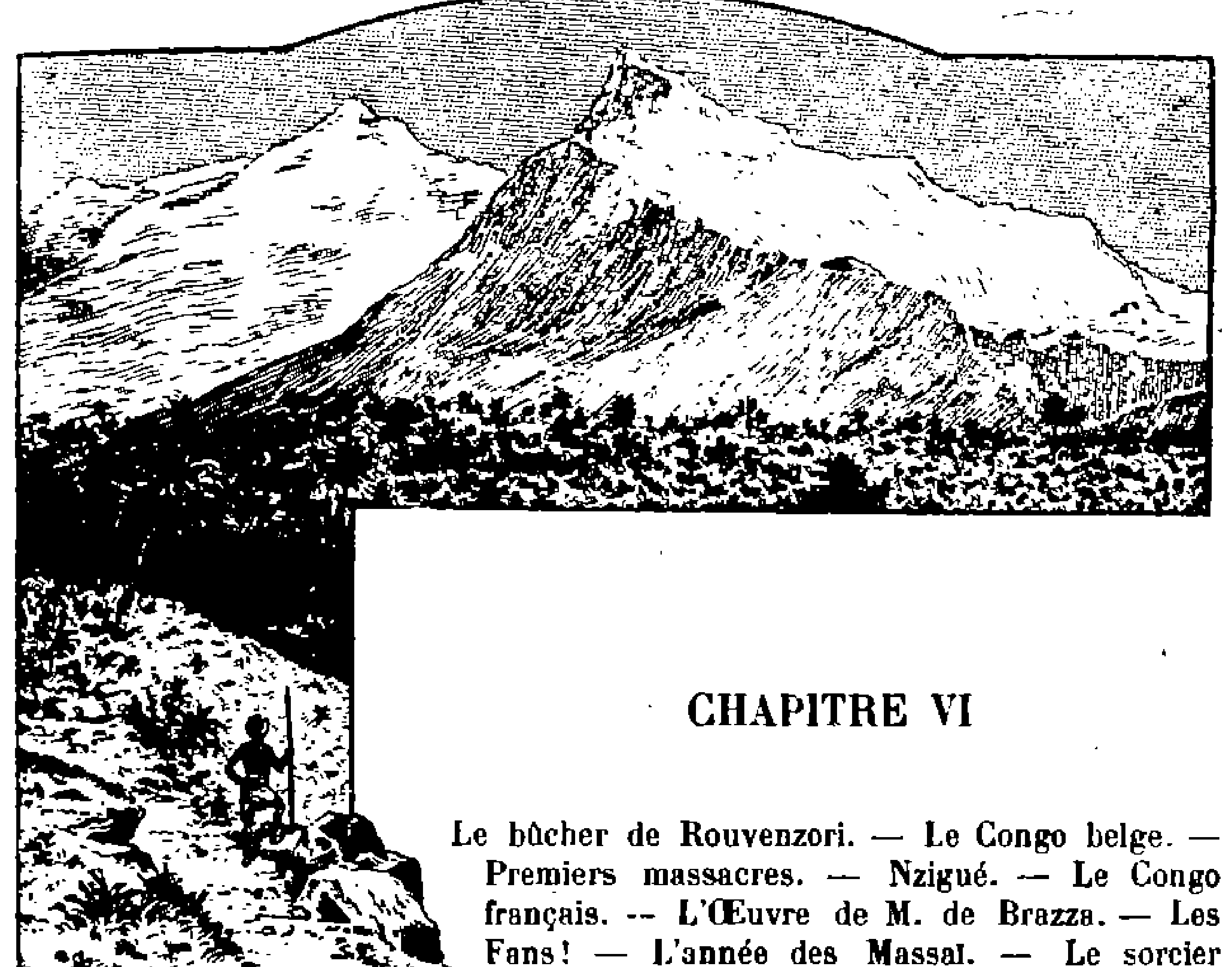
— Dieu de l'Islam! poursuivit-il, en brandissant la torche qui jeta des étincelles dans la nuit, c'est ta volonté sainte que j'exécute; souffle au cœur de tes serviteurs la haine de l'infidèle, la fureur des combats et le mépris de la mort!

Que les villes des chrétiens soient réduites en cendres comme cet amas de buissons résineux!

Et toi, Mahomet, prophète sacré, ancêtre trois fois saint, inspire-moi dans les conseils des chefs et dans le trouble des batailles!

La flamme monta dans la nuit pendant que, vers la ville, remplie de guerriers et sortie pour un jour de sa torpeur saharienne, retentissaient les chants des musiciens, le tamtam de la darbouka et le youyou des femmes étendues sur les terrasses





CHAPITRE VI

Le bûcher de Rouvenzori. — Le Congo belge. — Premiers massacres. — Nzigué. — Le Congo français. — L'Œuvre de M. de Brazza. — Les Fans! — L'année des Massaï. — Le sorcier Boula. — L'armée de l'Ougandi et les Mahdistes. — La Garde noire. — Une exécution peu ordinaire. — De l'impassibilité des nègres devant la douleur. — Le règlement d'Abd-el-Kader. — Grades inférieurs. — Les souvenirs d'Omar. — Guet-apens. — Doux crépuscule. — L'invasion en marche.

Cette nuit-là, de sommet en sommet, de petites flammes coururent aux quatre points cardinaux, et lorsque le matin arriva, le signal qui appelait à la guerre sainte tous les musulmans d'Afrique, parvenait au pays d'Ounyoro que domine le géant africain mesuré par Stanley : le « Rouvenzori » appelé par les indigènes « le Faiseur de Pluies » ou « le Roi des Nuages ».

Nous disons « mesuré » et non pas « découvert » par Stanley, car ce massif plus élevé que le Mont-Blanc, puisqu'il mesure 5.500 mètres au-dessus du lac Albert, élevé lui-même de 990 mètres au-dessus du niveau de la mer, n'est autre que celui des « *Monts de la Lune* ».

Déjà il est question de cette chaîne de montagnes dans la vieille carte arabe d'Edrissi, qui vivait en 1154.

Mais Stanley, le premier, en fit le tour lorsque, envoyé au secours d'Emin-Pacha en 1888, il le ramena du lac Albert à

la côte par l'Albert Édouard et le Victoria, ces deux grands réservoirs du Nil Blanc.

Il admira les merveilleuses forêts qui couvrent ses pentes : forêts de chênes, d'eucalyptus géants et de fougères arborescentes, se continuant par des forêts de cèdres et de pins jusqu'à l'altitude où la végétation disparait pour faire place aux neiges éternelles.

Lorsque les sentinelles qui veillaient au pied de la montagne aperçurent sur les plateaux lointains qui dominent au nord le cours de la Semliki les feux attendus depuis de longs jours, ils tirèrent des coups de feu et, de toutes les plantations de baneraies, qui font de ce pays un parc enchanté, des milliers de nègres se précipitèrent à l'assaut de la montagne, des torches à la main.

Quelques heures après, une ceinture de flammes et de fumée entourait le massif et en gagnait le revers sud agrandie par le vent; puis le feu, mis en cent endroits à la fois les jours suivants par les tribus voisines, gagna le pic Gordon-Bennet et le mont Makinnon, et sur un périmètre de plus de 200 kilomètres la forêt flamba.

Ce n'était plus là l'antique et modeste bûcher des anciens Gaulois, lançant de Gergovie à Avaricum et à Bibracte le cri d'appel de Vercingétorix et appelant aux armes les Arvernes, les Sénons, les Carnutes et les Bituriges : c'était un incendie qui devait durer cinquante jours, faire planer au centre de l'Afrique un nuage de fumée visible de tous les Grands Lacs, et pousser ses flammes jusqu'à l'altitude des neiges éternelles.

Signal géant, il portait « l'ordre de mobilisation » de monts en monts jusqu'aux contrées les plus lointaines.

Et pendant que brûlaient les forêts séculaires du Rouvenzori, les ruisseaux qui descendaient de ses flancs se grossirent des neiges fondues du sommet, et transformèrent en torrent impétueux le cours paisible de la Semliki, qui rejoint le lac Albert au lac Édouard.

. . . .

Les musulmans de l'État libre du Congo furent les premiers prêts et les premiers donnèrent la secousse qui devait, en quelques semaines, débarrasser le bassin du grand fleuve des comptoirs et des postes européens.

Cette région avait été absolument inconnue jusqu'en 1876, époque à laquelle Stanley, venu du lac Tanganika, se lança audacieusement sur le grand fleuve africain et le descendit jusqu'à son embouchure.

Il avait accompli une navigation de 1.700 kilomètres et livré trente-deux combats pour s'ouvrir un passage.

Il avait reconnu que le centre africain, marqué sur les cartes par une large tache blanche, était un des pays les plus peuplés du globe.

Les Noirs y grouillaient.

Des combats s'y livraient entre peuplades capables de mettre sur pied 30.000 guerriers et 2.000 canots armés.

C'était une révélation.

Derrière le grand aventurier, de hardis pionniers se lancèrent à leur tour sur le grand fleuve et ses affluents.

Un Italien, Massari, explora le Koango ; le lieutenant Wissemann descendit le Kassaï, un des plus grands affluents de gauche du Congo ; le docteur Wolf remonta le Sankourou, et le lieutenant von François la Tchoupa.

L'acte général de la conférence de Berlin, signé le 26 février 1885, avait reconnu sur tous les pays englobés dans les découvertes de Stanley, la souveraineté de la Belgique et l'indépendance du nouvel État du Congo sous l'autorité du roi des Belges, ainsi que la liberté de la navigation du fleuve.

Le traité de Berlin, en 1886, avait consacré cet état de choses, et des officiers belges en grand nombre : les Hansens, Walke, Devinton, Van Gele, Orban, Coquilhat et Van Kerkhoven, avaient semé partout des postes et reculé les limites du nouvel État.

Mais à côté de l'influence européenne, essayant d'appeler à la civilisation ces contrées jusque-là perdues, s'était assise une autre autorité basée sur la terreur et dont le produit immédiat était l'esclavage.

Les Arabes du Soudan, regardant comme une mine d'esclaves ce fourmillement humain du bassin congolais, s'étaient mis en chasse, aidés par la poudre et les fusils que leur vendaient les Anglais, et quand Stanley traversa pour la troisième fois le continent noir en 1888, il rencontra leur chef, Tippo-Tib.

C'était une puissance : Stanley songea à l'utiliser au point de vue de la civilisation, et Tippo-Tib, séduit par ses propositions, devint un simple agent de l'État belge.

Mais le grand marchand d'esclaves ne devait pas se contenter longtemps de ce rôle effacé, et après avoir causé par son inertie la mort du major Barthelot, il se retourna contre les Belges.

Le haut Congo fut alors ensanglanté par le massacre des lieutenants Tolbalk et Michiel, et de la mission Hodister.

La ligue antiesclavagiste mise en branle par le cardinal Lavigerie ne pouvait rester sous le coup d'échecs semblables, et, en 1893, les capitaines Jacques et Joufert dans le Katonga, le lieutenant Dhanis sur le Luolaba, vengeaient la mort des soldats chrétiens.

Ce fut alors que mourut Tippo-Tib, et son fils Nzigué, qui lui succéda, sentit que l'heure était venue d'inaugurer une nouvelle tactique.

De marchand d'esclaves il se fit marabout et marabout conquérant.

Par quels prodiges réussit-il, de 1895 au siècle suivant, à appeler à la foi musulmane ces millions de noirs voués au fétichisme et au cannibalisme, c'est ce qui n'étonnera pas les historiens lorsqu'ils se rappelleront qu'à l'origine, Mahomet, sans autres disciples que sa femme Khadidja, son oncle Abou-Taleb et son ami Abou-Bekr, put, en vingt-deux ans, faire accepter une nouvelle religion à vingt peuples divers.

C'est que l'islamisme a pour lui sa parfaite simplicité.

Pour le musulman il y a un seul Dieu, maître de tout.

Il y a des peines et des récompenses dont la description est accessible à toutes les intelligences, et sa morale est renfermée tout entière dans un livre de 200 pages.

En quinze ans, Nzigué avait groupé en un faisceau formidable les habitants du bassin congolais ; il avait arrêté l'expansion belge et se trouvait prêt à entraîner derrière lui pour la guerre sainte plus de 800.000 combattants, tous animés du fanatisme des nouveaux convertis.

On leur avait parlé de l'Europe comme d'une proie assurée, de l'Europe qui produisait ces tissus, ces perles, ces clous dorés, ces armes, ces bateaux, ces merveilles importées

depuis peu dans leur pays, et comme un mot d'ordre, l'idée de « l'Invasion noire » avait pénétré partout.

Quand parurent les signaux, douze groupes se formèrent: sept sur les bords du fleuve qu'ils devaient descendre pour gagner le lac Albert-Nyanza par l'Arrouimi et cinq sur les affluents de gauche du fleuve, ayant pour lieu de rendez-vous le bord occidental du Tanganika.

Un dernier groupe, indépendant de Nzigué et formé des contingents de la rive droite du fleuve, devait gagner le Nil Blanc à hauteur de Wadelaï.

Il comprenait plus de 100.000 combattants, presque tous armés de fusils, et était commandé par Makoua, chef de la tribu des Koshis, qui gardait dans la vieillesse une vigueur extraordinaire et se vantait d'avoir, pendant sa vie, tué plus de mille infidèles.

On l'avait surnommé le « Sanglant ».

Lorsque l'armée congolaise serait concentrée de Wadelaï à Msila, elle n'aurait plus qu'à se mettre en route vers le Nord par la vallée du Nil.

Ce qui distinguait cette armée, c'était sa discipline relative et son organisation: les chefs nommés par Nzigué et choisis parmi les rois les plus intelligents des principales peuplades, avaient reçu le titre « d'émirs ».

Quelques-uns d'entre eux commandaient à plus de 80.000 guerriers et ils disposaient de tous les pouvoirs: religieux, judiciaire et militaire.

Ces corps, qui formaient à eux seuls de véritables armées, étaient subdivisés en fractions correspondant aux brigades, aux régiments et aux bataillons d'Europe.

L'administration et le ravitaillement en étaient évidemment rudimentaires, mais ils avaient sur les troupes civilisées l'avantage de ne traîner derrière elles ni train de combat, ni ambulances, ni train régimentaire, ni convois d'aucune sorte.

Alors qu'un corps d'armée français ou allemand est suivi de plus de mille voitures, les groupements nègres n'avaient d'autres impédimenta que les milliers de femmes qui les suivaient, portant les provisions accumulées depuis de longs mois et préparant chaque soir la nourriture des guerriers.

Cependant trois d'entre eux avaient des éléphants: on en

comptait plus de 1.500 dans le corps commandé par Kassongo; ils avaient été capturés dans les vastes forêts qui s'étendent entre Nvangoué et le Tanganika, et devaient rendre des services inappréciables à cette masse en mouvement pour le transport des approvisionnements amassés le long de la route.

Au lieu d'enrichir de leurs défenses les marchés d'ivoire de la côte, ils allaient servir les Africains dans cette lutte, qui mettait aux prises le monde blanc aidé de la science et le monde noir aidé du nombre.

Au bout de trois semaines, tous les postes qui bordaient le Congo et ses principaux affluents étaient réduits en cendres par les premières masses de Nzigué.

Le chef congolais avait donné, comme unique mot d'ordre, celui-ci : « Pas de quartier ! »

Ses ordres furent exécutés à la lettre.

Et depuis Nvangoué, la station principale du haut Congo, jusqu'aux Stanley-Falls (1); depuis Oupoto et Équateurville jusqu'à Bonga et Léopoldville, tous les comptoirs belges disparurent.

Seule Vivi, station importante fondée par Stanley en 1879, en vue des chutes de Yellala, résista pendant deux mois aux tribus riveraines.

Bôma, port important, très proche de l'embouchure du fleuve, fut pris en quelques heures, et aucun Européen n'échappa au massacre : les noirs s'acharnèrent sur les factoreries qui prospéraient à l'ombre du drapeau étoilé de l'État indépendant; après trois jours de pillage, de tueries et d'atrocités sans nom, il ne restait plus de cette ville que des murs calcinés.

C'est que Bôma, jadis grand centre d'un marché d'esclaves, rappelait aux indigènes d'effroyables cruautés.

Les vieillards des tribus racontaient qu'ils avaient vu des noirs enchaînés par groupes, à l'aide de carcans de fer, conduits dans des barques au milieu du fleuve par les colons belges et engloutis, par centaines, pour des délits sans importance !

. . . .

(1) Les chutes de Stanley.

Sur la rive droite du Congo s'étendait le Congo français, conquête personnelle et pacifique de M. Savorgnan de Brazza.

Là, comme partout, les naturels attaquèrent et détruisirent les postes établis sur la côte et dans l'intérieur du pays: Libreville, Franceville et Brazzaville furent, l'une après l'autre, prises et incendiées, et le drapeau tricolore disparut de ce territoire dont la superficie dépassait celle de la France et dont la volonté tenace d'un officier de marine avait fait une des plus belles colonies françaises.

Il était bien étroit, en effet, le coin de terre que l'amiral Bouet-Willaumez annexait à la France en 1849, en fondant un premier établissement à l'embouchure du Gabon et en y construisant une ville à l'aide d'esclaves noirs libérés.

Peu à peu la petite colonie s'était augmentée, à la suite des explorations de Marche et de Compiègne; mais c'était M. de Brazza qui, pour la première fois, en 1875, remontant le cours de l'Ogoué, l'avait accrue dans des proportions considérables.

Dans une deuxième exploration, en 1880, il fondait Franceville sur l'Ogoué, atteignait le Congo et bâtissait sur le Stanley-Pool la station de Brazzaville; en même temps, il signait avec le roi Makoko un traité réservant à la France les avantages du protectorat, et laissait près de lui le sergent Malamine, des tirailleurs sénégalais, pour faire respecter nos droits ainsi reconnus.

Ce modeste gradé, chargé du drapeau tricolore, le tint haut et ferme dans ce pays sauvage; quand Stanley passa et voulut faire admettre la rive gauche du grand fleuve comme appartenant à « l'Association internationale du Congo », Malamine empêcha le roi Makoko de manquer à la foi jurée et d'incliner le pavillon français devant le drapeau belge.

Aussi mérita-t-il de donner plus tard son nom à l'une des embarcations françaises qui sillonnèrent les fleuves de la nouvelle colonie.

Grâce à l'énergie qu'il avait déployée, la France obtenait une délimitation avantageuse du Congo et prenait pied sur le fleuve.

Les Belges restaient maîtres, il est vrai, de son embouchure, concurremment avec les Portugais, maîtres sur cette

côte, du territoire Kabinda [1]; mais comme le bas Congo n'est pas navigable à cause des barrages rocheux de Yellala, la possession des bouches n'avait qu'une importance relative.

Elle était d'ailleurs compensée par cession du Niari-kouilon, rivière donnant une excellente voie d'accès jusqu'au grand fleuve.

Jusqu'en 1894, cette voie d'accès n'avait pas été utilisée : mais à cette époque et à la suite des puissantes démonstrations d'amitiés franco-russes, qui avaient donné la sécurité à la France et lui avaient permis de suivre une politique coloniale stable et énergique, le comité de l'Afrique française avait réuni les fonds nécessaires pour créer une voie commerciale reliant Brazzaville à la mer.

Au Nord, la colonie essayait d'atteindre le Tchad avec Crampel, qui tombait avant d'avoir atteint le Grand Lac; avec Dybowski, qui vengeait la mort de Crampel et arrivait au Chari, principal affluent du Tchad, mais sans pouvoir le descendre jusqu'au bout; avec Fourneau et Cholet, qui remontaient la Sanga; avec M. de Brazza, enfin, qui faisait, avec Mizon, sa jonction dans l'Adamaoua.

Les deux lieutenants de vaisseau coupaient ainsi l'hinterland allemand du Cameroun et empêchaient les explorateurs de l'empereur Guillaume de pousser jusqu'au Tchad, malgré l'appui officiel donné au lieutenant prussien von Stetten et refusé au lieutenant Mizon, à son deuxième voyage par la « Royal Company anglaise » du Niger.

Mais, à cette époque, des guerres terribles éclatèrent dans les grands Etats qui avoisinent le Tchad, guerres provoquées par un usurpateur maure, Rabah, fils d'un ancien esclave, et suspendirent, pour plusieurs années, les explorations vers le Nord.

Pendant quatre ans, les missions françaises durent renoncer à se frayer une route vers Kouka, qu'avaient incendiée les hordes de l'agitateur.

Ce fut en 1895, que le colonel Monteil, au début de son fameux voyage du Congo au Nil, réalisa enfin l'idée de Crampel, et relia ainsi le Congo français à nos possessions méditerranéennes

(1) C'est à Kabinda que mourut le duc d'Uzès, en 1893.

Mais déjà il était trop tard : les musulmans du Bornou et du Baghirmi s'étaient répandus vers le Sud et avaient converti à l'islamisme les Pahouins, les Batékés, les Apfourous, les Baloumbos et les Mayombés soumis à notre protectorat.

Le marabout qui les avait guidés, Hadj-Bechir, s'était acquis, en peu de temps, une influence extraordinaire au milieu de ces peuplades primitives; il était de la secte des Senoussis, et on citait de lui des traits de fanatisme et de férocité extraordinaires.

Pour lui, tout chrétien était un ennemi, vis-à-vis duquel tous les moyens de suppression étaient permis, et comme le hasard le mettait à la tête des peuplades les plus cruelles de l'Afrique équatoriale, il devait laisser, derrière lui, de larges traces de sang.

Parmi les peuplades qui composaient son armée, les Pahouins tenaient le premier rang.

Depuis le milieu du XIXe siècle leur nombre avait triplé, non seulement par l'effet d'une constante immigration, mais aussi grâce à l'excédent des naissances; leurs femmes se mariant plus tardivement, étaient plus fécondes que les femmes des tribus voisines (1); ils avaient atteint le chiffre de quinze cent mille et réunissaient une armée de 120.000 guerriers, les plus renommés de cette partie de l'Afrique.

Les naturels, sur lesquels ils exerçaient leur domination, leur avaient donné le nom de « Fans », qui signifient : les « Hommes », pour marquer qu'à leurs yeux ils étaient, par leur courage, leur force et leur industrie, les premiers des humains.

D'après les traditions, ils étaient des descendants des cruels Djagga, qui dévastèrent le bassin du Congo au XVIIe siècle, et les anthropologistes prétendent qu'ils appartenaient à la race Niam-Niam, du pays des rivières et des régions du haut Ouellé qui formaient, avec les Monbouttous, l'un des corps principaux de l'armée du sultan.

Séparés des Niam-Niam, par un espace de 1.500 kilomètres, ils en avaient la stature, les traits réguliers, l'attitude fière et la nuance de peau; comme eux, ils se limaient les incisives en pointe, tressaient leur chevelure, se cou-

(1) Élysée Reclus.

vraient d'écorces et se peignaient le corps d'herbes tinctoriales; ils aimaient les mêmes ornements : cauris et verroteries bleues, et se servaient des mêmes fers de jet, armes à plusieurs pointes qui déchirent les chairs.

Comme eux, enfin, ils étaient anthropophages.

La religion de Mahomet, en pénétrant dans leurs régions inexplorées, avait pu leur donner la notion d'un seul Dieu, mais n'avait pu leur ôter leur goût séculaire pour un filet de chair humaine.

Celui qui les conduisait était leur chef élu, Pa-Moué, un superbe guerrier à la démarche hautaine, au regard assuré, au front bombé, caractéristique de la race. Il portait, comme insigne de commandement, la peau d'un léopard qu'il avait tué et dont la queue traînait à terre : mais il obéissait lui-même à Hadj-Bechir, le féroce marabout, et aurait fait tomber 500 têtes sur un signe de lui.

Un grand nombre de femmes suivaient cette armée : les jeunes, de formes gracieuses; les autres, fatiguées par les travaux du ménage et de la culture, n'étaient plus que des mégères massives « aux allures de fauves » (1).

Dans aucune partie de l'Afrique les femmes n'aiment, autant que les Pahouines, les parures et bijoux; on se souvient à cet égard des goûts de Niarinze, la jeune Pahouine, ramenée en France par Crampel à son premier voyage.

Elles s'étaient donc mises en marche derrière l'armée, ornées de guirlandes de verroteries et de boutons en porcelaine, et les lourds anneaux de cuivre qui enserraient leurs jambes produisaient, en battant les uns contre les autres, un bruit caractéristique : elles semblaient une troupe de fétiches couverts d'ornements bizarres, suivant les épaisses colonnes hérissées de lances barbelées.

Divisés en six groupes, qui comprenaient parmi eux : les Kamma, les Goumba, les Ba-Laka et les Ma-Yombé, les Fans descendirent les rives de l'Oubanghi en se suivant à quelques journées de marche, suivis eux-mêmes de milliers de canots chargés d'approvisionnements; de là ils gagneraient le Bahr-el-Ghazal et le Nil Blanc.

Ils devaient, dans cette marche, rencontrer leurs frères

(1) De Brazza.

les Niam-Niam et se fondre avec eux, donnant ainsi raison aux anthropologistes qui avaient proclamé leur communauté d'origine.

Derrière eux, les Apfourous et les Batékés, réunis en un seul corps de 60.000 hommes, s'allongèrent dans la vallée de la Sanga, conduits par le roi Okana, petit-fils de l'ancien ami fidèle de la France, le roi Makoko.

Dans cet exode immense, les peuplades guerrières entraînaient les autres dans leur orbite, et des tribus d'effectif relativement faible, mais de race pure, formaient le noyau d'armées considérables : les peuples inférieurs suivant naturellement ceux à qui ils reconnaissaient la supériorité des armes,


Guerrier Massaï.

C'est ainsi que se forma, dans le Sud-Est du grand continent, une des armées les plus puissantes de l'invasion noire.

Le noyau en avait été réuni par le roi des Massaï et des Oua-Kouafi, population de pasteurs et de guerriers qui, comme leurs parents, les Gallas, parcouraient les plaines herbeuses, broussailleuses ou arides, qui s'étendent entre Zanzibar et le lac Victoria.

Vivant du lait de leurs vaches auquel ils mêlaient le sang tiré du cou de leurs taureaux [1], les Massaï, surnommés par leurs voisins les « Il-Oikob », c'est-à-dire « les Vaillants », croyaient descendre d'un Dieu siégeant au-dessus des nuages sur le Kilimandjaro.

Ils étaient grands, élancés, admirablement taillés pour la course ; leur front était large, leur nez mince et droit, mais les incisives supérieures projetées en avant empêchaient leurs lèvres de se rejoindre ; leurs pommettes étaient très saillantes et leurs paupières obliques comme celles des Mongols ; leurs oreilles portaient de lourds pendants de fer ou de cuivre.

(1) Krapf. *Voyages dans l'Est africain.*

Très disciplinés, habiles aux feintes, aux surprises, aux mouvements tournants, ils se battaient en silence, sans tambours, sans cris de guerre; le guerrier qui s'était montré lâche dans un combat était coupé en morceaux par ses compagnons.

Leur aspect était étrange : leur corps était peint en rouge; une draperie de cotonnade blanche rayée de jaune flottait sur leur dos; ils disposaient une bande de cuir autour de l'ovale de leur face et l'ornaient d'une crinière de zèbre, ou des soies en pinceau de sanglier, ou mieux encore de plumes noires d'autruche.

Un anneau de corne, des fils de laiton en spirale, protégeaient leurs bras; des sonnettes, tintant à leurs talons, signalaient de loin leur approche, remplissant à l'avance de terreur les tribus qu'ils allaient piller.

Quoique convertis à l'islamisme, ils avaient gardé un certain nombre de leurs pratiques religieuses antérieures, comme le culte du soleil et de la foudre, et le respect des magiciens; au milieu de l'armée qui s'était mise en route vers l'Ethiopie, on remarquait un « Mbatian », ou sorcier, grand distributeur de sorts, nommé Boula.

Devant témoigner de son rang par son obésité, ce magicien était d'un embonpoint invraisemblable, et l'âne blanc qui le transportait à travers les hautes herbes allait avoir fort à faire pour l'amener jusqu'au rivage de la mer Rouge.

L'énumération des groupes, masses ou armées qui, abandonnant leurs bois, leurs cases, leurs enfants, se mirent en route à travers la brousse, serait trop longue pour prendre place ici; mais, à côté des agglomérations précédentes qui, par leur importance ou leur originalité, méritent de fixer l'attention, il convient encore de citer les populations du haut Nil, qui formaient l'ancienne province d'Equateur et constituaient l'armée de l'Ouganda.

C'était le nom que portait la vice-royauté d'Emin-Pacha, détachée de l'empire égyptien du Soudan.

L'armée qui s'y formait avait pris pour chef le fils même d'Emin, et celui-ci, un jeune homme de vingt-six ans, né d'un Allemand et d'une Zanzibarite, était devenu un musulman farouche en qui l'Europe allait trouver un de ses ennemis les plus acharnés.

Il se nommait Ahmed-ben-Emin, avait fait des études assez complètes au Caire, et avait pris pour lieutenants les fils des anciens commandants des bataillons égyptiens, grâce auxquels son père avait pu empêcher les hordes madhistes de s'étendre vers le haut Nil.

Ces hordes s'étaient fondues en un immense royaume dont nous parlerons plus loin. Au lieu de continuer la lutte avec elles, le fils d'Emin avait conclu avec les descendants du Mahdi, un traité d'alliance.

Les bateaux que la Compagnie anglaise de l'Est africain, maîtresse de l'Albert-Nyanza, avait lancés sur le fleuve pour y contre-balancer l'influence belge, furent tous capturés avec la complicité de leurs équipages nègres, et c'est ainsi que les Noirs se trouvèrent avoir sur le haut Nil une petite flotte qui, jointe aux nombreux bateaux à vapeur du royaume madhiste sur le Nil moyen, leur rendit les plus grands services pour le transport de leurs vivres.

Cette armée, dite de l'Ouganda, parce que son noyau principal était formé des indigènes de cet ancien royaume, tombé aux mains des missionnaires anglais, allait se concentrer à Lado.

Elle était précédée au Nord par l'armée madhiste, qui devait se signaler en Europe par les plus sanglants excès ; Salah-ben-Mahdi, fils du célèbre agitateur de ce nom, la commandait; il était obéi des nombreuses tribus musulmanes qui bordent le Nil depuis le confluent du Nil Bleu, jusqu'au point où le fleuve change son nom pour celui de Bahr-el-Djebel.

Cette puissance était restée pendant longtemps ignorée de l'Europe.

Beaucoup de gens se figuraient encore, en 1892, que l'immense pays, qui a le Kordofan pour centre et dont l'influence s'étend du Tchad à la mer Rouge, était dans une anarchie sans nom, passant de la tyrannie d'un maître à la collectivité despotique de dix chefs religieux.

Il fallut les révélations du livre du major Wingate : *Dix ans de captivité dans le camp du Mahdi* (1882-1892), pour ouvrir les yeux des diplomates les mieux renseignés.

Dans ce livre, le major Wingate, directeur des informations militaires anglaises dans l'armée égyptienne, tradui-

sait les impressions et les récits du père Ohrwalder, missionnaire autrichien, fait prisonnier par le Mahdi et ayant réussi à s'évader de son camp après dix ans de séjour auprès de lui.

On apprit, en le lisant, qu'un grand empire nègre musulman car son fondateur sortait de la tribu aborigène des Baggaras, dominait tout le Nil moyen et barrait victorieusement la route aux Anglais; que son chef battait monnaie d'or et d'argent, émettait du papier et habitait une capitale de 150.000 habitants, Ondurmann, bâtie sur la rive gauche du Nil, en face de Khartoum, détruit.

On apprit qu'il commandait une armée de 80.000 hommes, armés du fusil Remington, qu'il possédait des fabriques de poudre et de fulminate, faisait revivre l'industrie de l'acier, créait des manufactures d'armes à El-Obeid, et dirigeait sur le Nil Blanc une escadre de bateaux à vapeur (1).

Puis, des proclamations lancées par lui vinrent compléter les renseignements que Wingate, en officier anglais avisé, s'était bien gardé de divulguer; dans l'une d'elles, le descendant du Mahdi faisait connaître au monde qu'il ne connaissait qu'un ennemi : l'Anglais (2).

Aussi le sultan, qu'animait la même haine contre le protecteur de la Turquie et l'envahisseur de l'Egypte, trouva-t-il, dans cette partie de l'Afrique, un terrain tout préparé en même temps qu'un auxiliaire remarquablement organisé.

Et quand, après six ans de séjour dans le Bahr-el-Ghazal, il commença à réunir en faisceau toutes les agglomérations musulmanes isolées sur le continent noir, il trouva auprès du Mahdi sa première adhésion.

Ce dernier avait, en effet, senti chez le Commandeur des croyants, une influence morale supérieure à la sienne et n'avait pas hésité à se placer sous ses ordres.

Ses masses, plus mobilisables que celles des pays voisins en raison de leur état de lutte incessante vis-à-vis de l'Angleterre, avaient été les premières prêtes et les premières

(1) Colonel de Polignac. *France et Islamisme.*

(2) Olivier Pain, évadé de Nouméa, pénétra jusqu'au Madhi qui l'accueillit fort bien; mais les Anglais, craignant l'influence de ce Français dans cet empire naissant, le firent disparaître comme ils ont toujours su faire disparaître les adversaires gênants.

armées; à ces noirs batailleurs et fanatiques, le sultan avait réservé un lot important d'armes à répétition.

Et quand l'ordre du sultan parvint à El-Obeid, l'armée permanente, rapidement décuplée, se prépara à partir pour l'Egypte, suivie d'innombrables chameaux, et convoyée par des milliers de radeaux descendant le Nil.

Mais à tous ces contingents, il fallait un point de ralliement.

Il était nécessaire que le sultan, leur chef, successeur du prophète, leur apparût, non pas isolé au milieu des innombrables combattants qui convergeaient vers lui, mais commandant lui-même une troupe d'élite.

Cette troupe était une armée de 120.000 hommes, la *Garde noire*, comme l'appelait Omar; la *Légion du Prophète*, comme l'appelaient les croyants.

En la formant de contingents empruntés à toutes les parties de l'Afrique, le sultan avait voulu en faire une élite capable de transmettre aux masses profondes du continent noir l'impulsion qu'elle recevrait de lui.

C'étaient en même temps, vis-à-vis des principales tribus africaines, des otages qu'il s'assurait pour l'avenir.

Le rendez-vous de toutes les fractions qui composaient cette armée avait été fixé à Atougha, où l'armée des Monbouttous avait, depuis dix mois déjà, préparé les approvisionnements en vivres nécessaires à une masse aussi considérable de troupes.

A partir du jour où l'appel aux armes avait rayonné sur tout le continent, il ne s'était pas passé de semaine sans qu'une troupe nouvelle arrivât au camp.

Son emplacement avait été choisi par Omar.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre sur la rive gauche de la rivière, ce n'étaient que baneraies, plantations de maïs, de sorgho ou de plantain.

A mesure que les colonnes arrivaient, on leur assignait un carré proportionné à leur effectif et on leur distribuait des troupeaux.

L'organisation de cette armée, noyau de « l'invasion noire », était le souci le plus attachant du jeune prince.

Depuis son retour d'Aghadès, toutes ses préoccupations s'étaient tournées vers ce but : introduire dans ces troupes

formées de races si diverses une discipline rigoureuse.

Les 15.000 nègres du roi des Monbouttous étaient déjà, pour leur travail d'extraction de l'or, divisés en ateliers; il fut facile d'en former des compagnies et des bataillons.

Il en était de même des 8.000 Niam-Niam qu'avait amenés le roi Timbo, et des 10.000 mahdistes envoyés du Kordofan.

Mais ce fut chose moins aisée pour les 6.000 musulmans du Darfour, les 9.000 de l'Ouaday, les 8.000 nègres de Bornou, les 3.000 cavaliers de l'Adamaoua.

Ce fut surtout compliqué pour le gros contingent congolais de 22.000 naturels des Bangalas et des Bakoutous, envoyés par Nzigué, pour les 5.000 Pahouins, pour les 8.000 sauvages du roi Msiri, riverains du Tanganika, et pour le contingent Galla, que distinguait surtout sa haine des Anglais.

Sept mois suffirent à rassembler la Légion du Prophète, ce qui paraîtra peu étant donnés les espaces parcourus par les contingents les plus éloignés.

C'est que les colonnes noires faisaient de gigantesques étapes; c'est que leurs convois n'embarrassaient pas leur marche, que le souci de leur ravitaillement ne déterminait pas l'emplacement de leurs camps, et qu'à l'inverse des explorateurs européens, puissamment approvisionnés et toujours sur le qui-vive, elles ne rencontraient partout que l'accueil hospitalier des femmes et des vieillards demeurés seuls dans les cases après le départ des guerriers.

Guidés vers Atougha par les envoyés d'Omar, les groupes d'élite, qui devaient porter si loin le croissant d'or, drapeau de la nouvelle invasion, marchaient vers le commandeur des croyants, comme jadis les mages vers l'étoile de Bethléem, traversant à la nage rivières et torrents, escaladant les hauteurs les plus escarpées, s'orientant au milieu des terrains les plus couverts et les fourrés les plus inextricables, avec l'instinct de la hyène tachetée, soutenus au milieu de leurs fatigues par cette prédiction du sultan, volant de bouche en bouche :

« L'Europe a vécu ! — C'est écrit ! »

Combien d'entre eux n'avaient jamais vu un Blanc !

Combien appartenaient à des contrées encore inconnues, où jamais explorateur n'avait pénétré !

Quelle signification pouvait avoir ce mot d' « Europe », pour ces ignorants dont l'horizon s'était toujours limité à quelques kilomètres de forêts ou de marécages !

Et pourtant ils allaient au rendez-vous, prêts à donner leur vie à la religion nouvelle qui les avait arrachés à leurs idoles de bois, aux cruautés de leurs chefs, aux fantaisies sanglantes de leurs sorciers et de leurs « gangas », et persuadés qu'ils connaissaient seuls le vrai Dieu, ils étaient prêts à imposer leurs croyances par le fer et le feu, à ces Blancs, dont ils entendaient parler pour la première fois.

Les derniers contingents attendus étaient arrivés à Atougha depuis une semaine et l'immense plaine retentissait d'un murmure de ville, lorsqu'un jour de Melval, après une promenade dans les baneraies, remarqua un rassemblement assez considérable de nègres autour d'une tente plus haute que les autres.

— Allons voir cela, dit-il à Hilarion qui ne le quittait pas d'une semelle : j'ai beau essayer de ne pas m'intéresser à tout ce remue-ménage, c'est plus fort que moi.

Et il ramena sur le bas de sa figure le bord de son haïk.

Depuis leur retour d'Aghadès, les cinq fugitifs étaient libres d'errer à leur guise et même d'aller à la chasse.

L'accès du bôma, seul, leur était interdit.

La protection d'Omar les couvrait mieux que ne l'eût pu faire une escorte permanente, et le costume arabe qu'ils portaient, comme s'ils n'en eussent jamais connu d'autre, les faisait passer inaperçus dans cette foule grouillante.

Le fils du sultan leur avait fait construire, au milieu du village noir des Soudanais de la garde, une cabane spacieuse, et rien, sinon le souvenir de la parole donnée, ne pouvait leur rappeler qu'ils étaient prisonniers.

— Allons voir ça, mon capitaine, dit Hilarion, dont la bonne humeur ne s'était pas démentie un seul jour depuis l'arrivée et qui faisait la joie des Soudanais, par les exercices et les grimaces dont il avait un stock inépuisable.

Ils percèrent la foule des noirs et, au milieu du demi-cercle étroit formé par les curieux, ils aperçurent un nègre

athlétique, administrant une série de coups de bâton à un indigène des Niam-Niam, nu jusqu'à la ceinture.

Il frappait avec une canne de sorgho sur le dos et les épaules du patient qui, debout, n'était retenu par aucun lien et supportait les coups avec un stoïcisme parfait.

De temps à autre seulement ses lèvres s'entr'ouvraient pour marmotter un verset du Coran.

Le sang coulait abondamment des zébrures sanglantes qui rayaient la peau d'ébène, lorsque l'exécuteur s'arrêta.

Une femme se précipita sur le patient, lui couvrit le dos d'un burnous brun et l'entraîna, pendant qu'un crieur jetait à la foule quelques paroles scandées de cette voix de tête, dont les chanteurs arabes et les muezzins semblent avoir le monopole.

De Melval comprit que l'homme qui venait d'être flagellé était un Raïs-el-Saff (1), qui avait manqué de surveillance sur les armes de sa troupe et qui, indépendamment de cette punition publique, était cassé de son grade pour avoir égaré des cartouches.

Et, à ce moment, il remarqua le fils du sultan qui, assis sur un burnous étendu à l'entrée de sa tente, avait assisté à l'exécution.

Omar, de son côté, l'avait aperçu et, d'un signe, lui avait montré une place auprès de lui.

— Si tu es curieux, lui dit-il en français, tu vas voir mieux qu'une simple bastonnade.

— Quoi donc ?

— Une exécution.

— Diable ! ce n'est pas que j'y tienne beaucoup ; qu'a fait le malheureux ?

— Il a vendu son fusil.

— Et tu l'as condamné à mort pour ce fait là ?

— Non, pas à mort, mais à la perte d'un membre. C'est le règlement.

— Le règlement ? Lequel ?

— Celui que mon père a édicté pour son armée, et tu vas voir s'il est appliqué et respecté, car le condamné d'aujourd'hui, un indigène du Benin, ayant invoqué une coutume de

(1) Chef de rang.

son pays, a été autorisé, par moi, à exécuter lui-même la sentence.

— Sur lui-même ?

— Oui, il préfère couper lui-même le membre condamné.

— Lequel ?

— Le pied ! le pied seulement ; un guerrier qui a abandonné ses armes n'étant plus digne de suivre l'armée.

— Et cet homme va se couper le pied lui-même ?

— Le voilà : tu vas en juger.

— Tu ne pourrais lui faire grâce ?

— Impossible ! aux yeux des noirs ce serait un acte de faiblesse ; tu ne connais pas ces gens-là, vois-tu ; et puis, faut-il l'avouer, c'est un spectacle dont ils ne voudraient pas être privés.

— Pouah !

— Ah ! mon cher, nous sommes ici en pays sauvage, comme vous dites si bien dans ton beau Paris, et il ne faut t'étonner de rien ; tu en verras bien d'autres.

Cependant le cercle des curieux venait de s'élargir.

Le patient, un noir à la peau bistrée, aux cheveux crépus et laineux, aux yeux jaunes, au nez écrasé, était arrivé sans entraves, accompagné seulement de sa femme et de deux Soudanais, ses gardiens.

Il portait un énorme faix de bois qu'il déposa à terre.

Il s'assit ensuite et se mit à fumer avec la plus grande insouciance, pendant que sa femme, une lourde négresse du Gabon, aux seins flasques et pendants, allumait un grand feu.

Elle vint ensuite s'accroupir auprès de lui, faisant tourner une large plaque de cuivre qu'elle tenait à la main.

Quand le bois fut réduit à l'état de charbons incandescents, elle y plongea sa plaque de cuivre, puis retira de son pagne un paquet d'herbes de plusieurs espèces et se mit à les broyer avec de l'huile de palme, au fond d'une calebasse.

Dès que ces préparatifs furent terminés, le condamné, toujours impassible, fit signe à sa femme de s'approcher.

Celle-ci prit le pied de son mari dans ses mains, et muni d'un coutelas très acéré, l'homme, en deux coups circulaires vigoureusement donnés, se désarticula la cheville.

Le pied tomba sanglant et inerte sur le sol.

Avec une vitesse extraordinaire la femme, saisissant avec une pince la plaque de cuivre rougie, l'avait appliquée sur le moignon du noir, arrêtant ainsi, comme par enchantement, l'effusion du sang.

Puis, sans perdre de temps, elle avait recouvert l'horrible brûlure avec la composition d'herbes et d'huile qu'elle venait de préparer et maintenu le tout à l'aide d'un morceau d'étoffe.

L'opéré avait repris son chibouk, laissant à sa femme le soin de panser la plaie, et regardant fixement le fils du sultan comme s'il eût voulu lui dire : « J'ai expié ma faute. Trouves-tu que j'aie manqué d'adresse et de courage ».

— Br... fit Hilarion, j'en ai la chair de poule. Voilà un gaillard qui n'en craint point !

De Melval, lui aussi, avait éprouvé un tressaillement à la vue de cette scène étrange.

Il savait, par expérience, que l'innervation dans la race noire n'est pas aussi parfaite que dans la race blanche, que les nègres pourvus d'un système nerveux moins sensible arrivent à supporter sans efforts des opérations qui défieraient toute la force morale du blanc (1), mais il n'en admirait pas moins le sang-froid et le mépris de la douleur dont venait de faire preuve ce soldat regardé comme indigne de combattre.

Il se disait qu'une armée formée de pareils hommes ne serait pas à dédaigner.

Et, pour la première fois, il se demanda si l'Europe, si son pays n'allaient pas courir un danger dont il ne s'était pas rendu compte jusqu'à présent.

Les armes perfectionnées, les machines à tuer les plus récentes, les troupes les plus aguerries, auraient-elles raison de ces millions d'êtres pour lesquels la douleur ne comptait pas et dont la mort était la plus enviable des récompenses?

Et quel surcroît de force n'allait pas donner à cette « Invasion noire » un armement déjà perfectionné et surtout une discipline comme celle dont il venait de voir une des plus terribles conséquences.

Le condamné était parti sans gardiens, sautant sur un pied, appuyé sur l'épaule de sa femme.

(1) Louis Jacolliot. *Voyage au Niger*.



Le pied tomba sanglant et inerte. (Page 149.)

Les curieux s'étaient écoulés, insouciants comme s'ils eussent assisté au spectacle que leur donnaient presque chaque jour les charmeurs de naja [1].

Le capitaine de tirailleurs était entré dans la tente d'Omar,

(1) Serpent venimeux que les nègres du Sud algérien dressent à un balancement rythmé au son de la flûte.

une haute tente circulaire en peau d'onagre, cadeau d'Ischriden.

— Je serais curieux de connaître le règlement dont tu parlais tout à l'heure, dit-il; j'ai entendu annoncer par le crieur la punition d'un « chef de rang »; il y a donc chez toi d'autres gradés que les rois et les chefs de tribus?

— Comment peux-tu supposer, répondit le jeune khalife, que je conserverais une organisation aussi primitive dans une armée aussi importante que celle d'Atougha, dans une armée surtout qui servira de modèle et donnera plus tard des cadres aux autres?

— C'est qu'il ne me paraît pas commode de faire comprendre à toutes ces...

— Brutes, va, dis le mot; ça ne me froisse pas.

— Eh bien oui, c'est celui que j'allais lâcher; comment leur faire comprendre la nécessité de la discipline?

— Comment peux-tu me faire une pareille question après l'exemple de soumission que tu viens d'avoir sous les yeux? c'est à tort, par exemple, que tu emploies le mot « discipline »; il ne signifie rien pour eux. Ce qu'ils connaissent, respectent et suivent, c'est la volonté de leur maître, celle de mon père et la mienne. Voilà pour eux la discipline, et le règlement qui en est l'expression est accepté d'eux comme parole divine et obéi comme une voix d'en haut.

— Et c'est toi qui l'as rédigé?

— Non pas; je l'ai trouvé tout fait; il m'a suffi de le compléter par l'adjonction de quelques peines au chapitre des « punitions ». C'est dans l'histoire du passé, histoire que toi, Français, tu dois connaître mieux que personne, que j'ai puisé les enseignements et la réglementation contenue tout entière dans ce petit livre de 50 pages.

— De quelle histoire veux-tu parler?

— De l'histoire des guerres d'Afrique.

— Je ne saisis pas.

— Eh! parbleu! j'ai pris comme guide notre maître à tous dans l'histoire de l'islamisme, l'homme de génie qui, pendant quinze ans, a tenu la France en échec en Algérie.

— Abd-el-Kader?

— Lui-même. N'a-t-il pas créé de toutes pièces une armée régulière, organisé un immense territoire, battu monnaie,

fondu des canons et fabriqué des fusils ? Qui a su mieux que lui approprier la tactique au génie du peuple arabe ? Quel meilleur guide pouvais-je suivre ?

Le capitaine de Melval avait pris la brochure que lui tendait le jeune prince.

C'était une traduction (1) en français des règlements militaires d'Abd-el-Kader.

Il lut en tête :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que Dieu « bénisse notre seigneur Mohammed !

« Gloire à celui qui a donné force et grandeur à la parole « de son prophète, notre seigneur, et qui a fondé l'édifice de « sa loi sur les assises de sa piété !

« Bénédiction sur le prophète militant ! inébranlable dans « les entreprises devant lesquelles reculeraient les héros, « organisateur des lignes de bataille semblables aux vagues « entre-choquées, sauvegarde de ses principaux compagnons « contre les flèches et les lances.

« Il est pour les armées des règles spéciales, des dispositions stimulantes et répressives. Or, celui que Dieu institua « chef de ses serviteurs et dont il fit un appui pour sa religion, notre maître, l'émir des croyants, champion de la « loi et de la religion, notre seigneur Abd-el-Kader — que « Dieu l'assiste ! — est versé dans ces matières. »

— Il n'y a que le nom à changer, fit le jeune prince ; et tu verras que tout ce qu'avait prévu et prescrit l'émir, en 1839, peut se retrouver dans la bouche du sultan soixante-dix ans après.

De Melval poursuivit :

« Ayant donc élaboré ces matières, il dota sa glorieuse « armée mahométane d'un règlement spécial déterminant « la subordination hiérarchique et provoquant une émulation de gloire et d'honneur. Il en fit faire une rédaction « ayant son caractère propre, et la voici, grâce à Dieu, brodée des gemmes de sa parole, pierres et pierreries empruntant leurs feux à la lumière de sa saine pensée.

« Que Dieu prolonge, pour l'islam, l'existence de l'émir

(1) Ce règlement très curieux, traduit à Médéah par Rosetty, interprète de l'armée d'Afrique, sur un manuscrit donné par Marcouf, Raïs-el-Krialla, a paru dans le *Spectateur militaire* en février 1844.

« et fasse qu'il soit le grain de sable dans l'œil de ses « ennemis.

« Ce livre porte le nom d'*Echarpe des escadrons et parure « de l'armée mahométane victorieuse ;* il comprend des règle- « ments et un code de justice. »

— Quel drôle de titre pour une théorie, fit le capitaine en riant. C'est plus poétique que « Ecole de bataillon » ou « Titre II » ou « Décret du 26 octobre 83 », mais nous serions-nous tordus, à Saint-Cyr, si on nous avait interrogés sur « l'Echarpe des escadrons » ?

— Ris tant que tu voudras; mais l'émir savait ce qu'il faisait. Il fallait bien parler aux Arabes le langage fleuri et imagé qu'ils aiment et qui n'a rien de commun avec le style militaire en honneur dans l'armée française; en t'en moquant, tu constates seulement qu'il y a dans notre race une dose de poésie que vous avez bien à tort remplacée par les banalités de la prose et le scepticisme.

— Compare, par exemple, poursuivit le jeune prince, les signes distinctifs auxquels on reconnaissait, dans l'armée d'Abd-el-Kader, les fantassins des cavaliers et des artilleurs.

— Mon Dieu, fit l'officier de tirailleurs en souriant, à première vue le cheval sur lequel est hissé le cavalier le distingue suffisamment du fantassin, et l'artilleur, quand il introduit dans une pièce un obus de 8 kilogrammes, ne peut être confondu avec un lancier.

— Tu ne veux pas discuter sérieusement...

— Je ne demande que cela : l'uniforme ne suffit-il pas vraiment pour signaler aux yeux les officiers des différentes armes ?

— C'est banal et bon pour les peuples à sang-froid, pour vous autres, gens du Nord. Combien j'admire les sentences si justes que l'émir faisait broder sur les vêtements des chefs des différentes armes !

Celui de l'infanterie portait cette devise : « *La constance est la clef de la victoire* » et, en effet, c'est à la solidité de ses fantassins réguliers que l'émir dut ses principaux succès.

Sur celui de la cavalerie, on lisait : « *Le bonheur est attaché aux toupets des chevaux jusqu'au jour de la résurrection.* »

— Voilà qui est clair, dit de Melval, en feuilletant la brochure; mais il me semble que voici une autre sentence destinée aussi à un commandant de cavalerie et qui sacrifie joliment la poésie au côté pratique.

Et il lut : « *O combattant, charge ! à toi le butin !...* »

— C'est vrai, répondit Omar en riant à son tour; mais admire du moins l'inscription qui ornait l'épaule du grand chef des bombardiers : « *Tu lances, Dieu dirige !* »

— C'est joli, en effet, dit le capitaine de tirailleurs; mais je craindrais fort à ta place que l'artilleur arabe, trop pénétré de cette idée qu'il faut laisser à Dieu le soin de la direction du projectile, ne se préoccupât nullement de la hausse et des distances; et, d'ailleurs, où est-elle ton artillerie?

— Elle ne sera formée qu'à Constantinople; l'artillerie turque en sera le noyau; j'en serais d'abord bien embarrassé ici; tu oublies que nous n'avons pas de routes.

— Alors, reprit de Melval, les trois armes y seront?

— Oui, les « khiàla » ou cavaliers qui doivent saisir les occasions.

Les « askar mohammedi » ou hommes à pied.

Et les « romat tobdjiya » ou servants des bouches à feu.

Chacune de ces armes a un chef dans chacune des colonnes, le « raïs-el-khiàla », le « raïs-el-abkar » et le « bach-tobji ».

Puis, au-dessous d'eux, tu trouveras, pour l'infanterie, le « seyâf » ou chef de centurie, correspondant à ton grade; le « raïs-el-saff » ou chef de rang, correspondant au lieutenant, et le « khalifa », dernier des gradés, sans assimilation possible.

Dans la cavalerie, le seul gradé est le « seyâf-el-khiàla », commandant un groupe de cinquante cavaliers.

Tu vois que nous n'abusons pas des galons.

— C'est vrai; et les nominations sont faites?

— Elles se font en ce moment dans toutes les colonnes en marche; des secrétaires ont copié ce règlement, des envoyés l'ont porté aux principaux chefs, et ce sont eux qui nomment, au nom du sultan, en faisant choix parmi les plus dignes, les plus influents.

— Je comprends, mais avec les masses que tu mets en mouvement, il te faudra d'autres gradés au-dessus de tes

seyâfs. Un corps d'armée qui comprendrait 96 compagnies ne serait guère maniable.

— Les raïs-el-abkar sont destinés à devenir des chefs de bataillon commandant à dix centuries; nous nous en tiendrons là jusqu'au jour de l'organisation définitive, à Constantinople. Lorsque ces fourmilières, actuellement en mouvement, auront fait l'expérience des petits groupements, il nous sera facile de trouver dans l'armée turque et dans la légion du prophète les colonels et généraux à adjoindre aux rois, émirs, cheiks et sultans pour la conduite des opérations. Chaque besogne aura son heure, mais tu dois voir, dès à présent, que l'organisation est plus sérieuse que tu ne te l'imaginais.

— Oui, je commence à voir, dit de Melval rêveur.

— Avoue que jusqu'à présent tu n'as pas cru à la réalisation de mes plans, à la possibilité de remuer ces millions de fanatiques, de leur donner des directions, de les concentrer quelque part, enfin de coordonner ces efforts de toute une race.

— C'est vrai.

— Eh bien! ce que tu vois n'est rien auprès de ce que verront tes yeux dans six mois. Assez longtemps l'Afrique a été votre proie à tous; vous allez devenir la sienne; la face du monde va changer; vous allez expier des siècles de corruption, de...

— De corruption, fit de Melval relevant la tête, mais de laquelle parles-tu?

— Je parle de cette pourriture générale due à un excès de civilisation, à cette soif de bien-être qui devient le mobile de toutes vos actions, à cette jouissance...

— Voyons, voyons, Omar, mon cher camarade, reprit le capitaine en le regardant dans les yeux... cette civilisation qui te fait horreur aujourd'hui, tu étais plus indulgent pour elle jadis; tu lui as même emprunté quelques agréments si j'ai bonne mémoire : et la jolie Suzanne de la Chaussée d'Antin...

Le jeune prince eut un soubresaut.

— Tais-toi! fit-il, dans un geste brusque qui crispa ses doigts; tais-toi, si tu ne veux pas...

— Que nous soyons brouillés? Non, tu ne le voudrais

pas; tu as du sang de saint-cyrien; il te reste de notre éducation de là-bas le culte de l'amitié, de la bonne camaraderie... Et puis, qu'ai-je dit de blessant ou d'indiscret? Tu sais bien que ta passion d'alors n'était un secret pour aucun d'entre nous...

Et comme le jeune sultan gardait le silence, les yeux dans le vide...

— Ma parole, continua l'officier, on dirait que tu y penses encore à cette ravissante enfant; et si je te disais...

— Quoi? demanda le jeune prince, en relevant la tête.

— Si je te disais qu'elle était absolument toquée de toi, au point de s'être rangée après ton départ; une vraie conversion, mon cher; il est vrai que généreusement tu lui en avais donné les moyens et qu'elle peut vivre aujourd'hui de ses rentes sans grand mérite; mais enfin tu peux être fier d'avoir provoqué pareille passion.

Et comme Omar gardait le silence...

— Seulement, ajouta le capitaine en parlant lentement, est-ce que tu songerais encore à elle? Diable! mais tu prends un drôle de chemin pour arriver jusqu'à son entresol... C'est toujours le même, sais-tu bien!

— Encore une fois, de Melval, tais-toi, fit l'Arabe en rejetant brusquement et vivement sur son épaule les plis de son burnous rouge, celui qu'il mettait au camp les jours où il y rendait la justice.

Et le front soucieux, sentant gronder en lui sous le vent des souvenirs lointains un orage de sensations, le jeune sultan sortit brusquement, bousculant Hilarion qui attendait à la porte et laissant seul, dans la tente, son camarade stupéfait.

Un instant encore de Melval resta là, feuilletant machinalement le règlement d'Abd-el-Kader.

Il parcourut successivement la partie du règlement de l'émir qui créait des monnaies, en fixait la valeur et déterminait la solde de chaque grade; puis, les instructions si judicieuses relatives à l'habillement des troupes : donnant des vêtements bruns à l'infanterie pour la rendre moins visible de loin, et des burnous écarlates à la cavalerie, pour inspirer l'épouvante.

Et il pensa :

« — C'est un souci que n'aura pas le sultan, car il serait bien embarrassé pour habiller ses hordes, fût-ce d'une simple chemise : a-t-il réfléchi qu'il trouverait en Europe un ennemi inconnu de lui, « l'hiver », et sait-il que ses nègres tomberont comme des mouches, s'il néglige la question « habillement ».

Plus loin, le commandeur des croyants fixait la quotité des rations : chaque soldat avait droit à un pain de 20 onces, un quart de livre de semoule au beurre en hiver, à l'huile en été.

Le seyâf avait droit à un quartier de mouton tous les jeudis; le chef de bataillon, seul, recevait un mouton entier par semaine.

Après quoi, venaient les règles sur l'avancement : on ne pouvait atteindre un grade qu'après avoir fait un stage dans le précédent et s'être distingué à la guerre.

Enfin, la série des diverses pénalités terminait l'œuvre, et de Melval lut entre autres : « cinq cents coups de bâton à qui mangera de la viande de porc ».

Il ferma le livre; s'il eût été moins absorbé par le souvenir de sa conversation avec Omar, il eût certainement fait la remarque que le règlement d'Ab-el-Kader contenait beaucoup de choses en peu de mots, à l'inverse de certaines théories qui contiennent beaucoup de mots pour dire peu de chose.

Mais il était encore sous l'impression de la découverte qu'il venait de faire.

Il ne pouvait s'y tromper : Omar n'avait pas oublié la blonde Parisienne; il avait suffi d'une simple évocation pour faire renaître de ses cendres cette passion dont ils s'étaient tant amusés jadis, lorsqu'à la gare Montparnasse, les Saint-Cyriens voyaient le petit sultan s'engouffrer dans une voiture fermée, qui filait au grand trot vers les boulevards.

Il pensait donc toujours à elle?

Que se passait-il dans cette tête qui rêvait la destruction de l'ancien monde et que le souvenir d'une femme suffisait à bouleverser au milieu des projets les plus grandioses?

Pouvait-il être le conquérant impassible et implacable, ce jeune chef imprégné de la civilisation du vieux continent et tout vibrant encore des amours d'antan?

Mais derrière la silhouette du jeune prince, de Melval évoqua celle du vieux sultan, et il se sentit froid entre les deux épaules en revoyant cet œil clair, ce front que la haine creusait autant que les années, cette poitrine puissante où rien d'humain ne battait plus.

Celui-là était le maître, le moteur; celui-là serait le fléau, le conquérant !

L'Europe serait brisée par cette volonté de fer servie par des millions de fanatiques, et cette invasion qu'il regardait quelques heures encore auparavant comme une tentative insensée, destinée à se briser contre les armées européennes, il la vit s'étendre, s'étaler, couvrant successivement l'Orient, puis, faisant tache d'huile, gagner l'Occident, entourer Paris !

Paris !

La grande cité bruyante allait-elle disparaître dans le remous noir ? Allait-on voir se réaliser, pour elle, ce qui arrive pour les grandes villes mortes dont on exhume, avec admiration, les monuments écroulés ?

Et ses compatriotes dont il était séparé peut-être à jamais; ses camarades dont l'intime préoccupation devait être, à cette heure, la guerre africaine; ses amis, ses parents, que pensaient-ils, qu'avaient-ils dit en apprenant sa mort ?

Car ils n'en avaient pu douter.

Et Christiane ?

Il eut un tressaillement : puis il se rappela la photographie qu'il avait sur lui et qu'il n'avait pas regardée une seule fois, depuis le jour où une autre s'était emparée de ses sens, en versant entre ses lèvres le philtre magique.

Il songea à la regarder, mais déjà l'image de Nedjma s'était interposée, et le souvenir du baiser, mis sur son épaule, fouetta son sang, jeta à son cerveau une bouffée de désirs parfumés.

Il sortit, bousculant à son tour Hilarion, se hâtant vers le village soudanien, les yeux fixés sur la case construite en bambous et couverte de papyrus; un large panache de hauts bananiers, au milieu desquels pendaient des régimes jaunissants, ombrageait le cottage des captifs, « la Villa des Tirailleurs », comme l'appelait Zahner, et ce réduit avait déjà pour de Melval un charme d'une saveur étrange.

C'était là, dans l'une des trois chambres, qu'assise tout le jour sur une natte, Nedjma songeait, tissant de petits paniers avec l'écorce de « l'uros » (1), ou ingénieusement fabriquant avec des fibres d'élaïs, les filets que Baba tendait le soir dans la rivière.

Il entra : elle n'y était point; à sa place accoutumée était assise Alima, la femme de Mata, gardien du trésor.

La petite négresse s'était prise d'affection pour Nedjma ; reconnaissant en elle une fille de grande tente, elle s'était constituée sa servante et venait passer auprès d'elle les journées pendant lesquelles Mata veillait dans le souterrain.

Elle chantait une mélopée trainante de son pays en s'accompagnant sur une guitare primitive à trois cordes faites d'une écaille de tortue, et s'interrompit, quand la natte d'entrée se souleva, laissant passage au capitaine.

— Où est Nedjma, fit-il surpris, car la jeune mauresque ne sortait jamais qu'avec lui, très craintive au milieu de ces noirs de races si diverses.

— Elle vient de sortir, répondit-elle.

— Où est-elle allée ?

— Notre seigneur le sultan l'a envoyée chercher.

— Le sultan !

— Oui.

— Et qui est venu la chercher ?

— Deux hommes, un Arabe et un Noir; je ne connais ni l'un ni l'autre.

— Elle a d'abord dit qu'elle voulait t'attendre, mais le blanc a répondu que tu étais toi-même au bôma, près du maître, et que tu l'y attendais : alors elle est partie de suite.

— Moi, près du sultan... mais je viens du camp...

— Tu ne viens pas du bôma ?

— Non !...

— Mais alors ce mensonge, fit tout à coup l'officier frémissant, c'est un moyen inventé... pour l'entraîner.

Et il bondit vers la porte.

— Pour l'entraîner où ?... Sais-tu de quel côté elle est partie, fit-il, saisissant les poignets de la négresse, hors de iul...

(1) Figuier.

— Par là, fit-elle, en se tournant vers la forêt...

— Mais ce n'est pas la direction du bôma...

— Je ne sais pas, moi, pourquoi ils ont pris par là, fit-elle tremblante, sentant qu'un malheur était dans l'air...

Soudain, de Melval poussa un cri : au fond d'une des allées qui, à travers la baneraie, conduisaient à la forêt, il venait d'apercevoir trois silhouettes traversant le chemin.

— Malédiction! fit-il.

Et se précipitant dans la pièce qu'il occupait avec Zahner, il décrocha son revolver.

— Baba! cria-t-il en heurtant la cloison de la pièce voisine où l'Arabe se tenait généralement avec Hilarion, Baba, prends ton couteau et viens avec moi, vite, vite!...

Et sans s'inquiéter s'il était suivi, il se précipita au dehors.

Le soleil se couchait dans les hauts palmiers : il fit cinq cents mètres environ dans l'allée que venaient de traverser les trois ombres, s'arrêta, tendant l'oreille...

Il n'entendit que les battements de son cœur, crut remarquer une trouée sur sa droite, des plans brisés, des jeunes pousses foulées, et entra sous le dôme de verdure des bananiers... L'ombre du soir s'étendait autour de lui...

Il s'arrêta de nouveau, étreint par une angoisse indicible...

— Nedjma! cria-t-il d'une voix étranglée. Nedjma!

En ce moment, il eût donné tout son sang pour entendre le son de sa voix...

— Nedjma! répéta-t-il, en mettant toute son âme dans cet appel.

Il crut entendre un gémissement étouffé à quelque distance, s'élança...

Il était sur la bonne piste : devant lui on marchait, on fuyait même, car, sans rien voir, il entendait le bruit des broussailles violemment traversées.

Il précipita sa course et arriva à une clairière : soudain, à 20 mètres de lui, deux hommes passèrent portant un fardeau, une masse blanche inerte.

C'était elle..., il ne pouvait s'y tromper...

Il bondit : un restant de jour filtrait à travers les troncs élancés, montrant la vieille futaie qui succédait aux bana-

niers; à dix pas du groupe qui, de son côté, forçait de vitesse, il s'arrêta, mit en joue l'un des porteurs et fit feu...

Le nègre s'abattit foudroyé...

De Melval était passé par l'école de tir; il était de première force au revolver, et comme il allait ajuster le second porteur, une ombre qu'il n'avait pas remarquée passa rapidement s'enfuyant vers la forêt...

Celui-là n'était pas un nègre : il portait le costume arabe et en tirant sur lui de préférence, de Melval savait bien qu'il châssait le gibier principal; les nègres n'étaient là que des comparses.

Deux coups de feu retentirent : assurément il avait dû le toucher; mais comme il allait s'élancer, il se sentit violemment tiré en arrière et tomba lourdement.

Le deuxième nègre qu'il avait négligé, rampant jusqu'à lui, s'était accroché à sa jambe et d'une brusque secousse, l'avait jeté sur le sol...

De Melval jeta un cri rauque.

Le noir lui avait mis un genou sur la poitrine et de la main droite clouait au sol le bras qui tenait le revolver.

Sa main gauche fouillait fiévreusement dans son burnous, en tirait un couteau qu'il ouvrait avec les dents.

— Nedjma! fit le capitaine, la sentant à quelques pas de lui inerte, impuissante.

La lame du couteau venait de jeter un éclair; la nuit était venue.

De Melval se sentit perdu, ferma les yeux... se tordant sous l'étreinte du monstre qui allait l'égorger comme une bête de boucherie...

Soudain, le poids qui lui écrasait la poitrine fut violemment déplacé et un cri aussitôt étouffé se fit entendre.

Il ouvrit les yeux : à un pas de lui, le nègre de tout à l'heure gisait à terre la langue pendante.

A cheval sur lui, un colosse noir achevait de l'étrangler d'une seule main, sans effort apparent.

D'un bond l'officier fut sur pied et reconnut Mata...

— Ah! sidi, dit le fidèle gardien, ce chien ne t'a pas fait mal au moins : c'est Alima qui m'a dit...

Mais de Melval n'avait pas le temps d'en entendre davantage; après avoir vigoureusement serré la main de son sau-



Soudain, le poids qui lui écrasait la poitrine fut déplacé. (Page 162.)

veur, il s'était précipité vers le précieux fardeau échappé aux ravisseurs.

Il gisait sans mouvement au milieu des herbes, ficelé comme une charge de porteur zanzibarite.

L'officier tira son couteau, trancha fébrilement les liens qui maintenaient autour de sa tête un haïk, trois fois enroulé, et dégagea le visage.

Elle devait étouffer là-dessous!...

C'était bien Nedjma, évanouie, la respiration suspendue...

Il se pencha sur elle, l'appela doucement...

Mata apportait de l'eau dans le creux de sa main large comme une calebasse; il lui en mouilla les tempes et jeta un cri de joie.

Elle venait de pousser un long soupir, ouvrait les yeux.

Il défaillit de bonheur, se pencha davantage...

— Nedjma, ma petite Nedjma, dit-il...

— Sidi, fit le colosse, ces deux chiens sont des Monbouttous, des serviteurs de Mounza, je les reconnais; il ne faut pas qu'on les retrouve, je vais les jeter au fleuve... tu veux bien ?...

— Oui, va, mon bon Mata.

Et de Melval le vit s'éloigner et s'enfoncer sous les arbres, traînant les deux cadavres par les jambes à travers la broussaille.

Cependant, la jeune fille s'agitait désespérément dans la longue pièce d'étoffe où elle avait été enroulée; l'officier se hâta de la délivrer et, à peine eût-il achevé, qu'il sentit les deux bras de la jeune fille l'entourer avec passion.

— Oh! mon Lioune, mon roi, mon Dieu, dit-elle d'une voix basse et tremblante : c'est toi, toi qui rends la lumière à ta petite étoile... Oh! merci, je t'aime!... Lioune, mon maître !...

Ils étaient seuls, dans la nuit, loin du camp : l'odeur de « l'ensété » montait dans l'herbe et les mille bruits de la grande forêt se fondaient en un murmure d'une infinie douceur; au loin, les tambourins des chanteurs du Bornou mettaient, dans le silence du soir, des refrains cadencés.

Et Nedjma se tut, les yeux clos, comme la sultane à l'approche du maître...

Mais à ce moment, le cœur du jeune homme sursauta et sa mémoire voilée le rejeta tout d'un coup vers le passé.

Une image lui apparut, celle de Christiane, lui disant : « Je t'attends ». Le souvenir de leurs derniers serments lui revint aussi net que le soir même où ils avaient été échangés sous les hauts palmiers du Jardin d'Essai d'Alger, par une soirée tiède et embaumée comme celle-là.

Il revit la figure en pleurs de la jeune fille et murmura son nom.

Inconcevable chose que l'amour de l'homme! Depuis qu'il vivait à côté de Nedjma, se grisant chaque jour un peu plus de sa beauté, de son charme sauvage et de cette grâce instinctive qu'il n'avait rencontrée chez aucune autre, il s'était dit pour justifier sa passion naissante que pour ses camarades, ses amis, pour Christiane elle-même, il était mort, qu'on le considérait certainement à Alger comme perdu, et qu'après une période plus ou moins longue de regrets et de



Il s'éloigna traînant les deux cadavres par les jambes. (Page 154.)

larmes, il serait oublié par tous, même par elle; il avait lu plusieurs de ces histoires où le fiancé qu'on croyait mort rentre pour constater, douloureusement, que sa place est prise; il sentait bien qu'il était pour longtemps à la remorque du Sultan. Sa parole l'engageait pour plusieurs années peut-être, car avec les lenteurs inhérentes au rassemblement d'une pareille multitude, que de retards dans cette marche à travers les puissances européennes coalisées; arriverait-il jamais jusqu'à cette frontière de France où il serait en droit de reprendre sa liberté et quelle surprise lui réservait cette liberté trop tardive? L'amour de Christiane, cet amour que n'avaient pu graver bien profondément des larmes et des promesses, ne pouvait-il pas le considérer dès maintenant comme un rêve envolé?

Dès lors, pourquoi ne se laisserait-il pas aller à cette passion nouvelle qui avait pris à la fois son cœur et ses sens, et distillait chaque jour, en lui, le parfum subtil du désir ?

Il avait bien essayé d'un autre raisonnement :

Cette Nedjma ne pouvait-elle s'ajouter à toutes celles qu'il avait connues avant de rencontrer Christiane ? Ne pouvait-il l'assimiler à ces jolies filles des Ouled-Naïl qu'il allait voir danser, le soir, à Laghouat, et qu'on emmenait joyeusement dans l'oasis, sous le dôme de verdure des palmiers, par les lourdes soirées d'été ?

Mais il n'avait pu s'arrêter un instant à cette comparaison. Non, cet amour soudain que la jeune Arabe avait infiltré dans son être avec le plus pur de son sang joyeusement répandu, cette union de leurs âmes à une heure qu'il croyait la dernière, n'était pas le caprice de rencontre qu'on satisfait et qu'on oublie.

Nedjma n'était pas de celles qu'on prend et qu'on laisse.

Et bien qu'il se sentît maître d'elle à toute heure, bien que la nature franche et primitive de la jeune Mauresque lui fût une garantie qu'elle ne se refuserait jamais à lui, il n'avait pas voulu en faire sa chose, parce qu'il se fût engagé vis-à-vis d'elle, ce jour-là, par les liens de l'irréparable.

Ce soir-là, ce fut le souvenir de Christiane qui l'arrêta au bord de la chute.

Un étrange concours de circonstances allait rendre illusoire cette dernière barrière.

Mais il était loin de le soupçonner lorsque, ayant déposé Nedjma dans sa case, il s'enfuit pour échapper à la griserie qui lui montait au cerveau.

. . . .

Le lendemain, quand le capitaine rencontra Omar se dirigeant vers le camp, il lut un sourire dans ses yeux :

— Tu ne m'en veux plus de mon bavardage d'hier ? lui dit-il.

— Oh ! non pas, d'autant plus que nous voilà quittes, si je suis bien renseigné.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sais bien... Mata a parlé... il me dit tout, Mata...

— Ah! et tu crois tout ce qu'il te dit?...

— Je le crois d'autant mieux que le contraire ne serait pas vraisemblable. Tous mes compliments; d'ailleurs, elle est ravissante, cette petite Nedjma, et le rôle de petite sœur n'allait guère à ses beaux grands yeux; seulement, méfie-toi...

— De qui? dis-le moi, afin que je prenne mes précautions à l'avenir...

— D'abord de Mounza, qui a raté son coup hier, mais qui recommencera, tu peux en être certain: car je me suis laissé dire qu'il était comme une bête en cage depuis qu'il avait appris l'insuccès de sa tentative... Encore ne sait-il pas tout... comme moi, ajouta le jeune sultan malicieusement. Mais il serait bigrement nul s'il ne s'en doutait pas un peu.

— Je compte bien sur ton appui pour ne jamais tomber entre les griffes de ce tigre royal, dit l'officier, éludant une protestation qu'il jugeait inutile.

— Évidemment et d'ailleurs tu as la parole de mon père; mais ce que tu auras à craindre, ce sont les coups dans l'ombre comme celui d'hier...

— Je ne quitterai plus Nedjma d'une minute...

— A ton tour, tu m'as l'air d'en pincer ferme, dis donc? Ce n'était pas la peine de me « balancer », hier, comme tu l'as fait. Si j'ai laissé un morceau de mon cœur chez une chrétienne, il me semble que tu viens de confier le tien à une musulmane...

— C'est bien la preuve que cette guerre de race et de religion que tu veux faire n'a pas raison d'être et que musulmans et chrétiens pourraient fort bien s'entendre.

— Ils s'entendront bien mieux encore quand ils auront tous la même religion...

— Que veux-tu dire?

— Quand les Blancs se seront convertis à l'islamisme.

— Tu y comptes?

— C'est une question de temps: quand ils seront réduits à l'esclavage, ils réfléchiront et...

Mais de Melval n'écoutait plus; auprès d'eux un Arabe venait de passer, le bras en écharpe, et son regard avait croisé celui de l'officier.

Il y avait dans ce regard une telle expression de haine et

de défi, que le capitaine se retourna pour le suivre des yeux lorsqu'il fut passé.

— Voilà un particulier qui ne m'aime pas, dit-il; du diable si je sais ce qu'il me veut.

— De lui aussi tu feras bien de te méfier, répondit Omar, c'est Zérouk, notre ingénieur, chef du service des poudres : un gaillard peu sympathique et peu estimable, mais remarquablement dangereux...

— Ingénieur des poudres ! songerais-tu à installer, quelque part, des fabriques et des dépôts de cette précieuse denrée ?

— C'est inutile : nos ressources de ce côté sont suffisantes pour nous conduire en Europe, où nous nous réapprovisionnerons facilement.

— Alors ?

— Je n'ai aucune raison de t'en faire un secret, car chacun ici a vu l'expérience du rocher d'Atougha : il ne s'agit pas de poudre, mais d'explosif; un explosif extraordinaire, puisqu'il a déraciné un rocher, gros comme une mosquée, aussi facilement que mon pied projette au loin ce morceau de quartz.

— Quel est-il ?

— Donne-lui le nom que tu voudras, il n'en a pas encore.

— C'est donc de l'inédit ?

— Oui, sa composition est le secret de ce Zérouk, un homme important par conséquent, car c'est en partie sur lui que nous comptons pour créer un débouché en Arabie à la plus grande partie de nos forces.

— Je ne l'avais jamais remarqué.

— Il se montre peu, veillant à l'arrivée des approvisionnements de sel marin que nous envoyons chercher jusqu'à Bilma, et qui vont lui être nécessaires pour sa fabrication en grand là-bas sur les bords de la mer Rouge.

— De quel côté ? au Nord, au Sud ?

— Au Sud, en face de l'île Périm : c'est là que nous allons nous diriger avec la « garde noire » pour forcer le passage de Bab-el-Mandeb ; les autres armées nous suivront.

— Quel est donc la largeur du détroit ?

— Il y a 20 kilomètres entre Périm et la côte d'Afrique, 3 seulement de l'autre côté.

— Et tu espères faire franchir à des millions d'hommes de pareils bras de mer ? Pourquoi ne pas remonter jusqu'à Suez ?

— Suez est réservé aux armées du Nord-Est dont il est l'écoulement naturel ; s'il le faut, nous remonterons par là nous aussi ; mais comme le rendez-vous du gros de nos forces est à la Mecque, tu vois d'ici quel allongement dans notre itinéraire, si, du 12e degré, latitude d'Obock, il nous fallait remonter jusqu'au 30e degré latitude de Suez, pour redescendre au 22e degré latitude de la Mecque ; j'ai calculé que nous aurions de ce chef plus de 3.000 kilomètres de « rabiot », pour parler notre langage d'autrefois.

— Diable !

— C'est-à-dire trois ou quatre mois de perdus ; or, quatre mois de perdus, c'est une grosse question pour nous à cause des vivres, bien que nous en ayons amassé d'énormes quantités et que nos gens vivent de peu.

— Alors tu comptes sérieusement passer en face de Périm, alors qu'à la première annonce de ta marche sur ce point, les flottes anglaise, italienne et française s'y donneront rendez-vous pour défendre qui Aden, qui Massouah, qui Obock et Tadjourah !

— Je conviens que ce sera dur, mais une fois cette flotte bousculée, grâce aux torpilles de Zérouk, nous aurons tout le temps voulu pour passer, car les Senoussis du Nord auront eu le temps de boucher le canal de Suez et de rendre tout secours d'Europe impossible par cette voie ; lorsqu'on aura fait le tour par le Cap, notre écoulement sera terminé.

— Tous ces plans sont si énormes que je crois rêver : que dirait le capitaine Bertal qui, jadis à Saint-Cyr, passait tant de temps à nous dresser au maniement d'une escouade, s'il voyait de quelle façon tu as amplifié ses enseignements ! Mais dis-moi, tu crois sérieusement à l'efficacité des torpilles de ce Zérouk ?

— Je ne sais encore ni quelle forme il leur donnera ni comment il arrivera à les placer aux bons endroits, mais s'il y réussit, l'effet est certain : le passage sera certainement déblayé ; or, hier encore, il répondait de réussir ; il part dans quelques jours avec un convoi de sel et une sérieuse escorte, pour aller organiser sa fabrication dans les environs

de Raheita, au nord d'Obock. Quand nous y arriverons nous-mêmes, il sera prêt à agir.

— Tu ne pourrais pas faire expédier ce Mounza avec lui ?

— N'y compte pas ; il rôde autour de ta Mauresque comme un chacal et ne partira d'ici qu'avec nous. Encore une fois, méfie-toi de lui.

— Ah ! mon bon ami, que je voudrais donc être déjà quelque part, dans les environs du Rhin, pour te tirer ma révérence.

— Moi aussi, fit Omar, laissant cette fois parler son cœur, je voudrais bien être quelque part sur les bords de la Seine !

. . . .

A ce double vœu répondait déjà un commencement d'exécution.

Maintenant le sol africain tout entier tremblait sous le poids des peuples en marche.

Tout le long des vallées, suivant le cours des fleuves, s'ouvrant un chemin à travers les forêts vierges, les colonnes épaisses s'écoulaient, convergeant vers le Nord-Est.

Musulmans anciens et nouveaux convertis, Arabes et Noirs, tous cherchaient à l'horizon le sommet du croissant qui domine le temple saint de la Mecque.

Aucun peuple ne voulait manquer au rendez-vous sacré : la marche était rapide ; les malades, les éclopés, étaient laissés en arrière et crevaient au fond des bois comme des bêtes blessées, première sélection naturelle et nécessaire entre les résistants et les faibles,

Devant ces torrents, les animaux sauvages fuyaient épouvantés, n'échappant à une colonne que pour tomber dans une autre, semblables à des moucherons affolés se débattant au milieu d'une fourmilière.

Après leur passage, tout ce qui était plante, fruit ou céréales, avait disparu comme sous un vol épais de sauterelles-pèlerins.

Chaque jour des masses nouvelles arrivaient au Nil et s'écoulaient le long de ses rives.

Les immenses forêts du Congo et les plaines fertiles du

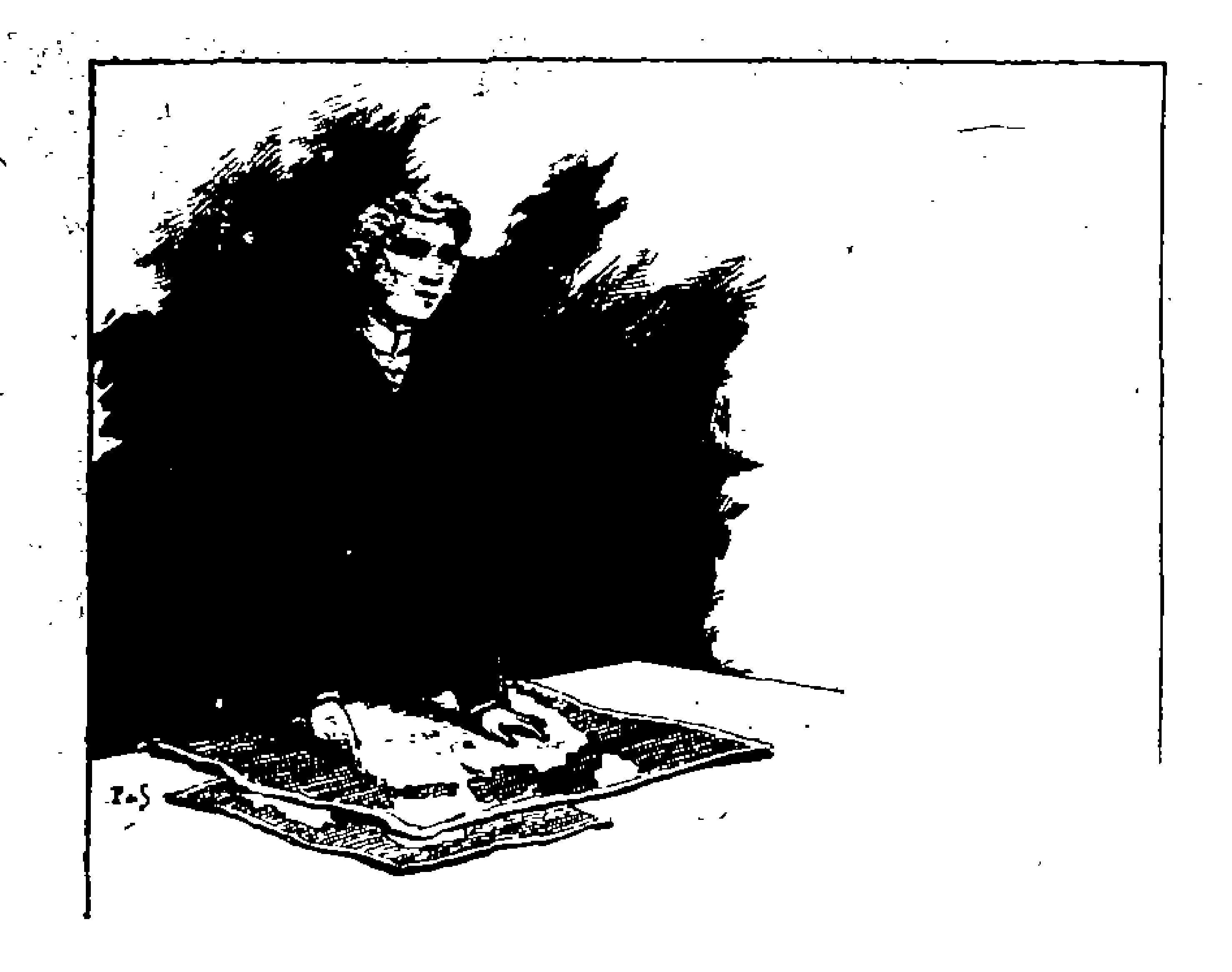
Soudan, les sables brûlants du Sahara oriental et les vallées humides de la région des Lacs déversaient leurs guerriers vers Suez et vers Obock.

Suivant les itinéraires qui leur avaient été fixés, les diverses agglomérations musulmanes gagnèrent, à marches forcées, les régions qui leur étaient assignées entre le Nil et la mer Rouge, pour y attendre que la Garde noire, servant d'avant-garde, leur eût ouvert la route d'Arabie.

L'Invasion noire était en marche!







CHAPITRE VII

Une séance du Comité de l'Afrique française. — M. Durville. — Le ballon lenticulaire le *Tzar.* — Aérostation et aviation. — Une enveloppe en aluminium. — L'ingénieur du Transsaharien. — Christiane Fortier. — Une promesse risquée. — Saladin. — Un boulevardier. — Départ.

Une salve d'applaudissements venait d'ébranler la vaste salle du faubourg Saint-Germain, où le Comité de l'Afrique française tenait ses séances.

Un homme était debout au milieu de l'hémicycle; des deux mains il s'appuyait sur une carte d'Afrique déployée sur une grande table à tapis vert.

Il pouvait avoir une cinquantaine d'années, portait des favoris courts et grisonnants, des cheveux rejetés en arrière et découvrant les tempes, et sa taille, élégante et mince, était sanglée dans une redingote noire qu'ornait un ruban rouge. Son profil, d'une grande finesse, ses yeux profonds, son regard, d'une extraordinaire fixité, imposaient l'attention.

Le silence se rétablit, il reprit d'une voix nette et métallique :

— Oui, messieurs, il appartient à notre Comité, à cette réunion d'hommes ardents, généreux, patriotes, de percer le mystère dont s'enveloppe le continent noir depuis trois mois. Notre vieille réputation exige que nous ne nous laissions pas devancer dans cette tâche par les puissances voisines. Nous n'y faillirons pas !

En trente ans, le Comité de l'Afrique française a lancé à travers ces immenses territoires encore mal connus, plus de soixante-dix explorateurs; il a noué des traités avec vingt rois et placé sous notre protectorat des contrées plus vastes que la mère patrie.

Et son œuvre serait arrêtée, que dis-je, anéantie par une révolte de Noirs, par un soubresaut de ce continent barbare! La civilisation reculerait devant la masse grouillante que recèlent les profondeurs africaines !

Le Transsaharien, cette œuvre géniale attendue depuis si longtemps, retomberait dans le domaine des avortements !

Non!... la France se trouve en présence d'un soulèvement de l'islamisme : elle en subira le premier choc, car elle est en Afrique l'avant-garde des nations civilisées.

Il faut qu'elle connaisse les forces qu'elle a devant elle.

Dans un mois au plus, j'ose affirmer qu'elle les connaîtra.

Messieurs, je pars dans cinq jours sur mon ballon le *Tzar*, et je m'applaudis de pouvoir mettre au service de mon pays, dans une circonstance aussi grave, cet engin aérostatique dont vous avez suivi les récentes expériences !

Le président de la réunion, l'amiral Campion, se leva alors :

Il lut les télégrammes reçus d'Alger, du Caire, d'Aden, de Loango, du Gabon, du Cap, de Quilimane et de Zanzibar, télégrammes remplis de détails sur les massacres qui s'accomplissaient systématiquement à quelques kilomètres des côtes.

Ils annonçaient l'incendie des factoreries, la fuite des négociants abandonnés de leur personnel noir et refluant vers les ports d'embarquement.

Enfin ils signalaient sur vingt points différents des rassemblements considérables.

— Ce sont ces rassemblements, mon cher et éminent collègue, dit-il en terminant, dont vous voulez aller vérifier l'existence, déterminer la direction de marche et deviner les objectifs : ceux surtout qui menacent nos possessions méditerranéennes et qui paraissent les plus redoutables de tous.

Tout fait prévoir qu'il s'agit d'une levée de boucliers musulmans : vous voulez partir au-devant de ces hordes qui s'annoncent comme jadis par le fer et le feu.

C'est un honneur pour notre Société de compter parmi ses membres un vaillant tel que vous.

Ses vœux et ceux de la France entière vous accompagneront !

Et l'assemblée avait émis, à l'unanimité, avant de se séparer, un vote de flétrissure contre les négociants anglais et allemands, assez infâmes pour vendre des armes perfectionnées aux Noirs, ainsi que le prouvaient de nombreux renseignements puisés aux sources les plus authentiques.

Le lendemain de cette mémorable séance, tout Paris connaissait le projet de M. Durville, et ce nom devenait fameux du jour au lendemain.

Un enthousiasme extraordinaire s'emparait de toute la population.

C'est que son aérostat le *Tzar* était déjà connu.

Maintes fois les Parisiens avaient vu passer au-dessus d'eux un aérolithe de forme étrange, dont les mouvements les avaient extraordinairement intrigués au début.

En effet, au lieu de se maintenir à une hauteur déterminée, comme les ballons dirigeables à hélice dont quelques spécimens avaient été construits, il apparaissait tantôt à 2.000, tantôt à 300 mètres, et, cela, à quelques minutes d'intervalle; en le voyant descendre avec une rapidité effrayante suivant une ligne oblique, les curieux ne pouvaient retenir des cris de terreur.

En un instant, de lentille minuscule perdue sur les sommets de l'azur, il devenait gros comme le dôme de Saint-Augustin.

Puis, au moment où on le croyait près de s'abîmer contre le sol ou sur les toits, il changeait soudain d'incli-

naison et remontait dans les profondeurs de l'atmosphère de toute la vitesse acquise en tombant.

Maintes fois on l'avait vu, dans ses audacieux essais, raser le sommet des maisons; il avait un jour cassé net le paratonnerre de la sainte Chapelle et on disait qu'il aurait brisé comme verre la flèche elle-même s'il l'eût rencontrée un peu plus bas.

Mais toujours il se relevait à temps pour continuer la série de ses « louvoiements ».

Sa forme différait de toutes celles qui l'avaient précédé : c'était celle d'une lentille convexe dont le grand axe avait 60 mètres et dont l'épaisseur en mesurait 22.

En réalité, le *Tzar* se composait de deux cônes réunis par leur base.

Au sommet du cône supérieur apparaissait une sorte de cheminée : c'était la soupape. L'extrémité du cône inférieur servait de nacelle.

L'énorme lentille était pleine de gaz hydrogène pur dont la force ascensionnelle suffisait pour l'élever jusqu'à une altitude de 2.600 mètres, en emportant un poids total de 24.000 kilogrammes.

L'idée première de ce dispositif et du principe sur lequel était basée la marche de ce ballon, appartenait à l'aéronaute Capazza, dont on n'a pas oublié les émouvantes expériences sur les parachutes et les audacieux voyages au-dessus de l'Océan.

La lentille de Capazza, de forme à peu près semblable à celle de l'ingénieur, était en cuivre rouge; au-dessus de la nacelle, constituée elle aussi par la pointe du cône inférieur, un rail courbe recevait à glissement un contrepoids que l'on pouvait diriger de la nacelle elle-même.

Suivant que ce contrepoids était à une extrémité ou à l'autre du rail, l'ensemble du ballon penchait dans une direction ou dans l'autre et son inclinaison pouvait varier dans certaines limites : c'était l'*angle de chute*, que l'on pouvait déterminer d'après la distance à parcourir si cette distance était courte, arbitrairement si elle était longue.

Voulait-on, par exemple, l'aérostat étant à 1.000 mètres d'altitude, atteindre un point situé à terre à une distance de 10 kilomètres, il suffisait de donner au système une



Le ballon métallique le *Tzar*. (Page 176.)

inclinaison de 13 degrés, en dirigeant vers le point le rail et son contrepoids; on n'avait plus qu'à se laisser tomber en glissant suivant un plan incliné jusqu'au point voulu.

Et cela avec une vitesse croissante et par là même foudroyante, puisque le moteur était la pesanteur elle-même dont l'accélération croît proportionnellement au carré des temps.

Une pierre qui tombe fait $9^{m},80$ dans la première

seconde, elle fait $9{,}80 \times 4 = 39{,}20$ dans la deuxième seconde, 225 dans la cinquième, etc.

Or, le ballon lui aussi tombait, mais sa chute était voulue, dirigée, calculée.

La grosse difficulté était de l'enrayer à temps pour qu'il n'y eût pas rencontre avec la terre.

Cette difficulté, Capazza l'avait résolue d'une manière très ingénieuse, mais avec des moyens primitifs.

Ses deux cônes étaient réunis à leur base par un soufflet qui donnait à l'ensemble de l'appareil la curieuse et importante propriété d'augmenter le volume en conservant le même poids.

Or, l'aérostation repose tout entière sur ce principe : *qu'un corps plongé dans l'air perd une partie de son poids égale au poids de l'air déplacé.*

Si ce poids d'air est supérieur au poids du corps en question, ce dernier s'élèvera pour aller chercher son équilibre dans un air moins dense.

Si c'est l'inverse, il descendra.

Il suffisait donc à Capazza, lorsque l'hydrogène avait élevé son appareil à une certaine altitude, d'aplatir le soufflet qui en constituait l'équateur ; perdant du volume et, par suite, déplaçant moins d'air tout en conservant le même poids, le ballon s'abaissait.

Quand il voulait provoquer de nouveau son ascension, il dilatait le soufflet à l'aide d'un appareil hydraulique mû à la main, et le résultat était obtenu sans déperdition de lest.

D'ailleurs, en même temps, pour faciliter ce mouvement d'ascension, le contrepoids était amené à l'extrémité opposée de l'axe de direction obligeant ainsi l'appareil « à relever le nez », suivant l'expression de l'inventeur ; il repartait donc dans l'espace avec sa vitesse acquise et suivant une inclinaison donnée jusqu'à l'altitude maxima correspondant à la dilatation obtenue.

Il effectuait ainsi un trajet comparable à celui des véhicules qui se meuvent sur les montagnes russes.

M. Durville avait singulièrement perfectionné le système de son précurseur.

Son ballon était en aluminium chromé, métal comparable au cuivre pour la solidité, la ténacité et la malléa-

bilité, mais dont la légèreté est extraordinaire puisqu'il a la densité du verre : 2,7; son emploi permet donc de reporter les deux tiers du poids de l'enveloppe sur d'autres organes ou d'augmenter notablement les dimensions de cette enveloppe sans lui donner un poids excessif.

C'est à ce dernier parti qu'on s'était arrêté.

Il en était résulté un sérieux accroissement de force ascensionnelle, et l'ingénieur en avait profité pour augmenter le poids enlevé par l'aérostat.

De plus, il avait modifié très avantageusement la disposition du contrepoids mobile sur un rail extérieur.

Pour cela il l'avait enfermé à l'intérieur de l'enveloppe.

Du centre où elle se tenait quand le ballon était en équilibre, la *masselotte* de plomb était amenée sur un rail invisible formant rayon jusqu'au rail circulaire qui décrivait la circonférence de base des deux cônes et de là vers le point choisi comme extrémité de l'axe de direction.

Enfin, la manœuvre à bras d'homme d'une machine hydraulique était supprimée et ce n'était pas le moindre des progrès réalisés.

Pouvait-on, en effet, être assuré de trouver toujours au moment voulu, *au moment critique surtout*, l'effort musculaire nécessaire pour déterminer la réascension de la machine, et n'était-on pas à la merci d'une fausse manœuvre ou d'une manœuvre tardive?

Pour substituer une force régulière, puissante et peu coûteuse à la force humaine, le savant physicien avait eu l'idée d'utiliser la vitesse même de descente.

A cet effet, à l'extrémité de deux axes perpendiculaires à l'axe vertical du ballon et perpendiculaires entre eux, il avait fixé quatre hélices.

Deux d'entre elles étaient toujours mises en mouvement par l'air pendant la descente à l'aide d'un engrenage très simple; leur mouvement était transmis à l'arbre vertical qui soulevait la calotte supérieure en ouvrant le soufflet.

La vitesse de chute était ainsi progressivement enrayée : elle devenait nulle quand l'équilibre s'était établi entre le volume du ballon et la densité de l'air ambiant.

Et la masselotte, aidant le *Tzar*, remontait obliquement de toute sa vitesse acquise.

Tel était dans ses grandes lignes le mécanisme de cet oiseau aérien.

Il réalisait donc le principe de l'*aérostation* en s'enlevant jusqu'à une certaine hauteur à l'aide de l'hydrogène et celui de l'*aviation* en utilisant pour se diriger *sa forme et la pesanteur.*

En quoi il imitait les pigeons voyageurs, car si l'on observe le vol de ces messagers aériens, on les voit s'élever d'abord à grands coups d'ailes à une hauteur considérable, puis, de là, former plan incliné, les ailes étendues immobiles et s'infléchir sur le point qu'ils ont reconnu.

Jusqu'alors les ascensions qu'avait tentées le savant aéronaute, avec un succès constant d'ailleurs, n'avaient eu lieu qu'en France, et jamais leur durée n'avait dépassé seize heures.

Bien que l'aérostat fut étanche et que l'hydrogène y fut emmagasiné sans perte aucune, on pouvait se demander si cette condition essentielle subsisterait encore après plusieurs semaines ou plusieurs mois de voyage.

C'était donc un problème redoutable et des plus intéressants qu'il s'agissait de résoudre, problème double, puisqu'il ferait entrer l'aérostation dans une voie toute nouvelle et permettrait, à des distances énormes, l'exploration par les ballons.

Qu'on pût aller de Paris à Nice en quelques heures grâce à ce système, personne n'en doutait plus, et déjà une société au capital de cinq millions s'était fondée pour la construction d'un ballon du modèle de l'ingénieur Durville.

Mais ce mode de voyager était encore limité par l'insuffisance de force ascensionnelle de l'aérostat; ne pouvant atteindre des altitudes supérieures à 3.000 mètres, il ne pouvait, par exemple, franchir les Alpes pour aller en Italie et les Pyrénées pour aller en Espagne; il pouvait, il est vrai, aborder ces pays par leurs côtes les moins accidentées, mais on sentait qu'il y avait encore de ce côté un progrès à réaliser avec les ballons métalliques.

Il fallait qu'ils pussent s'élever à une hauteur considérable, à 6.000 mètres au moins et, dominant ainsi les principales aspérités de l'écorce terrestre, exécuter au-dessus d'elles les bonds dont ils tiraient leur vitesse propre.

Mais ce n'était pas là le sujet des méditations de l'ingénieur lorsqu'un beau matin, trois jours seulement avant son départ, la vieille Marianne, sa bonne, lui remit une carte dont la lecture lui arracha un cri de surprise.

On y lisait en effet :

Joseph Fortier

INGÉNIEUR EN CHEF

DE LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER TRANSSAHARIEN

— Toi ici? s'écria l'aéronaute en se portant, les bras tendus, au devant du visiteur : quelle joie de te revoir! on avait écrit... j'avais lu dans les journaux que...

— Oui, je comprends, que j'avais disparu moi aussi avec tant d'autres et qu'on n'avait plus de mes nouvelles.



Christiane.

— Mais certainement, et tu as dû lire sur bien des journaux de superbes oraisons funèbres composées à ton intention.

— Pas encore, je suis arrivé ce matin, mais il en a fallu de peu que ma pauvre Christiane ne m'attendît pour toujours à Alger où je l'avais laissée.

Alors seulement l'ingénieur remarqua que son vieil ami n'était pas seul.

— Mademoiselle, fit l'aéronaute en s'inclinant.

— Ma fille, dit le nouvel arrivant.

Et pendant que la jeune fille s'asseyait dans un coin du bureau encombré de livres et de modèles.

— Ne t'étonne pas de son attitude lugubre, dit à voix basse l'ingénieur du Transsaharien, je t'expliquerai cela.

Alors les deux hommes causèrent. M. Fortier se trouvait près d'El-Goléah au moment des assassinats sans nombre qui avaient ensanglanté le Sud algérien; la voie ferrée avait

dépassé ce poste depuis trois mois et atteint El-Ahmeur.

Il avait pu fuir sur un méhari grâce au dévouement d'un Arabe, le seul qui n'eût pas déserté les chantiers avec les autres.

C'était un Soudanais qu'il avait jadis acheté à un traitant de Moursourk et qui lui avait toujours montré une fidélité à toute épreuve : cet indigène l'avait accompagné jusqu'en vue de Laghouat, s'écartant des pistes frayées, et voyageant de nuit pour éviter les Touaregs-Hoggars qui battaient le Sahara dans tous les sens.

Pendant les onze jours qu'avait duré cette fuite, l'Arabe s'était renfermé dans un mutisme absolu, partageant chaque soir, avec lui, les dattes séchées qu'il avait eu la précaution d'emporter et sa provision d'eau fétide enfermée dans une peau de bouc, et quand tous deux étaient arrivés en vue des palmiers de Laghouat, le nègre avait dit à son ancien maître :

— Tu es sauvé par Youled que tu as sauvé toi-même jadis : c'est la loi de notre seigneur Mohammed : il est miséricordieux et son nom est béni... Aujourd'hui, Youlef est quitte envers toi; pour lui tu n'es plus qu'un infidèle, un maudit : ne te trouve jamais sur sa route, il ne te reconnaîtrait plus.

Puis il était remonté sur son coursier et, sans détourner la tête, s'était enfoncé rapidement dans les profondeurs de désert.

— Il faut, ajoutait l'ingénieur, que cet homme soit fanatisé au dernier degré pour avoir subi une pareille transformation ; je le croyais d'un dévouement aveugle à moi et aux miens; il avait un véritable culte pour Christiane, et ne l'abordait jamais qu'en baisant le bas de sa robe.

— Le fanatisme religieux seul produit de pareils effets.

— C'est ce que je me suis dit, et la guerre qui commence, guerre de race et de religion tout à la fois, va revêtir, si j'en juge par ce premier indice, un caractère de sauvagerie épouvantable... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : les rares journaux que j'ai lus dans le train-éclair sont remplis de tes projets de voyage : sont-ils exacts au moins?

— Parfaitement.

— Tu te disposes à partir pour l'Afrique ?

— Oui.

— Sur ton ballon *Le Tzar ?*

— Oui, puisque tous les autres moyens de locomotion nous sont interdits.

— La traversée de la Méditerranée ne t'effraye pas ?

— Théoriquement, non ; à moins d'une rupture de machine, d'un éclatement de l'enveloppe par exemple, c'est au contraire la partie la plus facile du voyage, puisque nous ne risquons pas de rencontrer un piton, un roc, quelque molécule solide, en un mot, située à une altitude fâcheuse.

— Pourtant c'est la première fois.

— C'est vrai, mais j'allais tenter la traversée de Toulon à Tunis avec escale en Sardaigne, lorsque ces événements sont survenus ; c'est te dire que j'avais tout préparé pour une promenade au-dessus de la plaine liquide et que celle de Marseille à Alger n'a rien qui puisse m'effrayer.

— Tu n'as cependant plus la Sardaigne comme pied-à-terre en cas de besoin ?

— Non, mais j'ai les Baléares et je suis sûr à l'avance de pouvoir m'en passer ; après tout, la distance de Marseille à Alger n'est que de 900 kilomètres ; elle est donc franchissable pour moi en huit heures, en admettant une vitesse moyenne de 110 kilomètres à l'heure.

— Si tu as le vent arrière.

— Le vent ne fait rien à l'affaire ou du moins pas grand'-chose, il ne peut guère me dévier qu'au début lorsque je gagne mon premier sommet de départ ; ensuite, il ne peut pas m'empêcher de tomber, et en tombant, d'avancer ; c'est même une des beautés du système, car tous les dirigeables connus atterrissent dès que le vent atteint 15 mètres à la seconde.

— Bien, tu arrives donc à Alger, et là, que fais-tu ?

— Je m'informe, et puis en route pour les hauts plateaux et le désert.

— Et jusqu'où comptes-tu pousser ?

— Je l'ignore encore, cela dépendra des événements, de la manière dont se comportera mon véhicule, de l'intérêt des renseignements recueillis et de la nécessité d'en rapporter d'autres ; mais il me semble que si la première partie du voyage a bien marché, rien ne nous empêchera d'at-

teindre l'autre extrémité de ta voie ferrée, c'est-à-dire Tambouctou.

— Tambouctou !

— Tambouctou ! répéta une voix derrière eux.

Ils se retournèrent : la jeune fille était debout ; elle avait relevé son voile et les yeux pleins de larmes s'avançait vers les deux interlocuteurs.

— Vous allez à Tambouctou ? répéta-t-elle d'une voix étranglée.

— Oui mademoiselle, est-ce que ce nom vous rappellerait !...

— Je vais te conter cela, reprit l'ingénieur, qui prit son enfant dans ses bras et l'installa sur sa chaise avec une infinie douceur... Oui, ce nom lui rappelle les angoisses auxquelles elle doit la figure défaite que tu vois ; elle si fraîche, si jolie, si gaie... Là-bas, à l'autre extrémité du réseau saharien, il y avait des postes français dont on n'a plus de nouvelles, dont les officiers ont été abandonnés par leurs troupes, et parmi ces derniers un jeune capitaine qu'elle s'était habituée, un peu malgré moi, je dois l'avouer, à considérer comme son fiancé.

— Pauvre enfant ! murmura l'aéronaute.

Les larmes de la jeune fille redoublèrent ; l'exclamation qu'elle venait d'entendre lui prouvait suffisamment que l'espoir, toujours tenace au fond d'elle-même, n'avait guère d'écho chez les autres.

M. Fortier baissa la voix et continua son récit.

Christiane avait rencontré le capitaine de Melval à Alger, au palais du Gouvernement, dans un bal donné par le commandant du 19e corps, gouverneur général de l'Algérie, et, depuis, elle était devenue rêveuse, inquiète, nerveuse, s'absorbant des jours entiers dans des méditations sans fin.

Il avait pu enfin faire avouer à sa fille les raisons de cette transformation ; désagréablement surpris d'abord, il avait fini par en prendre son parti.

Ce que ne pouvait dire le père, parce qu'il n'en avait pas été le témoin, c'est que de tendres aveux avaient été échangés entre les deux jeunes gens ; ce qu'il ignorait, c'est que la veille du départ de l'officier pour Tambouctou, elle lui avait donné sa photographie, et que, depuis, elle n'avait

pas craint de confier à la poste saharienne des lettres aussi longues que nombreuses.

Mais le désespoir de la jeune fille disait tout cela.

Et le pauvre père n'avait plus le courage de répéter que c'était malgré lui et à son insu que s'était ébauché ce roman d'amour.

Tout entier aux sciences, il n'avait pas rêvé pour gendre, il est vrai, un officier de troupe, un de ces nomades qui parcourent la France et ses colonies le pied léger, le cœur joyeux, pendant que derrière eux les hommes fredonnent des chansons de route.

Il avait rêvé un savant comme lui, un homme de position stable plongé dans les chiffres, capable de se signaler au monde par une grande découverte.

Si du moins, puisque l'uniforme l'avait séduite, elle avait fait son choix parmi les officiers des armes savantes, il n'y eût eu que demi mal.

Il lui eût été, jusqu'à un certain point, agréable d'avoir pour gendre un capitaine du génie à la tête remplie de chiffres, de cotes et de lignes, ou un de ces brillants officiers d'artillerie qui savent imposer à l'obus sa vitesse et fixer sa parabole en même temps qu'ils lui assignent un point de chute.

Ou bien encore, si elle eût pu faire son idéal d'un fonctionnaire de l'intendance !

Mais elle avait été s'enticher d'un officier de tirailleurs, c'est-à-dire d'un homme dont la maison voyageuse est plus souvent en toile qu'en briques.

Enfin, il n'y avait plus à récriminer ; le mal était fait et la douleur de sa fille avait été si intense en apprenant les affreuses nouvelles venues du Sud, qu'il avait dû tout d'abord se préoccuper de l'atténuer le plus possible.

Et c'est pourquoi il était venu si matinal importuner son vieil ami.

— Malgré tout, dit-il, elle se persuade qu'il n'est pas perdu ; elle l'a paré de toutes les qualités physiques et morales, courage, audace, vigueur, etc., et me répète sans cesse qu'il a dû s'en tirer, qu'il doit, à cette heure, errer dans quelque région voisine de nos derniers postes et qu'un beau jour on apprendra son retour dans nos lignes ; puis

elle a lu comme moi les journaux qui ont fait connaître ton itinéraire, et, depuis, elle ne m'a pas laissé une minute de répit que je ne sois venu te supplier de faire des recherches pendant ton voyage.

Bien qu'il eût parlé à voix basse, la jeune fille avait entendu ces derniers mots, car elle y répondit par un long sanglot, et d'une voix entrecoupée :

— Oh oui ! monsieur, je vous en conjure, dit-elle, retrouvez-le, ramenez-le-moi ; il est si bon et je l'aime tant ; Dieu ne voudrait pas que je ne le revoie plus !... Il n'est qu'égaré ; c'est impossible, impossible qu'il ne revienne pas !

Un silence se fit et ses sanglots redoublèrent.

— Vous ne répondez rien, fit-elle en se tordant les mains ; mais puisque je vous dis, moi, qu'il est vivant, que j'en suis sûre et que je serais déjà morte s'il était mort !

Et, comme son père la regardait, douloureusement impressionné par cette explosion d'un amour dont il n'avait pas soupçonné jusque-là la réelle profondeur.

— Vous ne savez donc pas, poursuivit-elle, que Dieu a mis au cœur des femmes une secrète divination.

S'il était mort, j'aurais senti quelque chose se briser là, dit-elle d'une voix altérée en portant la main à sa poitrine ; or, je n'ai rien senti qu'une douleur immense, infinie... donc il vit... Ne me refusez pas, je vous en supplie à deux genoux ! fit-elle, les mains jointes.

— Vous pouvez compter sur moi, mademoiselle, dit l'aéronaute très ému.

Il n'en put dire davantage, songeant à l'engagement qu'il prenait ainsi.

C'était insensé !

Retrouver dans ce Sahara immense un être humain égaré, quelle folie !

Il eût été beaucoup plus simple de repêcher une bouée perdue au milieu de l'Atlantique.

Cette folie, l'amour seul avait pu la concevoir.

— Seulement, fit-il, après un instant de silence, il me manque un passager pour mener à bien la tâche que je m'impose ainsi, et d'ailleurs, d'une manière générale, pour la réussite de mon expédition, il me manque un interprète arabe.

— Un interprète ?

— Oui ; je compte bien ne pas me borner à planer au-dessus de nos adversaires ; j'arriverai bien, un jour ou l'autre, à entrer en communication avec quelqu'un d'entre eux, et alors... connais-tu l'arabe, toi ?

— Oui, mais tu penses bien que je ne puis laisser là cette enfant dans un pareil état, dit-il à voix basse, pendant que la jeune fille, la tête dans ses mains, semblait abîmée de nouveau dans sa prostration habituelle.

— Alors j'en prendrai un à Alger.

— C'est cela ; tu trouveras certainement là ce qu'il te faut, à moins que, fit-il en se frappant le front, M. Saladin, que nous ramenons d'Alger avec nous, ne consente à repartir avec toi.

— Qui est M. Saladin ?

— Un interprète qui nous a rendu grand service dans la traversée du Sahara par sa connaissance de la langue arabe, en général, et des dialectes touaregs, en particulier.

— Tu me répondrais de lui ?

— Oui, c'est un homme énergique et intelligent ; je le soupçonne même d'avoir un peu de sang maure dans les veines, et, dans tous les cas, il connait la religion, les mœurs et les traditions de ces gens-là comme s'il avait vécu vingt ans parmi eux ; à ce titre, sa conversation t'intéressera. Bref, c'est un homme précieux.

— Mais consentira-t-il ?

— Je ne vois pas ce qui pourrait l'arrêter ; je ne lui connais ni attache ni famille ; il adore les voyages, les aventures et n'a quitté Alger qu'à contre-cœur, parce que nous avions besoin de lui à Paris, au siège de la compagnie ; mais je m'arrangerai pour m'en passer, et, si tu veux, je lui soumettrai tes propositions.

— Rends-moi ce service.

Quand la conversation prit fin, l'aéronaute s'aperçut que la jeune fille ne pleurait plus ; au nom de Saladin, elle avait relevé la tête et son teint, déjà très pâle, était devenu de marbre ; ses yeux avaient pris une expression étrange et un léger tremblement avait agité ses deux mains.

Quelques heures après, un homme d'une quarantaine

d'années, au teint basané, aux traits énergiques, se faisait annoncer chez l'aéronaute.

C'était l'interprète.

— Monsieur, dit-il d'une voix assurée, un ami, M. Fortier, m'a fait part de vos projets et de votre désir me concernant. Me voici tout à votre disposition, prêt à partir; j'aurais eu rapidement la nostalgie de l'Afrique : grâce à vous, c'est un malaise évité.

L'entente fut rapidement conclue; l'interprète allait profiter des trois jours qui restaient pour s'initier au maniement des différents engins de l'aérostat, afin de pouvoir se rendre utile à bord.

— Je vais, dit l'ingénieur, vous mettre en relations avec mon neveu; il est mon second à bord; il vous dévoilera les mystères de notre embarcation aérienne.

Guy de Brantane, à qui le nouveau passager fut présenté le soir même, était le type du « copurchic » parisien; il semblait fait pour la vie oisive du boulevard; et, en effet, il en avait goûté exclusivement les charmes pendant quinze ans en héros de cabaret et coureur de ruelles, jusqu'au jour où son cheveu devenant rare et ses illusions s'étant envolées, il s'était soudainement décidé à virer de bord; après être resté trop longtemps un être inutile, il voulait faire œuvre de ses dix doigts.

Et, du jour au lendemain, ce viveur s'était transformé.

Fort intelligent, il s'était rapidement assimilé les connaissances nécessaires pour connaître le fonctionnement de tous les organes du ballon; plein de confiance dans l'avenir des appareils de ce système, il avait mis dans la société de construction fondée par son oncle, la moitié de ce qui lui restait de fortune, et ne quittait plus l'atelier où s'organisaient les derniers préparatifs du départ.

Mais il avait gardé de ses anciennes habitudes le culte de la mode et des tailleurs anglais; au milieu des piles, des accumulateurs et des bonbonnes d'acide sulfurique, il circulait, irréprochable de tenue, le dos bombé dans un paletot-sac, pantalon relevé, col immaculé et carreau dans l'œil droit.

Aussi, avait-il regardé avec une certaine impertinence l'interprète que son oncle lui avait présenté.

Au premier abord, il était visible que le nouveau venu ne lui allait pas.

D'ailleurs, le contraste entre eux était frappant.

L'interprète était fort comme un taureau, trapu, très brun ; ses yeux noirs, enfoncés sous d'épais sourcils, étaient d'une fixité étrange et d'un éclat particulier.

Il avait conservé de son séjour en Afrique certaines habitudes de laisser-aller qui n'avaient pu échapper à un raffiné comme M. de Brantane ; le regard assez dédaigneux de ce dernier avait d'ailleurs été remarqué par l'interprète, mais un observateur attentif eût rapidement découvert que le nouveau passager était sous l'influence d'une préoccupation trop puissante pour attacher de l'importance aux dédains d'un étranger.

Et, en effet, une ardente passion dévorait cet homme.

Depuis un an il la traînait partout avec lui, dominatrice, impérieuse, irrésistible.

Il aimait d'un amour fou Mlle Fortier.

Lui aussi l'avait remarquée à Alger, où sa qualité de premier interprète de la puissante Compagnie transsaharienne lui avait ouvert un certain nombre de salons.

Dès les premiers jours, il s'était laissé prendre tout entier par le charme qui se dégageait de l'adorable enfant.

Mais quand il avait voulu lui faire comprendre quel feu le brûlait, il s'était heurté à une froideur de glace et il n'avait pas tardé à en deviner la cause.

Et sa passion s'était rapidement doublée d'une haine féroce pour le capitaine de Melval.

Aussi quel avait été son bonheur lorsqu'il avait appris le massacre des officiers de l'extrême Sud !

Ah ! il n'avait guère songé au désastre matériel et moral subi de ce chef par la France.

La France tout entière résidait pour lui dans Christiane !

Et dans ce deuil national qui s'abattait sur son pays il ne voyait qu'une chose, la disparition d'un rival abhorré.

Alors il s'était dit que les événements ayant travaillé pour lui, le temps achèverait l'œuvre si bien commencée.

A force de se répéter à lui-même qu'il avait l'avenir pour lui, que Mlle Fortier oublierait, qu'elle aurait un jour pitié de son amour, qu'elle se rappellerait son dévouement, ses

protestations de jadis, à force de se redire tout cela, il s'était repris à espérer.

Il lui témoignerait tant d'amour qu'elle se sentirait touchée et regretterait l'atroce douleur que son refus glacial lui avait jadis infligée.

Telle était sa disposition d'esprit lorsque M. Fortier, qui faisait de son intelligence et de son caractère le plus grand cas, vint lui proposer une place dans le ballon.

C'était l'occasion qui s'offrait à lui de faire quelque chose de beau, de grand, d'héroïque; et il connaissait assez la jeune fille pour savoir que là était le secret de la charmer; il l'avait donc saisie avec enthousiasme, et, jusqu'au jour du départ, il avait été si fiévreux, que l'ingénieur lui-même s'en était aperçu.

Mais il avait été loin d'en soupçonner la cause.

Jamais sa fille n'avait fait une allusion aux aveux qu'elle avait jadis repoussés. De Melval était le seul à qui elle se fût jamais confiée.

Elle lui avait parlé des poursuites dont elle avait été l'objet, comme elle lui avait raconté toute sa vie, depuis le plus lointain de ses souvenirs jusqu'à la naissance de leur amour.

Ce fut un matin de très bonne heure que l'aérostat fut tiré de son hall du Bois de Boulogne.

Il devait partir à huit heures du matin; l'ingénieur comptait arriver à Marseille vers deux heures de l'après-midi.

Là, il attendrait au lendemain pour se lancer à travers la Méditerranée, car le mode d'aviation employé ne se prêtait pas encore, suivant lui, à un voyage de nuit; il eût été trop dangereux de faire une erreur de quelques cents mètres en hauteur et de plonger dans l'onde amère.

Une foule énorme avait envahi la piste de Longchamp.

Le ballon était amarré près du Moulin et entouré d'une barrière à claire-voie, pour le préserver de l'envahissement des curieux,

Sous les premiers rayons du soleil levant, l'énorme masse étincelait et ses parois, d'un blanc d'argent, lui donnaient l'aspect d'un gigantesque appareil d'optique braqué sur le firmament.

Il se balançait d'un mouvement lent et rythmé, retenu au sol par des cordes à l'extrémité desquelles pendaient des sacs à terre, et parmi les milliers de personnes venues pour assister au départ, il y en avait bien peu en état de comprendre comment l'hydrogène pouvait enlever une pareille masse métallique, alors que les premiers ballons étaient formés d'un taffetas aussi mince et aussi léger que possible.

On se montrait surtout la nacelle, si différente des paniers d'autrefois : constituée par l'extrémité du cône inférieur, elle n'était séparée que par quelques mètres du plafond métallique de l'aérostat.

Elle lui était indissolublement liée à l'aide de tiges de cuivre rigides et une balustrade ajourée la bordait sur tout son pourtour.

Vêtu d'un élégant smoking, d'une casquette blanche en flanelle et d'un pantalon d'une largeur extravagante, Guy de Brantane, accoudé sur le bordage, attendait l'heure.

Il avait soigneusement revu toutes les parties de la machine et ses six hommes d'équipage étaient à leur poste.

Chacun d'eux avait un rôle bien déterminé.

Le premier, ayant rang de contremaître, était chargé du maniement du contrepoids qui assurait la direction dans un sens déterminé ; c'était l'homme de confiance, car de son coup d'œil dépendait la sécurité générale ; il se nommait Gesland, et, depuis quinze ans, était au service de l'ingénieur comme mécanicien.

Le second, Regnard, était l'électricien du ballon. Le *Tzar* possédait, en effet, une dynamo pour l'éclairage électrique et une machine mue par la *gazoline* pour la mettre en mouvement.

Il était muni, en outre, d'un projecteur puissant d'une portée de trente milles.

Venait ensuite Descamps, chargé de veiller au fonctionnement des hélices.

Enfin, les trois derniers, Poulet, Billard et Roffa, étaient employés au maniement des guide-ropes, des échelles, des ancres, des bateaux de sauvetage et des parachutes-lest, en même temps qu'ils devaient suppléer leurs camarades à intervalles réguliers.

Le ballon eût pu enlever un nombre bien plus considérable de passagers : soixante personnes eussent tenu à l'aise sur la plate-forme de la nacelle.

Sa force ascensionnelle était de 23.480 kilogrammes, alors que le poids total emporté par lui, passagers compris, n'était que de 14.930 kilogrammes.

Il restait ainsi une force ascensionnelle disponible de 8.550 kilogrammes et ce poids respectable, simplement diminué de 300 kilogrammes pour permettre à l'aérostat d'atteindre l'altitude de 2.000 mètres, était représenté par des approvisionnements considérables en vivres et en lest.

L'ingénieur s'était muni de tout ce qu'il fallait pour un voyage de trois mois; il emportait aussi des armes et des munitions comme s'il eût dû armer vingt hommes et soutenir un siège.

Le lest était représenté dans ce chiffre par un poids de 4.500 kilogrammes.

Avec une pareille réserve, l'ingénieur était bien sûr de ne pas prendre un bain forcé dans la Méditerranée, à moins d'imprévu.

Depuis une heure tout était prêt à bord.

— Cet interprète n'arrivera donc pas? fit le savant impatienté, et las de donner des poignées de main aux nombreux amis et admirateurs qui avaient fini par pénétrer dans l'enceinte.

— Monsieur fait sans doute ses visites d'adieu au noble faubourg, dit Guy tranquillement.

— Je lui ai si bien répété l'heure, nous ne pouvons cependant partir sans lui.

— Pourquoi pas? En ce qui me concerne je m'en passerais fort bien, car il ne me revient guère.

— Pourtant...

— Nous ne serions pas embarrassés pour le remplacer à Alger, poursuivit le jeune homme, et quelque chose me dit que nous ne perdrions pas au change.

M. Fortier venait de s'approcher, et serrant la main de son ami :

— Je te rappelle encore que ma fille compte sur toi : elle m'a dit et répété vingt fois depuis ce matin qu'elle n'avait plus d'espoir qu'en toi; elle n'a pu se décider à m'accom-

pagner, car elle n'aurait pu retenir ses larmes; mais voici ce qu'elle m'a donné pour toi... ou plutôt pour un autre à qui tu le remettras, si le hasard, un hasard bien extraordinaire, j'en conviens, te guide vers lui.

Et il lui remit un paquet entouré d'une faveur bleue.

Cependant un remous se produisait dans la foule qui entourait la barrière.

Un homme fendait ses flots pressés, arrivait dans l'en-



Départ du *Tzar*. (Page 194.)

ceinte et montait rapidement l'échelle qui donnait accès sur la plate-forme de la nacelle.

— Ah! voilà monsieur! fit Guy; mon oncle, quand vous voudrez?

Et à voix basse il ajouta :

— Regarde cette figure, c'est à croire qu'il a assassiné quelqu'un? Décidément ce bonhomme me revient de moins en moins.

— Il a dû courir pour arriver à temps.

— Pour arriver en retard, tu veux dire.

Saladin venait d'apparaître, rouge, convulsé, les yeux étincelants.

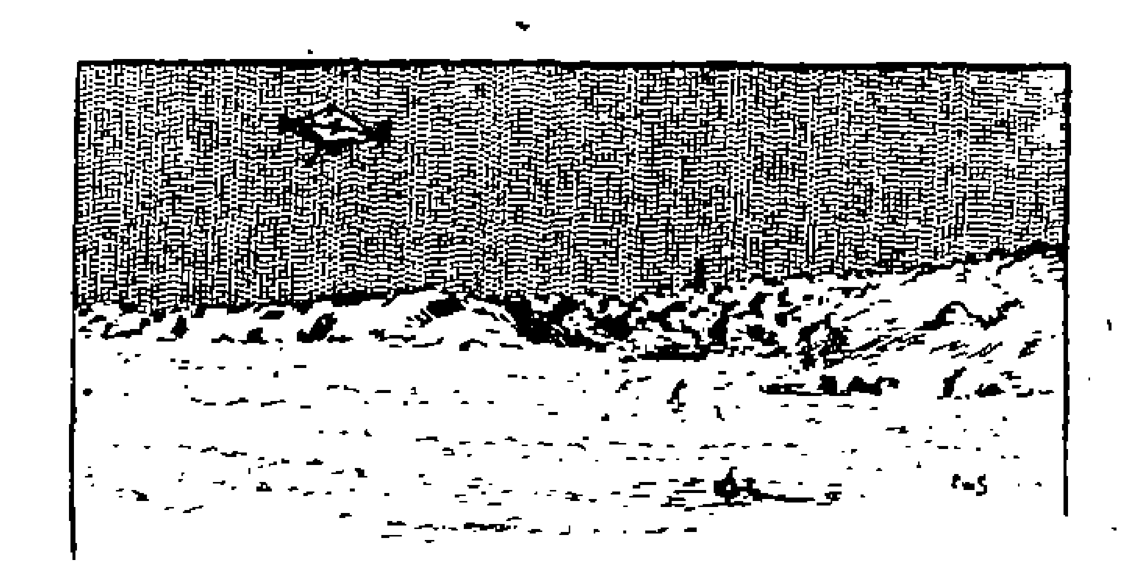
Sans doute il se rendit compte de l'impression qu'il produisait, car soulevant l'écoutille qui donnait accès dans les cabines intérieures de la nacelle, il s'y enfonça rapidement.

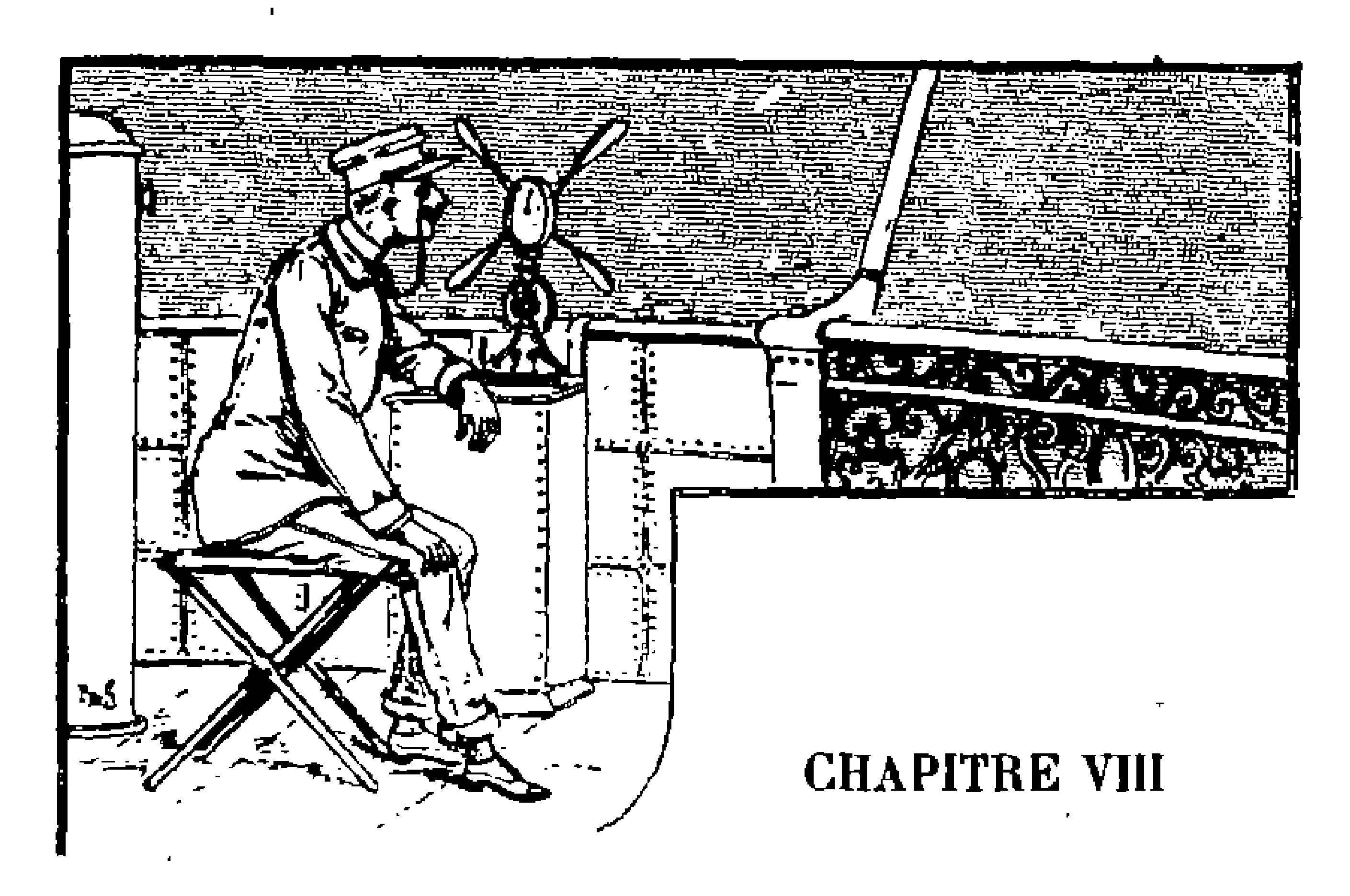
— Lâchez tout ! cria l'ingénieur.

Quarante hommes du génie appartenant à l'équipe aérostatique du Mont-Valérien s'étaient mis aux cordes au signal donné ; un lieutenant, qui les dirigeait, donna un coup de sifflet et tous à la fois décrochèrent les sacs à terre qui retenaient le captif.

Lentement le ballon quitta le sol, gagna le sommet des arbres, atteignit les parapets du fort, semblable à un gros diamant étincelant de mille feux.

Et peu à peu il décrut, s'enfonçant dans l'espace, semblable à une petite étoile assez rapprochée de notre planète pour demeurer visible en plein jour et narguer le soleil, pendant que, sur le tapis vert de Longchamp, les applaudissements frénétiques roulaient et se répercutaient le long des berges de la Seine.





CHAPITRE VIII

Le tangage sur les ballons lenticulaires. — Rage d'amour. — Une lettre. — Descente à Marseille. — Les provisions de Guy. — Expérience de rasance. — Les parents de Saladin. — Souvenirs de Mellila. — Ténébreux projets. — En vue d'Alger.

— Mille caronades ! fit l'ingénieur en se relevant, car il venait de perdre subitement l'équilibre, au moins faudrait-il prévenir !

Mais, en se retournant, il vit que tout l'équipage l'avait imité.

A part le vieux Gesland, préposé au maniement du contrepoids, chacun des passagers du *Tzar* avait été surpris par le brusque relèvement angulaire de l'aérostat, et il s'en était suivi une chute générale.

— Il y a là une amélioration sérieuse à apporter à notre véhicule, fit Guy de Brantane, en remettant dans son arcade sourcilière droite le monocle qui en avait été subitement délogé.

— En effet, je ne vois pas des passagers, des passagères surtout, se renversant en arrière ou s'aplatissant sur le pont, chaque fois que le bâtiment baissera le nez vers la terre ou le lèvera vers les planètes.

— Sans compter, ajouta l'excellent boulevardier, que ce mouvement de tangage permanent finit par donner le mal de mer, bien qu'il ne soit pas aussi fréquent qu'à bord d'un paquebot.

— Voyons, Gesland, fit l'ingénieur, en s'adressant à l'aé-

rostier qui, un levier dans chaque main, surveillait avec une attention extrême la marche du ballon, ne pourrais-tu déplacer ton contrepoids lentement, de façon à nous redresser insensiblement et à nous éviter ces brusques changements d'équilibre?

— Quand j'aurai plus l'habitude, j'espère y arriver, fit le digne homme; mais j'ai une telle peur de faire mon renversement trop tard et de rencontrer quelque colline, que je me presse un peu trop.

— J'ai bien songé, reprit l'ingénieur, en revenant vers son neveu, à améliorer le système en suspendant la nacelle par le procédé de Cardan, mais je me suis buté contre des difficultés presque insurmontables.

— Et quel est ce procédé ?

— As-tu déjà vu les boussoles qui servent aux navigateurs?

— Non... jamais navigué que sur le lac de Saint-Mandé.

— Eh bien ! elles sont en permanence horizontales, ce qui assure la verticalité constante de la pointe d'acier qui supporte l'aiguille.

— Je vois bien le résultat, mais le moyen?

— Le voici : la boussole est suspendue au centre d'un cercle libre d'osciller autour d'un axe dont les extrémités traversent diamétralement un deuxième cercle plus grand; ce deuxième cercle plus grand oscille lui aussi autour d'un axe, mais cet axe est perpendiculaire au premier; de cette façon, le poids même de la boussole l'oblige à conserver constamment son cadran horizontal.

— Très ingénieux !

— Oh! ce n'est pas nouveau; et, à bord de leur yacht, certains souverains peu amateurs du mal de mer, l'empereur d'Allemagne, par exemple, ont fait disposer leur cabine de telle sorte que, suspendue à la Cardan, elle fût indépendante du tangage et du roulis.

— Dans tous les cas, c'est une amélioration à introduire, dès notre retour, dans la construction de nos appareils... et, à propos de mal de mer, poursuivit le jeune homme, est-ce que notre nouveau passager serait atteint de ce fâcheux malaise ?

— Je ne le crois pas; mais ce que je voudrais bien con-

naître, c'est l'histoire qui a dû lui arriver avant d'embarquer, car, sûrement, il lui est arrivé quelque chose.

— Un créancier qui l'aura suivi jusqu'au ballon, fit le jeune homme en riant. Je connais ça ; mais sapristi ! il devrait se sentir maintenant tout à fait à l'abri des protêts et du papier timbré : encore un avantage des ballons. Jamais un aéronaute ne se verra relancé par les huissiers à 2.000 mètres en l'air.

— Quoi qu'il en soit, notre homme n'est pas curieux ; c'est pourtant la première fois qu'il voyage ainsi, et le paysage...

Il s'interrompit : la trappe qui donnait accès à l'intérieur de la nacelle conique venait de se soulever et une tête, celle de l'interprète, apparaissait.

— Chut ! fit l'ingénieur ; et tous deux se penchèrent sur la balustrade, regardant la terre.

Le spectacle était admirable. Docile comme un sous-marin, le ballon se balançait dans l'espace avec une régularité de pendule.

Quand il se laissait glisser sur son plan idéal, entraîné par la poussée croissante de la pesanteur, le paysage terrestre grossissait à vue d'œil ; les plaques sombres devenaient des bois, les petites maisonnettes semblables à des bergeries d'enfant montraient peu à peu leurs détails de construction ; les toits, les cours apparaissaient ; les étangs, semblables à de petits miroirs aux formes irrégulières, devenaient des lacs, et les rubans blanchâtres se transformaient en rivières dont on distinguait le fond jaunâtre.

Les bruits de la terre, à peine perceptibles à 2.000 mètres, montaient de plus en plus forts ; les sifflets des locomotives, le roulement des trains sur les rails et des voitures sur les pavés, les cris des animaux, les cloches des villages et le bruit confus des humains s'agitant à la surface terrestre, formaient un ensemble sonore qui allait grossissant rapidement à mesure que la chute s'accélérait.

Puis, le merveilleux appareil arrivait à 300 mètres de terre, virait en hauteur, et soudain, l'effet inverse se produisait ; tout diminuait à vue d'œil, et, en même temps que la terre reprenait son aspect de plan topographique, le silence se faisait de nouveau autour de l'aérostat lancé dans les profondeurs de l'éther.

— Sapristi ! que c'est beau ! s'écria Guy ; je voudrais voir ici certains sceptiques du Cercle des Mirlitons ou du Club des Pannés ; ils comprendraient peut-être qu'on peut éprouver de réelles émotions ailleurs que dans le boudoir de ces demoiselles ou au fond de la coupe de l'intrépide Vide-Bouteilles.

Cependant, Saladin était remonté sur le pont, et, l'œil fixe, accoudé de son côté sur la balustrade, la tête dans ses mains, il songeait.

Sa physionomie avait repris le calme ; mais, au tressaillement qui agitait les muscles de son visage, il était facile de voir que ce calme n'était qu'apparent.

Et, en effet, mille pensées confuses tourbillonnaient au fond de son âme secouée par une rage indicible, comme la toiture d'un monument par le cyclone qui passe.

Mais aussi, pourquoi avait-il eu la malencontreuse idée d'aller la revoir avant de partir et de lui parler d'amour au moment où elle s'enveloppait dans son deuil comme les Israélites en prières dans leur linceul ?

Pourquoi ? mais le savait-il ?

Non ! une fatalité l'avait conduit là !

Une fatalité ! car il avait pris la résolution d'attendre, d'être discret, de ne revenir auprès d'elle que grandi par cette tentative héroïque à laquelle un hasard béni l'avait associé.

S'il avait eu la force de caractère voulue pour s'affermir dans cette résolution, la seule raisonnable, à cette heure encore il eût pu espérer.

Mais il avait été fou : deux heures avant l'embarquement, il avait été comme saisi de vertige.

Comment s'était-il trouvé devant elle et comment, malgré son long voile noir, sa pâleur, ses yeux humides et son air grave, avait-il eu l'audace de se jeter à ses pieds ?

Il n'aurait pu le dire.

Il ne se rappelait plus qu'une chose, c'est qu'il avait été chassé par elle, chassé comme un chien.

Oh ! ce visage irrité, ces yeux agrandis par l'indignation, ce bras levé vers la porte !

Il les revoyait, et ses poings se serraient, et ses ongles entraient dans sa chair.

Les paroles hautaines qu'elle lui avait jetées à la face, ses regrets, l'explosion de son amour pour le rival exécré, tout cela formait dans ses oreilles un bourdonnement funèbre au milieu duquel le mot « jamais » tintait comme le son lugubre de la cloche des morts.

Non, jamais elle ne serait à lui ; il le comprenait maintenant, et il s'était bercé d'un espoir insensé en espérant faire oublier l'autre.

Ah ! que n'avait-il pu l'enlever, la prendre de force, l'emmener avec lui au milieu de ce Sahara au-dessus duquel il allait planer dans quelques jours.

Quelle volupté il eût éprouvée à la tenir en sa possession, seule, abandonnée, au bord d'une dune de sable, livrée à sa merci, et, à son tour, se tordant à ses pieds !

Quelle jouissance divine de se venger de ses mépris hautains en la prenant, en étouffant sur ses lèvres le nom de l'autre !

Mais il porta la main à son front ; de nouveau, la fièvre le reprenait, ses tempes battaient avec force, et, se penchant davantage, il se demanda un instant, le haut du corps au-dessus de l'abîme, s'il n'allait pas faire le saut libérateur qui le délivrerait à jamais de l'intolérable torture.

A ce moment, l'aérostat passait au-dessus de Decize.

La petite ville apparaissait tout entière avec la netteté d'un plan ; les nombreuses cheminées de ses usines vomissaient des torrents de fumée noire et le grondement des hauts fourneaux montait jusqu'au ballon.

Comme ce serait vite fini, de cette hauteur !

Il serait mort asphyxié, avant d'arriver.

Il ne sentirait même pas le choc sur le toit des maisons ou le pavé de la rue.

Mais cette idée ne fit que passer : il y avait dans cet homme un fonds de fatalisme déposé par dix siècles d'atavisme, et il murmura machinalement : « Mecktoub », *C'était écrit.*

Il se rejeta en arrière et ses yeux tombèrent sur un paquet qui avait roulé dans un coin, sous la quille d'un des bateaux de sauvetage.

Il le ramassa.

Et soudain ses yeux s'agrandirent, lorsqu'il lut ces mots

tracés comme suscription d'une écriture longue et penchée :

A Monsieur le capitaine Léon de Melval.

Saladin regarda autour de lui, personne ne l'avait vu : les hommes d'équipage étaient tous occupés à regarder au dehors, sauf Billard et Poulet, deux anciens zouaves qui, grimpés à des échelles, graissaient avec soin les pas de vis des arbres de couche des deux hélices.

Quelques instants après, l'interprète était de nouveau de retour dans sa cabine, étroit réduit de 2 mètres de long sur 1m,50 de large et de hauteur d'homme. Une couchette, une table, un pliant et quelques ustensiles de toilette, encastrés dans des alvéoles en bois, en formaient tout l'ameublement.

Elle était éclairée par un hublot de fermeture semblable à celle des ouvertures similaires dans les paquebots.

Fiévreux, il enleva la faveur bleue qui entourait le paquet et l'ouvrit.

C'était celui que M. Fortier avait confié à l'ingénieur, au moment du départ, et que ce dernier très affairé avait laissé glisser sur la plate-forme.

Il contenait un bouquet déjà séché de muguet, de myosotis et de violettes, un petit calendrier dont les jours étaient barrés jusqu'à celui du départ et une petite bague portant une miniature entourée de perles.

C'était le portrait de Mlle Fortier et il la reconnut de suite, bien que la miniature eût été exécutée quatre ans auparavant, à une époque où Christiane était encore une petite fille portant sur ses épaules les lourdes nattes de ses beaux cheveux.

Au fond du paquet, il y avait une lettre et sur l'enveloppe la même main avait retracé la même suscription.

Un instant il hésita.

Ce qu'il allait faire était odieux.

Bah ! il était disposé à en faire bien d'autres !

Et, brusquement, il brisa le cachet de cire noire, et, les yeux troubles, lut ces quelques lignes :

Mon bien aimé, vous êtes ma vie et je vous attends. Oh ! revenez vite auprès de votre Christiane, et rap-



Oh ! fit-il dans un mouvement de rage. (Page 202.)

portez-lui cette bague de jeune fille pour l'échanger contre l'anneau d'or qui lie pour toujours. A tout jamais mon cœur vous appartient ; j'avais cru aimer jadis, c'est aujourd'hui seulement que je sens toute la puissance de mon amour pour vous. Revenez, ou fasse Dieu que je vous rejoigne.

Votre Christiane.

— Oh! fit-il dans un mouvement de rage, comme elle l'aime, et comme je voudrais aussi le torturer celui-là, s'il n'était pas mort!

— Mais, fit-il en relevant la tête, est-il mort au moins?

Et comme une idée infernale venait de germer dans sa tête, il enfouit soigneusement dans une de ses poches le message de la jeune fille, en jetant dans l'espace par le hublot enveloppe et bouquet.

L'aérostat était parti de Paris à dix heures; à trois heures et demie, il arrivait à Marseille, ayant parcouru, en cinq heures et demie, une distance en ligne droite de 660 kilomètres.

C'était une vitesse de 120 kilomètres à l'heure: vitesse atteinte et dépassée même par les locomotives électriques qui partout remplaçaient les anciennes machines à vapeur; mais le ballon avait sur elles l'avantage de se mouvoir en ligne droite et de réduire ainsi de 200 kilomètres le trajet normal des *Eclairs* du P.-L.-M.

Et il était arrivé sur Marseille avec la précision du bateau qui entre au port.

Il lui avait suffi d'observer avant le départ l'azimut fait par la ligne Paris-Marseille avec le méridien de Paris, de constater à quel angle de l'aiguille aimantée correspondait cet azimut, et d'orienter l'aérostat suivant cette direction invariable; c'est à peine si des courants latéraux avaient dévié l'aérostat de 4 à 5 kilomètres vers l'Est. Encore avait-on pu, lors du dernier louvoiement, réparer cette erreur en mettant le cap directement sur la ville.

Le télégraphe y avait annoncé l'arrivée du *Tzar*, et, bien que la dépêche ne le précédât que de deux heures à peine, une foule énorme attendait son arrivée pour applaudir les hardis explorateurs.

C'est que la grande cité phocéenne était, de toutes les villes du bassin méditerranéen, celle que troublait le plus le nouvel état de choses.

Son commerce avec l'Afrique, si florissant depuis l'épanouissement colonial de la fin du siècle, était devenu nul; les bâtiments qui arrivaient d'Algérie, de Tunisie, du Sénégal, du Bénin et du Congo, n'avaient plus d'autre fret que

les milliers d'émigrants chassés par la peur et terrifiés de ce qu'ils avaient vu.

C'était une des sources les plus importantes de la prospérité de Marseille qui se tarissait tout d'un coup.

Le ballon prit terre dans un des petits vallons d'Endoume; il avait effectué sa descente avec une majestueuse lenteur où et comme son inventeur l'avait voulu.

L'ingénieur avait tenu à remettre au lendemain la traversée de la Méditerranée, afin d'avoir toute sa journée pour l'effectuer.

Il avait apporté de Paris un stock complet de cartes, mais ne s'en rapportant pas à ses propres mesures et tenant à connaître aussi exactement que possible l'azimut Marseille-Alger, il prit les renseignements voulus auprès d'un capitaine au long cours qu'il connaissait à la Joliette.

Guy, de son côté, passa en revue une dernière fois le personnel et le matériel de la machine. Il vérifia surtout le bon état des deux canots en cuir destinés à recueillir l'équipage en cas de chute inopinée dans le *Grand lac*.

C'étaient deux merveilles de légèreté et de construction ; aplaties contre le bordage de la nacelle, elles n'encombraient pas le pont et, grâce à quelques entretoises rapidement ajustées, elles étaient susceptibles d'être mises à flot en un instant par un homme seul.

Puis il parcourut les alvéoles qui formaient autant de petits compartiments étanches dans la nacelle conique.

Quatre d'entre elles étaient destinées aux principaux passagers, à l'ingénieur, à son neveu, à l'interprète et à Gesland, promu à la dignité de quartier-maître.

La cinquième, plus grande, était le poste de l'équipage; quatre hommes et l'électricien y couchaient dans des hamacs.

Dans une autre cabine était la dynamo, et dans les deux réduits situés à fond de cale, au-dessus du réservoir d'hydrogène, étaient emmagasinés le matériel et les vivres.

Le premier contenait, accumulés : cordages, ancres de rechange, armes des derniers modèles, munitions, et jusqu'à des articles d'échange, verroteries, fausses perles, petits miroirs, couteaux de Thiers, cotonnades aux fleurs brillantes.

Les hardis explorateurs ne se doutaient guère que les Noirs se souciaient, à cette heure, de leurs articles autant qu'un requin, en présence d'un homme tombé à la mer, se préoccupe du chapeau qui flotte à ses côtés.

Ce à quoi Guy de Brantane avait donné tous ses soins, c'était au garde-manger et à la cave.

Il y avait dans ce dernier réduit, dont il s'était réservé la clé, quantité de bonnes choses empruntées, moyennant finances, aux meilleurs hôteliers de la capitale.

Et Guy connaissait les bons endroits.

Quant aux crus (*Terminus*) que lui avait fournis le célèbre hôtel de la gare Saint-Lazare, ils eussent ranimé les courages les moins éprouvés, et notre boulevardier comptait sur eux pour maintenir à un niveau constant le moral de tout le monde.

En un mot, il était muni du nécessaire et même du superflu pour un voyage au long cours.

Pour être moins encombrant, le lest était en grande partie formé de barres plates en plomb superposées, du poids de 2 kilogrammes chacune, maintenues contre le bordage par des bandes de toile.

Il y avait évidemment un inconvénient sérieux à laisser tomber ces projectiles d'un nouveau genre à la surface terrestre, et jamais les aéronautes n'eussent songé à les utiliser en Europe, où les gens sont très susceptibles et dont la surface est trop uniformément peuplée ; mais en Afrique, où les déserts abondent, ce serait bien le diable, avait dit l'ingénieur, si le projectile-lest rencontrait un nègre.

— Et quand même il en rencontrerait quelques-uns, avait répondu Guy.

— Ils ont le crâne si dur !

— Et quand même ça défoncerait quelques crânes, avait ajouté Guy.

Et tous deux avaient terminé cette courte et substantielle conversation par un geste montrant suffisamment que les idées philanthropiques et humanitaires ne les étoufferaient ni l'un ni l'autre dès qu'ils planeraient sur le continent voisin.

Le lendemain de ce jour, les nombreux curieux qui couvraient les hauteurs du Roucas-Blanc, la plate-forme de

Notre-Dame-de-la-Garde et les pelouses du château Borelly, virent le *Tzar* quitter le sol par un temps magnifique, s'élever verticalement dans un ciel sans nuage et sans vent, et décrire son premier élément descendant, comme s'il eût voulu raser la plaine liquide.

On eût dit un galet lancé par la main d'un dieu, de manière à ricocher à la surface des eaux, et les respirations restèrent suspendues jusqu'au moment où, arrêté dans sa chute, il repartit dans les immensités bleues.

Les Marseillais ne devaient plus revoir le *Tzar*.

Et ce fut un voyage merveilleux que celui-là.

Une heure et demie à peine s'était écoulée depuis que le ballon avait quitté le rivage, et déjà les côtes de Provence avaient disparu.

De tous côtés l'eau s'étendait en une immense nappe, tantôt d'un bleu céleste se fondant à l'horizon avec le ciel lorsque l'aérostat était à son *apogée*, tantôt d'un vert d'émeraude lorsqu'il descendait au *périgée*.

Ces deux termes, empruntés à l'astronomie et caractérisant le point le plus éloigné et le plus rapproché de la terre par rapport au soleil, servaient à désigner les altitudes maxima et minima du ballon.

La comparaison était assez juste.

Le *Tzar* n'était-il pas un satellite dépendant de la terre, s'en éloignant ou s'en rapprochant suivant que la pesanteur agissait plus ou moins sur lui?

Vers midi, l'aérostat croisa les paquebots partis la veille de Marseille, et peu après ceux qui arrivaient d'Alger; ils semblaient de petites barques de pêcheurs laissant derrière elles un sillon blanc qui restait visible pendant plusieurs milles.

— Voyons, mon cher oncle, fit Guy, c'est le cas de tenter ce que nous n'avons jamais pu faire à terre : notre expérience de rasance maximum.

— As-tu projeté de nous faire boire un coup?

— Non pas, ce serait un fâcheux début; mais en y allant prudemment, progressivement surtout, nous pouvons, nous devons arriver à raser l'eau comme une mouette.

— Le fait est qu'elle obéit joliment, notre embarcation, et cela sans gouvernail.

— Si elle obéit ! mais je gage que nous arriverons avec un peu d'habitude à tremper notre ancre dans l'eau sans que la nacelle touche, absolument comme les goélands qui effleurent la vague d'un coup d'aile.

— C'est rudement tentant.

— Qui sait, d'ailleurs, si cela ne nous servira pas un jour ou l'autre? et puis nos bonds seront moins nombreux, puisqu'ils seront plus longs.

— Tu as raison, mais ce serait abominable, alors que tout va bien, de compromettre, par une expérience qui n'est pas indispensable, le résultat de notre voyage.

— Nous ne risquons rien; en cas d'accident, le paquebot que voici, et qui marche dans le même sens que nous, arriverait à point pour nous tirer d'embarras.

— Allons, tu as réponse à tout; essayons je le veux bien, seulement je me réserve le maniement du levier pendant toute la durée de l'expérience.

— Et moi, je vais régler la marche des hélices.

— C'est cela; nous allons commencer par descendre de 100 mètres plus bas que d'habitude; tu vas donc suspendre la marche des hélices pendant les cent premiers mètres de notre chute, puis tu les laisseras reprendre leur vitesse habituelle; alors, au lieu de nous arrêter à 400 mètres de la surface liquide, elles nous équilibreront à 300 mètres seulement.

Les deux hommes se dirigèrent vers l'avant, si on peut appeler ainsi un point quelconque d'une nacelle circulaire.

— A moi le baromètre ! fit le boulevardier, qui laissa choir son monocle pour mieux voir.

C'était un instrument dit *enregistreur*, d'un modèle perfectionné.

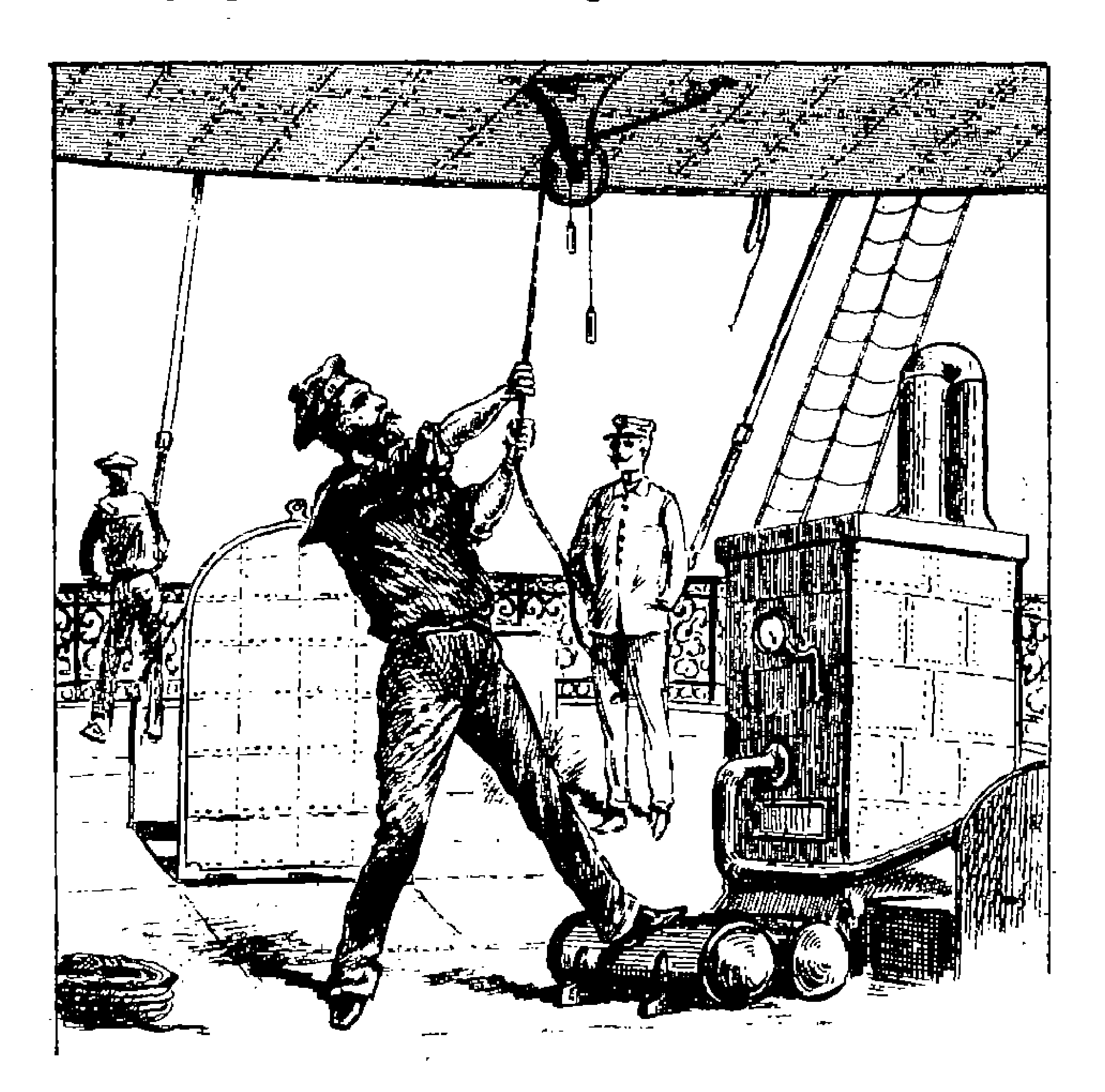
Sur un grand cylindre en parchemin quadrillé au millimètre, une pointe se mouvait correspondant à un baromètre à mercure dont les variations étaient rendues très sensibles par un ingénieux dispositif.

Cette pointe verticale, terminée par un stylet horizontal, traçait à grande échelle les lignes ascendantes et descendantes décrites par le ballon dans l'espace, et, par un procédé absolument neuf, arrivait à donner aux lignes ainsi tracées la forme exacte des trajectoires parcourues.

Que fallait-il, en effet, pour en obtenir la représentation exacte ?

D'abord que le cylindre eût lui-même un mouvement de rotation.

Mais jusque-là on n'avait songé à lui donner ce mouvement qu'à l'aide d'un mécanisme d'horlogerie, c'est-à-dire à le rendre *uniforme et régulier*.



Manœuvre de l'aérostat.

Comment lui communiquer un mouvement *proportionnel* à la vitesse de l'aérostat ?

L'ingénieur était arrivé à ce but en lui donnant comme moteur l'instrument connu qui mesure la vitesse du vent, l'*anémomètre*.

Seulement, l'appareil très perfectionné qu'il employait, quoique basé sur le principe de l'anémomètre, en portait improprement le nom, puisqu'il marquait, non pas la vitesse du vent, mais celle du ballon lui-même.

Quand le ballon était au repos, l'anémomètre était immobile, laissant immobile aussi le cylindre du baromètre.

Dès que l'aérostat avait une vitesse propre, l'anémomètre se mettait en mouvement, et le cylindre tournait à la vitesse de 1 tour pour 1.000 tours d'anémomètre.

Comme, de son côté, la pointe verticale n'avait pas cessé de tracer le passage de l'appareil aux différentes altitudes, l'image figurée sur le parchemin déroulé représentait exactement le tracé parcouru.

— Et voyez, mon oncle, fit Guy en montrant à l'ingénieur l'élément de courbe tracé à ce moment par la pointe obéissante, voilà bien le point le plus bas, 300 au-dessus de la ligne qui figure l'altitude zéro, c'est-à-dire au-dessus du niveau de la mer.

— Oui, l'instrument est bon, répondit le savant; mon ami Lecomte, de la vieille maison Chevalier, du Palais-Royal, l'a fait construire exprès et me l'a expressément garanti.

— Il est même si bon, mon oncle, si fidèle et si sensible, que je ne vois vraiment pas pourquoi vous hésitez à faire des voyages de nuit; il est bien inutile de voir la terre; il suffit d'avoir l'œil sur ce baromètre, puisqu'il indique à chaque instant le point de l'espace où l'on se trouve.

— Ce que tu dis est exact pour le trajet que nous faisons en ce moment, parce que le niveau de l'eau est invariable, mais au-dessus de la terre, de cette terre bossuée, ravinée, mamelonnée, qui nous préviendrait en pleine nuit du ressaut formé par une montagne?

— C'est vrai; alors j'ajoute qu'il y a dans votre instrument un progrès sérieux à réaliser et qui s'imposera pour les ballons faisant un service régulier entre deux villes; pour un trajet donné, celui de Paris à Nice, par exemple, il suffira de reproduire sur le cylindre une coupe du terrain parcouru : ce sera une espèce de carte donnant tous les reliefs du sol entre ces deux points, et l'échelle de cette coupe étant proportionnelle à la vitesse de marche, la pointe du baromètre

indiquerait à chaque instant au-dessus de quel point on se trouve.

— Tu deviens joliment fort, mon cher neveu, fit l'ingénieur en riant. Si tu n'avais pas perdu dix années de ta vie dans les coulisses de l'Opéra ou sur les champs de courses, tu ferais peut-être partie de l'Académie des sciences; laisse-moi te dire pourtant que ton projet a besoin d'être mûri : car pour peu qu'on ait une erreur de quelques kilomètres dans la vitesse, ce qui est possible avec la rapidité que nous obtenons, on heurtera les collines de la Côte-d'Or au moment où on croira franchir la Saône.

— Mon oncle, vous êtes injuste envers moi, fit le jeune homme qui eut un élan joyeux : voici un deuxième bond qui nous amène à 100 mètres de l'eau; voyons maintenant le troisième.

Ils restèrent un instant silencieux : l'expérience était en effet curieuse et émouvante à la fois.

Penchés au-dessus du bordage, les hommes d'équipage la suivaient avec une attention qui n'était pas dénuée d'inquiétude.

L'interprète lui-même, toujours muet et songeur, regardait la mer fixement quand l'énorme machine semblait s'y diriger à toute vitesse.

— Quarante mètres, s'écria Guy, nous aurions touché l'extrémité des mâts du paquebot cette fois-ci.

— S'il n'était pas déjà si loin, répondit l'ingénieur, car nous l'avons laissé à plus de 20 kilomètres derrière nous.

— Bah ! nous n'avons pas besoin de lui !

Au sixième bond, la marche de l'aérostat était si admirablement réglée, qu'il venait raser les vagues.

Ce fut un contact rapide comme un éclair, mais l'eau jaillit en écume blanche, car l'ancre à échelle suspendue à la partie inférieure de la nacelle, y avait été plongée tout entière.

Il était donc démontré que le *Tzar* pouvait évoluer en hauteur et en direction avec la même facilité.

Mais la démonstration n'avait pas été faite sans que l'équipage tout entier se jetât du côté opposé à celui qui semblait devoir plonger dans la mer.

En même temps que les autres, l'interprète avait fait un

pas vers les embarcations, qu'à tout hasard et par mesure de précaution, l'ingénieur avait fait mettre en état de flotter.

Le jeune homme était radieux.

— Bravo! bravissimo! s'écria-t-il enthousiasmé : ce n'est pas dix, mais mille ballons que nous allons construire au retour; enfoncés les bateaux, chemins de fer, omnibus et bicyclettes; impossibles les rencontres, déraillements, écrasements et autres accidents spéciaux aux pauvres gens qui rampent sur ce misérable globe !

— Accidents que nous remplacerons avantageusement par des chutes à grande vitesse, fit l'ingénieur en riant.

— Possible, fit Guy, que l'enthousiasme tenait décidément outre mesure, mais avec elles du moins on ne souffrira pas.

— Parfaitement juste, répondit le savant, car personne n'en réchappera et il n'y aura pas de jaloux.

— Et pas « d'interviews » non plus, conclut le jeune boulevardier en veine de belle humeur, on ne peut plus maintenant survivre à un déraillement sans voir sa maison envahie par les reporters; quand tous les passagers, employés, capitaines et mécaniciens auront piqué une tête de 1.000 mètres de hauteur, les journalistes se tiendront tranquilles.

Et certainement, à cette heure, les hétaïres du Jardin de Paris n'eussent plus reconnu le jeune noctambule de l'année précédente, plus soucieux de contempler le « coucher d'Yvette » ou le « lever d'une Parisienne » que de calculer un angle de chute.

Un cri poussé par Gesland interrompit ces réflexions.

— Terre ! terre !

Tous les regards se tournèrent vers le point que le mécanicien indiquait du doigt : à l'horizon, une tache sombre apparaissait, qui s'élargit rapidement pendant que le ballon montait.

— C'est l'île de Minorque, dit l'ingénieur, la plus orientale des Baléares.

Une heure après les voyageurs l'atteignaient, et la traversaient en quelques bonds dans sa plus grande largeur en rasant la ville de Mahon.

Ils eurent à peine le temps d'entrevoir les fameux parapets de la citadelle prise et reprise, pendant le XVIIIe siècle,

par les Anglais et les Français : déjà ils planaient de nouveau au-dessus de la mer.

— Il est midi et nous avons fait la moitié du trajet, dit le jeune homme.

— Nous serons à Alger à quatre heures, je ne pouvais espérer mieux, répondit l'ingénieur.

— Et Monsieur sera rapatrié, dit Guy, en désignant l'interprète qui, assis sur un pliant, le dos au bordage et les yeux dans le vague, était aussi silencieux qu'au départ.

Quel ours mal léché, poursuivit-il à mi-voix, et quelle idée avez-vous eue, mon oncle, de nous adjoindre un pareil compagnon ?

— Je ne l'ai pas choisi : on me l'avait au contraire représenté comme un brillant causeur, comme un voyageur dont les connaissances, sur les hommes et les choses, étaient très étendues.

— Comme causeur, il est réussi, dit le jeune homme en riant ; je serais assez disposé à croire qu'il appartient à la troisième classe des interprètes.

— De quelle classe veux-tu parler ? Je les croyais divisés en interprètes principaux, titulaires et auxiliaires.

— Cela, c'est la division connue du vulgaire ; mais un de mes amis, chef de bureau, rue Royale, s'amusait à les classer en trois autres classes : dans la première, il rangeait ceux qui savaient le français et ne parlaient pas l'arabe ; dans la deuxième, ceux qui connaissaient l'arabe en écorchant le français, et dans la troisième, ceux qui ne savaient ni le français ni l'arabe.

Et comme l'ingénieur riait de bon cœur :

— Vous avez une lettre pour le général gouverneur ? demanda le jeune homme.

— Oui, j'ai un pli du ministre de la Guerre et un du ministre de l'Intérieur, indépendamment des lettres privées qu'on n'a pas manqué de m'apporter de partout ; de plus, il a dû recevoir une notification officielle de notre arrivée.

— Alors, demandez-lui un interprète ; quel qu'il soit, nous ne perdrons pas au change.

Si, à ce moment, le jeune homme se fût retourné, il eût surpris le tressaillement qui agita Saladin.

Car l'interprète avait entendu cette dernière phrase.

Mais il se remit vite, et passant sa main sur son front, il essaya de rendre le calme à ses traits de nouveau bouleversés, et de maîtriser la rage indicible qui le secouait, au souvenir de l'inoubliable scène.

Depuis quelques heures il vivait d'une vie nouvelle : un être que personne n'aurait pu soupçonner surgissait en lui.

Et cet être n'avait rien d'humain.

Depuis qu'il avait reçu la blessure sanglante qui affolait sa passion, une haine féroce l'avait envahi tout entier.

Ses instincts sauvages endormis, depuis vingt-cinq ans, se réveillaient menaçants, exaspérés.

Ah ! il en était bien sûr à cette heure : il n'avait pas dans les veines une seule goutte de sang français.

Tout en lui détestait le chrétien, le *roumi, chien fils de chien !*

Remontant le cours des ans, il se reporta vers l'époque lointaine où il était enfant, et sa vie tout entière s'étala devant lui.

Il revit son père, marchand juif de Tripoli, enrichi dans le commerce des peaux et des olives après avoir vendu des allumettes au coin des rues ; puis, expédiant ses produits jusqu'à Tunis, Oran et Tanger.

C'est dans cette dernière ville que le marchand, devenu voyageur, avait rencontré sa mère à lui, Saladin, une Mauresque du Riff, nommée M'Rida, de cette région indomptée du Maroc où le Sultan lui-même n'ose envoyer un ordre ni réclamer un tribut.

Il s'était converti à l'islamisme pour avoir le droit de la prendre pour femme, car les parents et le cheik de la tribu l'avaient exigé ; il trouvait d'ailleurs son compte dans cette apostasie, car le commerce est dur aux Juifs dans ce pays où la haine des musulmans pour eux est restée vivace comme au premier jour.

Pendant dix ans il avait voyagé avec M'Rida, conduisant ses caravanes du Mogreb au M'Zab et à Mourzouk, ajoutant à son commerce antérieur celui des esclaves plus lucratif que tous les autres, accumulant enfin, par tous les moyens, l'or, l'unique objet de sa passion.

Mais au moment même où ses affaires prospéraient le



Le maréchal Martinez-Campos l'avait fait fusiller sans autre forme de procès. (Page 214.)

plus, un événement s'était produit dans lequel il avait sombré tout d'un coup.

Au moment de l'attaque de la ville espagnole de Melilla par les belliqueuses populations du Riff, il avait cru faire un coup de maître en nouant des intelligences avec les tribus marocaines et en leur fournissant des armes, et il n'avait pas

craint de venir s'installer à Melilla même, au moment où les Maures s'avançaient audacieusement jusqu'à portée de fusil des murailles de la ville.

Là, il avait fait la contrebande des armes de guerre, recevant de Gibraltar des fusils anglais, les cachant dans la maison qu'il habitait avec sa femme et son fils, le petit Salem, et les livrant aux Maures pendant la nuit.

Cette branche de commerce était plus prospère encore que les précédentes : car, en bons voisins des Espagnols et suivant en cela leurs plus chères traditions, les Anglais lui donnaient pour rien les armes et les cartouches, et le payaient grassement pour les faire parvenir aux rebelles.

Comme, d'autre part, il avait parmi ces derniers des parents de sa femme, il obtenait, par eux, un prix déterminé pour chaque arme livrée.

Tout le monde y trouvait son compte : les Anglais d'abord, qui jouaient un bon tour aux chevaleresques et naïfs hidalgos d'Espagne ; les Maures, en se procurant des fusils à très bon compte, et le père de notre héros, en accumulant les piastres sans se donner grand mal.

Les Espagnols seuls l'avaient trouvée mauvaise : leur étonnement avait été grand lorsqu'ils avaient découvert dans les membres de leurs blessés, au lieu des balles rondes arabes, des projectiles allongés provenant manifestement d'un Winchester ou d'un Martini de Liverpool.

Le commerce a des hauts et des bas, et d'ailleurs Bou-Sliman, tel était le nom de l'habile marchand, risquait gros en se livrant à ce genre d'opération.

Un beau matin, sa cachette avait été découverte : on avait saisi chez lui 400 fusils et 70.000 cartouches ; et comme les autorités espagnoles n'avaient pu décemment accepter, comme raison plausible, son goût très prononcé pour les collections d'armes, le maréchal Martinez Campos l'avait fait fusiller, sans autre forme de procès, en confisquant tous ses biens.

Sa femme avait pu s'embarquer avec son enfant à destination d'Oran ; là elle était morte peu après, et Salem, après être passé successivement cireur de bottes à Tlemcen, gar-

çon de *kaouadji* [1] à Saïda et masseur de *hammam* [2] à Tiaret, s'était engagé à la Légion étrangère.

Là il avait prudemment changé son nom de Salem contre celui de Saladin, oubliant son passé et reniant ses origines; très bien doué, il avait profité de ses courses dans le Sud pour apprendre les dialectes en usage au Gourara et au Tikidelt, et avait quitté la légion comme adjudant après avoir fait les deux campagnes qui aboutirent, en 1895, à la conquête de Madagascar.

Il s'était alors fait naturaliser Français, avait embrassé le christianisme avec l'absence de scrupules qu'avait manifesté son père en embrassant l'islamisme, et ayant très aisément passé ses examens, il était entré dans le corps des interprètes militaires.

C'est là que la Compagnie du Transsaharien l'avait trouvé, occupant un poste de l'extrême Sud, et de suite M. Fortier avait compris quel parti il pouvait tirer d'un homme aussi ferré sur les dialectes sahariens et capable de traverser l'Afrique, d'Alger à Saint-Louis, sans cesser de se faire comprendre.

Il l'avait décidé sans peine à quitter une carrière où il n'avait pas trouvé grande considération, les officiers des bureaux ayant reconnu très vite, sous son obséquiosité, le vieux sang du père; et il n'avait pas eu à se plaindre, car il avait fini par prendre pied dans le personnel permanent de la Compagnie avec des appointements de colonel.

Il avait alors goûté la plus douce des satisfactions, celle de regarder de haut les officiers qui l'avaient jadis tenu à l'écart.

Il leur avait rendu leur dédain d'autrefois en les éclaboussant de son luxe, affectant de les regarder comme de petites gens.

A Médéah, où il était resté quelque temps, il avait même pu s'offrir une vengeance assez raffinée en rachetant à des usuriers des billets signés d'officiers qu'il avait ensuite inondés de papier timbré.

Et il eût peut-être continué ce métier plein d'une réjouissance intime si, à cette époque, Mlle Fortier ne lui

(1) Cafetier. — (2) Bain.

était apparue dans tout l'épanouissement de ses dix-neuf ans.

De ce jour sa vie avait changé d'axe, et la jeune fille ne s'était guère doutée qu'elle avait inconsciemment sauvé du protêt et de la saisie quelques lieutenants, trop insouciants et partisans trop décidés des prêts à gros intérêts.

Pour elle Saladin eût accompli l'acte le plus héroïque, de même qu'il eût commis, sans sourciller, le crime le plus odieux.

Elle l'avait repoussé, rejeté loin d'elle, fidèle quand même au souvenir de l'autre.

Un officier encore, celui-là !

Comment se venger ?

Il ne le savait pas encore, mais un instinct secret l'avertit que, pour mener à bien cette vengeance à laquelle il allait se vouer tout entier, il ne devait pas abandonner le poste auquel le hasard venait de l'appeler.

Il resterait donc sur le ballon, et c'est pourquoi, en entendant la phrase qui parlait de son remplacement, il sut réprimer à temps un mouvement fâcheux.

Mais en même temps il sentit qu'il fallait changer d'attitude.

Il rappela le sourire sur ses lèvres, adoucit l'éclat de ses yeux, comprima les mouvements précipités de son cœur, et comme il se levait, soudainement transformé, il aperçut au loin un petit point blanc.

Puis une ligne sombre se profila, cerclant l'étendue bleuâtre d'un trait ininterrompu.

Sur la gauche des hauteurs encore indistinctes s'estompèrent mêlées aux cirrus qui couraient à l'horizon.

Saladin se redressa tout à fait et secoua la tête : dans ses yeux une lueur passa.

Là-bas c'était la terre d'Afrique, son pays, celui de sa race.

Cette terre il la sentait frémir, il l'entendait trembler sous les pas de millions d'hommes, ses frères, se ruant à l'assaut du vieux monde.

Pourquoi n'irait-il pas à eux, lui, le fils de l'ardente Mauresque et du rusé Tripolitain ?

Pourquoi n'irait-il pas mettre à leur service tout ce qu'il

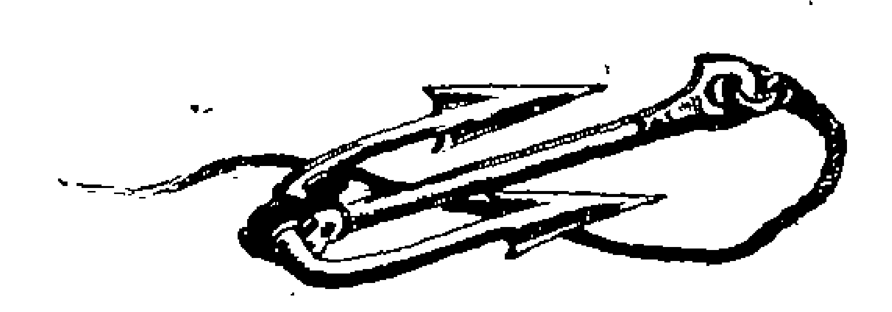
avait appris au contact d'une civilisation du sein de laquelle il se trouvait brutalement rejeté ?

Une vision l'illumina!

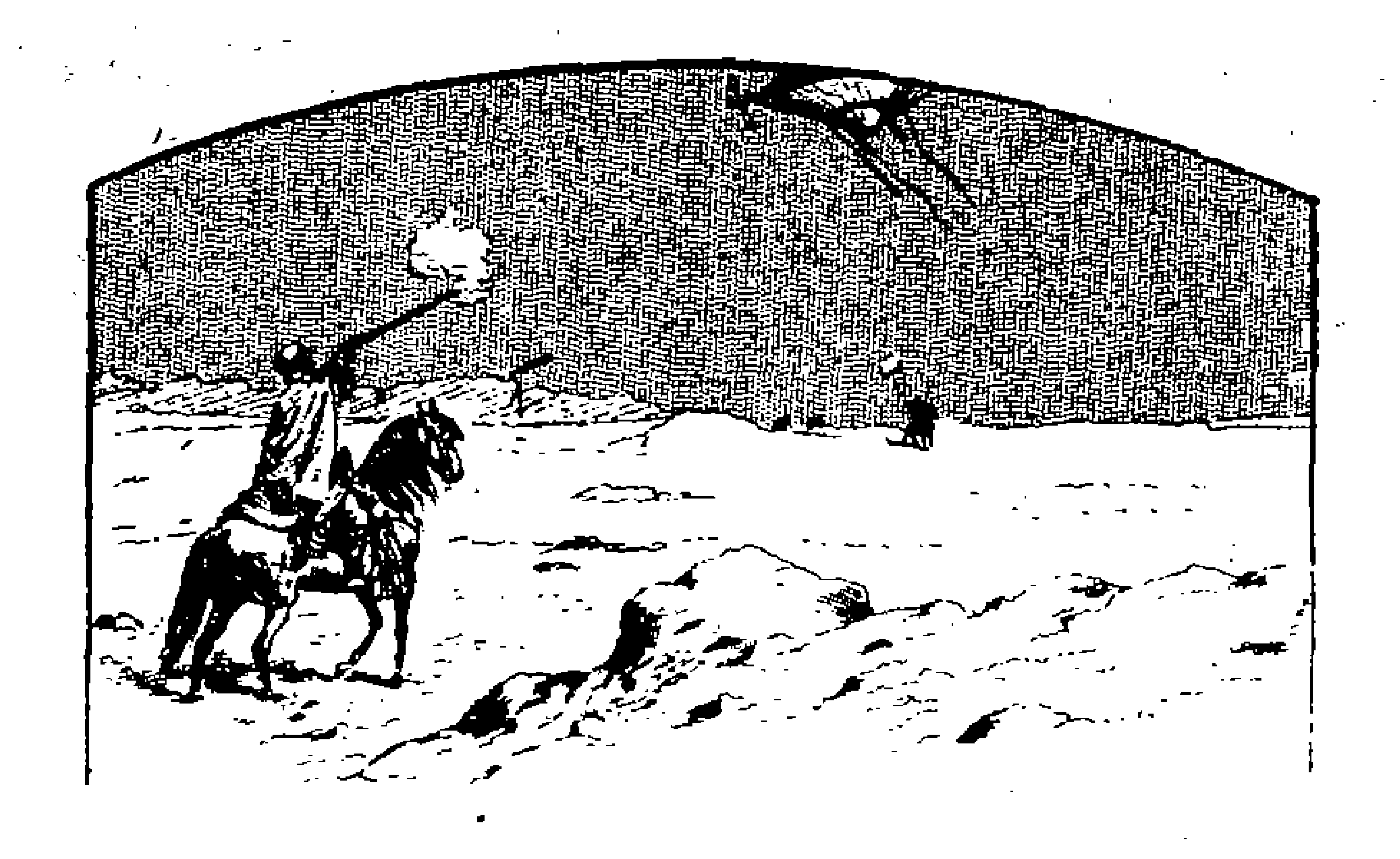
Oui, mais pour l'atteindre il fallait patienter, ruser, tromper !

La tache blanche était devenue plus visible : on eût dit une mouette les ailes étendues sur les flots.

— Alger! dit-il, radieux et se précipitant les mains tendues vers l'ingénieur; voyez là-bas! c'est Alger!







CHAPITRE IX

Un merveilleux panorama. — Le barème de descente. — Chez le général gouverneur. — La panique en Algérie. — Concentration des troupes françaises. — Dans la mosquée de Mohammed-ech-Chérif. — Un « medjless » secret. — Une prédication arabe. — L'enfer et le paradis de Mahomet. — Hiérarchie religieuse. — Première trahison.

— Que dis-tu de cette perspective-là, mon cher neveu? fit l'ingénieur; trouves-tu que la terrasse de Saint-Germain vaille ce coup d'œil-là ?

— Épatant! déclara Guy.

Et, en effet, si Alger offre un merveilleux spectacle aux voyageurs qui arrivent par le bateau, combien le tableau s'agrandit et gagne en beauté pour l'aéronaute.

Semblable à une carrière de marbre blanc, aux blocs inégaux et mal taillés (1), la ville arabe déroulait ses cubes de pierre et ses vagues de maisons sur le flanc de la colline triangulaire que dominait la Kasba, et cette cataracte aux reflets éclatants venait battre la digue épaisse des maisons européennes et des monuments publics qui bordaient les quais.

La jetée de Kheir-ed-Din, le fameux dey d'Alger, qui

(1) Théophile Gautier.

rattacha à la ville, par ce travail cyclopéen, les quatre écueils dont elle a tiré son nom (1), offrait d'en haut l'aspect d'une passerelle de baigneurs conduisant à la mer profonde.

Semblables aux deux pinces d'un crabe gigantesque, les deux jetées secondaires qui partaient du phare et du fort de Bab-Azoun paraissaient vouloir saisir entre leurs deux musoirs les paquebots qui franchissaient le goulet.

La ville avait craqué dans des remparts trop étroits : tout le long du rivage et le long des collines, les maisons s'étendaient, s'étageaient, se groupaient; ce n'étaient que villas perdues dans la verdure, fermes aux toits rouges tranchant sur le sombre feuillage des oliviers, chapelles perchées sur les pitons, marabouts blancs à demi noyés dans la broussaille.

— Acceptez le tribut de mon admiration, Monsieur, fit Saladin qui avait saisi et pressé chaleureusement la main que l'ingénieur lui avait machinalement tendue.

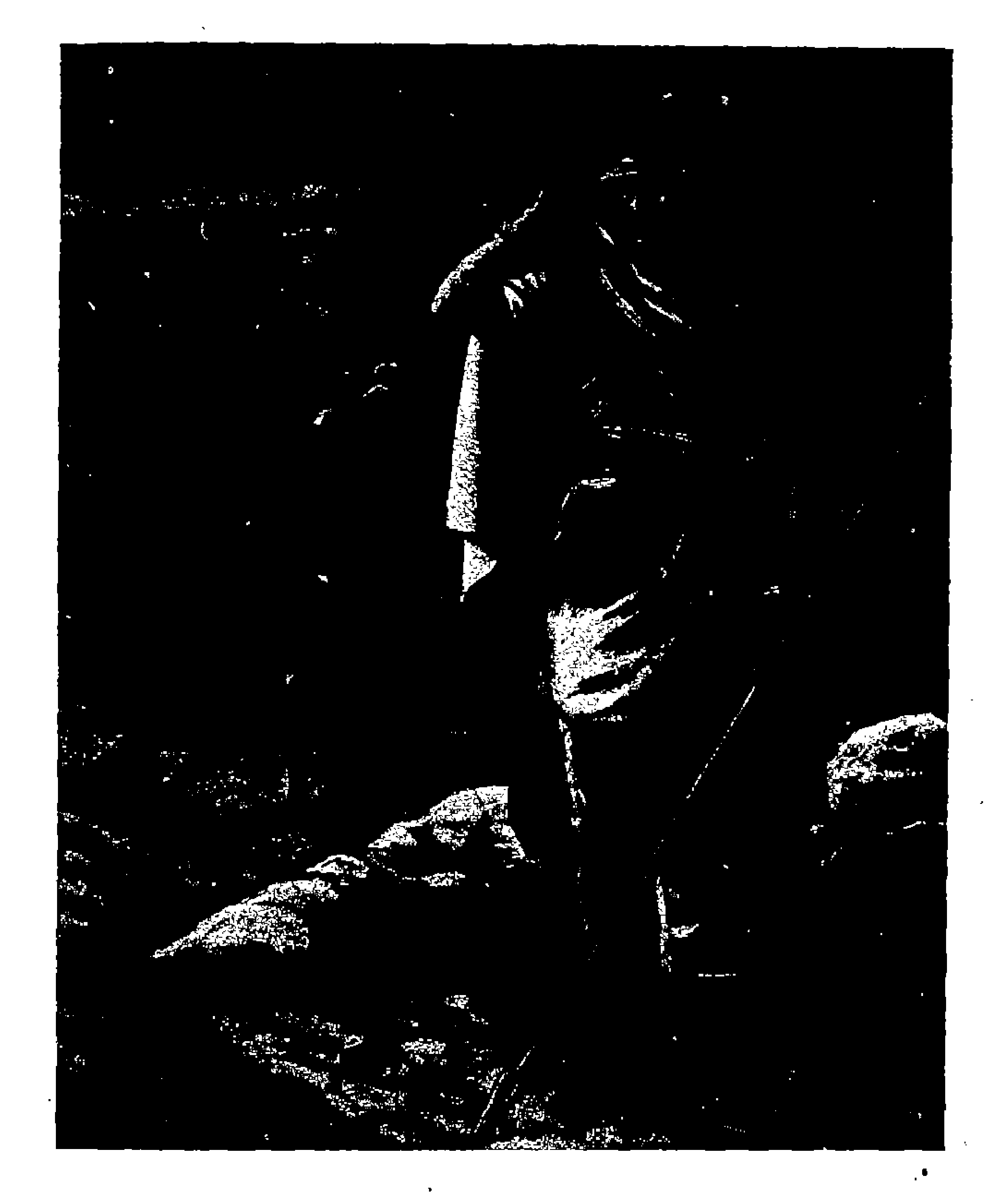
Elle est un peu tardive, ajouta-t-il, mais des préoccupations personnelles m'avaient un peu assombri au départ. Vous ne m'en voudrez pas d'avoir été pour vous un compagnon de route aussi peu divertissant; cette vue splendide fait envoler tous mes soucis. Nous avoir amenés des côtes de France ici en huit heures, voilà un résultat sans précédent.

Et comme l'ingénieur s'inclinait et que son neveu regardait curieusement ce muet qui avait passé la moitié de la traversée dans sa cabine et recouvrait subitement l'usage de la parole, l'interprète, décidément transformé, désignait du doigt les points marquants de la ville et de ses environs, à mesure que l'aérostat s'approchait de la côte.

Au loin, à droite, derrière la pointe Pescade, il indiquait la direction du champ de bataille de Staouëli où le sort d'Alger se décida en quelques heures et où les Trappistes ont assis les fondations de leur couvent sur des piles de boulets.

A gauche, c'était le cap Matifou, et, entre ces deux pointes, la merveilleuse baie circulaire que dominent au fond la Maison-Carrée, le collège arabe du cardinal Lavigerie et la superbe cathédrale de Notre-Dame d'Afrique.

(1) El-Djezair, nom arabe d'Alger, signifie « les îlots ».



Ischriden, le grand chef des Touaregs.

Le ballon allait arriver au-dessus des deux môles : au nord de la ville, le ravin de Bab-el-Oued découvrait ses pittoresques escarpements; à l'ouest, Mustapha étalait le fouillis de verdure d'où émergent le palais d'été du gouverneur et la Villa orientale, résidence de Khaled-ben-Hachemi, petit-fils d'Abd-el-Kader; au loin, les pentes graduées du Sahel se profilaient sur la masse estompée et lointaine de l'Atlas.

— Ralentissons ! dit l'ingénieur.

L'angle d'inclinaison fut diminué et un instant l'aérostat sembla planer sans avancer.

— Quelle foule, reprit l'interprète; les quais, les jetées, les places sont noirs de monde.

— Où descendre, demanda Guy.

— Près du fort l'Empereur, répondit l'ingénieur en montrant du doigt une masse blanche, au sommet de la colline; il y a là un léger mouvement de terrain le séparant du plateau, du côté de l'Ouest: nous y serons abrités des vents du large, et, pour repartir vers le sud, nous serons déjà à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Guy regarda le baromètre : il marquait 1.340 mètres; si on voulait descendre lentement, c'est-à-dire sous un angle assez faible au point indiqué, il fallait gagner une altitude moins élevée.

Il consulta « le barème » du bord.

C'était un travail de bénédictin; il avait coûté à l'ingénieur deux années entières de travail.

Mais aussi, il suffisait d'une simple lecture pour y trouver, sans calcul, les hauteurs qu'il fallait atteindre pour descendre sur un point donné de cote connue et sous un angle donné.

Dans une première colonne, le jeune homme chercha la cote 216 : c'était l'altitude du fort l'Empereur d'après une carte marine très exacte.

A ce chiffre correspondaient les distances de 500 en 500 mètres; le ballon était encore à 5.500 mètres de son point de chute; en face de ce chiffre, Guy trouva la hauteur cherchée et l'angle de descente.

En quelques instants, le *Tzar* était amené à l'altitude voulue et reprenait sa marche.

Lentement, il passa au-dessus du port que remplissaient des vaisseaux et des barques, franchit la ville au-dessous de Bab-Azoun à moins de 300 mètres d'altitude, laissa à sa gauche le pittoresque faubourg de l'Agha, à sa droite la Kasba et le quartier des Tagarins à l'épaisse couronne de verdure; puis, au milieu du murmure lointain de la foule, s'abattit comme un oiseau apprivoisé dans le vallon couvert de vignes qu'il s'était donné comme objectif.

— Avez-vous remarqué, fit l'ingénieur, combien les indigènes sont rares dans cette multitude? on ne se croirait pas plus en Afrique ici que sur les côtes de Provence.

— C'est vrai, dit l'interprète, les burnous me manquent.

— En revanche, reprit M. Durville, la population européenne m'a paru énorme, et je n'ai jamais vu le port aussi encombré de bâtiments.

Il devait en connaître bientôt la cause chez le général gouverneur où un officier d'ordonnance le conduisit quelques instants après sa descente.

La panique était à Alger.

Des postes du sud, elle avait atteint la région des Hauts Plateaux; les colons s'étaient enfuis de Géryville, de Djelfa; de Laghouat et de Biskra, abandonnant aux Arabes menaçants les oasis et les champs d'alfa, sentant venir du sud les hordes nombreuses qui, depuis trois mois, se concentraient au Touat.

Puis la terreur avait gagné de proche en proche; elle avait atteint Mascara, Tiaret, Boghar et Batna, et, comme une houle grandissante, était venue battre les murs d'Alger, dont la population flottante avait doublé depuis un mois.

Seules, les garnisons françaises occupaient les points stratégiques principaux avec ordre de les défendre jusqu'à la dernière extrémité, après avoir rallié tous leurs postes détachés,

Le général, qui réunissait les attributions de commandant du 19e corps à celles de gouverneur général, n'était pas homme à se laisser intimider; mais il avait dû prévoir l'évacuation du trop-plein de la population flottante d'Alger, et c'est pourquoi le port était rempli de vaisseaux en partance pour l'Espagne, la France et l'Italie.

C'était le général de Solis, un des fils du héros qui avait tenu ferme le drapeau français en 1870, dans la guerre en province. D'un tempérament calme et froid, au milieu de l'affolement général, il reçut l'ingénieur avec cordialité, le félicitant du succès de son voyage, et prit connaissance de la lettre chaleureuse que lui envoyait l'ingénieur du Transsaharien.

Il connaissait ce dernier depuis plusieurs années et avait favorisé son œuvre de tout son pouvoir.

Quand il eut parcouru la partie de cette lettre relative au capitaine de Melval, il hocha douloureusement la tête.

— Ce pauvre M. Fortier n'a pu sérieusement espérer que vous retrouveriez cet officier, dit-il; songez qu'il était au point extrême de notre ligne d'occupation. En admettant qu'il eût échappé au massacre, il aurait plus de 1.500 kilomètres à parcourir au milieu des tribus révoltées, dans une région inhabitable, infestée de Touaregs. C'était un excellent officier, que j'appréciais particulièrement, mais il est perdu, cela ne fait aucun doute.

Et comme l'ingénieur ne répondait que par un geste découragé.

— J'ignore encore, continua le général, quel est le but de ce soulèvement auprès duquel tous ceux qu'a subis l'occupation française ne sont que des jeux d'enfant; ce que je sais, c'est qu'il a pris naissance au delà du Soudan. Jusqu'à quel point nos tribus algériennes s'y associeront-elles? je ne puis le dire; mais les renseignements recueillis sont graves. D'après les officiers commandants de cercles et les administrateurs, la révolte deviendra générale si nous ne prenons les devants et si nous laissons les masses ennemies s'approcher davantage.

— Alors, vous comptez prendre l'offensive?

— Je l'ai prise déjà, et, d'un moment à l'autre, j'attends des nouvelles, avec quelle anxiété, vous devez le comprendre.

— Je m'en doute, parce que vous me le dites, mon général; car, à vous voir si calme...!

— Qui le serait si le chef montrait une âme troublée? Mais si vous lisiez au fond de moi, vous y verriez une angoisse terrible : c'est que jamais nos adversaires n'ont été armés ni organisés comme ils le sont aujourd'hui : jamais non plus ils n'ont été aussi nombreux. Ces postes disparus, ces corps entiers qui désertent, ces marabouts fanatiques qui vont prêchant partout la guerre sainte dans les trois provinces, tout cela est inquiétant au suprême degré; j'ai fait fusiller quelques douzaines de ces agitateurs religieux, ils ont été remplacés presque aussitôt par d'autres... Que vont faire mes trois colonnes contre ce débordement croissant?

— Trois colonnes sont en route?

— Oui : organisées à Mecheria, à Géryville et à Laghouat, elles doivent converger vers El-Abiod Sidi-Cheik, où des rassemblements plus nombreux autour du tombeau de ce saint semblent indiquer un objectif particulier pour les masses qui arrivent du Touat.

— Il serait peut-être à désirer qu'elles n'opérassent pas isolément.

— C'est bien mon avis, mais il m'a fallu emprunter aux trois départements pour réunir une force suffisante; vingt-deux mille hommes sont en route.

— De troupes françaises?

— Exclusivement françaises : on ne trouverait pas dans toute l'Algérie, même en doublant les primes d'engagement, de quoi reformer un bataillon de tirailleurs : c'est ce qui m'inquiète dans ce soulèvement en me donnant sa note particulière, l'unanimité.

— Vous êtes en relation directe avec ces colonnes?

— Oui; celles de Mecheria et de Géryville, une douzaine de mille hommes environ, ont dû atteindre El-Abiod ce matin après une marche de nuit, et la troisième, forte de 10.000 hommes, est à Brézina, à une quarantaine de kilomètres dans l'Est.

— Alors la jonction aura lieu dans deux jours, demain peut-être, et 22.000 Français, munis d'armes perfectionnées, ne peuvent manquer de remporter une éclatante victoire : ce sera le salut de l'Algérie.

— Non, au point où en sont les choses, une seule victoire ne suffira pas; nous n'aurons que le temps ensuite de faire face aux masses qui arrivent du Sud-Est et qui, dans quelques jours, atteindront Tuggourth. Nos espions prétendent qu'elles ont pour avant-garde une masse importante exclusivement composée de Touaregs.

— Dangereux ennemis, cruels surtout; que pourrez-vous leur opposer?

— Les troupes de Tunisie et tout ce qui reste disponible dans la province de Constantine : la concentration s'opère à Biskra et Tébessa.

— Mais comment se fait-il, interrogea l'ingénieur, que ce soulèvement ne vous ait pas été annoncé longtemps à l'avance?

— Pour la raison que je vous indiquais tout à l'heure. Les Arabes, généralement divisés en sectes hostiles les unes aux autres, nous ont fait la part belle avec leurs dissensions depuis soixante-dix ans : aujourd'hui, sur un ordre que l'on dit venir du Niger, ils oublient leurs divisions pour marcher sous l'étendard du Prophète, et l'on voit des tribus comme celles des Douairs et des Tidjani trahir une fidélité vieille d'un demi-siècle et faire cause commune avec les envahisseurs : nous ne trouvons plus d'espions que parmi les juifs, et n'en trouverons bientôt plus, car chaque matin on ramasse dans les rues de la vieille ville le cadavre de quelqu'un d'entre eux, la gorge ouverte.

— Voilà un tableau bien sombre, mon général.

— Sombre, oui, mais nullement assombri, croyez-moi : en ce moment on hésite en France à m'envoyer les 30.000 hommes que j'ai demandés; je souhaite vivement n'avoir pas à en demander 30.000 autres dans un mois.

— Mais à quels effectifs avez-vous donc affaire?

— Impossible de les préciser. Tout ce que je puis dire c'est qu'ils sont énormes : les communications ont été coupées partout, dans le M'zab, à Ouargla, à El-Oued; nous ne pouvons savoir ce qui se passe au-dessous du 33e degré de latitude.

— Si Dieu m'aide, je pourrai peut-être vous fixer à cet égard, mon général.

— C'est vrai; la traversée extraordinaire que vous venez d'accomplir prouve que vous êtes maître de votre marche et de votre direction; quelle vitesse pouvez-vous atteindre?

— 135 kilomètres à l'heure en air calme sous l'angle de chute de 23 degrés.

— C'est merveilleux! et quel itinéraire allez-vous suivre?

— J'allais vous prier de me le fixer : ne suis-je pas à votre disposition et à vos ordres?

— J'accepte vos services, mon cher ingénieur, ils sont précieux en cet instant critique. Je pense donc que vous devez d'abord gagner Laghouat, et y atterrir pour avoir des renseignements : de là vous obliqueriez vers nos colonnes par Brézina et vous vous mettriez en relations avec le général qui les commande.

— Quel est-il?

— Le général Quarteron.

— Vous pourrez alors vous porter en reconnaissance en avant de l'armée : à partir de là, d'ailleurs, je ne puis plus vous donner d'indications précises : le mieux sera je crois de vous mettre à la disposition du général Quarteron comme vous avez bien voulu vous mettre à la mienne.

— On m'a demandé à Paris de pousser jusqu'au Niger, et plus loin si c'était possible, afin de savoir exactement si le mouvement se généralise comme on le craint.

— Plus loin! c'est beaucoup dire.

— Trop, peut-être; je m'inspirerai des circonstances.

— Dans tous les cas, télégraphiez-moi de Laghouat avant de pousser vers le Sud.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Bonne chance, et Dieu vous aide! fit le général en tendant la main à l'aéronaute qui la serra chaleureusement.

Pendant que cette conversation avait lieu au Palais du Gouvernement, une scène d'une tout autre nature se passait dans un des coins les plus reculés d'Alger.

Un Arabe, enveloppé dans un grand burnous qui le recouvrait entièrement et dont le capuchon rabattu sur les yeux ne permettait pas de distinguer le visage, gravissait les escaliers d'un de ces couloirs étroits qui, sous le nom pompeux de rues, montent tortueusement vers la Kasba.

Il franchissait rapidement et sans tâtonner les dédales qui serpentent sous les arcades jetées d'une maison à l'autre, et glissait sans bruit sous les voûtes supportées par des colonnes antiques, entre les lourdes portes ogivales aux boiseries ornées de clous et les fenêtres grillées derrière lesquelles des yeux invisibles observent sans cesse.

Il croisait, sans se retourner, les Mauresques aux larges pantalons bouffants, se traînant par deux sur leurs sandales trop élevées et ne montrant sous le voile que leurs yeux noirs entourés d'un cercle de bistre.

Des nègres du Souf, aux vêtements sombres, des Biskri aux gandouras brodées, des juifs au regard fuyant, à la barbe inculte, à la ceinture et au turban noirs, passaient affairés sans qu'il se dérangeât d'un pas pour les éviter.

Il traversa l'une des rues réservées aux Ouled-Naïd, à ces jolies filles du Sud qui viennent gagner dans les villes, par

le seul charme de leur beauté, la dot attendue par leur fiancé, et il ne détourna pas la tête, lorsque graves, silencieuses au fond de leurs niches et parées de bijoux comme des vierges espagnoles, elles semblèrent l'inviter à entrer.

L'une d'elles se leva sur son passage et lui fit un signe gracieux de la main.

Il ne la vit même pas.

Il se souciait bien en vérité des plaisirs faciles et des amours de rencontre, cet homme dont le sang bouillonnait au souvenir d'une autre.

Car cet Arabe transformé, que ses compagnons de route n'eussent jamais reconnu sous son déguisement, c'était Saladin.

Il arriva devant une porte d'aspect monumental, dont la peinture verte et rouge tranchait violemment sur le mur nouvellement blanchi à la chaux, et que surmontait l'empreinte rouge d'une main, celle de Fatma, signe cabalistique destiné à écarter les mauvais génies.

Il souleva et laissa retomber le lourd battant.

La porte s'entre-bâilla et deux yeux brillèrent dans l'ombre.

— Ach t'hab (1)?

— Khouan de Chellata, fit-il.

— Quel est ton cheik? reprit la voix.

— Ben Ali Chérif.

— Ton Iman?

— El Farouk.

— Ton Mofti?

— El Allouan.

— Donne la Sourate (2).

Saladin répondit : « Les plus mauvaises bêtes de la terre « aux yeux de Dieu sont celles qui ne croient pas, et après « elles les ingrats » (XXXVII).

La porte s'ouvrit et se referma aussitôt pour donner passage au nouveau venu, et Saladin se trouva dans une petite salle étroite et très haute éclairée par une lampe fumeuse de forme romaine.

(1) Que veux-tu?
(2) Verset du Coran servant de mot de passe.

Devant lui, un nègre demi-nu tenait un plateau en bois rempli de dattes et le lui présentait.

Il eut un instant d'hésitation : il avait rencontré près du port un Khouan (1) qu'il avait connu jadis et qui, en échange d'un service rendu, lui avait enseigné les mots de passe ci-dessus, mais cet indigène avait négligé de lui parler de ce détail qui devait être pourtant lui aussi un signe de reconnaissance.

Mais il vit à terre un autre plat semblable dans lequel étaient d'autres dattes portant des empreintes de dents, et comme il connaissait à fond tout ce qui avait trait à l'histoire et à la religion de l'Islam, il se rappela que le prophète Mahomet faisait avaler aux enfants de Médine, pour les sanctifier, des dattes qu'il avait mâchées (2).

Il prit donc un des fruits qui lui étaient offerts, le mâcha et le jeta à terre.

Indépendamment d'une pratique religieuse, il y avait là un moyen aussi primitif qu'ingénieux de connaître le nombre de personnes qui étaient entrées.

Alors l'Arabe qui avait ouvert la porte, souleva une portière qui dissimulait une ouverture étroite, et Saladin se trouva dans un réduit plus petit encore que le précédent, mais dans lequel il ne trouva personne.

Le long des murs s'alignaient de nombreuses paires de sandales et de babouches de toutes formes et de toutes couleurs.

Il quitta les siennes et, par une dernière porte, pénétra dans une vaste pièce très haute de plafond, ornée de colonnes vertes et rouges et éclairée de trois grands lustres bizarres en forme de pylônes.

Il était entré par une porte secrète connue des seuls initiés dans la mosquée de Mohammed-ech-Chérif, un des saints les plus vénérés d'Alger. Le corps de ce marabout, fameux sous le pachalick de Mohammed-el-Hassen, repose dans la Koubba dominant la mosquée à laquelle il a donné son nom, et les femmes musulmanes sont venues de tout temps l'implorer pour devenir mères.

(1) Disciple de la même secte et par extension *frère*.
(2) Théologie musulmane (Rauzat-us-Safa), par l'historien persan Mirkhond.

C'était l'heure de la prière du *Moghreb.*

De nombreux fidèles étaient réunis, à genoux sur les nattes qui tapissaient les dalles, le front contre terre, les mains allongées le long des cuisses.

Saladin s'agenouilla.

Au fond de la mosquée, entre deux colonnes de marbre vert, une niche tapissée de sculptures de marbre blanc et de faïences de couleur, s'arrondissait en forme d'ogive ; des inscriptions en relief couraient capricieusement le long des arabesques qui en formaient le fond.

C'était le *Mirab*, sanctuaire des temples musulmans, toujours orienté vers la Mecque.

Debout à deux pas en avant de ce lieu saint, un Arabe, vêtu du turban vert et d'une gandoura de soie jaune, ressemblait à une statue d'un de ces khalifes qui succédèrent au Prophète.

C'était l'*Iman* ou le grand prêtre de la mosquée.

Le *Katib* (1) venait de monter dans la *Mambar* (2), dont les parois sculptées et l'escalier en cèdre ajouré étaient une merveille de patience, œuvre de dix générations d'artistes, et d'une voix grave, il lut ces versets du Coran :

— *Certes Dieu est indulgent pour les hommes malgré leurs iniquités,*

Mais aussi il est terrible dans ses châtiments (XIII).

Du fond du « Mirab », l'Iman dit d'une voix forte :

— *Et le châtiment est proche !*

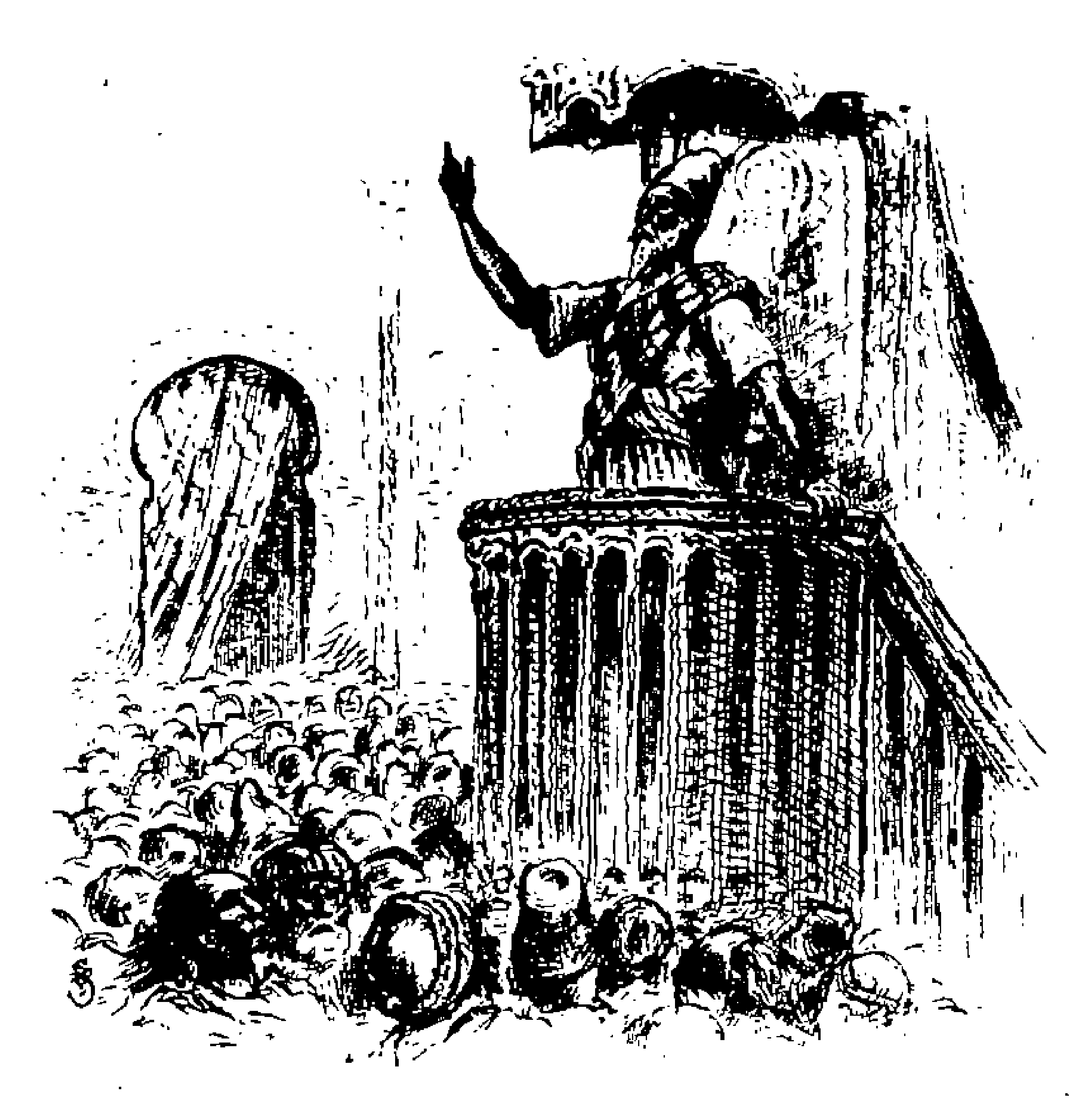
Le Katib continua :

J'en jure par le point du jour et par les dix nuits (LXXXIX).

Par ce qui est double et par ce qui est simple,
Par la lune quand elle poursuit sa course :
Terrible sera sa vengeance.
Ne vois-tu pas à quoi il a réduit le peuple d'Ad
Qui habitait Irem aux grandes colonnes,
Ville dont n'existait pas de pareille dans ce pays !

(1) Prédicateur. — (2) Chaire.

Aveugle, ne vois-tu pas à quoi il a réduit les Theinoudites
Qui taillaient leurs maisons au plus profond du rocher,
Et Pharam, inventeur du supplice des pieux ;



Le Katib venait de monter dans la mambar. (Page 230.)

Tous, ils opprimaient la terre et les fidèles,
Et à tous Dieu infligea le fouet du châtiment.

Et la voix de l'Iman répéta :

Le châtiment est proche !
Amin ! Amin ! dirent les assistants.

Il y eut un silence pendant lequel on n'entendit que les bruits de la rue, les cris des Bambaras, porteurs d'eau, et des Haoussas, marchands de fruits, pénétrant assourdis à travers les épaisses murailles.

Le Katib reprit :

— *Ecoutez les peines qui attendènt les infidèles*
Quand vous leur aurez fait franchir le seuil de la mort.

— *Bientôt*, dit la voix du Mirab :
Le condamné au séjour du feu sera abreuvé d'une eau bouillante,
Qui lui déchirera les entrailles (XLVII).
Les hommes de la gauche (Oh ! les hommes de la gauche !)
Seront au milieu d'un vent pestilentiel
Et pénétrés de poix bouillante
Dans l'ombre d'une fumée noire.
Oui, j'en jure par la lune,
Et par la nuit quand elle se retire,
Et par la matinée quand elle se colore,
Que l'enfer de Dieu est un séjour maudit !

Et le silence se fit de nouveau.

— Quant à vous, poursuivit-il, fidèles, croyants, disciples du Très-Haut, vous qui combattrez quand l'heure sera venue, voici le paradis que vous promet notre Seigneur Dieu, que son nom soit béni !

Des ruisseaux d'une eau qui ne se gâte jamais,
Des ruisseaux de lait dont le goût ne s'altèrera point,
Des ruisseaux de vin, délices de ceux qui en boiront,
Coulent dans le paradis d'Allah.
S'abordant les uns les autres, les bienheureux se diront :
Nous avons été les soldats de Dieu ;
Il nous a préservés des châtiments pestilentiels ;
Nous avons tué des milliers d'infidèles rebelles à sa loi,
Nous sommes tombés pour la défense de son culte.
est bon et miséricordieux.
Il nous a ramassés sur le champ de bataille
Et donné le bonheur qui ne finit point.
Les justes habiteront au milieu de jardins aux palmiers ombreux.
Ils se reposeront sur des tapis à doublure de brocart,

Et les arbres abaisseront vers eux leurs branches chargées de fruits.

Là seront de jeunes vierges au regard modeste

Que n'a jamais touchées ni homme ni génie.

Elles ressemblent à l'hyacinthe et au corail.

Les hommes de la droite (Oh ! qu'ils sont heureux les hommes de la droite !)

Séjourneront parmi les arbres de lotus sans épines

Et les bananiers chargés de fruits du sommet jusqu'en bas ;

Et ils reposeront sur des lits élevés,

Au milieu de femmes belles comme la lumière de l'aurore.

Alors la voix de l'Iman s'éleva de nouveau :

— Êtes-vous tous prêts, frères en Mahomet, à gagner ces récompenses en échange de ce que le Prophète attend de vous ?

— Nous sommes prêts, clamèrent des centaines de voix en un long bourdonnement qui courut le long des voûtes épaisses.

— Attendez l'heure que nous vous ferons connaître quand le Prophète nouveau envoyé par Dieu aura parlé.

— Nous attendrons !

— Ce jour-là que vos cœurs oublient la pitié, que le souci de votre fortune ne compte plus, que tous les liens de ce monde soient brisés pour vous !

Alors tous s'inclinèrent une dernière fois et après le Katib répétèrent le verset :

Les infidèles seront poussés par troupes vers la géhenne,

Et les croyants marcheront en foule vers le paradis !

Puis l'Iman entonna d'une voix forte une invocation dans laquelle Saladin reconnut la *prière du vendredi.*

« Fortifie, ô mon Dieu, quiconque fortifiera la religion « musulmane ; vivifie les bons sentiments de quiconque « vivifiera les traditions du Prophète.

« Protège le *Sultan du désert*, notre seul maître, le res- « taurateur de la foi, le Mahdi si longtemps attendu et qui « va régner sur la terre. »

La première partie de cette prière était bien celle que le *Medjeles* (1) d'Alger avait, en 1830, proposée aux autorités françaises comme prière officielle. Il n'y était pas question du sultan de Constantinople, dont la bataille de Staouëli venait de briser la suzeraineté sur l'Algérie.

Le texte n'en avait pas varié depuis, maintenu par tous les gouvernements qui s'étaient succédé en France, et chaque fois que des étrangers musulmans ou des fanatiques algériens avaient ajouté à cette prière l'invocation relative au Sultan, le Gouverneur général avait sévi contre les acteurs et les complices de ces manifestations antifrançaises.

Mais la deuxième partie, comprenant l'invocation au Sultan du désert, constituait à elle seule un acte de rébellion.

La foule répéta la dernière phrase, et ce fut un bruit de houle entre les lourdes colonnes que marbrait le reflet rouge des lustres.

La prière était finie, les fidèles s'écoulèrent lentement; mais avant de se diriger vers la porte, ils vinrent passer devant l'Iman, et celui-ci appela par leur nom ceux qu'il connaissait pendant que, pieusement, ils baisaient le pan de son burnous.

Aux noms qu'il entendit et aux épithètes diverses qui les accompagnaient, Saladin comprit qu'il venait d'assister à un Medjeles secret, composé des représentants des principaux ordres religieux algériens.

Il y avait des adeptes des Quadrya, des Taïbya, des Tidjanya, des Ziniaya, des Aissaoua et des Snoussya, et parmi eux les marabouts des *Zaouia* les plus célèbres, héritiers du prestige religieux des chérifs (2) ou des Aoulia (3), leurs ancêtres.

Et curieusement Saladin vit défiler devant lui tous les grades de cette hiérarchie religieuse.

Le *Talmiz*, simple disciple ou assistant (novice).

Le *Mourid* ou aspirant (néophyte, initié).

Le *Faqir*, c'est-à-dire le *pauvre*, « celui qui a choisi la pauvreté pour parvenir à proximité de Dieu, la pauvreté étant le commencement du *Soufisme* ».

(1) Assemblée de savants et de religieux.

(2) Descendants du prophète. — (3) Amis de Dieu : *saint*.

Le *Soufi*, « celui que Dieu a choisi pour en faire l'objet de son amour », et qui passe sa vie dans des contemplations extatiques.

Le *Salek*, soufi qui, plus avancé dans la voie de Dieu, est favorisé de visions et de révélations surnaturelles. Son esprit affiné plane déjà au-dessus des pratiques matérielles du culte.

Le *Medjedoub*, le ravi, l'attiré (à Dieu) ; celui-ci est arrivé à ce moment psychologique où l'équilibre est rompu entre l'esprit et la matière, moment critique qui se traduit par l'inspiration et la folie.

Et cependant il a au-dessus de lui le *Taouidi*, être particulier, vivant en dehors de l'humanité et des besoins terrestres, goûtant l'état divin dans une extase perpétuelle.

De toute cette foule s'exhalait un souffle de fanatisme sauvage.

Les yeux brillaient de lueurs fauves, des faces émaciées de « marabouts », des figures ascétiques de « moqadems » sillonnaient cette cohue grondante, lui soufflant le feu de leur haine pour le chrétien, l'éternel ennemi.

Saladin restait seul absorbé en apparence dans des dévotions interminables.

Le *Katib* lui toucha l'épaule.

— *Ashab-el-beçat* (1), dit-il, il est l'heure de te retirer. El-Farouk a donné la *baraka* (2).

— J'ai besoin de lui parler en particulier.

— Pour une affaire de *Zaouia ?* (3)

— Non.

— De conscience ?

— Non.

— Pour... la grande affaire ? demanda l'Arabe en regardant fixement Saladin.

— Oui.

— C'est important ?

— Oui.

(1) Compagnon du Tapis, c'est le nom que les khouans se donnent fréquemment entre eux.

(2) Bénédiction.

(3) Monastère où des adeptes viennent étudier le Coran.

— Urgent?

— Très urgent.

— Viens.

L'Iman avait disparu par une petite porte basse dissimulée près du *Mambar* par un tapis de Smyrne. Saladin fut introduit dans la pièce où il s'était retiré.

L'Iman n'était pas seul : en face de lui était assis un homme à la barbe grise, à la figure énergique.

Le Katib parla à l'oreille de l'Iman et alla s'accroupir dans un coin.

Après un instant de silence pendant lequel Saladin attendait debout :

— C'est pour la grande affaire? dit lentement le chef de la mosquée.

L'interprète fit un signe affirmatif.

— Tu peux parler librement ici, voilà Sidi-El-Allouan, notre seigneur le Mofti [1] d'El-Djezair; quelle est ta *Zaouia?*

— Ma Zaouia, reprit Saladin ôtant le turban qui couvrait sa tête, je n'en ai pas; je ne suis ni Khouan, ni Moqadem, je suis un *habib*, un ami.

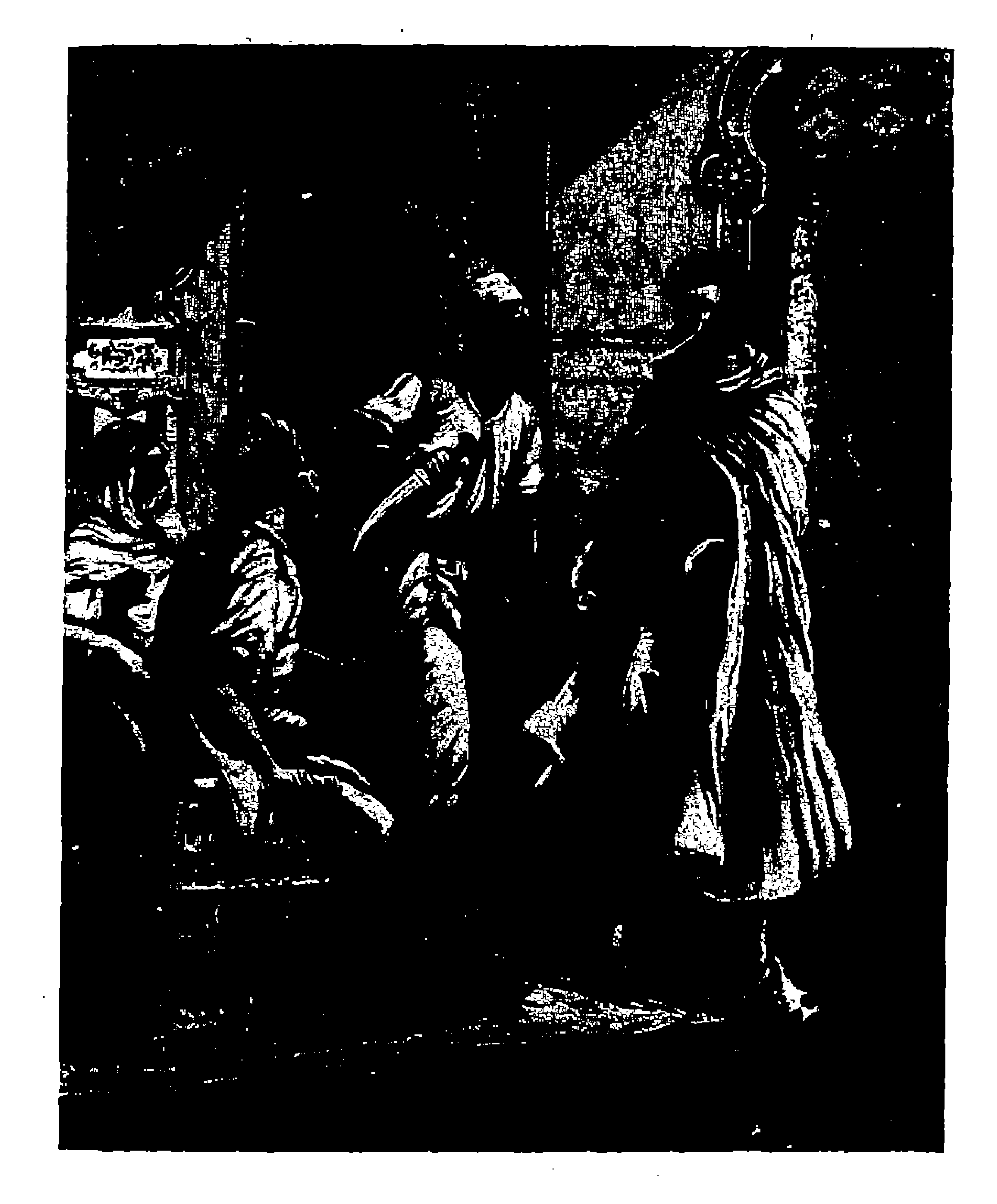
Les deux Arabes avaient pâli sous leur voile de soie blanche.

Au lieu de la tête rasée du musulman et de la mèche traditionnelle de cheveux qui permet au laveur des morts de tourner et de retourner son patient pour les dernières ablutions, grâce à laquelle aussi Allah peut enlever les croyants dans son paradis au jour du jugement, leur interlocuteur montrait une tête dont les cheveux poussaient drus et fermes comme des soies de sanglier.

Dans son coin le Katib se leva, la main sur le manche d'un poignard dont le fourreau de cuivre brillait dans l'ombre :

— Ordonne à cet homme de se calmer, dit Saladin dédaigneux; si tu me fais disparaître, on me cherchera, car je ne suis pas le premier venu et tu regretterais de t'être attiré une aussi sotte affaire en un pareil moment.

(1) Le Mofti est l'interprète de la loi : il donne les décisions ou *fetoa* sur les questions de droit et de religion; c'est le titre le plus élevé des fonctions religieuses officielles; il y en a un à Alger et dans quelques autres grandes villes.



Ordonne à cet homme de se calmer. (Page 236.)

— Mais qui es-tu donc? demanda l'Iman.

— Je te l'ai dit, je suis un ami qui viens vous aider dans votre œuvre de vengeance.

— Cette œuvre tu la connais?

— N'ai-je pas entendu la prière tout à l'heure, et crois-tu d'ailleurs que j'aie passé trente-cinq ans au milieu de l'Islam sans deviner ce qui doit se passer en ce moment dans toutes les mosquées d'Algérie?

— Tu es chrétien ?

— Non, je suis musulman de naissance et de cœur.

Saladin s'était bien gardé de parler de son origine juive, et de se donner comme un « Slami », c'est-à-dire comme israélite converti à l'islamisme; il eût préféré qu'on le supposât chrétien devenu musulman, car il savait que d'après la religion du Prophète, il suffit à un chétien de prononcer la formule consacrée : *La illah ill Allah! Mohammed rassoul Allah!* pour être préservé des flammes de l'enfer, alors que la conversion d'un juif n'est regardée comme sincère *qu'après quarante générations.*

— Qui nous prouve, dit gravement le Mofti, que tu n'es pas un infidèle?

— Ce que je vais te dire :

Et Saladin raconta ses origines, donna de sa vie les détails qu'il jugea propres à amener la conviction chez ses interlocuteurs, et inventa de toutes pièces ceux qui pouvaient ajouter de la vraisemblance à son récit. Il jura que jamais il n'avait oublié, même dans les hautes situations qu'il avait occupées chez les Roumis, ses croyances d'enfant, ses premiers maîtres et ses frères dans le rite malékite (1).

Sa profonde connaissance du monde musulman lui permit d'émailler son histoire de traits nombreux prouvant sa fidélité à la religion de ses pères.

Il se garda bien de parler de son amour pour une chrétienne et du vrai motif de sa haine, car il n'eût semé que méfiance; mais il sut exprimer avec chaleur les sombres pensées qui l'avaient agité lorsqu'il s'était vu en pays infidèle, au moment où s'ouvrait la guerre sainte. Il parla de ses remords, de son ardent désir de pratiquer de nouveau avec ferveur la religion du Prophète, et de la promesse solennelle qu'il faisait à Dieu de réparer ses erreurs en se distinguant dans la guerre prochaine.

(1) La religion musulmane repose sur la croyance aux trois livres révélés *Bible, Évangile et Coran.* Elle nie la Trinité et la Divinité de Jésus, *Sidna Aissa* qui n'est pour les musulmans qu'un prophète précurseur de Mahomet. Elle comporte quatre rites orthodoxes : 1° le rite *Malékite*, spécial à l'Afrique; 2° le rite *Ahnélite*, spécial aux Turcs; 3° le rite *Chaféite*, spécial à l'Égypte et à l'Arabie; 4° le rite *Hanébalite*, répandu surtout aux Indes et en Chine.

Enfin il termina en disant que si ses projets aboutissaient, il pourrait rendre un service signalé à la cause de l'Islam.

— Lequel donc? demanda le Mofti.

— As-tu vu arriver de la mer ce matin un bateau porté sur les ailes du vent? l'as-tu vu passer comme un oiseau au-dessus de la ville et descendre sur la colline du fort?

— Oui, je priais au sommet du minaret quand il est passé; jamais pareille machine n'a été vue dans ce pays.

— Eh bien! j'étais à bord de ce vaisseau de l'air, reprit l'interprète, et je vais te dire ce qu'il vient faire ici.

Bien qu'ils fussent habitués à cacher leurs impressions et à figer sur leur visage un masque d'impassibilité, les trois Arabes ne purent retenir un geste de surprise. Partout ailleurs, dans la ville, on s'entretenait de l'arrivée de l'aérostat, et sa venue avait provoqué de vagues inquiétudes.

Le Katib, qui n'avait pas lâché son poignard, prêt à frapper au premier signal, se rassit, évidemment pénétré d'une secrète admiration pour l'être humain qu'il avait devant lui et qui possédait le pouvoir surnaturel de suivre les hirondelles dans leur vol au-dessus de l'Océan.

— Cette machine, reprit Saladin, est envoyée de France pour parcourir l'Afrique et connaître tous les mouvements qui s'y passent, pour y découvrir le chef de la révolte et l'enlever au milieu de son armée, comme un vautour enlève un mouton au milieu d'un troupeau; elle peut raser la terre et dépasser le sommet des plus hautes montagnes; elle se rit du vent et de la tempête; elle est d'un métal qui nargue les balles et le feu et si elle arrive à remplir son rôle, la guerre sainte, avant quinze jours, n'aura plus de chef.

Les Arabes hochèrent la tête et échangèrent un regard d'incrédulité.

— Tu doutes, reprit Saladin s'adressant au Mofti; tu fermes les yeux à la lumière; tes frères aussi ont douté jadis de la puissance des armes françaises, et cependant il a fallu se soumettre. Les Roumis ont amené ici des canons qui tuent l'Arabe avant qu'il devienne visible. A Philippeville ils ont fait sauter dans la mer des rochers gros comme des mosquées. Dans le lit desséché de l'Oued-K'hir, ils ont

fait jaillir l'eau chaude de puits tellement profonds qu'ils atteignent les entrailles de la terre. En ce moment le général d'Alger parle à travers des centaines de lieues avec le général qui commande l'armée du Sahara, il converse avec lui comme je cause avec toi. Doutes-tu de tous ces faits? non, car ils crèvent tes yeux; et l'année dernière, quand le Touat se révolta, te souviens-tu de la terreur qu'inspira aux Arabes le nouveau fusil des soldats montés sur des chameaux; il lançait 100 balles par minute sans bruit et sans fumée. De tout cela tu ne doutes plus.

Et comme les Arabes restaient muets.

— Il en sera de même de cette invention nouvelle, poursuivit Saladin; elle va semer l'épouvante au-dessous d'elle jusqu'au jour où elle trouvera ce *Sultan du désert* dont tu parlais tout à l'heure et le ramènera à Alger, comme jadis Bou-Haddad, le révolté d'In Salah, impuissant et enchaîné.

— Mais que peux-tu et que veux-tu?

— Ce que je peux? *d'abord livrer au Sultan cette machine terrible dirigée contre lui.*

De nouveau les deux grands prêtres échangèrent un regard.

Avaient-ils affaire à un fou ou à un espion envoyé par les autorités françaises?

L'interprète devina la cause de leur hésitation.

— *El fahem ifhem*, dit-il, employant un proverbe arabe qui signifie : « l'intelligent comprend ». Crois-tu donc que si j'avais voulu vous dénoncer et vous arrêter, dès ce soir, j'aurais perdu mon temps à venir te trouver? En sortant d'ici, avec les autres, je n'avais qu'à aller rapporter au colonel, chef du bureau des affaires indigènes, ce que j'y avais entendu, et votre affaire était claire à tous les deux.

Votre méfiance n'a donc pas de raison d'être; elle risque seulement de priver votre Maître de l'appui que je veux lui donner et dont il vous saura gré.

— Explique tes paroles clairement, dit le Mofti et que Dieu te maudisse si la vérité n'habite pas dans ton cœur!

Quand Saladin quitta la mosquée, il savait ce qu'il voulait savoir et serrait précieusement dans sa ceinture aux

couleurs voyantes le papier qu'il était venu chercher dans la mosquée d'El-Kébir.

Il venait de faire le premier pas dans la voie de la trahison et cette pensée lui était douce, car c'était sa vengeance qui s'ébauchait et prenait forme.

Ce qu'il allait tenter, il le savait maintenant. Le but à atteindre, il le voyait nettement.

Par quels moyens l'atteindrait-il, il ne s'en doutait pas encore; mais ce n'était pas pour rien qu'il était mâtiné de Juif et d'Arabe, il trouverait.

L'essentiel était que l'aérostat, arrivé au contact des premières masses africaines, ne s'y arrêtât pas et poussât au delà, vers ce Sultan du désert » qu'au fond de lui Saladin regardait déjà comme son maître.

C'était à cela d'abord qu'il fallait aviser.

La nuit était venue, plaquant d'ombres épaisses les angles rentrants des maisons et rendant plus inextricable encore le fouillis des ruelles.

Mais Saladin connaissait le vieil Alger comme sa ville natale et retrouva sans peine la maison de l'ami qui l'avait accueilli et lui avait fourni son déguisement.

C'était un « mouderrés » ou professeur, chargé d'une école d'enfants arabes dans le quartier des Tagarins.

Il se nommait Youcef, et musulman jusqu'aux moelles il n'eut pas de peine à comprendre ce que l'interprète attendait de lui.

Il parcourut la longue dépêche que celui-ci venait de préparer après en avoir soigneusement pesé tous les mots.

— J'ai compris, dit-il; elle partira demain soir.

Lorsque le lendemain à la pointe du jour le ballon quitta le plateau, Saladin, dont la vue était perçante, distingua au milieu d'un buisson d'aloès un groupe d'Arabes accroupis, et parmi eux une tête qui ne lui était pas inconnue.

L'heure était matinale, les curieux étaient rares.

— Voyez donc, dit-il à l'ingénieur, ces trois saints personnages qui ont l'air de surveiller notre départ!

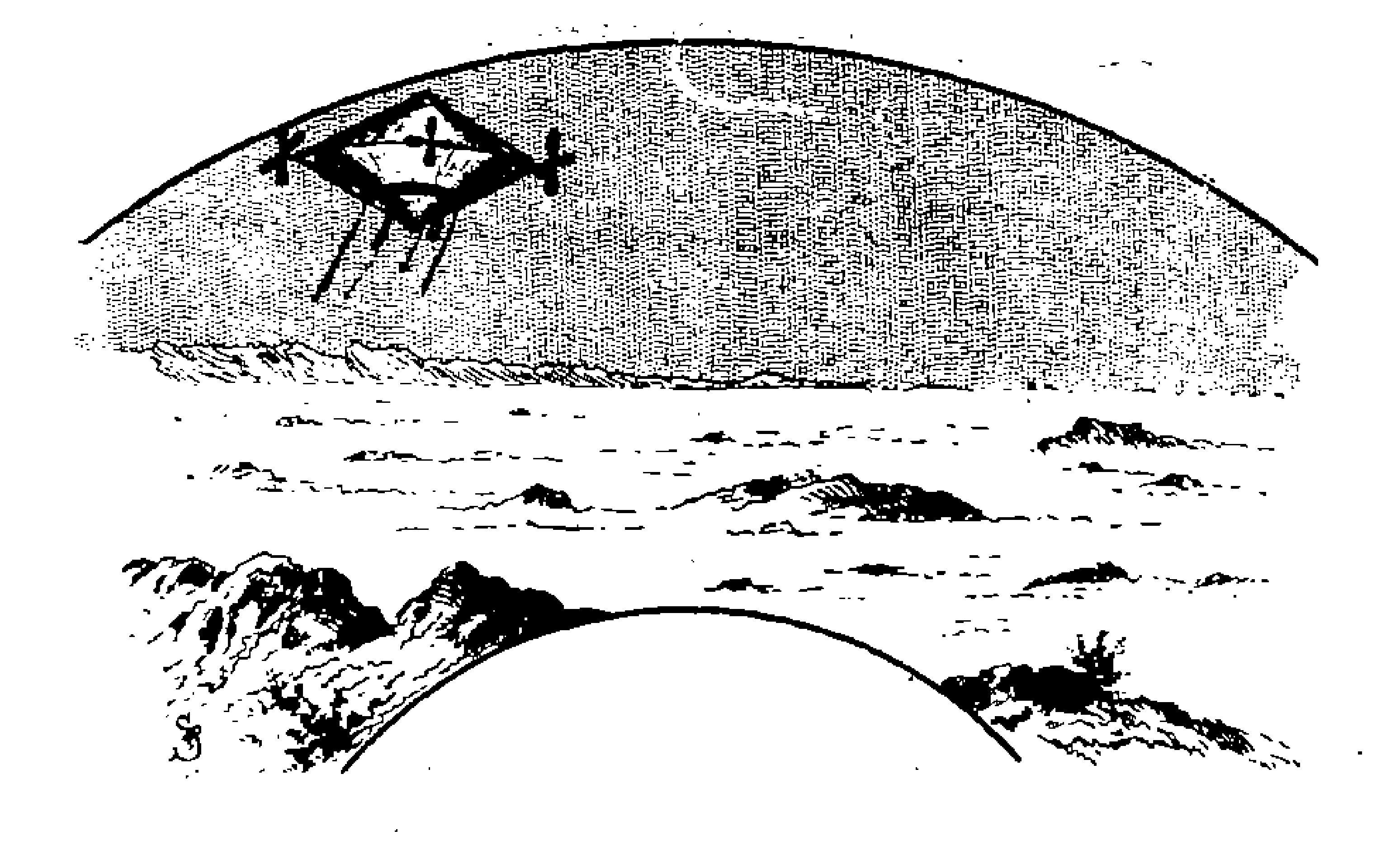
Et tirant son chapeau, il salua d'un air ironique en se penchant de leur côté.

— Adieu! graine de révoltés, fit-il en riant.

Mais le rire n'était que sur ses lèvres ; en se découvrant, il avait voulu se faire reconnaître, car, dans le plus vieux des trois indigènes, il avait reconnu le « Katib » de la grande mosquée.

Poussé par une méfiance tout orientale, le « Mofti » l'avait envoyé en reconnaissance auprès du ballon pour y constater l'identité de son interlocuteur de la veille.





CHAPITRE X

Dilatation anormale du ballon. — Le rayonnement nocturne en Afrique. — Laghouat. — Mesure d'un arc de méridien entre l'Europe et l'Afrique. — Le fusil à hydrogène solidifié. — Un réservoir de trois mille coups. — Cavalerie d'exploration. — Un officier plein d'entrain. — Le général Quarteron. — La formation en « Tête de porc ». — Deux Touaregs prisonniers. — Convoi d'eau et forage artésien en marche. — L'armée de Ben-Amema. — La prière du soir.

Il était midi environ, lorsque, par delà les derniers contreforts du Djebel-Amour, une longue ligne d'un jaune pâle remplaça les arêtes et les profils rocheux qui, depuis le départ d'Alger, constituaient le seul horizon des aéronautes.

— Le Sahara ! s'écria Saladin en étendant le bras.

C'était bien là mer du désert qui se développait au loin et allait bientôt s'étaler sous les pieds des voyageurs.

Dunes, lits d'oueds desséchés, plis et replis de sable, tout s'uniformisait, se fondant en une immensité plane au reflet grisâtre.

A l'Est, les derniers contreforts du Bou-Khalil, dont le sommet domine de 1.300 mètres le pays d'origine des Ouled-Naïl, semblaient baigner leur pied dans une mer calme.

C'en était fait des montagnes : les aéronautes ne devaient plus en rencontrer jusqu'au Touat.

Fort heureusement d'ailleurs, car l'ingénieur avait été très

préoccupé de la marche de son ballon au-dessus des chaînes qui s'étagent au sud de Blidah.

Sous le nom générique de montagnes de Tittéri, ce contrefort de l'Atlas atteint des reliefs de 1.800 mètres, et la marche de l'aérostat avait été ralentie par ces altitudes anormales.

Car, ne pouvant disposer de différences de niveau aussi considérables qu'en France et surtout qu'en mer, il avait dû diminuer son angle de chute et par suite sa vitesse de translation.

Le ballon avait franchi le chaînon principal de l'Atlas à la brèche de Guelt-es-Stel qui longe le Sebas-Rous, et, de loin, l'interprète montrant à ses compagnons ce dernier massif, leur avait appris que son nom étrange, mont des Sept-Têtes, provenait de sa forme bizarre, et, en effet, l'ingénieur voulut bien, faisant preuve d'une imagination orientale, convenir que son sommet dentelé ressemblait aux remparts ébréchés d'une ville portant sur ses créneaux les têtes de sept géants décapités (1).

Saladin était devenu le plus aimable et le plus loquace des passagers du *Tzar* : il ne perdait pas une occasion d'intéresser ses compagnons à la topographie et à l'histoire des pays qu'ils franchissaient.

De plus, il manifestait, depuis le départ d'Alger, une admiration sans bornes pour l'inventeur du merveilleux aérostat qui les emportait. Il lui avait adressé mille questions sur son principe, ses principaux organes et ses procédés de direction. Il avait demandé à remplir un rôle, si modeste qu'il fût, dans le fonctionnement de la machine, et l'ingénieur lui avait complaisamment expliqué d'abord, puis confié pendant quelques instants, à titre d'essai, l'emploi rempli par Gesland.

Saladin avait poussé de véritables cris d'enthousiasme en arrivant lui-même, par le simple déplacement du contrepoids et la manœuvre de deux cordes, à provoquer les ascensions et les descentes alternatives du ballon, et il promettait de devenir un auxiliaire précieux et intelligent pendant le voyage.

(1) Colonel Trumelet. *Les Français dans le désert.*

Aussi les préventions qu'il avait provoquées au départ avaient rapidement disparu.

Seul, Guy de Brantane continuait à garder vis-à-vis de lui une réserve voisine de la froideur.

Cette tête-là « ne lui revenait » décidément point.

Vers dix heures, l'ingénieur avait constaté sur le baromètre que l'altitude atteinte était de 2.800 mètres, et n'avait pas eu besoin de longues réflexions pour en comprendre la cause.

Le thermomètre marquait 39 degrés, et le gaz dilaté par cette température anormale tendait démesurément le soufflet d'équateur.

Au-dessus du Chott-el-Chergui, il avait été forcé de lui donner issue par la soupape, afin de dégager le trop-plein.

— Il ne faudrait pas souvent répéter ce manège-là, fit-il en tirant lui-même à petits coups sur la corde rouge qui manœuvrait la soupape ; nous serions vite anémiés, car notre gaz c'est notre sang.

— Bah ! fit Guy, nous en avons une sérieuse réserve.

— Sérieuse n'est pas le mot, mon cher neveu : le gaz comprimé à 500 atmosphères que renferme la paroi inférieure de la nacelle, représente à peu près 3.000 mètres cubes d'hydrogène à la pression normale : or, il ne faudrait pas souvent en perdre, comme nous venons de le faire, 50 mètres cubes d'un coup.

— Mais il n'est pas nécessaire de les remplacer ces 50 mètres, dit le jeune homme : la température qui nous oblige aujourd'hui à les évacuer va rester très élevée, et nous nous trouverons dans des conditions semblables avec 50 mètres cubes de moins.

— Erreur, mon brave ami : tu n'as pas l'air de te douter qu'en Afrique on constate des différences de température extraordinaires entre le jour et la nuit : il n'est pas rare, à Géryville, de voir cette différence atteindre 35 et 40 degrés, et Reclus raconte qu'à Touggourt *elle a atteint un jour 63 degrés*, la température ayant été de 7 degrés au-dessous de zéro pendant la nuit et de 56 au-dessus vers 11 heures du matin.

— Dois-je vous croire ?

— Ce sont des voyageurs sérieux qui l'affirment, et l'ingé-

nieur Roland a vu, dans l'Oued-Righ, des journées de + 46 degrés succéder à des nuits de — 3 degrés.

— A quoi cela tient-il?

— Au « rayonnement nocturne » qui amène pendant les nuits une condensation notable de vapeur d'eau et des rosées abondantes dont profite la végétation.

— Alors, dans ce pays brûlé, c'est pendant la nuit que les plantes peuvent boire?

— Comme tu le dis, car la pluie y est à peu près inconnue; nous allons atteindre une région où il pleut à peu près tous les sept ans.

— Mais n'est-ce pas à cette absence de vapeur d'eau que l'on peut attribuer la transparence de l'air?

— Evidemment ; regarde la différence d'aspect des objets tels qu'ils apparaissent ici, et tels que nous les voyons en France ; vois ces collines jaunes encore très éloignées. On y distingue les taches formées par les broussailles ; ces petits points noirs très lointains les uns derrière les autres qui vont, se déplaçant lentement sur la plaine grisâtre, ce sont des nomades qui émigrent avec leurs chameaux ; à Paris et à cette distance-là, nous ne verrions que brumes.

— C'est vrai.

— C'est cet air lumineux, d'une merveilleuse transparence, qui donne aux paysages algériens ce charme qui attire les peintres.....

— Et qui ramène en Afrique tous ceux qui y ont passé quelques années, ajouta l'interprète; ainsi, j'ai vécu en France dix-huit mois, je n'ai jamais pu m'habituer à son terne climat et à ses horizons rétrécis. Cette lumière douce nous devient nécessaire à notre insu (1).

— Mais vous êtes bien né en Algérie? demanda l'ingénieur. M. Fortier m'a dit que vous en étiez originaire.

— M. Fortier s'est mépris avec beaucoup d'autres personnes qui me supposaient la même origine : ma mère était créole à la Martinique, et c'est d'elle que je tiens le teint légèrement bronzé de mon visage.

— Mais vous avez habité l'Algérie dès votre enfance ?

— J'y suis arrivé à douze ans : j'y ai donc passé vingt-

(1) Guy de Maupassant. *Au Soleil.*

deux ans, dit Saladin. C'est vous dire que cette nouvelle France est ma vraie patrie, et que je suis doublement heureux de la servir en ce moment.

Et ayant ainsi donné un coup de canif à son état civil :

— Nous voici en vue de Laghouat, ajouta-t-il, voyez cette tache sombre au pied des montagnes : c'est l'oasis.

D'ailleurs, nous venons de rejoindre la voie ferrée qui constitue le premier élément du Transsaharien et qui dessert Laghouat depuis 1898 : voyez ce ruban sinueux à nos pieds ; jadis, il fallait aux troupes plus de trente jours de route pour venir d'Alger ici : on les y amène maintenant en treize heures.

Les voyageurs regardèrent dans la direction indiquée.

Au pied de la chaîne du Djebel-Amour, au delà d'un oued raviné, dessiné sur le sable par une raie d'ombre, quelques monticules crétacés se dressaient isolés, semblables à une ligne de taupinières blanches.

Sur le plus proche, un petit marabout blanc semblait une sentinelle au-dessus de la vallée ; sur les deux autres une ville chevauchait, dominée par une vaste caserne aux nombreuses fenêtres, dont les murailles d'enceinte, comme autant d'arêtes, descendaient vers la ville et bordaient les jardins.

Tout autour, sur une largeur de cinq à six kilomètres, s'étendait l'oasis, et au milieu de la verdure se glissait, invisible, le filet d'eau, canal de dérivation de l'Oued-Mzi, qui lui donnait la vie.

Ce n'étaient pas les palmiers qui dominaient là, mais les essences d'Europe, et, vu de haut, le fouillis de verdure était charmant avec les nuances claires des abricotiers et des figuiers, et le feuillage brillant des poiriers et des grenadiers ; des bordures de cactus le rayaient dans tous les sens, et de hauts dattiers se balançaient au-dessus de lui comme des bouquets de plumes.

A tire-d'aile l'aérostat atteignit rapidement l'oasis, laissant derrière lui de vastes chantiers de rails et de traverses, et Guy, qui se figurait trouver une vi le bâtie à 'arabe, avec des ruelles étroites et des maisons délabrées, fut surpris de trouver à la porte du désert des constructions françaises élégantes et des rues rectilignes.

L'interprète lui apprit alors qu'occupé une première fois en 1844, Laghouat avait été repris en 1855, et que l'assaut très meurtrier ayant été suivi d'un massacre et d'un incendie, la ville avait été dépeuplée et ses quartiers indigènes démolis.

— Et maintenant voilà une cité qui prend tout à fait tournure, ajouta Guy, et nous allons organiser des excursions aérostatiques pour Laghouat comme on organise des trains de plaisir pour Vichy. En vingt heures, on sera rendu de la Madeleine ici, tombant des champs de neige au milieu des sables brûlés par le soleil.

— Douze heures seront suffisantes, dit l'ingénieur qui déploya sa carte : mesure toi-même la distance en ligne droite entre ces deux villes.

— Vous avez mille fois raison, dit le jeune homme, je ne trouve que 1.400 kilomètres.

— Et ce que nous appelons une ligne droite, ajouta l'ingénieur, n'est autre que le méridien de Paris.

— Laghouat est donc sur le méridien de Paris?

— Oui, comme Alger, à moins d'un degré près : c'est une station géodésique importante sur le grand arc de cercle prolongé à travers le continent africain [1] et dont nos topographes militaires sont en train de pousser la triangulation jusqu'à In-Salah.

— Mais comment a-t-on pu rattacher la France à l'Afrique à travers la Méditerranée ?

— Par l'Espagne.

— Et par le Maroc ?

— Non, on n'en a pas eu besoin, car par les temps clairs, du haut des montagnes d'Algérie qui dominent Oran et Nemours, on voit certains pics espagnols de la Sierra-Nevada situés pourtant à 270 kilomètres : quand je dis qu'on voit, c'est, bien entendu, par des temps exceptionnellement clairs. Ainsi, quand ce travail de rattachement fut résolu, des officiers français et espagnols, campés sur les sommets, cherchèrent en vain pendant vingt nuits consécutives à découvrir les faisceaux de lumière électrique dardés par-dessus la Méditerranée. La vingt et unième nuit seulement, les

(1) *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1878.

étoiles de feu se montrèrent : les deux réseaux européen et africain étaient soudés l'un à l'autre ; c'est ainsi qu'a été reporté sur les cartes le plus grand arc de méridien qui, jusqu'à présent, ait été « directement mesuré sur la terre et projeté astronomiquement sur le ciel » (1).

Quelques instants après cette conversation, le *Tzar* s'abattait sur l'esplanade qui précède la citadelle et était entouré aussitôt par les zouaves transformés en aérostiers.

— Monsieur le commandant Le Ny ? dit l'ingénieur s'avançant au-devant d'un officier qui venait d'apparaître à la porte du bâtiment principal.

— Lui-même, répondit ce dernier, et joliment ébahi, je vous assure, de vous voir arriver ici trois heures après la dépêche qui m'annonce votre arrivée. Quand on pense que nous mettons vingt-cinq jours, par étapes, à nous carapatter d'ici Alger...

Le commandant Le Ny était un homme grisonnant, de haute taille et de belle allure : il avait une moustache touffue, hérissée, qui donnait à sa physionomie un aspect formidable; les deux mains plongées dans les poches d'un « flottard » de respectable volume, la poitrine bombée, portant beau, il était bien le type de ces officiers auxquels un long séjour en Afrique a donné sur les Arabes le geste dominateur du maître.

— Et les nouvelles? demanda l'ingénieur.

— Pas brillantes : plus un Arabe ici; désertion complète!

Les voyageurs se retournèrent vers la ville qui se développait à leurs pieds; on ne voyait pas une âme dans les rues.

— Ils sont partis vers le Nord ?

— Non pas, vers le Sud, et il en est de même à Géryville et à Biskra : les femmes, les enfants ont fui comme les autres et il ne reste plus dans les maisons que les vieillards et quelques chiens : c'est une véritable émigration.

— Ceci est l'indice que l'ennemi n'est pas loin; ne vous semble-t-il pas, commandant?

— Je n'en sais rien : de l'escadron de spahis qui était ici il reste 28 hommes, c'est-à-dire les cadres français; les

(1) Général Perier, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1879.

autres ont déserté avec leurs armes et leurs chevaux. Impossible par conséquent d'envoyer la moindre reconnaissance aux environs.

— Et nos colonnes ?

— Elles seront concentrées ce soir. En forçant de marches elles ont dû se réunir à 20 kilomètres à l'est d'El-Abiod.

— Alors vous restez là avec votre bataillon de zouaves ?

— Oui : exactement 1.256 hommes, c'est-à-dire de quoi laisser piller la ville, mais défendre sérieusement la citadelle : toute l'Afrique peut bien venir buter contre ses murailles, elle n'entrera pas ici, je vous en réponds.

L'ingénieur hocha la tête. La situation était plus noire qu'il ne l'avait cru, et il voyait déjà Laghouat entouré de tous côtés par le flot grondant de l'invasion.

Les voyageurs serrèrent chaleureusement la main du commandant, et l'aérostat repartit dans la direction du sud-ouest.

A quatre heures du soir, il passait au-dessus de l'*oppidum* circulaire d'Aïn-Mahdi, cité célèbre par le siège long et héroïque qu'elle soutint contre Abd-el-Kader.

Une heure après il arrivait à Brezina.

Autour du bordj crénelé qui dominait le village, des tentes étaient dressées. Des files de mulets attachés à des cordes s'alignaient le long des murs blancs, et de nombreuses arabas réunies en parcs, timon contre timon, formaient un vaste carré.

Des points noirs se mouvaient autour d'un trou circulaire, comme des fourmis environnant un noyau de fruit : c'étaient des soldats qui tiraient de l'eau à un puits.

— Voilà un convoi appartenant à l'une ou à l'autre de nos colonnes, dit Guy, nous approchons.

Et soucieux, il descendit à la soute aux munitions et en remonta quelques instants après avec six carabines qu'il examina avec soin.

— Oui, nous approchons, dit l'ingénieur, et tu as raison de penser aux armes, car il y a de grandes chances pour que nous ayons l'occasion de nous en servir, nous aussi.

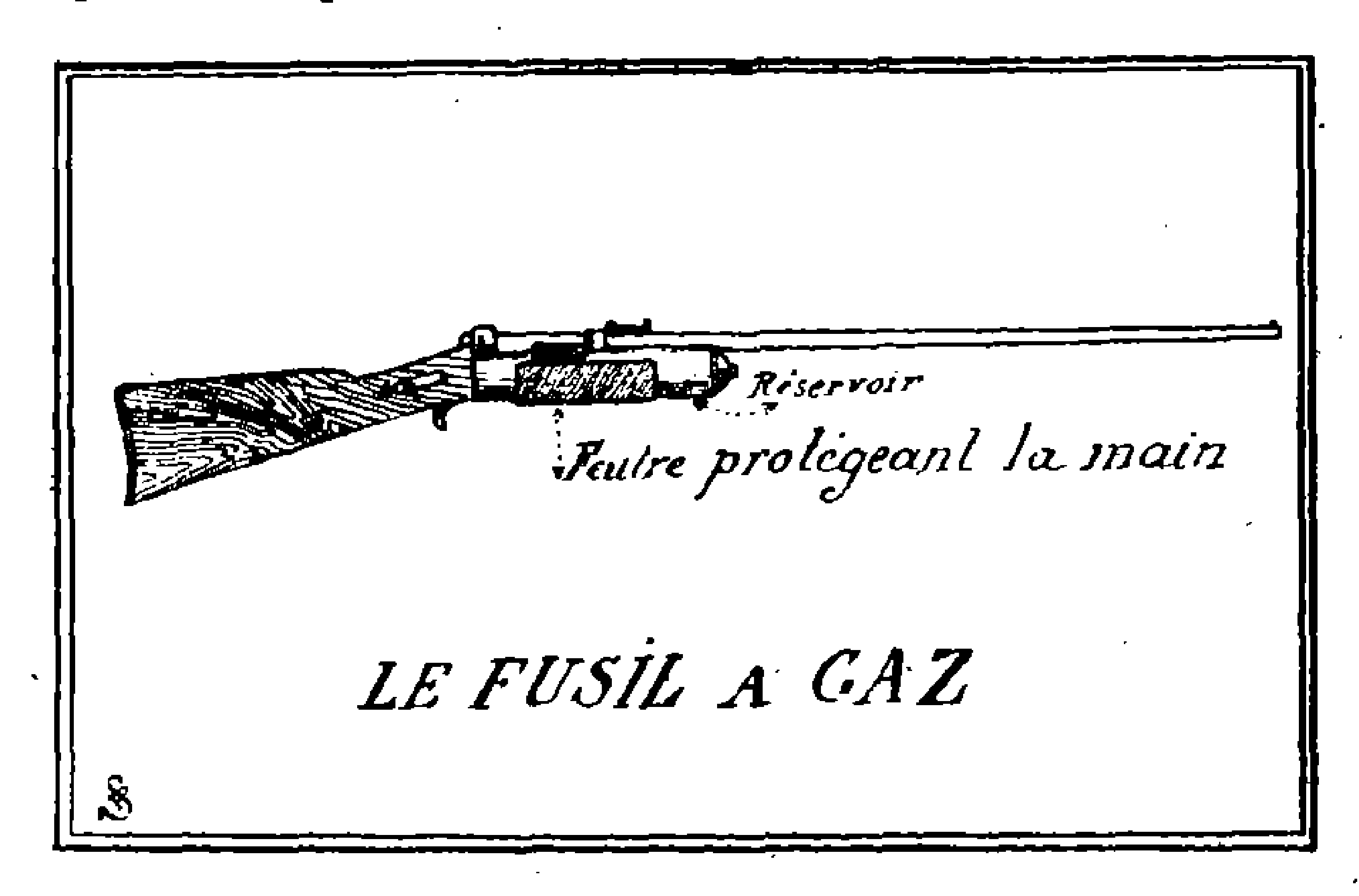
— Seulement, dit le jeune homme, je réfléchis aujourd'hui que j'aurais bien dû apprendre à notre équipage le

maniement de cette nouvelle arme. Evidemment nos hommes ne la connaissent pas.

— Ces fusils sont donc d'un modèle particulier? demanda l'interprète qui prit l'un d'eux et le considéra attentivement.

— Nous n'avons pas encore ces armes-là dans les régiments d'Afrique, dit-il au bout d'un instant. Les anciennes armes à petit calibre et à répétition nous suffisent largement contre les Arabes toujours armés de leur éternel fusil à pierre.

L'arme que tenait Saladin était surtout remarquable par sa grande simplicité extérieure. Elle ressemblait à une cara-



LE FUSIL A GAZ

bine Flobert comme aspect général, et on était surpris au premier abord de l'absence complète de culasse mobile ou de tout autre système d'obturation, obturation que semble cependant rendre nécessaire le chargement par l'arrière.

Ce qui distinguait surtout ce fusil des armes connues était un gros tube métallique situé sous le canon en avant du pontet.

En le touchant, l'interprète avait senti une impression de froid assez vive, et remarqua qu'une rondelle de feutre épais était destinée à préserver la main du tireur de ce contact réfrigérant.

— Des fusils à gaz, fit-il?

— Oui.

— J'ai vu les premières carabines Giffard, reprit Saladin, ce sont elles évidemment qui ont servi de point de départ à ces nouvelles armes; mais la goutte d'acide carbonique liquide qui chassait la balle en revenant à l'état gazeux ne pouvait lui donner qu'une vitesse de 120 à 150 mètres, ce qui était insuffisant. J'ai entendu dire qu'on avait réalisé dans ce nouveau fusil d'importants progrès. Comment y est-on arrivé ?

— Par deux moyens, répondit l'ingénieur : d'abord par l'emploi d'un autre gaz d'une puissance extraordinaire qui n'est pas liquéfié, lui, mais « solidifié » et comprimé par-dessus le marché ; en second lieu par l'obligation imposée à ce gaz d'agir sur la balle jusqu'à sa sortie du canon.

— Et ce gaz ?

— C'est l'hydrogène, et ce tube de 25 centimètres de long que vous voyez sous le canon en contient de quoi tirer trois mille coups.

— Trois mille coups ! fit l'interprète abasourdi.

— Oui, trois mille coups, sans encrassement, sans déperdition de gaz, sans enrayage d'aucune sorte. Le mécanisme en est des plus simples. Tel que vous le voyez en ce moment, ce fusil est inoffensif comme un bâton. Voulez-vous vous en servir, vous soulevez près de la culasse cette plaquette de cuivre et poussez ce bouton ; l'arme est prête pour le tir. Il ne vous reste plus qu'à engager dans l'encastrement que vous voyez ici les paquets de balles qui, automatiquement, viendront prendre leur place dans le canon. Le mouvement est rapide, jugez-en !

Et l'ingénieur, prenant des mains de son neveu un rouleau de papier rouge de forme prismatique, l'introduisit dans une échancrure pratiquée à la partie supérieure du canon.

— Voilà, fit-il, qui contient 32 balles. Un soldat exercé les tire en deux tiers de minute environ ; le seul mouvement à exécuter consiste à appuyer sur la détente.

— Mais il faut armer auparavant ?

— Non pas, la détente est à double bossette. En amenant la première au contact on déclanche le ressort qui pousse la balle à sa place ; en achevant de fermer le doigt on ouvre une issue à l'hydrogène qui fait partir le coup.

— Je comprends; c'est l'idéal de la simplicité. Mais cette issue ouverte au gaz, comment lui est-elle fermée lorsqu'il doit cesser d'agir sur le projectile?

— Tout simplement par la balle elle-même. En quittant le canon elle comprime sans effort un petit ressort plat situé près de la bouche, ressort plat dont l'effet est d'obturer hermétiquement par transmission l'entrée du réservoir. La production du gaz cesse donc au moment précis où la balle sort et où elle a atteint sa vitesse maximum.

— Vitesse de...

— De 940 mètres à la seconde.

— Joli chiffre... où le progrès s'arrêtera-t-il?

— De plus, acheva l'ingénieur, plus de démontage de l'arme, car aucune pièce ne peut s'oxyder et le mécanisme délicat de distribution d'hydrogène est renfermé dans ce manchon; pas d'entretien, car l'hydrogène n'encrasse pas le canon; sécurité complète enfin, car le fusil ne devient arme à feu que si je soulève cette petite porte d'acier pour déplacer l'index qu'elle protège.

Et ce disant M. Durville poussait du doigt une large aiguille de cuivre qui stationnait devant le mot « Repos » et la mettait en face du repère portant l'indication « Action ».

— Maintenant l'arme est prête pour le tir, fit-il, en la portant à l'épaule; mais où l'essayer?

Il regarda au-dessous de lui.

Le camp, entrevu tout à l'heure, était déjà loin en arrière; l'aérostat planait maintenant au-dessus des solitudes qui précèdent les plateaux tourmentés d'El-Hamada.

— Pas d'accident possible, fit-il, après avoir jeté un coup d'œil vers le sud.

Et dirigeant son canon de ce côté, il appuya sur la détente.

Un jet de vapeur blanchâtre à peine perceptible sortit de la bouche accompagné d'un bruissement comparable à celui des grillons dans les blés.

Huit fois de suite, le même bruit se fit entendre sans que l'arme quittât l'épaule, sans que l'œil se détachât de la ligne de mire et sans que l'ingénieur parût sentir l'effet de la réaction qui chassait le projectile avec la vitesse d'un météore.

— Ni recul, ni fumée, dit l'interprète émerveillé; on voit bien que j'ai vécu en sauvage dans le Sahara depuis deux ans, tout préoccupé du Transsaharien. Toutes ces nouveautés m'ont échappé.

— On avait déjà obtenu ce double résultat avec les modèles précédents, répondit l'ingénieur; mais ce qui me semble le plus extraordinaire, c'est l'absence de bruit.

— En effet; mais alors de quoi va se composer une rencontre? reprit Saladin. Déjà les peintres étaient désespérés du manque de fumée qui donnait une si grande allure aux tableaux de bataille; mais les poètes pouvaient encore décrire un combat en l'agrémentant du crépitement de la fusillade et en le faisant dominer par le grondement du canon. Aujourd'hui plus rien.

— Non, plus rien que les cris des combattants, les hurlements des blessés et les commandements des chefs; ce qui fera encore une jolie musique.

— De sorte, reprit l'interprète, qu'on pourra se figurer être revenu aux temps antiques, car ce fusil ne diffère en somme de l'arbalète que par ses effets.

— Moi, fit Guy, qui depuis un instant n'avait pas parlé, je regrette ce progrès, car ainsi conçu le fusil à hydrogène devient l'arme de l'assassinat,

— De l'assassinat! fit l'interprète, vous croyez?

— A n'en pas douter, répondit le jeune homme. On tuera un homme sans que son voisin voie d'où part le coup, sans que ce voisin sache même que cet homme est frappé et pourquoi il tombe; quand le système sera appliqué aux revolvers les vengeances anonymes auront beau jeu; on tuera un ennemi endormi sans que personne entende; on enverra une balle dans une foule à quelqu'un sans se faire remarquer. Bien plus, on évitera de donner à cet engin la forme trop connue du revolver ou de la carabine; on le dissimulera dans une canne, dans un parapluie, dans une lorgnette... que sais-je; d'un geste absolument inoffensif on mettra en joue et on tuera l'ennemi sans méfiance... c'est l'arme de l'assassinat, vous dis-je.

— C'est vrai, fit l'interprète, voilà un côté de la question bien curieux à envisager.

Et se penchant sur le bordage de la nacelle pour cacher l'éclair qui venait de luire dans ses yeux.

— Nous devons être maintenant bien près de l'armée, dit-il.

L'ingénieur prit sa jumelle et la braqua vers l'Ouest...

— Si ce n'est pas elle, dit-il, ce que j'aperçois là-bas doit en être un élément.

— C'est de la cavalerie, fit Guy de Brantane après un examen d'un instant.

L'aérostat se rapprochait des carrés noirs aperçus dans la plaine.

En vingt minutes il arrivait au-dessus d'eux.

— Amène-nous près de terre, dit l'ingénieur à son neveu. Ce sont des chasseurs d'Afrique, si je ne me trompe ; nous allons savoir par eux où est l'armée.

— Vers le Nord évidemment, répondit le jeune homme, c'est son avant-garde que nous rencontrons ici... voyez cette marche en éventail.

C'était en effet un véritable éventail que dessinait la cavalerie sur la plaine ondulée.

En première ligne, de petits groupes de deux à six cavaliers cheminaient sur une longue ligne serpentant au sommet de croupes dénudées.

A quelques centaines de mètres en arrière d'eux, prêts à recueillir et à soutenir ces éclaireurs, venaient les pelotons qui les avaient fournis.

Derrière eux à 1.500 ou 2.000 mètres, des escadrons groupés formaient une puissante ligne de soutien pour le fragile cordon qui les précédait et dont la mission principale était de voir.

Enfin à 2 ou 3 kilomètres en arrière une épaisse poussière apparaissait. Très absorbés par la vue des cavaliers, les aéronautes ne l'avaient pas remarquée.

— L'armée ! fit l'ingénieur très ému.

— Oui, dit Guy de Brantane ; que c'est beau une armée en marche !

Ils ne dirent plus rien. Le même sentiment venait de les étreindre : celui d'une peur instinctive de cet inconnu qu'on ne voyait pas encore et qui allait arriver du côté opposé.

Certes ils ne doutaient pas de la valeur et de la force des

25.000 soldats français que la mère-patrie envoyait ainsi en avant-garde contre les envahisseurs africains; mais M. Durville se rappelait les inquiétudes mal dissimulées du général de Solis, et il se demandait si ce coin envoyé pour porter le premier coup dans la masse noire n'allait pas s'y ébrécher, si bien trempé fût-il, comme le fer d'une hache sur un bloc de granit d'Auvergne.

L'aérostat était descendu à 300 mètres.

Curieux et bruyants, les cavaliers d'un peloton qui se trouvait immédiatement au-dessous de lui faisaient entendre de joyeux appels.

— Plus bas, commanda l'ingénieur : mets-nous à portée de la voix.

En tête du peloton, monté sur un cheval bai dont la queue traînait à terre, un jeune officier agitait son képi.

Le ballon arriva à 80 mètres du sol.

— Bonjour, mon lieutenant, cria Guy en agitant les deux bras frénétiquement.

— Je vous salue, Monsieur! et vive le *Tzar!* répondit l'officier.

Il était cambré sur son cheval, à demi renversé sur sa selle, et montrait aux aéronautes une figure gaie, rieuse et rose, ornée de moustaches blondes ébouriffées et retroussées à la russe.

— Vous arrivez de France? demanda-t-il.

— Oui, nous avons quitté Paris avant-hier.

— Avant-hier!...

Et la manière dont il répéta ce mot montrait son ahurissement.

— Et vous allez? poursuivit-il.

— Nous voulions d'abord vous trouver pour nous mettre à la disposition de votre général, après quoi nous avons l'intention de pousser au-devant de l'ennemi pour le reconnaître.

— Nous n'avons pu encore le joindre: c'est navrant; j'ai une peur du diable qu'il ne se dérobe, et comme nous ne pourrions le poursuivre bien loin à cause de nos *impedimenta*, ce serait une fameuse occasion de manquée.

— C'est votre seule inquiétude, lieutenant? demanda l'ingénieur.

— Mon Dieu oui, car si nous parvenons à le joindre, que voulez-vous qu'il fasse contre nous? Avez-vous vu les bataillons et l'artillerie qui nous suivent?

— Pas encore, nous y allons de ce pas. Mais dites-moi, avez-vous une idée approximative des forces que vous allez rencontrer?

— Inutile de les connaître ou de les compter: ce sont des pouilleux que nous allons retourner en un tour de main. Si vous voulez bien attendre vous verrez cela, vous êtes aux premières loges.

— Alors il n'y a pas encore eu de rencontre préliminaire ?

— Non, et c'est enrageant. Nous apercevons des éclaireurs au loin sur les crêtes, nous fonçons dessus; quand nous arrivons, plus personne. Cavaliers et méharistes filent comme des lapins, et Bon-Garçon n'a pas encore pu en joindre un seul.

— Bon-Garçon! c'est le surnom d'un de vos chefs, sans doute?

— C'est le nom de mon cheval, fit le lieutenant en riant, une riche bête que j'aime comme un camarade et qui n'attend qu'une occasion de se distinguer.

— Comme son maître, à ce que je vois... mais nous vous faisons dévier de votre route, dit l'ingénieur. Bonne chance, lieutenant, nous allons maintenant chercher votre général.

— Vous n'aurez pas de peine à le trouver, il est certainement en tête de la colonne; s'il s'écoutait il serait au milieu de nous autres; c'est un pétulant, le général Quarteron, le connaissez-vous?

— De réputation seulement; encore une fois bonne chance, lieutenant, votre peloton est loin déjà.

En effet l'aérostat, ne manœuvrant plus, obliquait insensiblement vers l'Est, sous la poussée d'un léger courant de siroco.

Un peu de lest fut jeté et le *Tzar* gagna rapidement l'altitude de 500 mètres.

Un spectacle inoubliable y attendait les aéronautes.

A 4 ou 5 kilomètres au plus en arrière, l'armée française tout entière se développait, formée de plus de cinquante carrés ou rectangles de toutes dimensions et de toutes

couleurs, disposés symétriquement par rapport à l'axe de la marche.

A la hauteur où étaient placés les aéronautes, on pouvait en embrasser complètement l'ensemble et le dispositif.

C'était en plus grand celui que le maréchal Bugeaud avait préconisé et rendu célèbre à la bataille de l'Isly, sous le nom de « tête de porc ».

C'était celui avec lequel il avait pénétré au milieu des 60.000 cavaliers de Muley-Mohammed, fils du sultan du Maroc, « comme un lion au milieu de 100.000 chacals », suivant l'expression d'un témoin oculaire arabe.

En tête, dans l'axe de la marche, un petit groupe de cavaliers entourait un maréchal des logis de spahis monté sur un méhari pour être vu de plus loin.

Ce sous-officier portait un grand fanion rouge qui devait servir à chacun des bataillons échelonnés en arrière, pour conserver par rapport à l'axe de marche sa position relative.

C'était le fanion de direction, point vers lequel convergeaient tous les regards.

Derrière ce petit groupe s'avançait le bataillon des chasseurs à pied, reconnaissables à leur uniforme sombre.

Il marchait en carré, la compagnie de tête en ligne déployée, deux autres marchant par le flanc sur les côtés, prêtes à faire face à droite ou à gauche pour y fournir des feux. Au milieu des carrés les mulets, porteurs de caissons de cartouches, étaient tenus en main par leurs conducteurs.

En arrière de ce bataillon une épaisse colonne de mulets s'avançait lentement, et du milieu de la masse presque rectangulaire qu'elle formait, des milliers de scintillements montaient jusqu'au ballon.

L'interprète jusque-là silencieux les montra à ses compagnons, pendant que le ballon évoluant lentement se dirigeait vers le « museau de la tête de porc ».

— L'artillerie de montagne, dit-il, il y a là au moins huit batteries.

Sur les côtés, les bataillons en carrés s'échelonnaient, se débordant, se flanquant les uns les autres, et l'ingénieur en compta plus de trente donnant à chacun des côtés du losange une longueur de 1.200 à 1.500 mètres.

Entre ces deux branches, d'autres carrés s'allongeaient,

et comme le *Tzar* arrivait à hauteur du fanion de direction, Guy remarqua que six d'entre eux étaient formés de cavalerie marchant en ligne de colonne de pelotons; bien qu'elles fussent à l'intérieur du losange, chacune de ces colonnes avait en face d'elle l'espace réservé entre eux pour se lancer à la charge.

Au centre du dispositif marchait une longue colonne d'où montaient une épaisse poussière et des cris rauques de chameaux.

C'était le convoi.

Et quel convoi!

Derrière l'ambulance, reconnaissable à ses drapeaux blancs à croix rouge, s'entassaient plus de 20.000 chameaux et mulets.

Les uns portaient des sacs d'orge, du biscuit, du bois, d'autres des tonnelets formant l'équipe d'eau nécessaire pour s'avancer dans ce pays de la soif où les puits échelonnés de vingt en vingt kilomètres n'eussent jamais pu suffire à une pareille agglomération de combattants.

Le troupeau sur pied suivait immédiatement le convoi; il était composé de plusieurs milliers de bœufs et de moutons et un cordon presque continu d'hommes à pied entourait les animaux pour les empêcher de s'échapper et de jeter le désordre dans les colonnes latérales.

Derrière cette agglomération, trois nouveaux bataillons marchaient dans le même ordre que les précédents, suivis eux-mêmes de cavaliers dispersés en éventail.

C'était l'arrière-garde.

— Voici le fanion du général, dit Saladin, en montrant du doigt un fanion tricolore dominant un petit groupe de cavaliers.

— Je le distingue lui-même très nettement derrière son escorte, déclara Guy.

— C'est d'ailleurs sa place dans une formation de cette nature, répondit Saladin qui avait approfondi assez sérieusement l'histoire de la conquête d'Algérie: le maréchal Bugeaud avait choisi la même, et disait qu'il se tenait là « entre les oreilles de sa hure », prêt à envoyer son artillerie sur les points les plus menacés, ou à soutenir les parties faibles de la ligne avec ses bataillons de réserve.

— Dirige-nous vers le général en nous rapprochant de terre le plus possible, dit l'ingénieur.

— Justement la colonne s'arrête, dit le jeune homme.

— La halte horaire, sans doute, fit l'interprète.

Quelques instants après le *Tzar* s'abattait en avant de l'escorte de chasseurs d'Afrique, qui venait de mettre pied à terre, et Gesland lançait au dehors deux des guideropes.

Avant qu'il eût eu besoin de faire un signe, le ballon était halé à terre par vingt bras vigoureux.

Un grand brouhaha avait accueilli cette apparition si inattendue.

Depuis deux mois que ces troupes marchaient pour opérer leur concentration, combien peu avaient reçu des nouvelles récentes de France et connaissaient le projet de M. Durville.

Seul, le général en chef avait été informé de sa venue d'Alger par téléphone.

Il était descendu de cheval et s'était avancé vers l'aérostat.

L'ingénieur avait fait jeter au dehors l'ancre à échelle.

C'était l'une des plus intéressantes inventions de l'ancienne école de Meudon : depuis le commandant Renard, on n'avait rien trouvé de mieux pour remplacer l'ancre peu pratique de la marine.

C'était une véritable échelle de fer : ses articulations permettaient de l'enrouler sous un petit volume. D'un côté elle portait à hauteur de chaque échelon des crocs de vingt à trente centimètres en acier trempé, susceptibles de mordre dans le sol et d'arrêter la marche de l'aérostat pendant les « traînages ».

Du côté opposé, elle se présentait comme une échelle ordinaire et permettait de gagner la nacelle.

Avec une agilité très remarquable pour un homme de son âge, le général Quarteron était rapidement monté sur la plate-forme.

— Que je suis donc heureux de vous voir, Messieurs, fit-il en serrant vigoureusement la main de l'ingénieur.

Le commandant des forces françaises du Sahara était un des généraux les plus connus et des plus appréciés de l'armée d'Afrique. Dans le cours de sa vie militaire, il avait guerroyé sous toutes les latitudes, à Madagascar, au Tonkin et sur le



Le général gravit l'échelle et se retrouva sur le plancher de la nacelle.
(Page 260.)

Niger : ce qui le distinguait, avant tout, c'était un entrain endiablé.

Et cet entrain était communicatif, car l'ingénieur n'avait pas encore conversé depuis dix minutes avec lui que sa confiance, fort diminuée tout à l'heure, était revenue tout à fait.

Le merveilleux aspect de cette armée en mouvement, l'expression de force qui s'en dégageait, le parfait ordonnan-

cement de toutes ses parties, ne contribuaient pas peu d'ailleurs à dissiper ses fâcheuses appréhensions du début.

— Que voulez-vous, dit le général d'une voix chaude et vibrante, que ces misérables hordes, sans discipline, sans cohésion, fassent contre moi? je m'enfoncerai au milieu d'elles comme un sanglier; de quelque côté qu'elles attaquent, des feux terribles les décimeront, l'artillerie formée dans les intervalles les mitraillera, et vous connaissez les effets de nos canons à tir rapide. Quand le désordre se sera mis parmi les assaillants et que leur élan aura été brisé par notre feu, la cavalerie chargera pour transformer la défaite en déroute. Voici toute la bataille, on peut la décrire à l'avance : remporter une victoire sur ces gens-là, ce n'est pas plus difficile que cela.

— C'est qu'ils sont innombrables, parait-il, mon général, fit l'ingénieur.

— Tant mieux! plus il y en aura, plus le désastre sera grand, plus l'effet sera retentissant; je n'ai qu'une crainte : celle de les voir m'échapper.

C'était la réflexion du lieutenant de chasseurs d'Afrique.

Du général au soldat le moral était bon, la confiance dans la victoire absolue, et M. Durville se rasséréna tout à fait.

— Mais j'y songe, reprit le général : le gouverneur me dit que vous voulez bien vous mettre à ma disposition.

— C'est pour cela que nous sommes ici, reprit l'ingénieur.

— Parfait; alors je vais en user. Ce qui me manque le plus, c'est un renseignement précis, non pas sur le nombre de nos ennemis, vous savez le cas que j'en fais, mais sur la position et l'éloignement de leur noyau principal. Leurs coureurs sont littéralement insaisissables. Ces gens-là sont restés les Numides du temps de Jugurtha; on n'a pu en pincer que deux, et encore n'y est-on arrivé qu'après un feu de peloton qui abattit leurs chameaux. Eh bien, ces deux gaillards que vous pouvez voir d'ici attachés à la queue de ces mulets, croiriez-vous qu'il est impossible de leur arracher deux mots : et pourtant j'ai employé les grands moyens.

— Lesquels, mon général? demanda l'interprète.

— Ma foi j'ai commencé par leur faire allonger quelques coups de trique, puis, devant leur silence persistant, je les ai

fourrés devant un peloton d'exécution; on les a mis en joue... rien. Ils n'ont pas dit un mot, et si vous les aviez vus devant les fusils braqués, impassibles, dédaigneux... de rudes hommes, tout de même !

J'espérais toujours qu'ils parleraient et je les avais fait attacher à la suite de mon escorte; mais, puisque vous voilà, je n'ai plus besoin d'eux.

— Nous sommes à vos ordres, mon général, dit l'ingénieur.

— Eh bien! dépassez ma cavalerie, ce qui vous sera facile, puisque, vous venez de faire en huit ou dix heures la traversée de Marseille à Alger. Allez voir au delà de mes éclaireurs et renseignez-moi le plus tôt possible; voilà tout ce que j'ai à vous demander pour aujourd'hui.

— Il est déjà bien tard aujourd'hui, mon général, fit l'ingénieur, pour que notre reconnaissance soit fructueuse, pourtant nous avons encore quatre heures de jour environ et...

— C'est plus qu'il ne vous en faut, reprit vivement le général, pour aller observer et revenir, car je persiste à croire que l'ennemi n'est pas loin.

— Nous partons de suite; mais si nous ne pouvions revenir avant la nuit, dites-nous où vous avez l'intention d'établir votre camp ?

— Où qu'il soit, vous le distinguerez aisément de très loin, d'abord à ses feux, ensuite et pour plus de sûreté, au foyer de magnésium que je ferai allumer tout exprès au-dessus de ma tente.

A ce moment, Saladin, qui depuis un instant examinait les deux Arabes prisonniers, s'approcha :

— Mon général, dit-il, me permettez-vous de vous demander qui a interrogé ces deux hommes ?

— Mon interprète en chef, M. Bossoutrot.

— Et quelle langue leur a-t-il parlé ?

— Eh ! parbleu ! l'arabe pur, l'arabe classique.

— C'est que je crois reconnaître en eux le type Kel-Owi, et vous n'ignorez pas que la langue « temahaq », employée par cette fraction des Touaregs n'a rien de commun avec l'arabe courant; c'est un dialecte particulier, et peu connu même de nos meilleurs arabisants.

— Et vous le connaissez ?

— Parfaitement.

— Alors, je m'en rapporte à vous, monsieur, interrogez-les.

— Si vous le permettez, mon général, je vais les prendre à part pour les mettre en confiance, dit l'interprète.

— A quoi bon? fit l'ingénieur, puisque nous allons reconnaître nous-mêmes.

— S'ils veulent parler, ils peuvent nous faciliter singulièrement cette reconnaissance.

— Essayez.

L'interprète descendit de la nacelle.

Les deux mulets porteurs de cantines qui avaient été choisis pour prêter leurs queues vigoureuses aux prisonniers attachés par le cou furent tirés à l'écart, et Saladin examina les deux indigènes.

Il ne s'était pas trompé.

A leurs yeux petits, aigus, confinés sous d'épais sourcils, à leurs mentons carrés, à leurs fronts bombés, au port fier de leur tête, enfin à la teinte d'indigo qui couvrait leurs jambes et leur figure, on reconnaissait les Berbères qui, avec les Aouellimiden, constituent les Touaregs du Sud.

S'ils n'avaient plùs le « litzàm », ou voile traditionnel qui protège contre la vue leur bouche (cet orifice qu'on ne doit pas montrer, disent-ils, parce qu'il sert à introduire la nourriture dans le corps), c'est que, dans la lutte qu'ils avaient soutenue contre les chasseurs d'Afrique, ils avaient eu leurs vêtements mis en lambeaux.

Et Guy de Brantane, qui les observait, les vit dresser l'oreille aux premiers mòts de l'interprète.

Après quelques instants de mutisme, ils consentirent à répondre; leur physionomie s'était éclairée : à la place des deux brutes de tout à l'heure, Saladin se trouvait en face de deux hommes aux traits durs, mais au regard intelligent et d'une étonnante fixité.

Sans doute, en entendant parler leur langue, ils s'étaient adoucis, et contre la promesse de meilleurs traitements ils s'étaient décidés à parler.

— Mon général, vint dire Saladin au bout d'un instant de conversation, consentez-vous à me confier ces deux hommes, avec l'agrément de M. Durville, toutefois ?

— Oui, fit l'ingénieur, s'ils consentent à guider l'aérostat vers le noyau principal de leur armée.

— Mais, fit le général, que n'indiquent-ils de suite où il est ?

— Ils disent qu'ils ont été pris avant-hier, qu'ils ne savent plus si les renseignements qu'ils donneront sont exacts, qu'ils appartiennent à des fractions très avancées, quelque chose comme les éclaireurs de leur cavalerie d'exploration, et qu'enfin les explications qu'ils donneront seront plus précises lorsqu'ils seront en ballon.

— Ça ne les effraie pas de monter là-dessus ?

— Je leur ai expliqué *grosso modo* ce que c'était, ça n'a pas eu l'air de les étonner beaucoup.

— Rien ne surprend ces gens-là, fit le général ; j'en ai vu monter dans des trains express, se voir emporter à toute vapeur, et ne pas donner un coup d'œil à la locomotive en descendant, alors que la veille encore ils ne connaissaient que leurs chameaux comme véhicules. Emmenez-les, c'est chose entendue.

— Mon oncle, fit Guy, c'est 150 kilogrammes au bas mot à enlever ; ils ont beau être maigres comme des ficelles...

— Eh bien, c'est le cas de nous débarrasser du même poids de lest en plomb sans risquer de tuer quelqu'un comme cela nous arrivera lorsque nous jetterons nos saumons dehors de 1.000 mètres de haut.

— Mais je n'ai pas de cabines pour deux hommes de plus.

— Une cabine ! ils resteront sur la plate-forme.

— Et vous ne craignez pas ?...

— Ils resteront ficelés : donc rien à craindre, et, d'ailleurs, fit l'ingénieur s'adressant à Saladin, vous n'avez pas l'intention de les garder longtemps, je pense ?

— Non, ce soir même, dès que nous serons de retour, ils seront devenus inutiles, et nous les réintégrerons où nous les avons pris.

— Je vous en fais cadeau bien volontiers, fit le général en riant : ne vous croyez donc pas obligés de me les ramener.

Les deux indigènes étaient retombés dans leur mutisme indifférent.

Pendant que Gesland comptait le nombre de saumons

nécessaires pour compenser cette augmentation de poids, Saladin, revenu près d'eux, faisait débarrasser leurs jambes des liens qui les immobilisaient pour leur permettre de monter dans la nacelle.

Ils furent dirigés vers l'échelle, s'arrêtèrent au pied sans mot dire, reportèrent leurs regards sur l'interprète et, sur un signe de lui, se mirent à monter lentement l'un derrière l'autre.

— Ah! vous voilà! moricauds du diable! fit le général Quarteron; voulez-vous leur demander, Monsieur, dit-il, en s'adressant à l'interprète, de nous dire dans quelle direction ils supposent l'agglomération de leurs tribus? Est-ce ici, où là?

Et le général, le bras étendu, montrait alternativement la direction du Sud et celle du Sud-Est.

L'interprète parla aux deux hommes; la langue employée était rauque, les mots brefs, les phrases hachées.

Mais il était visible que l'interprète agrémentait son discours de considérations étrangères à la demande qu'il traduisait, car il parla longtemps, et les deux Touaregs, les yeux dans les siens, semblaient boire ses paroles.

Enfin, l'un deux se leva, le plus vieux, et de son bras amaigri, montra l'horizon vers le Sud-Est.

— C'est un peu à gauche de ma direction de marche, dit le général; mais, c'est égal, je ne serais pas passé à côté d'eux sans les voir. Et sont-ils loin?

Le vieux Targui hocha la tête lorsque la question lui fut transmise.

— Ils sont tout près, alors?

Un nouveau hochement, semblable au précédent, fut encore sa réponse.

— Les mots *près* et *loin* n'ont pas pour eux, mon général, dit l'interprète, la même signification que pour nous; dans ce Sahara, qu'ils parcourent en tous sens, deux ou trois cents kilomètres ne sont que fort peu de chose, puisqu'ils arrivent à les franchir en deux ou trois jours à dos de méhari.

— Tout est relatif, en effet, dit le général; mais j'avoue que ça dérangerait singulièrement mes combinaisons, d'apprendre qu'ils sont encore à deux de leurs journées de

marche; j'aime mieux espérer que vous allez les rencontrer à une cinquantaine de kilomètres d'ici tout au plus, et, comme c'est pour votre ballon l'affaire d'une demi-heure, nous serons bientôt fixés ; dans tous les cas, je ne vais pas plus loin pour aujourd'hui, la chaleur est torride, mes hommes ont 33 kilomètres dans les jambes, nous allons camper; vous nous retrouverez donc ici ce soir.

— Mais il n'y a pas d'eau, ici, mon général, dit l'ingénieur.

— Je ne comptais pas en trouver; mais, soyez sans inquiétude, j'en ai pour cinq jours au convoi.

— Cinq jours, ça ne vous mènera plus bien loin.

— Oui, mais j'ai mieux que cela, j'ai des appareils perfectionnés de forages artésiens et des équipes du génie pour les manœuvrer.

— Et vous avez trouvé l'eau jusqu'à présent?

— Oui, chaque jour depuis la formation de la colonne, nous avons pu renouveler la réserve portée par les chameaux; dès l'arrivée au bivouac, mes équipes de puisatiers se dispersent sur plusieurs points du terrain, s'installent, enfoncent leurs tubes dans le sol, atteignent en trois heures des profondeurs de 70 mètres, grâce à la perfection de leur outillage, et il est rare que deux ou trois d'entre elles sur dix ne hissent pas au-dessus de leurs forages le drapeau bleu, qui indique la présence d'une nappe d'eau souterraine et sa montée dans les tubes. Son seul inconvénient est d'arriver quelquefois à une température de 60 degrés; on en est quitte pour la mettre à rafraîchir dans des peaux de bouc ou des *gargoulettes*.

— Mais alors, vous avez résolu le problème de la marche d'une armée dans le désert, mon général, dit l'ingénieur.

— C'était la seule solution possible.

— Mon oncle, fit Guy, montrant le soleil qui baissait du côté des montagnes de l'Atlas, l'heure s'avance.

— Ce jeune homme a raison, dit le général, vous me faites bavarder et perdre de vue notre but principal; partez, j'attends votre retour avec impatience.

— Et vous ne doutez pas du succès?

— Pas une minute, vous dis-je.

— Votre assurance me réchauffe le cœur.

— Il avait donc besoin d'être réchauffé, votre cœur? fit le général surpris.

— Je ne vous le cacherai pas.

— Ah! ces savants, dit le général en riant, ces polytechniciens positifs; vous êtes bien les saints Thomas des temps modernes; quels hommes parfaits vous feriez si, au culte de la matière et du chiffre, vous mêliez un peu de l'enthousiasme et de la foi des Saint-Cyriens.

— A votre contact, mon général, l'enthousiasme vient tout seul.

L'ingénieur disait vrai. Ses appréhensions étaient tout à fait évanouies cette fois.

— La France allait remporter là une superbe victoire : l'histoire des guerres d'Afrique allait s'enrichir d'un fait d'armes sans précédent, car toutes les batailles livrées jusqu'à présent aux Arabes n'étaient que de petits combats en raison du choc qui se préparait.

Jamais, même au temps de la conquête, on n'avait réuni de pareilles forces dans un même point.

Le maréchal Bugeaud qu'on ne pouvait s'empêcher de citer dans une pareille circonstance, n'avait à l'Isly que 8.000 hommes, dont 1.500 chevaux.

Et il avait remporté une victoire éclatante.

Le *Tzar* était remonté dans l'espace.

Et comme il venait d'atteindre l'altitude de 400 mètres, Guy poussa un cri.

— La cavalerie est engagée, fit-il.

En effet, le dispositif d'exploration qui développait tout à l'heure une longue ligne d'éclaireurs, à 6 ou 8 kilomètres en avant de l'armée, avait changé de forme.

Sur plusieurs points les éclaireurs s'étaient repliés, et les pelotons mêmes s'étaient rabattus sur leurs escadrons.

Sur d'autres, des pelotons étaient aux prises avec des groupes de cavaliers arabes; l'un d'eux était entouré complètement par une masse assez considérable, et les vestes bleues, noyées dans les burnous blancs, faisaient d'en haut l'effet d'un bleuet isolé dans un bouquet de marguerites.

Mais on allait les délivrer. De plusieurs points de la ligne, deux pelotons se suivaient de très près lancés à la charge; en arrière des escadrons, des estafettes couraient à



Des pelotons étaient aux prises avec des groupes de cavaliers arabes.
(Page 268)

toutes brides vers l'armée. Si le ballon était resté à terre dix minutes de plus, il eût entendu les comptes rendus qu'ils apportaient.

Mais du point où était le *Tzar*, il était facile de les deviner.

Après avoir marché sans rencontrer personne, les observateurs arabes se repliaient devant eux, les escadrons de

découverte étaient venus se heurter au rideau qui couvrait l'armée musulmane.

Et là ils avaient trouvé une résistance opiniâtre, car le rideau n'avait pas voulu se laisser percer.

On n'entendait aucun coup de feu; tout se passait à l'arme blanche.

— Voyez, mon oncle, dit Guy; ne dirait-on pas là-bas un vaste pli de terrain? Je ne l'avais pas remarqué d'en bas : sans doute le sol monte insensiblement jusqu'à la crête où sont ces cavaliers; mais de l'autre côté on dirait des bas-fonds d'oued avec des lauriers-roses et des bois de tamarins très étendus, comme nous en avons rencontrés ce matin près de Taguin.

L'ingénieur avait pris la carte.

— Nous devons être ici dans les environs d'un affluent important du Daya, dit-il, affluent sans eau bien entendu, mais dont le lit paraît d'une largeur extraordinaire; en route, Gesland! commanda-t-il.

Le *Tzar* s'inclina vers le Sud et repartit dans son glissement d'une infinie douceur.

Au-dessous de lui les tentes se dressaient, les feux de bivouac s'allumaient, la colonne allait camper.

Guy de Brantane regardait les deux spécimens de Touaregs qu'il avait sous les yeux.

Ils s'étaient assis de nouveau l'un en face de l'autre, indifférents en apparence à tout ce qui les entourait.

Leurs lèvres seules s'entr'ouvraient de temps en temps comme s'ils priaient.

— Quelles brutes! fit-il, en haussant les épaules.

— N'en croyez rien, cher monsieur, dit l'interprète qui avait saisi le mot et vu le geste; ces gens-là sont plus forts que nous.

La ligne des éclaireurs fut dépassée, et bientôt l'armée française tout entière ne fut plus sur le sol cendré de la plaine qu'un gros triangle noir entouré de fumée.

— Nous n'irons pas bien loin pour trouver leurs éclaireurs, dit Saladin; voyez sur cette crête, à 3 kilomètres.

Puis il ajouta quelques mots en langue témahaq, et les indigènes se levèrent, malgré leurs liens, pour regarder dans la même direction.

Au sommet du mouvement de terrain qui séparait la plaine de l'Oued, de nombreux cavaliers apparaissaient, en effet, espacés les uns des autres par des intervalles réguliers et s'étendant sur un énorme front.

Leur immobilité était telle qu'ils ressemblaient de loin à ces débris de piliers qui marquent encore l'emplacement des aqueducs dans les solitudes de l'ancienne province romaine d'Afrique.

— Ce ne sont pas là des éclaireurs ordinaires, dit l'ingénieur, on dirait plutôt des sentinelles couvrant un camp.

Soudain Gesland poussa un cri :

— Mais les voilà! dit-il, les voilà!

— Oui, s'écria Guy à son tour, après avoir observé quelques instants dans sa lorgnette; ces taches noires que nous prenions tout à l'heure pour des bois de tamarins et de lauriers-roses, ce sont eux.

— Ils sont arrêtés, dit l'ingénieur; c'est pour cela que nous ne les avons pas remarqués plus tôt.

Il y eut un silence plein d'émotion.

L'aérostat monta à 800 mètres.

De nouvelles exclamations se firent entendre.

— Y en a-t-il! y en a-t-il! fit Regnard, l'électricien.

— Ah! bon sang de bon sang! fit Descamps d'une voix mal affermie, je n'ai jamais vu tant de monde à la fois.

— Mon oncle, dit Guy, d'une voix sourde, voyez donc.

Il montrait les deux Touaregs.

L'ingénieur se retourna; tous deux étaient transfigurés : leurs yeux brillaient d'un feu sauvage et un frémissement courait sur leurs peaux nues, où les veines saillaient comme des cordes.

Mais de suite ses yeux se reportèrent vers la terre et de nouveau un cri de surprise lui échappa.

A mesure que l'aérostat progressait, de nouvelles agglomérations apparaissaient.

Elles étaient formées de milliers de groupes très denses, des tribus sans doute.

Les unes figuraient des taches complètement noires et

homogènes sur le sol; c'étaient probablement des nègres à pied.

D'autres étaient grises piquées de nombreux points blancs et devaient être composées de cavaliers vêtus de burnous de laine.

D'en haut, tout cela avait l'apparence d'un rassemblement de fourmilière.

Et Regnard répéta pour la dixième fois :

— Ah! bon Dieu de bon Dieu!

Cependant, Guy se disait que les deux Touaregs leur avaient été bien inutiles dans cette reconnaissance.

« Le noyau? » leur avait demandé le général.

Or, ils n'auraient eu qu'à montrer la moitié de l'horizon, pour en indiquer l'emplacement.

Mais comment les aéronautes n'avaient-ils pas vu plus tôt de pareilles masses?

Comment n'avaient-ils pas eu tout à l'heure, dans le champ de leurs lorgnettes, cette effrayante réunion d'êtres humains?

En se rapprochant, l'ingénieur en comprit la raison.

Le désert se creusait, en effet, curieusement en cet endroit.

Un lit de fleuve large de 3 kilomètres et profond de 50 mètres, s'allongeait du Nord-Est au Sud-Est, sur un fond d'argile rougeâtre.

C'était dans cette dépression saharienne que, fidèles aux rendez-vous donnés par Ben-Amema, venaient s'entasser, depuis plusieurs jours, les peuplades en marche : habitants du Figuig, du Tafilelt et du Touat; Maures d'Iguidi, du Zemmour et de l'Adrar; Nègres de l'Asben, de l'Azaouad et du Tasili; Touaregs des Ahaggar et de l'Adghagh, envoyés par Ichriden, pour former la cavalerie de cette armée, et tant d'autres que ne connaissent ni les voyageurs ni les géographes.

Les passagers ne parlaient plus; ils étaient comme hypnotisés.

— Mais tenez, tenez mon oncle, là surtout! s'écria Guy.

Le ballon s'approchait des berges de l'Oued.

A leurs pieds ce n'étaient plus des groupements séparés, des tribus assemblées autour de leurs chefs et isolées les unes

des autres : c'était un amoncellement d'êtres humains, un grouillement comparable à celui de criquets rongeant une vigne.

Au milieu d'eux, des points ronds et brillants scintillaient.

Et l'ingénieur comprit la prévoyance du chef qui avait opéré cette concentration.

Dans cette dépression, l'eau n'était qu'à une faible profondeur et des milliers de puits avaient été creusés dans le fond de la rivière.

A mesure que les voyageurs se rapprochaient, un grondement immense montait vers la nacelle; il ressemblait au bruit de la mer déferlant sur une côte granitique.

— Ils nous ont vus, dit l'ingénieur.

Un frisson passa entre ses deux épaules, en sentant ces milliers d'yeux levés vers l'aérostat.

A quoi tenait leur existence à tous?

Suspendus à cette bulle de gaz, que deviendraient-ils si l'enveloppe qui la contenait subitement se rompait?

Quelle chute au milieu de ces myriades d'ennemis, de ces peuples d'un autre monde, d'une autre race, d'une autre religion!

— Retournons, dit-il, j'en ai vu assez.

— Et ce pauvre général, fit Saladin, voilà un service de renseignements bien fait que le sien!

— C'est vrai, dit l'ingénieur, d'une voix sourde, et s'il était à notre place, s'il pouvait se douter de l'extrême supériorité de l'ennemi, il préférerait peut-être...

Il n'acheva pas sa phrase; un voile venait de s'étendre sur sa belle confiance de tout à l'heure.

Oui, là-bas, c'était l'ordre, la discipline, la science, les engins qui centuplent la force humaine.

Mais ici c'était le nombre, le nombre écrasant, qui engloutit, étouffe, et, finalement, triomphe.

— Partons, répéta l'ingénieur, qui ne pouvait détacher ses yeux du ravin.

Sur un monticule de sable qui dominait les berges, un feu s'alluma.

On devait le voir de partout,

— On dirait un signal, dit Guy, car le bruit diminue.

Au bout de quelques instants, tout mouvement avait cessé dans cette mer humaine, et Saladin fit remarquer à ses compagnons que toutes les figures étaient tournées du côté de l'Orient.

— La prière du soir, dit-il.

Le ballon n'était plus qu'à 500 mètres.

Près du bûcher allumé quelques Arabes étaient debout.

L'un d'eux s'approcha du bord de l'Oued, dominant la multitude : on voyait distinctement dans la jumelle son turban vert et son écharpe de cachemire jaune.

Tout bruit s'était tu.

Là-bas, du côté de Figuig, le soleil avait disparu, panachant le ciel derrière lui de teintes irisées.

Et dans le silence de cette immensité, au milieu du calme de la nature encore engourdie par les feux du jour, la voix du marabout monta, scandée, puissante, s'étendant au loin.

— O mes frères, disait-elle, voici l'heure de la prière : proclamons tous que Dieu est Dieu et que Mahomet est son prophète !

— Dieu est le plus grand, mes frères ! Prions Dieu !

Tous les musulmans étaient debout, attendant le moment de l'ablution.

L'iman fit l'imposition des mains et répéta :

— Dieu est le plus grand, gloire à Dieu !

Un murmure monta grandissant.

Les Maures psalmodiaient la *Fatiha*.

Puis au milieu d'eux une houle passa; ils s'inclinèrent la face contre terre et, se relevant, se prosternèrent de nouveau trois fois en répétant :

— Dieu est le plus haut ! Dieu est le plus grand !

Cette invocation grandiose, rappelant les prières des premiers chrétiens dans les solitudes, loin des persécuteurs, cette mer de têtes inclinées

Comme au souffle du Nord un peuple de roseaux,

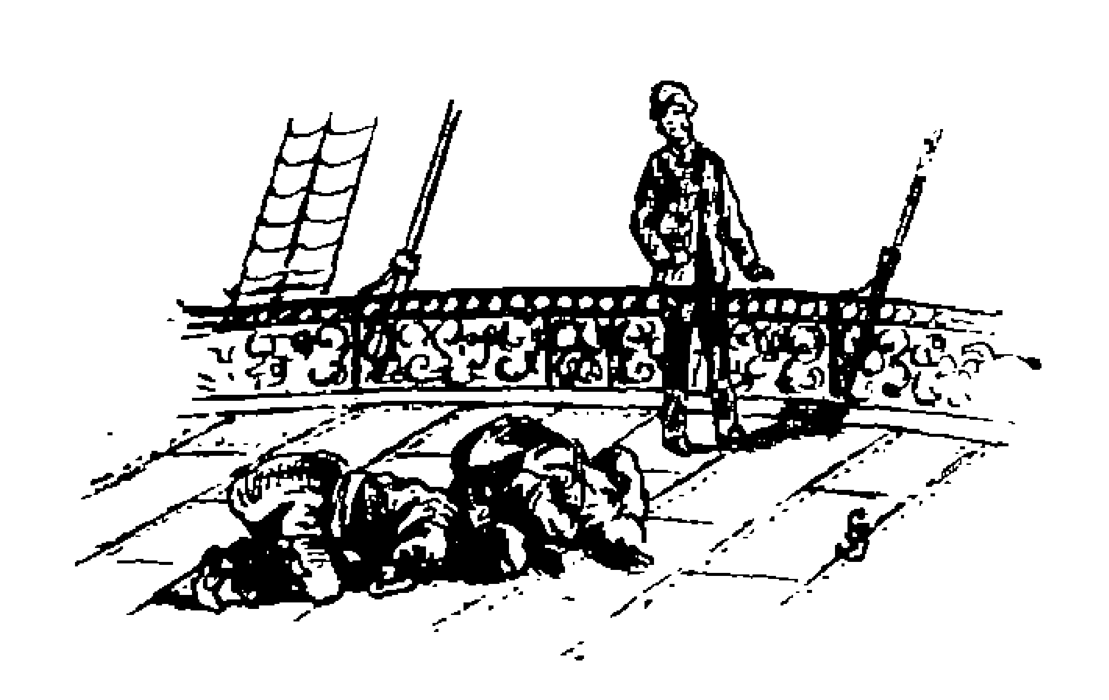
ce recueillement prodigieux de barbares, puisant dans leur seule religion la force pour attaquer la civilisation sceptique de l'ancien monde, tout cela formait un tableau d'une grandeur incomparable.

L'ingénieur se retourna.

Près de lui l'écho répétait :

— Allah ou Ekbar ! Dieu est le plus grand !

Prosternés eux aussi vers l'Orient, les deux Touaregs enchaînés joignaient leurs voix épuisées au grandiose concert de leurs frères et frappaient de leur front parcheminé le plancher de fer de la nacelle.





CHAPITRE XI

Les craintes de l'ingénieur. — Au bivouac. — L'armée noire en marche. — Reconnaissance. — Le projecteur électrique. — Les préparatifs de Saladin. — Bataille de nuit. — Les avantages tactiques. — Salves d'artillerie et feux d'infanterie. — Une charge d'où personne ne revient. — Parapet de cadavres. — Diversion des Touaregs. — Un massacre. — Près du dernier drapeau!

— Quoi de nouveau? Messieurs, cria de sa voix la plus vibrante le général Quarteron, lorsque l'aérostat se retrouva au-dessus de son escorte.

Et comme personne ne lui répondait :

— Vous n'avez pas eu besoin d'aller bien loin! cria-t-il, pendant que, halée doucement à terre, la nacelle se rapprochait du sol.

— Ce sera donc pour demain très probablement.

Et se tournant vers son état-major :

— Va donc pour demain, fit-il en allumant une cigarette, d'ailleurs je m'en doutais; maintenant soyons tout oreilles pour connaître le détail de cette exploration si rapidement et si brillamment conduite.

Les officiers qui le connaissaient étaient habitués aux procédés de conversation du bouillant général : il faisait le plus souvent les demandes et les réponses, et il était resté

au déclin de l'âge ce qu'il avait été autrefois comme instructeur à Saint-Cyr, lorsque, entamant une conférence devant ses élèves sur un sujet intéressant, il arrivait à peine à en traiter les prémisses pendant les trois quarts d'heure qui eussent dû être affectés à la causerie tout entière.

— Brave homme, cet ingénieur, fit-il, lorsque l'échelle descendit à terre.

Mais quand il en eut gravi les échelons et se retrouva sur le plancher de la nacelle :

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il en constatant l'altération des traits de M. Durville.

— Mon général... dit l'ingénieur, il est évidemment trop tard pour reculer, sans quoi je me permettrais...

— Reculer! fit le général, comme si une vipère l'eût piqué au talon.

— Oui, reculer, s'il en était temps encore je vous dirais : « Ne restez pas dans cette plaine, adossez-vous à quelque chose, à un ravin, à un escarpement, à une place forte, car vous allez être enveloppé. »

— Enveloppé! mais j'y compte bien, et vous allez voir comme ça me gêne!

— Je n'ai pas voulu dire seulement enveloppé, mon général, reprit l'ingénieur d'une voix altérée, mais étouffé... écrasé peut-être...

— Allons, mon brave, dit le général, dont le ton changea subitement : vous vous moquez de moi ou plutôt vous n'y connaissez rien; vous êtes un excellent savant, un inventeur de premier ordre, mais vous ignorez ce que c'est que la tactique et vous oubliez les leçons de l'histoire.

— C'est que l'histoire n'offre rien de comparable à ce que je viens de voir, répondit M. Durville ; depuis les invasions des Huns, des Vandales et des Goths, on n'a pas vu de pareilles émigrations : la supériorité numérique de votre ennemi de demain est écrasante... ils sont légion.

— Et loin d'ici?

— A quelques kilomètres seulement, quinze tout au plus, et ce n'est pas un de mes moindres soucis qu'une pareille armée soit aussi proche sans que vous en ayez été avisé.

— Et ils nous attendent?

— En ce moment ils sont immobiles, et, à vrai dire, je

doute qu'ils abandonnent leurs points d'eau à une heure aussi tardive.

— Evidemment, ils sont comme nous et ne tiennent pas à en faire trop le même jour; ils vont camper, prier, respirer, et demain... Il s'agit donc de bien veiller cette nuit, d'avoir des avant-postes très serrés et de laisser reposer tout le monde, vous entendez ! colonel Lemédy, fit-il en s'adressant à un officier qui l'avait suivi sur le pont de la nacelle.

— Compris, mon général; les ordres dans ce sens vont être communiqués, et, d'ailleurs, un homme prévenu...

— En vaut dix dans ce gueux de pays, répondit le général; Monsieur l'ingénieur, poursuivit-il, je regrette de vous laisser aux prises avec vos anxiétés; elles sont naturelles de la part d'un homme qui, voué aux sciences, n'est pas tenu d'avoir le calme des vieilles brisques comme nous; tous mes remerciements quand même, vous nous avez rendu un fort service en nous fixant définitivement. Je vais donner mes ordres, faire un petit tour de camp, offrir aux hommes double ration de café, de tafia et... d'eau, s'il vous plaît, ce qui est un luxe supérieur à tous les autres, et, quand tout le monde sera lesté, vous verrez quelle besogne on en peut attendre.

Il se dirigeait vers l'échelle.

— Vous entendez, du Parquet, fit-il en s'adressant à un officier d'ordonnance, des petits postes d'une douzaine d'hommes à 50 mètres les uns des autres et à 300 mètres au plus de notre front; derrière eux, les grand'gardes à moitié distance; on se tiendra prêt à abattre les tentes à la sonnerie convenue : le réveil en campagne sonné en fanfare par les chasseurs; nous allons leur servir de la musique à ces moricauds, fit-il en riant, et après la musique viendra la danse; ça n'est pas dans l'ordre habituel, mais ils n'y regarderont pas de si près.

Il allait mettre le pied sur le premier barreau de l'échelle : il s'arrêta un instant.

Du point où il était, il dominait tout son camp de 10 à 12 mètres, et en embrassait d'un coup d'œil les multiples agitations.

En moins d'un quart d'heure, une ville venait de surgir

sur le sable comme par un coup de baguette magique.

Une ville de toile blanche que rougissaient les derniers rayons du soleil, disparu derrière l'horizon comme un bolide éteint.

Une ville gaie, proprette, coquette, régulière, auprès de laquelle la plus moderne des cités n'était qu'un dédale de rues tortueuses.

Pas un bataillon qui n'eût ses faisceaux rigoureusement alignés, ses faces correctement dirigées, ses rues de largeurs égales, son aspect de redoute inexpugnable de tous côtés.

Chacun d'eux était devenu un carré parfait, dont chaque face était formée par une compagnie ; mais pour diminuer les dimensions des carrés et ne pas empiéter sur les intervalles qui devaient séparer les unités de combat, les escouades impaires campaient en première ligne et les escouades paires formaient en arrière d'elles une ligne rigoureusement parallèle.

Derrière les lignes des compagnies, les tentes des officiers se dressaient : « tentes bonnet de police ou tentes marquises », coquettes et variées de formes.

Ici et là, quelques grandes tentes de seize hommes ou tentes « marabouts », comme les appellent les soldats, étaient affectées aux « gros légumes » ou aux états-majors ; mais elles étaient rares, car, lourdes et difficilement transportables, elles avaient été réduites par le général en chef au strict minimum, pour ne pas augmenter encore le chiffre énorme des mulets de bât.

Au centre des carrés, les animaux se groupaient, attachés à des cordes circulaires, s'ébrouant, se roulant à terre, joyeux d'être débarrassés du fardeau quotidien, faisant disparaître dans le sable chaud la sueur de la marche.

Ceux de l'artillerie surtout manifestaient leur satisfaction par des contorsions multiples, restant en équilibre sur la crête de leur dos, les pattes en l'air, s'étirant, oubliant les lourds petits caissons et les canons à tir rapide remontés en arrière sur leurs affûts et alignés comme à la parade.

Et de tout cela montait une intensité de vie, de mouvement et de couleur qui était une griserie pour l'œil.

Le tumulte de l'installation grandissait ; c'étaient des cris, des appels joyeux partant en fusées.

Ainsi devaient se comporter, au camp, les mercenaires gaulois que Carthage employait contre les Numides de Jugurtha et les Mauritaniens de Bocchus, sous ce même ciel quelques deux mille cinq cents ans auparavant.

Mais c'était surtout autour des chameaux que le bruit devenait assourdissant.

Quand on le charge, le chameau pousse des cris effrayants; quand on le décharge, il crie encore (1); il doit y avoir entre ces deux manifestations, d'origines si diverses, de sérieuses différences d'inflexions; mais, pour une oreille humaine, elles se noyaient dans une abominable cacophonie.

Les conducteurs couraient de tous côtés : les uns débarrassant l'animal de ses sacs d'orge, de ses caisses de biscuits ou de ses tonnelets d'eau ; les autres, transportant les charges en des points déterminés par les Bach-Hamar (2); ceux-ci, plantant des piquets pour fixer leurs animaux; ceux-là, leur soulevant une jambe de devant et en attachant l'extrémité à la sangle, pour leur ôter toute tentation de s'échapper sur trois pattes seulement.

Les appareils de forages artésiens se dressaient semblables aux « chèvres » puissantes qui servent aux manœuvres de force de l'artillerie de place, et l'on entendait le bruit sourd et répété du « mouton » de fonte qui, rapidement, enfonçait dans le sol les tubes d'acier vissés l'un dans l'autre.

Le général examinait, l'air épanoui ; c'était la première fois qu'il avait à sa disposition un observatoire semblable et qu'il dominait ainsi tout son camp.

Partout les feux flambaient; quand la nuit arriverait la soupe serait faite, et le sommeil, le bon sommeil qui donne des forces pour la bataille, s'étendrait sur tout cela.

Déjà, les ordres concernant des distributions supplémentaires de café et d'eau s'exécutaient : de tous les bataillons, des petits groupes se détachaient au pas gymnastique, conduits par des fourriers, et convergeaient vers les arabas de l'administration.

(1) Le méhari du Targui, en berbère *arhélam*, fait exception à cette règle : il ne crie pas, même quand il souffre, de peur de trahir son maître. DUVEYRIER. *Les Touaregs du Nord.*

(2) Chefs d'un groupe de chameliers.

On distinguait les gamelles en aluminium et les sacs des hommes de corvée, et une rumeur joyeuse montait, celle de la bête qui se sent satisfaite et bientôt apaisée dans le plus impérieux de ses besoins.

Et il pouvait être fier, le général Quarteron, d'avoir amené devant l'ennemi, maintenant si proche, une élite si entraînée, si disciplinée, si formidablement armée.

Il reporta ses regards du côté du Sud et eut un geste de satisfaction.

Sur tout le pourtour du camp, de petits groupes étaient disposés en chapelet à intervalles égaux.

D'en haut, on eût dit un de ces filets que les pêcheurs des côtes de France disposent en cercle autour d'un centre poissonneux, et dont la présence est décelée à la surface de la mer par les flotteurs également espacés.

A travers les intervalles, la cavalerie s'écoulait rentrant au camp et allait occuper les places laissées vides sur les deux flancs.

Sentinelle vigilante et laborieuse pendant le jour, elle cédait à l'infanterie le soin de veiller la nuit à la sécurité de tous.

— Allons, cher monsieur, dit le général sans se retourner, je vous souhaite une bonne nuit; si vous le voulez, les soldats du génie qui vous maintiennent à terre se relaieront pour veiller sur votre aérostat, votre équipage pourra ainsi se reposer.

Mais l'ingénieur n'entendait rien; tout entier à son rôle d'observateur, il continuait à scruter l'horizon dans la lunette du bord qu'il avait fait installer, à demeure, sur la balustrade de cuivre du bordage.

— Décidément, fit le général, tendant la main à Guy de Brantane, votre oncle est retombé dans ses terreurs premières.

— Je crois que son intention, mon général, répondit le jeune homme, n'est pas de rester à la surface du sol; si donc vous n'y voyez pas d'inconvénients, nous allons nous maintenir en l'air à une centaine de mètres et nous y passerons la nuit : j'accepte l'aide de vos hommes pour nous retenir à cette place à l'aide du guiderope que nous allons dérouler.

— Vous êtes libre; j'aurais préféré vous avoir pour voisin

plus immédiat; mais vous êtes seul juge de la sécurité de votre ballon : le capitaine à bord est « le maître après Dieu », je ne connais que cela.

— Nous serons quand même en communication immédiate avec vous, mon général, car notre guiderope contient un conducteur métallique permettant l'installation du téléphone; nous y joindrons un phonotélégraphe qui enregistrera toutes nos communications de la nuit et vous les répétera textuellement demain à votre réveil.

— Parfait; je vois que vous êtes outillés... mais sapristi! s'écria-t-il, se ravisant pour la dixième fois, vous devez être comme moi et avoir une faim équatoriale; si vous vouliez bien accepter mon hospitalité, je ferais de mon mieux pour vous faire oublier votre menu du bord, et peut-être...

Il s'interrompit : l'ingénieur venait de quitter son poste d'observation, et revenant vers le général dont il prit sans façon les poignets...

— Voilà ce que je craignais, dit-il d'une voix sourde : l'armée noire est en marche sur vous!

— En marche!

— Voyez vous-même...

Le général se porta à l'objectif de l'instrument.

— Oui, fit-il en parlant lentement et en scandant ses mots : ils avancent, en effet... ils avancent sur un front énorme, c'est positif, énorme... et puis il me semble que les ailes marchent plus vite que le centre; c'est une marche en croissant, la seule logique pour eux d'ailleurs... je voudrais bien les voir adopter ma hure; ce serait bien le renversement de tout; ils sont bien obligés, parbleu, de marcher les ailes en avant...

Il s'était tu, et Saladin qui venait de soulever le couvercle de l'écoutille et de remonter sur la plate-forme sans que personne au milieu de l'émotion générale eût remarqué sa disparition momentanée, prit la parole :

— Evidemment, ils ne pouvaient rester dans ce fond où nous les avons trouvés, dit-il; il y a beau temps qu'ils connaissent la présence des troupes françaises ici et que leurs éclaireurs les ont renseignés; ils quittent donc ce lit d'oued où ils eussent été mitraillés, broyés sans pouvoir remonter; ils gagnent du terrain en avant des berges : c'est élémentaire.

Il poursuivit :

— S'ils eussent commis la faute d'y rester jusqu'à demain, nul doute qu'une marche de nuit de notre colonne se fût imposée pour gagner ces crêtes dominantes demain au lever du jour, et y prendre l'ennemi en flagrant délit de rassemblement ; il nous évitera cette peine.

— Vous parlez d'or, monsieur l'interprète, fit le général qui ne quittait pas sa lorgnette ; vous avez eu la même idée que moi au même moment, et vous auriez peut-être fait un parfait général.

Saladin s'inclina.

— Ils vont nous éviter la moitié du chemin, dit-il, et surtout une marche de nuit ; tant mieux.

— Tant mieux, en effet ; car, voyez-vous, en Afrique le soldat doit d'abord manger, ensuite dormir ; il ne se bat sérieusement que si les deux opérations précédentes ont été menées à bien ; par les chaleurs que nous traversons, c'est doublement nécessaire ; il faut donc que cette nuit tous mes gens dorment ; nos avant-postes écarteront les audacieux, et demain il fera clair... bonsoir, messieurs.

Il était au bas de l'échelle, on l'entendait encore : il recommanda à un lieutenant du génie, entouré d'une dizaine d'hommes, de rester à la disposition des aéronautes pour les mouvements qu'ils allaient avoir à exécuter, et se dirigea vers une tente ronde que dominait son fanion de commandement.

L'ingénieur observait toujours.

— La marche continue, fit-il ; le centre se creuse, le croissant s'allonge... s'allonge même très vite... ce ne sont pas des gens à pied qui sont aux ailes, évidemment... et ils ont bien pris leur direction ; les deux cornes nous débordent largement... s'arrêteront-ils, et où s'arrêteront-ils ?

Et se retournant brusquement :

— Guy, fit-il, montons, montons vite ; il faut voir cela de plus haut ; je suis sur des charbons ardents.

— Je vais faire le nécessaire, dit le jeune homme, mais je ne vois plus nos deux sacripants de tout à l'heure.

— Qui donc ? demanda Saladin.

— Nos Touaregs, parbleu ; en voilà une surcharge inutile et dont le général se débarrassera mieux que nous.

— Je les ai fait descendre, monsieur, répondit l'interprète, pensant bien que vous n'en aviez plus besoin.

— Vous avez fort bien fait, car non seulement ils nous étaient inutiles, mais encore ils ne nous ont jamais servi à rien; voilà donc à notre actif un bon excédent de poids; il faudra probablement les remplacer par du sable.

— Je crois la chose inutile, répondit l'interprète; j'ai fait rechercher les saumons de plomb déposés ici au moment où nous les avons embarqués et une partie d'entre eux a réintégré la nacelle; vous devez donc être équilibré comme vous l'étiez au début.

— Nous avons été tellement absorbés par le général depuis un instant, dit le jeune homme, que toutes ces opérations m'ont échappé; mais vous avez fort bien fait de penser à tout cela.

Nous pouvons donc monter.

Et se penchant au dehors :

— Je vous fais descendre un téléphone et un phonotélégraphe, monsieur, cria-t-il à l'officier du génie; vous trouverez des bornes en cuivre à l'extrémité du guiderope qu'on déroule en ce moment; il y a assez de fil pour conduire les deux instruments dans la tente du général, et maintenant laissez filer!

L'ordre fut exécuté, le ballon s'enleva lentement.

Une légère secousse indiqua que la hauteur de 100 mètres était atteinte.

De son côté, Gesland fixait trois téléphones à l'extrémité du guiderope qui débouchait dans la nacelle.

La communication était assurée avec le sol.

En haut, près des hélices, un cri retentit; le même que deux heures auparavant :

— Y en a-t-il, bon Dieu!

Oui, il y en avait!...

Du point qu'occupait le *Tzar* on pouvait suivre l'ensemble du mouvement de l'armée ennemie, et nulle figure n'en pouvait donner une idée plus exacte que celle du croissant.

Le soleil avait complètement disparu; les crêtes lointaines commençaient à perdre de leur netteté crépusculaire; une demi-heure encore et l'immense tache noire qu'on voyait encore ramper à la surface du sol deviendrait invisible.

Allait-elle s'arrêter à quelques kilomètres du camp français, ou pousser jusqu'au contact?

Là était la question que se posait l'ingénieur avec une poignante anxiété.

A huit heures et demie cependant, las d'observer, il s'était décidé à venir partager le repas du soir avec ses deux compagnons de route.

A tout autre moment le tableau qui se déroulait à leurs pieds les eût enthousiasmés.

La ruche humaine, qui s'était abattue sur ce coin du Sahara était en pleine activité.

De partout la gaieté montait sous sa forme la plus militaire et la plus expressive : la chanson.

Insouciants du lendemain et d'un danger qu'on les avait habitués à mépriser, les soldats célébraient à l'avance leur victoire.

Les chœurs surtout dominaient; on en devinait, plutôt qu'on n'en voyait, les groupes assis en rond en avant du front de bandière.

Les feux s'étaient éteints, maigres feux, car les cuisines des escouades n'avaient eu pour les alimenter que la modique ration de chauffage de l'administration.

Impossible, même au plus « débrouillard », de trouver aux alentours ces buissons épineux de « brûle-capotes » ou de jujubiers qui donnent la joyeuse flambée du soir, car il était interdit de s'éloigner du camp à plus de 100 mètres, et les chameaux seuls eussent éte capables de trouver les racines étiques que la marâtre nature saharienne tient cachées pour eux sous le sable.

— Les armes sont-elles distribuées ? demanda l'ingénieur.

— Elles sont prêtes, répondit Guy. Il suffira de les monter tout à l'heure ; elles sont dans ma cabine.

— Mais, demanda Saladin, nous ne pouvons rester à une hauteur aussi faible au-dessus du sol. L'enveloppe du ballon serait facilement traversée par une balle, et je ne vois pas trop comment on en boucherait les trous.

— Ce serait assez délicat, mais nullement impossible, répondit l'ingénieur, car j'ai dû prévoir le cas. Roffa, le plus petit et le plus leste de nos hommes d'équipage, n'est pas sujet au vertige, et peut aller placer sur l'orifice des tampons

tout préparés ou des morceaux d'un caoutchouc durci enduit d'une gomme spéciale extrêmement résistante.

— Et par quel chemin?

— Par les poignées espacées un peu partout dans ce but sur l'enveloppe, et que vous avez dû remarquer. Sur le cône supérieur, elles forment des échelons facilement accessibles. Sur le cône inférieur, elles permettraient à un homme d'agilité moyenne d'avoir au moins deux points d'appui sur quelque partie de l'aérostat où il ait à travailler. Le mieux, d'ailleurs, sera de ne pas nous exposer aux balles, poursuivit l'ingénieur, et mon intention est de nous en éloigner pendant la bataille à une hauteur suffisante.

— On entend un mouvement d'armes et de chevaux, dit Guy se penchant au-dessus du bordage.

Ce sont des reconnaissances de cavalerie qui partent, dit-il au bout d'un instant.

— Evidemment, dit l'ingénieur, le général est inquiet, malgré toute l'assurance qu'il manifestait tout à l'heure, et il ne serait pas fâché de savoir où s'arrêtera l'adversaire, si toutefois il s'arrête.

— C'est bien cela, dit Saladin qui venait de demander des explications par le téléphone; deux escadrons viennent de partir.

— Je plains ces pauvres diables, dit l'ingénieur qui était retourné à son poste d'observation, car voici la nuit, et une nuit sans lune.

— Mais la lune se lève à une heure du matin, dit Guy.

— C'est vrai, mais d'ici là... dans un quart d'heure, on ne verra plus rien à 200 mètres devant soi.

— Distinguez-vous encore quelque chose?

— L'ennemi fait encore tache sur le sol, mais il est impossible maintenant de dire s'il est en mouvement où s'il est arrêté.

Soudain l'ingénieur sursauta.

— Mais à quoi pensons-nous? s'écria-t-il. Et notre projecteur électrique?

— C'est vrai, répéta Guy, se précipitant sur l'écoutille. Voilà une occasion unique de l'étrenner.

— Je crois bien! Alors, Guy, tu te charges de la mise en marche de la machine.

— Je descends, mon oncle.

— C'est cela, tu te feras suppléer pour la surveillance par Regnard, quand la dynamo sera en mouvement.

— Gesland! cria l'ingénieur, faites monter le réflecteur sur le pont.

Gesland ouvrit le panneau de l'écoutille. Guy s'y engagea le premier.

Saladin les suivit des yeux.

La vue de tous ces préparatifs avait creusé sur son front une ride profonde. Mais il les vit, arrivés au bas de l'échelle sur l'entrepont qui donnait accès dans les cabines, ouvrir une deuxième trappe et disparaître tous deux.

Alors seulement il respira.

Un instant il avait craint que quelque partie de la machine ne traversât sa propre cabine dont il serrait fiévreusement la clef dans sa poche.

C'est que, depuis une heure, il avait combiné un plan qui allait le rapprocher singulièrement du but poursuivi.

Quand et comment le réaliserait-il?

Il n'en savait rien encore, mais un vague pressentiment lui disait que l'heure était grave, et il était résolu à saisir l'occasion dès qu'elle se présenterait, à la violenter même au besoin.

Gesland reparut, portant une espèce d'énorme lanterne comparable à celles qui sont à l'avant des locomotives, et dont le fond, constitué par un miroir argenté, brillait dans l'ombre.

— Il faut pourtant que je connaisse tous ces dessous, dit l'interprète se parlant à lui-même.

Il descendit sur le premier palier, prêtant l'oreille, et comme il allait franchir le deuxième panneau, il vit entr'ouverte la porte de la cabine de Guy de Brantane.

Sur la couchette les carabines à hydrogène solidifié étaient jetées en tas.

Il eut un moment d'hésitation;... n'était-ce pas trop tôt?

Peut-être... cependant il fallait tout prévoir.

La porte était à glissière; il la poussa lentement, entra, saisit l'une des carabines, et soudain, à la lueur de la veilleuse suspendue au plancher, aperçut, fixée à la paroi au-dessus du lit, une panoplie d'armes de luxe.

L'ancien boulevardier avait essayé de retrouver dans cette installation succincte quelque chose de son petit appartement de la rue Daunou, et il avait emporté avec lui quelques armes de valeur, cadeaux d'amis revenant de pays exotiques.

Deux surtout hypnotisaient l'interprète, et il ne pouvait en détacher les yeux : c'étaient deux poignards recourbés en forme de yatagan, sans fourreau, à manches d'ivoire fouillé, et dont les lames larges comme trois doigts jetaient des reflets bleuâtres.

Pour la réalisation de ses projets, c'était l'arme qui lui manquait le plus.

Pourrait-il les décrocher sans bruit?

Il entra tout à fait, et par bonheur son pied rencontra d'épais tapis.

Son cœur battait à rompre.

S'il était surpris là!...

Et comme il décrochait le second poignard, et cela sans peine, car ils étaient suspendus par un simple anneau comme les poignards arabes, une trépidation se fit entendre au-dessous de lui.

Il s'arrêta frémissant, deux perles glacées aux tempes, la main crispée sur la carabine, les couteaux jetés sur le lit.

Qu'eût-il fait si Guy de Brantane fût entré?

Eût-il eu la présence d'esprit nécessaire pour dire qu'il était venu chercher les armes afin de les distribuer à l'équipage?

Mais il se passa la main sur le front. Sa peur était folle Ce bruit, maintenant régulier, c'était le mouvement du piston de la machine à « gazoline » qui allait mettre la dynamo en marche.

Il reprit les deux poignards, franchit sans bruit les deux pas qui séparaient la cabine de Guy de Brantane de la sienne propre, tourna la clef, entra chez lui et s'enferma à double tour.

Là il respira.

Il n'était pas seul pourtant.

Accroupis sur la couchette comme deux idoles hindoues, les deux Touaregs dont il avait si adroitement machiné la

disparition, étaient là, les pieds libres ramenés sous eux, les mains encore ficelées derrière le dos.

Saladin avait mis un doigt sur ses lèvres.

Mais la recommandation du silence était bien inutile avec ces deux sphinx.

Pas un muscle de leur face bronzée n'avait tressailli en voyant l'interprète.

Et pourtant, que savaient-ils? Quels jouets étaient-ils dans la main de cet homme?

Quels rôles leur réservait-il dans le drame qui se préparait?

Pris sous leurs méharis abattus par une décharge, attachés par le cou et traînés vers le camp français par deux chasseurs d'Afrique, interrogés, bâtonnés, menacés de mort, ils s'étaient soudain trouvés en face d'un homme qui parlait leur langue comme sa langue maternelle, et qui leur avait dit :

— Dieu m'envoie vers vous pour vous délivrer des mains de ces maudits. J'en ai pris les habits pour mieux les tromper, mais je suis un fidèle comme vous, un musulman comme vous et mon sang comme le vôtre appartient au Sultan, notre maître. Qu'aucun geste, qu'aucun regard ne trahisse votre surprise aux yeux de ces Roumis qui m'écoutent sans me comprendre et qui me croient assez vil pour vous demander de trahir vos frères. Êtes-vous décidés à m'obéir aveuglément.

Ils avaient échangé un regard, avaient répondu affirmativement d'un signe de tête, et s'étaient alors trouvés dans l'espace sur les ailes d'un oiseau inconnu.

Puis, au moment où ils se demandaient s'ils n'étaient pas les jouets d'une hallucination, ils avaient revu leurs frères, et pour la dernière fois sans doute avaient fait la prière avec eux.

Et de retour au camp français, pendant qu'à la tombée de la nuit tout le monde absorbé sur le pont ne songeait plus guère à eux, accroupis dans l'ombre des bateaux pliants, ils avaient soudain senti leurs jambes libres et Saladin leur avait dit très bas dans leur langue :

— Suivez-moi sans bruit.

Ils l'avaient suivi, se glissant comme des couleuvres par

le trou de l'écoutille ouverte, échappant, grâce à l'anxiété générale et à l'ombre du soir, à l'attention des hommes d'équipage postés dans les hunes supérieures.

Puis ils s'étaient retrouvés dans la cabine de Saladin la porte fermée, attendant tranquillement ce que voulait d'eux la fatalité, ou plutôt l'homme qui, à cette heure, la représentait à leurs yeux.

L'interprète avait posé la carabine contre la paroi de sa cabine. Il fit un geste qui voulait dire : « Celle-ci est pour moi ».

— Et voici pour vous, ajouta-t-il, en montrant les poignards.

Les yeux des Touaregs brillèrent dans l'obscurité comme l'acier des deux lames.

L'interprète trancha les liens qui leur retenaient les mains.

Ils eurent un mouvement en se sentant libres, mais le réprimèrent aussitôt.

Saladin mit de nouveau son doigt sur ses lèvres.

On montait et descendait l'échelle de fer; sans doute Guy, ayant mis la machine en mouvement, remontait sur le pont.

Quand le bruit eut disparu et que la plaque de l'écoutille fût retombée, précaution indispensable, car il n'y avait pas de garde-fou autour de l'ouverture, l'interprète parla.

Sa voix n'était qu'un souffle, et ses interlocuteurs s'étaient penchés vers lui, si près que leurs têtes se touchaient,

— Rappelez-vous, dit-il, je vous ai promis de vous délivrer. Je commence à tenir ma promesse; voici des armes et vos mains sont libres. Êtes-vous prêts à frapper tous ces chiens qui sônt là-haut?

Ils inclinèrent la tête d'un mouvement saccadé.

— Vos bras sont-ils forts? ne trembleront-ils pas?

Un sourire passa sur leurs lèvres serrées, donnant à leur face teintée d'indigo une expression d'ironie sauvage.

— Quand je viendrai vous ouvrir, poursuivit l'interprète, vous me suivrez, vous monterez... et alors... jetez-vous comme des tigres sur tout ceux qui seront là... tuez tout!... vous avez compris, tout!...

Ils eurent ensemble un signe de tête bref pendant que, dans l'ombre de la cabine, leurs yeux brillaient phosphorescents.

Oui, ils avaient compris.

Saladin réfléchissait.

— Si un autre que moi descend ouvrir cette porte, reprit-il, ne lui donnez pas le temps de dire un seul mot, de pousser un seul cri, tuez-le, puis montez et montez vite pour tuer les autres, car ce serait le signal !

Cela aussi l'avez-vous compris?

Ils fermèrent lentement les yeux, comme savourant à l'avance la jouissance qui leur était offerte.

— A ce prix vous aurez gagné la liberté, reprit Saladin, et je vous conduirai près de notre seigneur le Sultan qui sera content de vous.

En attendant, prenez des forces. Voici du pain, voici de l'eau, mangez et attendez l'heure.

Il disparut comme une ombre, refermant la porte dont il emporta soigneusement la clef.

— Celui qui ouvrira à ces deux jaguars, fit-il en ricanant, passera un vilain moment. Si seulement je pouvais envoyer là M. de Brantane; c'est une surprise que je voudrais bien lui réserver, et qui le paierait d'un seul coup de ses grands airs avec moi... Maintenant tout est prêt, patience !

Et comme il levait la plaque d'écoutille, il entendit comme des coups de feu lointains.

Mais ce qui le frappa tout d'abord, ce fut la vue du projecteur en activité.

De son foyer parabolique, une magnifique gerbe s'élançait, pénétrait la nuit comme une volée de flèches, et s'abattant sur le sol, y traçait une large zone lumineuse.

Une poignée de l'instrument dans la main, Gesland dirigeait l'axe du projecteur suivant les ordres de M. Durville.

— Plus loin, dit ce dernier.

La trace s'avança, de nombreux points noirs apparurent se mouvant rapidement.

Et Saladin reconnut en eux les chasseurs d'Afrique qui rétrogradaient.

D'autres coups de feu éclatèrent dans la nuit.



L'interprète trancha les liens qui leur retenaient les mains. (Page 291.)

Au-dessous du ballon, les rumeurs si gaies tout à l'heure avaient changé de nature.

Les chants avaient cessé. Un grand brouhaha montait. Des commandements traversaient l'air, des ordres passaient, s'entre-croisaient...

Une sonnerie retentit qui instantanément sauta, répercutée de bataillon en bataillon.

— On abat les tentes et on prend les dispositions de combat, fit Guy, l'oreille au téléphone.

— L'ennemi continue donc à avancer? demanda l'interprète.

— Oui, n'entendez-vous pas les coups de feu?

— C'est lui qui tire ?

— Non, ce sont nos reconnaissances de cavalerie qui l'ont rencontré et qui font feu en se repliant pour montrer qu'elles sont au contact.

— Mais comment des masses pareilles peuvent-elles marcher ainsi en pleine nuit?

— L'habitude sans doute, et puis elles sont guidées par les feux du camp; voyez ces milliers de lanternes courant dans tous les sens.

— Mais c'est effrayant. Est-ce que nous allons rester là?

— Attention, fit l'ingénieur, nous y voilà!

Par tâtonnement et en fouillant le terrain de plus en plus loin, la trace lumineuse venait de s'abattre sur les premiers rangs de l'armée musulmane.

Ce n'étaient plus des éclaireurs, espacés les uns des autres ou des groupes frayant la marche, c'était une houle d'une extraordinaire densité.

Guy en donna l'indication par le téléphone; on pouvait, d'ailleurs, d'en bas distinguer à merveille les parties éclairées du terrain et voir s'y détacher vigoureusement tous les reliefs qu'il comportait.

Ils doivent être environ à cinq kilomètres, ajouta-t-il, mais ce n'est qu'une évaluation personnelle.

— Et ils paraissent avancer toujours?

— Toujours.

C'était terrifiant, ce danger qui progressait dans l'ombre.

Lentement le faisceau lumineux se promena sur le front dont il venait d'éclairer un faible secteur, et l'ingénieur constata que le croissant s'était encore allongé.

Le centre avait ralenti, pendant que les cornes avaient forcé de vitesse.

Jamais, depuis que des Européens luttaient contre des Arabes, pareille tactique n'avait été observée.

Cette fois, les leçons de l'histoire dont parlait le général tout à l'heure allaient se trouver en défaut.

Cette marche de nuit à elle seule, cette bataille de nuit, car il n'y avait plus maintenant à en douter, l'attaque allait se produire, constituaient de la part de ces barbares une révolution complète dans le domaine de la guerre.

— Ah! semblaient-ils dire : vous êtes bien fiers de vos fusils qui portent si loin et si juste, mais il faut des yeux pour guider la balle! Que deviennent vos yeux dans cette nuit noire?

Vous avez confiance dans des canons qui envoient la mort à 12 kilomètres et qui lancent quinze obus à la minute, essayez donc de les pointer dans cette obscurité!

Vous êtes manœuvriers; vous connaissez des formations pour attaquer et d'autres pour vous défendre, vous savez évoluer rapidement de l'une à l'autre; voyons de quel secours elles seront pour vous contre un adversaire qui va venir dans l'ombre vous prendre à la gorge?

Vous avez souvent, avec votre cavalerie disciplinée, rompu nos charges tumultueuses et désordonnées; mais déjà vos chevaux reculent, ont peur devant l'ennemi invisible... A quoi va vous servir votre cavalerie dans ces ténèbres?

Enfin, pendant le jour, vous dirigez la bataille comme vous l'entendez; vous dégarnissez tel point pour renforcer tel autre. Vous trouvez aisément notre point faible et vous le percez à l'heure que vous avez fixée. Vous préparez l'attaque avec vos armes à feu, vous l'exécutez avec vos baïonnettes, vous poursuivez ensuite avec les jambes de vos chevaux. Vous savez tourner, envelopper, surprendre. Eh bien! nous allons vous condamner à l'immobilité, à l'immobilité inquiète et brutale. Vous ne pourrez compter devant vous ni les vivants, ni les morts, et, quand nous serons corps à corps, vous verrez si nos cœurs tremblent et si nos muscles sont vigoureux!

Voilà ce que disait cette marche audacieuse, recommandée jadis aux armées européennes par le colonel von Kustow dans une étude qui semblait alors viser à la plus haute fantaisie.

En présence des effets foudroyants de l'arme à feu, cet érudit professeur à l'académie de guerre de Berlin avait, en effet, prôné les batailles de nuit comme étant les seules possibles à l'avenir.

D'après lui, on devait gagner dans l'obscurité des positions très rapprochées de l'ennemi, et l'assaillir à la pointe du jour, sans avoir eu à franchir en plein soleil et poitrine découverte cette zone terrible balayée par les balles, qui s'étend de 1.000 à 200 mètres.

Et voilà que de simples Noirs, sans instruction militaire, sans académie ni école de guerre, sans autre inspiration que l'expérience des Touaregs, grands batailleurs nocturnes, venaient bouleverser toutes les idées admises sur la matière.

— Comme ils vont vite ! dit l'ingénieur à voix basse.

— Quelle épaisseur il y en a ! c'est effrayant ! ajouta Guy, en faisant jouer dans le sens de la profondeur la gerbe lumineuse.

En effet, c'était un véritable grouillement ; on ne distinguait dans l'espace éclairé que des corps en mouvement.

Cependant, dans ce désordre apparent, les groupements par tribus devaient être observés, car la masse était tachetée de plaques blanches, qui devaient appartenir à des contingents vêtus de laine.

Et le général ? que devait-il penser de cette nouvelle situation ?

Qu'était devenue son assurance de la veille ?

Un instant, le jeune homme eut la tentation de promener les rayons indiscrets du projecteur sur le camp français, afin de voir si tous les éléments étaient bien à leur place ; mais il n'y céda point.

D'ailleurs, on devinait confusément l'emplacement des bataillons. En Afrique, le ciel n'est jamais complètement noir ; l'air, très transparent, permet à la clarté des étoiles de répandre sur les objets rapprochés une lueur diffuse.

Si seulement la lune s'était montrée !

Mais les Arabes n'avaient-ils pas choisi leur jour dans le mois, comme ils choisissaient leur heure dans la nuit ?

Une voix connue monta d'en bas :

— Toutes les pièces en batterie dans les intervalles !... Je ferai tirer une première salve, et le feu commencera pour toute l'artillerie.

C'était le général qui parlait ; sa voix était aussi vibrante

que s'il eût commandé à la manœuvre ; une sonnerie de trompette porta son ordre jusqu'aux batteries les plus éloignées.

Peu à peu, le silence s'était fait; les tentes avaient complètement disparu; le sol tout à l'heure rayé de lignes blanches, confusément entrevu, ne montrait plus que de larges carrés noirs se perdant dans l'obscurité.

Ce fut une demi-heure recueillie que celle qui s'écoula ensuite.

Saladin debout, penché sur le bastingage, suivait les feux de la lumière.

Pour lui aussi une grande partie allait se jouer.

— Ils marchent toujours, répéta l'ingénieur d'une voix mal assurée.

— Fixez bien la lumière sur le centre de leur front, dit le téléphone; puis, promenez-la lentement sur ce front de droite à gauche aussitôt la première salve tirée.

Alors la voix du général s'entendit de nouveau :

— Allez-y, capitaine, et rappelez-vous qu'il vaut mieux vous tromper en plus qu'en moins; ça tombera dans le tas.

Il avait quitté le ton de commandement et parlait d'un air bon enfant, d'un ton très calme.

Et Saladin, se penchant, vit six éclairs jaillir parallèles de six gueules d'acier.

Presque aussitôt six globes de feu s'élevèrent du milieu des rangs pressés des Noirs, et tel était le parfait réglage du tir, que le capitaine de la batterie, ayant donné à chaque pièce une hausse différente et croissant uniformément de la droite à la gauche, les six points de chute apparurent sur une même ligne oblique par rapport au front des six pièces.

Alors, la lumière du réflecteur se déplaça et le feu rapide de l'artillerie commença sans discontinuer, zébrant d'éclairs les deux fronts du camp.

A cette lueur tout sortit de l'ombre; les bataillons apparurent, transformés en carrés ouverts; ils avaient supprimé momentanément leurs faces internes, pour reporter sur les faces extérieures des fusils qui eussent été trop longtemps inutiles.

L'ingénieur remarqua aussi que chaque bataillon avait gagné du terrain en avant, s'éloignant de l'axe de marche; ils se débordaient ainsi davantage les uns les autres et se flanquaient plus efficacement cependant que l'angle saillant de la « hure », devenu par là même plus aplati, se montrait moins vulnérable.

Au centre du camp, les voitures avaient été serrées essieu contre essieu, les timons se faisant face ; chevaux et mulets avaient été enfermés dans le parc ainsi formé.

Les Noirs avaient-ils prévu l'intrusion de la lumière électrique dans cette rencontre?

Non certes, car sans elle l'artillerie n'eût pas commencé son tir aussitôt.

Maintenant elle faisait rage.

Et il semblait aux passagers que là-bas, où tombaient ces météores, répondaient des hurlements de douleur et des cris de rage.

Mais c'était un effet de leur imagination ; les Noirs continuaient à avancer; leurs blessés tombaient, mais ne criaient pas.

Soudain, à son tour, le front d'un des bataillons s'illumina ; une crépitation ardente monta vers le ciel.

C'étaient les feux d'infanterie qui commençaient.

La menaçante ligne noire n'était plus qu'à 1.000 mètres ; les myriades d'obus qui s'étaient abattus au milieu d'elle n'avait ni hâté, ni ralenti sa marche d'une minute, et l'on pouvait maintenant prévoir qu'elle aborderait le camp français dans moins d'un quart d'heure.

Saladin regarda sa montre, elle marquait 11 heures 15.

Une idée d'une étrange fixité l'envahissait.

Supprimer ce rayon lumineux qui, permettant aux blancs de tirer à coup sûr, allait peut-être leur assurer la supériorité dans ce combat nocturne.

Mais comment arriver à ce résultat ?

Un instant il eut l'idée d'aller ouvrir la porte à ses deux alliés, de les lâcher comme deux forcenés sur la plate-forme, de risquer le tout pour le tout.

Mais tout l'équipage était là rassemblé; même avec la surprise que provoquerait cette agression, étaient-ils certains de pouvoir se débarrasser de huit hommes aussi résolus?

D'ailleurs, le guiderope fixait solidement l'aérostat au sol.

Comment rompre cette attache ? il n'avait pas étudié la question.

Où la corde était-elle fixée à la nacelle ? il n'avait pas songé à regarder.

Un coup de hache parviendrait-il d'ailleurs à la couper ?

C'était douteux, étant donné le conducteur métallique qui la renforçait intérieurement.

Mieux valait attendre que par la force des choses l'aérostat eût quitté ce poste rapproché du sol.

Maintenant, la fusillade battait son plein ; les feux de salve exécutés sur quatre rangs, par front de compagnie, se succédaient avec une régularité de pendule, pendant que, les dominant de leur vacarme métallique, les salves d'artillerie épandaient à pleines poignées les éclats de projectiles aux arêtes coupantes et les balles de fer aux formes prismatiques.

Entre les courts intervalles où les détonations permettaient de dominer le tumulte, on entendait les recommandations des chefs.

— Visez bas !... l'arme horizontale !... du calme !... attendez le commandement de feu !

La sueur aux tempes, se demandant quelle allait être l'issue de cette lutte sans précédent, issue qu'il attendait pour prendre une décision, Saladin ne quittait plus des yeux les points éclairés du terrain.

Ce n'était plus seulement une ligne noire qu'on apercevait, les mouvements individuels commençaient à devenir perceptibles : on voyait distinctement les premiers rangs s'abattre sous la nappe ininterrompue des balles.

— Voulez-vous que je vous supplée, monsieur ? demanda l'interprète ; je dirigerai fort bien, comme vous le faites vous-même, l'axe du réflecteur sur les points voulus.

— Volontiers, fit l'ingénieur, qui avait tenu à manipuler l'appareil lui-même depuis le commencement du feu ; j'accepte d'autant mieux que ma vue commence à se troubler.

— Reposez-vous sur moi.

— Il ne s'agit que d'abaisser graduellement la crémaillère

de l'angle d'inclinaison: la voici; quant au tour d'horizon, il doit être fait très lentement.

— Je vous observe depuis le commencement; j'ai compris.

Saladin prit la poignée de l'appareil de la main droite, de la main gauche qui tenait son couteau ouvert il cherchait les fils conducteurs.

— Bien, c'est cela... dit l'ingénieur. Je vais maintenant me préoccuper du départ, car la place ne sera bientôt plus tenable ici.

— Mais, fit-il, s'interrompant, voyez donc l'ennemi; ne dirait-on pas qu'il accélère l'allure?

C'était vrai, dans le champ lumineux des torrents humains roulaient, se hâtant.

La mort fauchait : les Noirs essayaient de gagner du terrain.

Ils n'étaient plus qu'à 400 mètres et leurs flots circulaires se poussaient les uns les autres; c'était un immense arc de cercle qui allait diminuant de rayon.

Soudain, il s'arrêta.

Une minute s'écoula, puis leur ligne à son tour s'éclaira.

Arrivés à bonne portée, les Nègres tiraient eux aussi.

— Demandez par le téléphone qu'on détache le guide-rope! cria l'ingénieur, nous allons monter.

Comme il achevait ces mots, le réflecteur s'éteignit.

— Qu'est-ce donc? fit M. Durville.

— N'avez-vous pas entendu? dit Saladin.

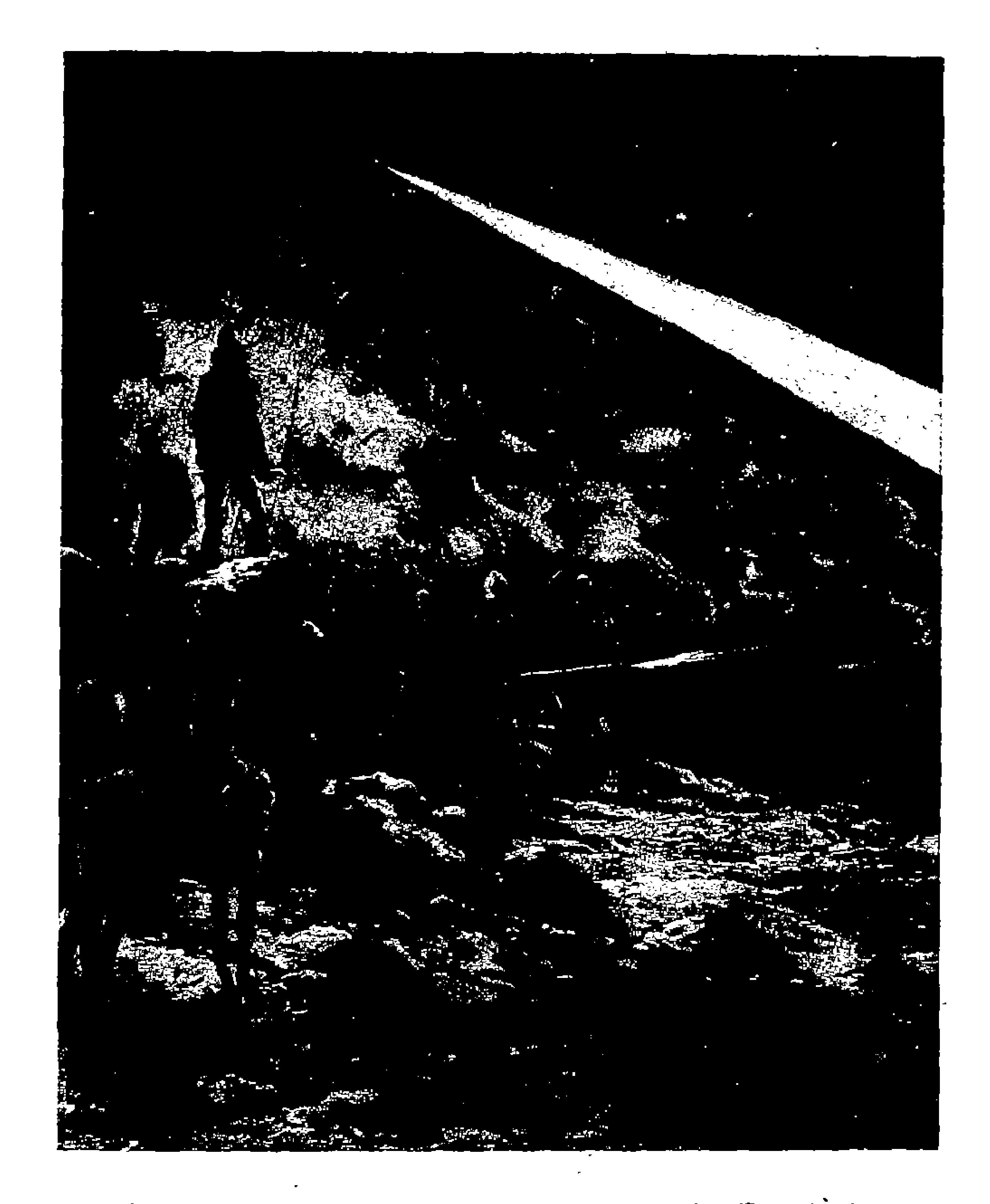
— Non.

— Ce sifflement... une balle certainement... personne n'est touché?

— C'est elle qui aura coupé le fil, dit l'ingénieur; il est fort heureux qu'elle n'ait pas brisé l'appareil; démontez-le vivement, Gesland, pour le mettre à l'abri; nous le réinstallerons une fois hors de portée.

D'ailleurs, comme pour justifier le mensonge de l'interprète, car il avait coupé le conducteur avec son couteau, d'autres sifflements se firent entendre et l'un d'eux rendit un son métallique.

— L'enveloppe est touchée, dit l'ingénieur... il n'est que temps.



Et six éclairs jaillirent parallèles de six gueules d'acier. (Page 297.)

— Lâchez tout ! cria-t-il en se penchant au dehors.

Mais le *Tzar* n'avait plus la force ascensionnelle suffisante pour s'élever.

— Vite, au lest ! cria Guy, qui venait de replier le téléphone.

Un instant l'interprète regarda tous ces gens à demi-affolés courant de tous côtés.

N'était-ce pas le moment?

Mais au même instant Gesland apparut à l'écoutille apportant les carabines.

L'heure était passée, il fallait en attendre une autre.

Maintenant le *Tzar* montait, délesté de quelques lingots de plomb; il arriva à 600 mètres et s'équilibra.

Les sifflements avaient cessé.

Pas un souffle d'air; l'aérostat allait planer au-dessus du champ de bataille comme s'il eût été fixé au sol par un câble.

Et comme l'ingénieur tranquillisé pour sa machine examinait le réflecteur avec l'intention évidente de l'utiliser de nouveau.

— Inutile, fit Saladin, voyez là-bas!

Une tache rouge apparaissait dans l'Ouest et grandissait rapidement.

C'était la lune.

En moins de cinq minutes son disque surgissait écarlate, énorme, au-dessus des crêtes des derniers contreforts du Djebel-Amour.

Alors la plaine sortit de l'ombre mystérieuse.

La fusillade continuait terrible, à courte distance, marquant nettement le front des deux armées, et il devint facile de comprendre la tactique adoptée par les Noirs.

Les premiers rangs abattus, sacrifiés, formaient un véritable parapet abritant les rangs suivants, et pendant qu'à l'abri de ce masque d'un nouveau genre les combattants armés de fusils entretenaient le feu, les retardataires arrivaient à la curée.

On les voyait confusément au loin par longues files ou par groupes épais se hâtant vers le lieu du combat.

Du côté des Français le feu s'était sensiblement ralenti; sans doute on éprouvait le besoin de ménager les munitions pour le moment où les assaillants quitteraient leurs funèbres abris.

— Voilà les chasseurs d'Afrique qui montent à cheval, dit Guy... est-ce que le général songerait à les faire charger?

— On voit maintenant assez clair, dit l'ingénieur; il a raison d'essayer de rompre ce cercle.

— A sa place je n'essayerais pas, dit-il; voyez donc, ils vont se noyer dans cette mer.

La lune avait monté rapidement : le paysage se dessinait avec une certaine netteté.

— Les voilà qui partent, poursuivit le jeune homme, ça fait froid dans le dos; comment pénétreront-ils là-dedans ?

Successivement, quatre escadrons étaient passés dans l'intervalle qui séparait deux bataillons, et à peine hors du



Visez bas ! l'arme horizontale. page 299.)

front, s'étaient élancés à la charge de toute la vitesse de leurs chevaux.

Ce fut une minute poignante.

L'un derrière l'autre ils entrèrent dans la marée humaine qui, sur eux, se referma.

Vaguement on put les voir pendant quelques instants progressant encore, entraînés par la vitesse acquise, sabrant, refoulant devant eux les vagues noires.

Puis, leurs lignes se rompirent : des quatre murailles échelonnées l'une derrière l'autre, il ne resta plus que quatre groupes isolés, formés en cercle, immobiles au milieu de la masse.

Des vociférations effrayantes les entouraient.

Puis, les îlots que formaient les escadrons décrurent peu à peu; fatigués de frapper et de tuer, entourés d'ennemis insaisissables qui, glissés sous les jambes des chevaux, leur ouvraient le ventre avec leurs poignards recourbés ou coupaient les pieds des cavaliers, les chasseurs d'Afrique s'abattaient et étaient égorgés aussitôt.

Successivement l'escadron le plus avancé disparut, puis les suivants.

Le 2e régiment de chasseurs d'Afrique venait de se fondre dans cette effroyable tourmente comme un morceau de lave dans une coulée de l'Etna.

Pas un cavalier n'était revenu.

Du haut de la nacelle, les passagers, muets d'horreur, avaient assisté à ce lugubre épisode.

Puis, Guy avait épaulé son arme et s'était mis à tirer dans le tas.

Les hommes de l'équipage l'avaient imité.

Quant à voir où et comment portaient les coups, il ne fallait pas y songer.

Ce qui était certain, c'est qu'aucun d'eux n'était perdu.

Tout à coup, en arrière de l'armée noire un feu s'alluma, jetant dans la nuit des gerbes d'étincelles.

Et là était certainement le chef de cette multitude, car aussitôt, une rumeur immense ébranla les airs et monta vers le ciel.

Au silence relatif qu'elle avait observé jusque-là, l'armée musulmane fit succéder une effrayante clameur.

C'était l'heure suprême.

Enjambant l'épais rempart de morts derrière lequel ils s'étaient tenus jusque-là, les Noirs se ruaient à l'assaut final.

La fusillade avait repris ardente du côté des Français; les deux faces du camp ne formaient plus qu'une ligne de feu continue.

Comment dépeindre la course furibonde de ce torrent d'hommes au milieu de mugissements sans nom : ces démons brandissant des armes de toutes sortes, se lançant tête baissée dans la fournaise; ces épaisses grappes de Noirs se succédant, fondant, disparaissant pour surgir de nouveau, presque aussitôt remplacés par d'autres?

Des milliers de corps étendus cachaient le sol en avant des lignes françaises; les survivants les enjambaient en hurlant, aussi nombreux, aussi pressés, sans souci de la mort fauchant à pleine faucille; des tribus fraîches venaient remplacer les tribus disparues dans cet enfer, puis, la masse tout entière s'ébranla, se resserra et se rua comme un seul bloc sous l'impulsion du fanatisme et de la rage.

— Oh ! fit Guy de Brantane, et tel était l'accent désespéré avec lequel cette exclamation avait été jetée, tous se retournèrent et cessèrent de tirer.

Vaine besogne, d'ailleurs !

Que peuvent quelques rochers oubliés contre la mer qui déferle et mugit, lorsqu'elle vient d'emporter la digue ?

A l'arrière du camp, le feu rapide venait de se mettre à crépiter tout d'un coup : l'unique bataillon qui fermait à l'arrière la « tête de porc » avait ouvert le feu.

Mais il était trop tard !

L'ennemi qui, à la faveur de la lutte et de l'obscurité, venait derrière les masses d'infanterie de gagner l'arrière du camp pour s'y précipiter comme un torrent, c'était la cavalerie d'Ischiriden.

C'était une masse compacte de 8.000 Touaregs, les plus audacieux, les plus féroces de toute la confédération du Nord.

En vue de cette première rencontre et sur les ordres du Sultan, le vieux chef des Imohagh les avait envoyés à l'armée de Ben-Amema.

Ils n'avaient pas trahi la confiance qu'on avait en eux.

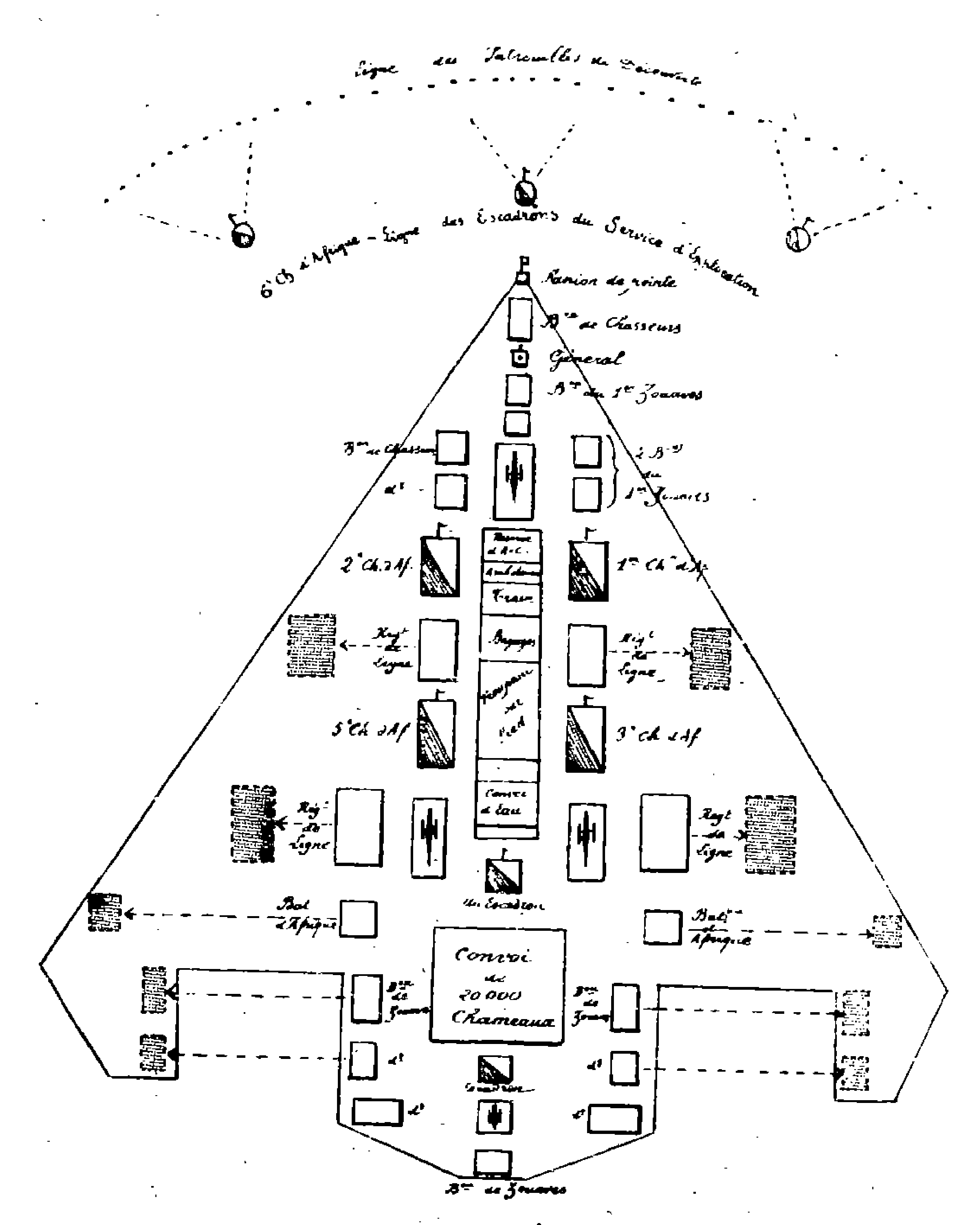
Leur terrible diversion allait changer la face du combat.

Maintenant, la lune était haute dans le ciel; on y voyait presque comme en plein jour.

La surface terrestre était estompée d'une couleur uniformément grise; les combattants s'y détachaient nettement : les Noirs, comme des masses d'ombres produites par de gros nuages roulants dans le blanc de la lune; les Blancs, vivement éclairés, et encore mis en relief par les lignes noires projetées derrière eux.

Le bataillon d'avant-garde n'avait pas eu le temps de faire plus de trois feux; en quelques minutes il était éventré.

Une brèche était ouverte; dominant la bataille du haut



FORMATION EN TÊTE DE PORC

Tout ce qui est en trait plein appartient à la colonne en marche, lorsqu'elle est encore éloignée de l'ennemi.

Lorsque l'ennemi est signalé et que la formation de combat devient nécessaire, les unités indiquées débordent à droite et à gauche, et prennent position comme l'indiquent les carrés en pointillé recouverts d'une teinte grise.

de leurs puissantes montures, les Touaregs entraient dans le camp.

L'ingénieur laissa échapper un cri d'horreur.

Atterrés, les passagers regardaient, les mains crispées sur leurs armes inutiles, impuissants devant cet effroyable dénouement.

Une sonnerie de trompette retentit; un deuxième régiment de chasseurs d'Afrique s'ébranla pour refouler les cavaliers d'Ischiriden.

Mais autant les issues avaient été soigneusement calculées pour que la cavalerie pût faire irruption au dehors, autant il lui était difficile de se mouvoir dans l'intérieur même du camp, coupé par les équipages, les animaux, les cordes de bivouac, les lignes de bâts, les piles de fourrages, les murailles de caisses, de barils et de tonnelets.

Quand les premiers pelotons arrivèrent au contact des terribles pillards du désert, décousus, désunis, ils se heurtèrent à un véritable mur de lances.

Poussant plus loin, les Touaregs atteignirent les chameaux du convoi, dispersèrent les gardiens comme fétus de paille, et de leurs longs aiguillons, chassèrent devant eux ces milliers d'animaux.

L'effet fut indescriptible.

Affolés, brisant leurs liens, les chameaux porteurs s'élancèrent dans toutes les directions, se jetant dans les bataillons, rompant les lignes, remplissant le camp de leurs cris épouvantables.

Ils étaient vingt mille !

Ce fut l'origine du désordre, le commencement de la fin. Au même moment, les premiers Noirs arrivaient au contact des lignes d'infanterie et tombaient sous les baïonnettes.

Mais le torrent qui suivait était irrésistible; en vingt endroits, la ligne française se disloqua.

— Ah ! Dieu ! fit l'ingénieur.

Un instant, Guy ferma les yeux pour ne plus voir; son cœur battait à coups précipités.

Même en présence de l'énorme supériorité des Noirs, il n'avait pu croire que l'action se déroulerait ainsi, qu'une tactique aussi effrayante de précision et de volonté condui-

rait ces hordes sans ordonnancement visible et que tout cela finirait par une lutte au couteau.

Sur l'une des faces déjà le feu avait cessé, le corps à corps commençait avec ses clameurs, ses cris d'agonie, ses appels désespérés, ses commandements fiévreux ; avec ses coups de feu isolés, tirés à bout portant, l'éclair des baïonnettes disparaissant dans les corps nus et le mouvement rapide des couteaux qui traîtreusement coupaient les jarrets et ouvraient les entrailles.

A son tour, l'autre face fut atteinte, rompue, émiettée, sous les pressions intérieures et extérieures agissant simultanément.

L'artillerie se tut complètement, noyée dans les flots grossissants de l'Islam.

De nouveau un régiment de cavalerie, le dernier, se dévoua : c'était celui des chasseurs d'Afrique de la province d'Alger.

Il était trop tard.

En moins de temps encore que le précédent, il s'évanouit sans avoir pu charger, disloqué, dès le départ, par les Noirs audacieux qui sautaient aux rênes, se suspendaient aux étriers, recevant dix coups de sabre sans lâcher prise, grappes humaines attachées au flanc des animaux.

Nul pinceau ne pourrait dépeindre le tableau de carnage tel qu'il s'offrait alors.

Il était 3 heures du matin : depuis cinq heures la bataille était commencée.

— Et le général ! murmura l'ingénieur.

Oui, qu'était-il devenu, le général ?

Avant de perdre la communication téléphonique avec lui, on n'avait guère songé à lui demander ses instructions, trop certain de le retrouver la bataille finie.

M. Durville le chercha là où il l'avait laissé tout à l'heure.

Mais déjà le museau de la hure était noyé dans le flot des Nègres.

L'angle saillant, si peu favorable au développement des feux, avait cette fois encore joué son rôle dans la bataille ; c'est par là que les Noirs étaient arrivés en subissant le moins de pertes.

Si le général Quarteron n'avait pas quitté cette place, il était déjà au nombre des morts.

S'il s'était rejeté au centre, il allait y être entouré par les Touaregs, dont la ligne pressée refluait maintenant vers les bataillons encore debout.

Le seul parti qu'il eût pu prendre eût été de se réfugier dans l'un de ces bataillons ; mais, d'un côté comme de l'autre, il était inutile de le chercher.

— Quel épouvantable désastre, dit encore l'ingénieur.

— Epouvantable ! répéta Guy.

Et ils ne trouvèrent plus rien à dire ni à faire.

Hypnotisés par la vue du massacre, ils ne songeaient pas à quitter ce lieu maudit, comme s'ils eussent attendu le miracle qui, seul, pouvait encore sauver les débris de cette vaillante armée.

Le carnage continuait ; une effroyable clameur couvrait maintenant le champ de bataille tout entier.

L'armée noire n'avait plus aucune forme : c'était la fourmilière victorieuse, qui envahit et recouvre le cadavre tombé.

Chacune des fractions françaises, encore debout, ressemblait à un morceau d'aimant roulé dans de la limaille de fer.

Pour les aéronautes, la bataille s'était transformée en une série de combats singuliers dont chacun allait s'affaiblissant.

. . . .
. . . .

Quand les premières flèches roses de l'aurore tombèrent sur cette plaine où, la veille encore, 25.000 Français jetaient aux échos du Sahara leurs joyeux défis, un dernier carré, un bataillon de zouaves, résistait encore.

Il avait pu se reformer avant l'invasion des Touaregs et, isolé mantenant dans ce champ des morts, n'attendant plus aucun secours, il s'apprêtait à mourir.

Au centre du carré, un petit groupe se tenait immobile comme les statues de bronze qui entourent le bas-relief de Rezonville.

Un rayon du soleil levant tomba sur lui et fit jaillir un reflet tricolore.

C'était le drapeau du 1[er] zouaves et sa garde.

Et, dans sa lorgnette qui tremblait au bout de ses doigts, Guy remarqua un homme seul, debout, tête nue et bras croisés, en avant du drapeau.

— Le général, murmura-t-il.

Tous les yeux se portèrent vers cet homme qui allait suivre son armée dans la mort.

— Et rien, rien à faire ! clama le jeune homme en se tordant les mains dans un geste de désespoir.

— Mon oncle ! cria-t-il encore, ne pouvons-nous essayer de sauver quelqu'un de ces survivants ?

L'ingénieur fit un geste désespéré.

— Je crois que nous n'avons plus rien à faire ici, dit une voix dont le timbre étrange frappa tout le monde.

C'était Saladin qui venait de parler, laissant déborder malgré lui la joie intense qui l'emplissait tout entier.

Désormais, il croyait au triomphe de l'Islam.

Le spectacle auquel il venait d'assister l'avait convaincu.

Oui, le fanatisme musulman allait de nouveau imposer sa volonté au monde, et il y avait un grand rôle à jouer pour lui dans cette société guerrière qui allait se fonder sur les ruines du christianisme.

Qu'attendait-il maintenant pour avoir sa victoire, lui aussi ?

Du champ de bataille où maintenant la lutte tirait à sa fin, il reporta ses regards sur ceux qui étaient là.

Ils étaient huit !

Tous les huit armés.

Il ne pouvait rien entreprendre tant qu'ils conserveraient leurs armes, c'est-à-dire tant que le ballon planerait au-dessus du champ de bataille.

Pour retrouver l'occasion propice, il fallait partir, et pour la seconde fois Saladin répéta :

— Nous n'avons plus rien à faire ici.

Guy se tourna vers lui, un éclair dans les yeux.

— Taisez-vous, dit-il d'un ton sec et hautain, vous n'êtes rien ici, et vous n'avez pas d'avis à émettre.

Et se retournant vers l'ingénieur :

— Je vous en conjure, mon oncle, dit-il, tentons quelque chose ; essayons, au moins, de sauver ce drapeau !

M. Durville hocha la tête tristement.

— C'est risquer de nous perdre inutilement, répondit-il d'une voix sourde, car il nous faut descendre jusqu'à 100 mètres et nous serons assaillis de coups de feu de tous côtés; or si un accident nous arrive, quels témoins oculaires iront porter à Alger la nouvelle de ce désastre ?

Et, comme si les faits eussent voulu renforcer cette opinion, une volée de balles siffla autour de la nacelle, et, pour la seconde fois traversée en deux endroits, l'enveloppe d'aluminium vibra lugubrement.

— Mais nous baissons, s'écria Gesland, l'œil sur le baromètre : nous ne sommes plus qu'à 550 mètres et, coup sur coup, il jeta au dehors quatre lingots de lest.

Pendant que l'aérostat montait s'éloignant pour toujours de ce lieu maudit, Guy se pencha une dernière fois.

Le dernier carré venait de céder à l'assaut des flots noirs.

Quelques coups de baïonnettes scintillèrent encore au soleil, puis les bras lassés des derniers survivants retombèrent.

Le dernier drapeau sombra dans la tourmente. Avant de le voir tomber, le général Quarteron venait de mourir l'épée à la main.

Son dernier cri avait été de : « Vive la France ! » et il sembla aux passagers du *Tzar* qui l'entendirent à travers le tumulte, que c'était sa dernière pensée qu'il leur envoyait.

Maintenant le jour, complètement levé, éclairait dans ses moindres détails le champ de carnage.

Jamais pareille accumulation de morts ne s'était vue sur la terre d'Afrique.

L'hécatombe commençait au loin : par tas isolés, puis par lignes entières, les cadavres noirs jalonnaient l'itinéraire de l'armée musulmane.

Plus près, on distinguait maintenant le rempart de corps entassés, derrière lesquels les Arabes s'étaient abrités pour tirer.

Et, au milieu de ce fouillis de corps étendus, de larges

taches bleues et rouges tranchaient, immobiles : là étaient tombés les escadrons des chasseurs d'Afrique, dans la chevauchée suprême.

Puis, c'était le camp tout entier, gigantesque charnier, où les bataillons tombés avaient, en quelques endroits, conservé la rigidité de leurs lignes, où les canons émergeaient silencieux, où, par monceaux, s'étalaient Noirs et Blancs, mêlés par l'effroyable corps à corps, et où, maintenant descendus de leurs méharis, les Touaregs circulaient, achevant froidement les blessés et coupant méthodiquement les têtes avec le large poignard de *miséricorde*.





CHAPITRE XII

Un blessé. — L'arme de la *traîtrise*. — Une tuerie. — Vivre pour la vengeance
Pauvre Bon-Garçon ! — Trois coups de revolver.

— Partons, dit l'ingénieur... partons vite !... C'est affreux !...

Muets de stupeur, les hommes de l'équipage déposèrent leurs carabines devenues inutiles contre le bordage, et Saladin, sans affectation, les prit et les descendit dans l'entrepont, s empressant, lui aussi, et dissimulant la rage qu'avait provoquée en lui l'apostrophe cassante de Guy de Brantane.

Le navire aérien s'inclina. Gesland, dans sa cage, les dents serrées, les yeux fixes, manœuvrait machinalement les poulies de renvoi.

— Nous baissons toujours, dit l'électricien, penché vers le baromètre.

— Le ballon a reçu plusieurs balles, répondit Saladin; il serait urgent d'arrêter la perte de gaz.

— Dès que nous serons en route, dit l'ingénieur, Roffa ira rechercher les trous et les bouchera... c'est urgent, en effet...

Il était six heures du matin; le *Tzar* filait vers le Nord-Est.

M. Durville voulait d'abord passer par Laghouat; de là, il télégraphierait à Alger...

Que ferait-il ensuite? Il ne s'en doutait même pas. Qu'irait-il voir du côté du Niger, après un semblable désastre à la frontière algérienne?

Il n'avait plus qu'un parti à prendre, retourner à Alger, se mettre à la disposition du général gouverneur et attendre les événements...

Quel contre-coup allait avoir cette défaite sans précédent, tant en Afrique qu'en Europe!...

Des coups de feu, suivis de quelques sifflements isolés, interrompirent ses lugubres réflexions.

L'aérostat franchissait un épais cordon de Touaregs, et quelques-uns d'entre eux le saluaient d'une décharge au passage, reconnaissant l'indiscrète machine qui était venue la veille planer au-dessus d'eux.

Infatigables, ils ne s'endormaient pas dans leur victoire, et, déjà, poussaient de l'avant sur tout le front de l'armée musulmane triomphante, comme s'ils eussent senti que rien ne s'interposait plus entre elle et Alger.

Le ballon les dépassa et, en quelques minutes, les eut laissés à une dizaine de kilomètres en arrière.

Tout à coup, l'interprète se pencha et poussa un cri :

— Voyez, voyez donc, juste au-dessus de nous, ce soldat tombé!

— C'est un chasseur d'Afrique, cria Gesland; son cheval est arrêté à côté de lui.

— Un blessé probablement, dit l'ingénieur.

— Sauvons au moins celui-là, dit Guy, car, dans moins d'une heure, les Touaregs l'auront rejoint.

La même pensée était venue à tous en même temps.

Déjà Gesland se suspendait à la soupape, après avoir replacé la masselotte dans son état d'équilibre.

Le *Tzar* descendit à 100 mètres du sol.

Le mécanicien ne s'était pas trompé : c'était un chasseur

d'Afrique, étendu sur le sable; son cheval, penché vers lui, semblait attendre qu'il remontât.

Un nouveau coup de soupape mit la nacelle à 30 mètres du groupe.

— Mais, Dieu me garde, s'écria Guy, c'est notre lieutenant d'hier soir... impossible de s'y tromper : je reconnais son cheval bai à l'encolure fine, à la queue traînant à terre... Non, certes, nous n'allons pas le laisser là...

— Pauvre garçon, dit l'ingénieur, lui si gai, si confiant hier soir; ce doit être un des rares survivants de cette nuit... Au moins pourrons-nous sauver celui-là!... Mais, hâtons-nous... il n'y a plus de temps à perdre...

— Jetez l'échelle de trente mètres, commanda Guy de Brantane.

Une échelle de corde roulée contre le bordage fut jetée à l'extérieur; quelques instants après elle balayait le sol.

— Ce pauvre garçon ne montera jamais seul dans l'état où il est, dit Guy, d'une voix décidée; je vais le chercher.

Et il enjamba la balustrade.

— Je vous suis, monsieur! cria Regnard, l'électricien, nous ne serons pas trop de deux.

C'était un ancien marin comme Roffa, mais il était taillé en hercule, et un homme ne devait pas peser lourd entre ses bras vigoureux.

— C'est cela, mon brave, cria Guy en descendant rapidement.

— Ayez bien soin de fixer l'échelle avant de mettre pied à terre, cria l'ingénieur... attachez-la à la selle du cheval... son poids est largement suffisant pour vous équilibrer tous les deux.

Heureusement, il n'y avait pas un souffle de vent, la journée s'annonçait aussi chaude, aussi pesante que la veille.

Déjà les deux hommes étaient arrivés auprès du blessé,

En les voyant descendre, l'interprète avait eu un sourire de triomphe.

Le hasard le servait à souhait, et, d'ailleurs, il était temps : pouvait-il conserver plus longtemps ses deux Touaregs enfermés?

L'heure de l'action était venue.

— Gesland, mon brave, fit-il avec bonhomie, jamais M. de

Brantane et Regnard n'arriveront à monter seuls ce blessé; ce qu'il faudrait pour les aider, c'est une corde avec laquelle on le hisserait d'ici.

— Je crois que vous avez raison, monsieur, dit le mécanicien.

— Je vais donner mon idée à M. de Brantane et lui crier d'attendre. Allez vite, je vous en prie, dans ma cabine ; vous y trouverez ce qu'il faut, une bonne corde de longueur voulue, roulée et suspendue contre le hublot, à la tête de mon lit.

— J'y vais, dit Gesland, et il se précipita vers l'écoutille.

— Tenez, mon ami, poursuivit Saladin, voici ma clef... j'avais fermé ma porte!...

Si, à ce moment, Gesland eût observé attentivement le visage de son interlocuteur, il en eût été effrayé.

S'il eût touché la main qui lui tendait la clef, il l'eût sentie trembler comme celle du voleur qui fouille fiévreusement dans un coffre-fort près d'un cadavre encore chaud.

Mais Saladin était maître de lui ; il imposa le calme à ses nerfs et se dirigeant vers le bateau de cuir, il prit négligemment sa carabine qu'il avait eu soin d'y déposer, poussa l'index qui en assurait le fonctionnement immédiat, et attendit.

Une seconde se passa, puis un cri rauque, étouffé sortit des profondeurs de la nacelle.

L'ingénieur se retourna.

Au même moment une tête horrible, grimaçante, apparaissait à l'orifice du panneau,

C'était le premier Targui, le couteau aux dents.

En se précipitant sur le malheureux Gesland, il avait perdu son turban et... il était affreux avec son crâne rasé sur lequel se hérissait le mahomet déjà gris; la peinture indigo, qui recouvrait sa figure, s'arrêtait au sommet du front, lui donnant un aspect étrange et féroce.

Puis, presque aussitôt, la tête du second se montra convulsée, hideuse de férocité, elle aussi, et tous deux bondirent comme des démons sur la plate-forme.

L'ingénieur s'était précipité vers la hache de manœuvre pendue au pied du baromètre.

Mais avant qu'il l'eût atteinte, il tombait foudroyé.



Les deux Touaregs bondirent comme des démons sur la plate-forme. (Page 316)

Saladin, l'interprète du *Tzar*, venait de payer sa dette de reconnaissance à l'homme qui l'avait accueilli sans méfiance et, à bout portant, lui avait traversé la tête d'une balle.

Au même moment, Billard et Poulet avaient vu bondir vers eux les deux Touaregs, et cloués à leur place par la stupeur n'avaient pas fait un geste pour se défendre.

Tous deux tombaient sanglants, la gorge ouverte d'un terrible coup de poignard, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Fou de stupeur, Descamps avait jeté les yeux de tous côtés pour chercher une arme et, n'en trouvant pas, se hissait dans son observatoire près des hélices.

Mais il y arrivait à peine que frappé de deux balles il s'abattait lourdement sur la plate-forme.

Il en manquait un et Saladin cherchait autour de lui, ivre de carnage, lorsqu'une exclamation d'horreur lui fit lever la tête.

C'était le petit Roffa qui l'avait poussé.

Profitant de l'arrêt momentané de l'aérostat à faible hauteur, il s'était porté rapidement, à l'aide des poignées de cuivre réparties sur l'enveloppe, jusqu'au premier des trous que les balles arabes avaient pratiqués dans le cône inférieur.

Les yeux agrandis par la terreur, il venait d'assister au quadruple assassinat et, seul survivant de l'équipage à bord, il décelait sa présence par un cri involontaire.

Une troisième fois Saladin abattit son arme et le corps traversé, lâchant les poignées, le pauvre petit marin s'abattit dans le vide en tournoyant.

Une vigoureuse secousse se fit sentir aussitôt, le ballon délesté de ce premier poids voulait s'enlever.

Saladin se pencha : à moitié chemin de l'échelle Regnard arrivait, remontant comme un chat.

Un dernier sifflement partit de l'arme homicide « l'arme de l'assassinat », avait dit Guy de Brantane, et Regnard lâchant l'échelle, vint se briser sur le sol.

Alors rejetant sa carabine désormais inutile, Saladin prit la hache de manœuvre, et d'un double coup sec trancha les nœuds qui rattachaient à la balustrade de la nacelle l'échelle extraordinairement tendue.

Le ballon fit un bond énorme et délesté de 200 kilogrammes s'élança dans les airs.

Un cri s'éleva dans l'espace, cri de triomphe sauvage qui plana sur les cinq cadavres étendus dans la nacelle.

Saladin venait de réaliser son rêve sanglant.

Il avait franchi la première étape vers la vengeance.

Il montait, montait, ivre d'une joie féroce, embrassant

d'un regard vaste comme son ambition cette Afrique aux mystérieuses profondeurs, sa nouvelle patrie! . . . . .

. . . .

Cependant Guy de Brantane, parvenu auprès de l'officier blessé, s'était mis en mesure de l'enlever avec mille précautions.

— Où êtes-vous touché? demanda-t-il.

— J'ai un coup de lance dans le côté, répondit le lieutenant qui ne put retenir un cri de douleur en portant la main à l'endroit blessé, mais ce n'est pas cela qui m'aurait fait tomber de cheval; j'ai encore une cuisse cassée d'un coup de feu tiré à bout portant, et j'ai reçu sur le genou un coup de sabre tel que je ne sens plus du tout ma jambe gauche.

— Nous allons vous faire terriblement souffrir pour vous hisser là-haut, dit Guy, faisant signe à Regnard de le prendre par le buste, mais ce n'est qu'un moment à passer, courage... nous vous sauverons.

— Merci, dit le blessé devenu très pâle... j'ai une peur du diable de me trouver mal... c'est déjà une défaillance qui m'a jeté à bas de cheval, et si ce brave Bon-Garçon ne m'avait pas attendu là...

Pauvre camarade, dit-il en essayant de sourire et en caressant le museau du cheval penché vers lui... c'est donc fini... nous ne courrons plus la brousse ensemble...

Et soudain se tournant vers Guy :

— Mais lui, mon pauvre cheval, que va-t-il devenir, dit-il... Les Touaregs vont s'en emparer... le monter... le brutaliser...

— Non, dit-il avec un sanglot dans la gorge, j'aime mieux lui casser la tête...

. . . .

Tout à coup Guy de Brantane poussa un cri et lâcha le membre cassé qu'il avait soulevé avec mille précautions.

A quelques pas de lui, le bruit mat de la chute d'un corps sur le sol venait de lui faire tourner la tête, et avec une stupéfaction indicible il avait reconnu le petit Roffa étendu sur le ventre les bras en croix.

Quittant l'officier, il se précipita vers lui croyant à un accident.

Mais en le soulevant, il vit le sang coulant à flots d'une blessure à la poitrine.

— Roffa, dit-il, vous êtes blessé... mais comment?

Le petit marin tourna vers lui des yeux déjà voilés.

— Assassiné, monsieur, dit-il, d'une voix faible, assassiné par ce...

— Assassiné! répéta Guy de Brantane dans un geste d'épouvante.

— Oui, par ce Saladin... Les Touaregs ont tué aussi... les autres et j'ai vu...

— Et M. Durville?

— Tué aussi par l'interprète d'un coup de carabine... Oh! monsieur, monsieur... j'étouffe...

Et comme Guy affolé se penchait vers lui, un nouveau corps, un cadavre cette fois, celui de Regnard, vint s'abattre au pied de l'échelle.

Dans une vision rapide, Guy levant les yeux vit Saladin l'arme à l'épaule, assistant à la chute, un rire satanique aux lèvres.

Puis l'échelle rompue décrivit une spirale dans les airs et tomba à terre aux pieds du cheval qui, d'abord, presque soulevé par la force ascensionnelle de l'aérostat se débattait, ruait, cherchant à fuir.

Et, sous les yeux de Guy, le ballon s'enleva vers le zénith avec la rapidité d'une bombe sortant du mortier.

Guy resta là stupide, hébété, suivant des yeux l'aérostat qui décroissait rapidement.

Près de lui l'officier était retombé sur le sable, épuisé, les yeux clos.

Dans quelle horrible situation se trouvaient-ils tous deux, perdus, abandonnés dans ce désert qui venait de boire tant de sang?

Et quel effroyable rôle venait de jouer cet homme dont la silhouette lui apparaissait dans une lueur de fièvre, l'arme à l'épaule, ricanant comme un démon!

Guy se tâta les membres et regarda autour de lui.

Rêvait-il ou devenait-il fou?

Non, il ne rêvait point, car à l'horizon il venait d'aper-

cevoir comme une bande de vautours la première ligne des éclaireurs Touaregs.

Il toucha l'épaule de l'officier qui rouvrit les yeux, tourna la tête, chercha l'aérostat et regardant sans comprendre.

— Parti ? fit-il.

— Oui, parti.

— En vous abandonnant ici... avec moi ?...

— Oui.

Il allait sans doute demander le pourquoi des choses, mais il vit les yeux de son interlocuteur fixés avec épouvante vers le Sud, suivit la direction de son regard et froidement :

— Ils seront ici dans un quart d'heure, dit-il.

Et tirant légèrement sur les rênes de son cheval qu'il n'avait pas lâchées.

— Allons, pauvre Bon-Garçon, dit-il d'une voix douce et lasse, calme-toi... tout n'est pas perdu, pour toi du moins...

... Monsieur, dit-il en s'adressant au jeune homme, voulez-vous prendre ces rênes que je ne puis garder et me donner mon revolver dans la main droite.

— Le voici, dit Guy, tirant machinalement l'arme de son étui.

— Est-il chargé ?

— Il y a encore quatre coups.

— Avec un coup prêt à partir ?

— Oui.

— C'est tout ce que je voulais, j'ai de quoi tuer les deux premiers brigands qui me toucheront, et je suis maître de ma vie pour échapper aux autres... Vous allez me laisser ici.

— Vous laisser ?...

— Oui, reprit-il d'un air d'autorité; c'est ma dernière volonté... et vous ne pouvez pas me refuser cela. Voici mon cheval, prenez-le... c'est ce que j'ai de plus précieux, c'est le seul être peut-être que j'aime au monde.

Sa voix s'altérait.

— Vous allez le sauver et il va vous sauver, poursuivit-il plus lentement... quand vous serez hors de danger... soignez-le bien en souvenir de moi.

— Mais, objecta Guy...

— Faites vite, monsieur, reprit l'officier avec plus de force; débarrassez-le d'abord de cette échelle qui le rend fou... non pas ainsi... vous perdriez les étrivières, et Bon-Garçon fait des sauts qui vous désarçonneraient si vous n'aviez plus d'étriers.

— Partez, partez vite, ajouta-t-il après un instant de silence pendant lequel il respira avec effort. En dix-huit heures il vous mènera à Laghouat; orientez-vous bien : c'est là-bas derrière la montagne arrondie... Bon-Garçon est une fameuse bête... faites-la reposer à moitié route.

Il s'interrompit de nouveau.

— A Laghouat, vous direz au lieutenant Devouges que son ami Frotman, est resté là... avec les autres... vous lui raconterez tout...

Adieu, mon pauvre cheval, dit-il, cette fois presque bas... que c'est donc dur de se quitter!

Il tendait péniblement le bras pour caresser une dernière fois l'encolure du brave animal maintenant calmé et de nouveau penché vers lui.

Une larme roula sur sa joue.

Il se détourna, regarda son revolver et l'assujettit dans sa main.

Guy voulut parler, mais les larmes lui montaient à la gorge, il ne le put.

Et comme machinalement il levait les yeux, un cri lui échappa.

Au-dessus de lui l'aérostat repassait, cette fois filant vers le Sud.

Alors une vision l'emplit tout entier.

Le misérable, qui était maintenant le maître du *Tzar*, le conduisait vers l'ennemi... il allait le livrer certainement; il n'avait commis tous ces assassinats que pour en arriver là...

Et ce crime, cette infamie resteraient sans vengeance!

Sans vengeance!

Ce mot lui fut un coup de fouet. Il s'enleva vigoureusement sur les poignets, se mit en selle d'un bond.

Puis il se retourna, les Touaregs avaient grandi sur leurs montures élancées. Quelques-uns déjà de leurs yeux

perçants avaient vu le groupe et accouraient la lance en arrêt.

Guy s'orienta, assujettit les étriers, rendit les rênes et le cheval, flairant le danger, fit un bond prodigieux.

— Adieu ! cria-t-il.

— Adieu, Bon-Garçon ; adieu, mon bon cheval, murmura une dernière fois l'officier.

Pendant quelques instants, les yeux troubles, il suivit du regard le noble animal, bondissant à travers la plaine, puis, entendant derrière lui des pas précipités sur le sable, il se retourna.

Trois Touaregs l'entouraient, et déjà leurs méharis ayant ployé leurs jarrets, deux d'entre eux sautaient à terre pour le dépouiller.

Une double détonation retentit. La main du lieutenant n'avait pas tremblé, et deux cadavres s'allongèrent à ses côtés.

Alors une dernière fois il détourna la tête, le cheval et son cavalier diminuaient, diminuaient à vue d'œil.

Ils étaient hors d'atteinte...

Lentement il ajusta le troisième Touareg dont la lance levée allait frapper ; mais son regard se voila, il craignit de rester désarmé dans une défaillance suprême et, introduisant l'extrémité du canon dans sa bouche, il pressa une dernière fois la détente.

Sa tête rebondit, trouée, creusant un trou dans le sable, et quand le dernier Targui, de sa longue lance à la hampe aplatie, l'atteignit à la poitrine, la fouillant à coups furieux et précipités, il n'avait plus devant lui qu'un cadavre.

Au loin, vers le Sud, dans le ciel azuré qui se fondait avec l'horizon violacé du désert, le ballon n'était plus qu'un point.



FIN DU TOME PREMIER



TABLE DES MATIÈRES



CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

5682. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. — 1-1913.